



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER LIBRARY



HX IKMK 1

P Fr
247
16

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

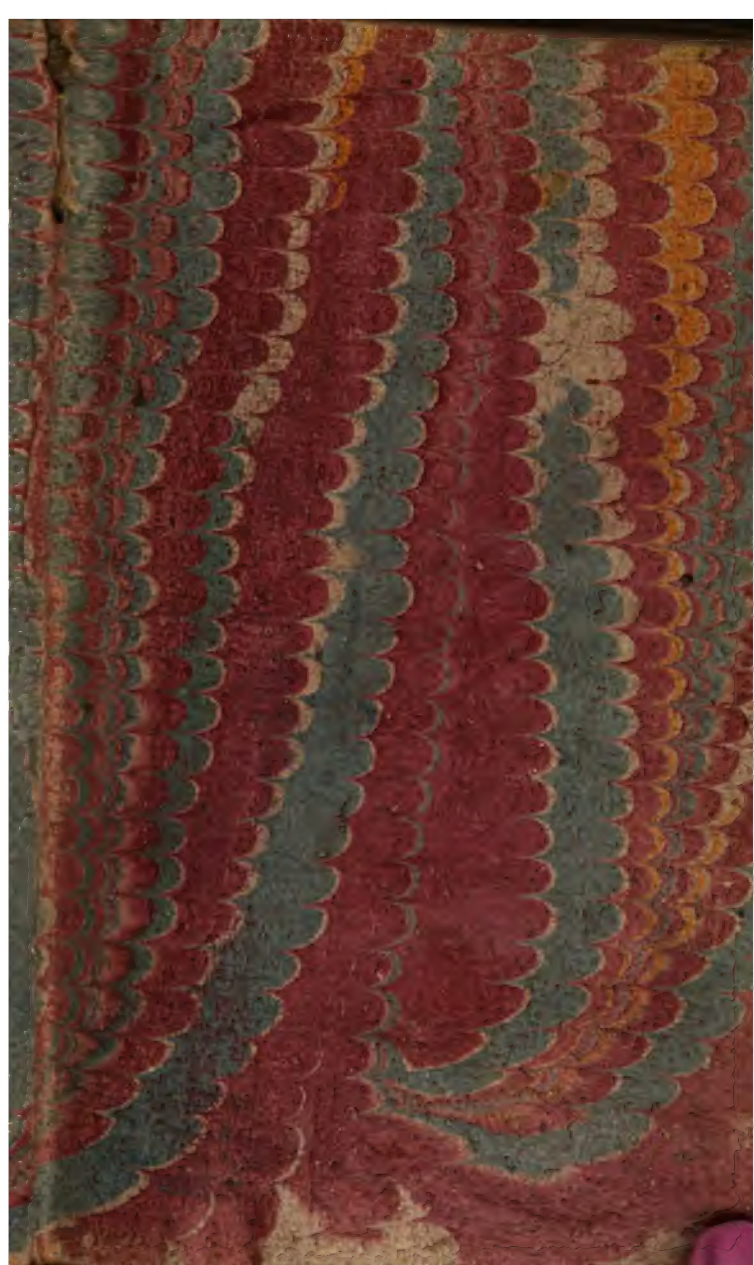


IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

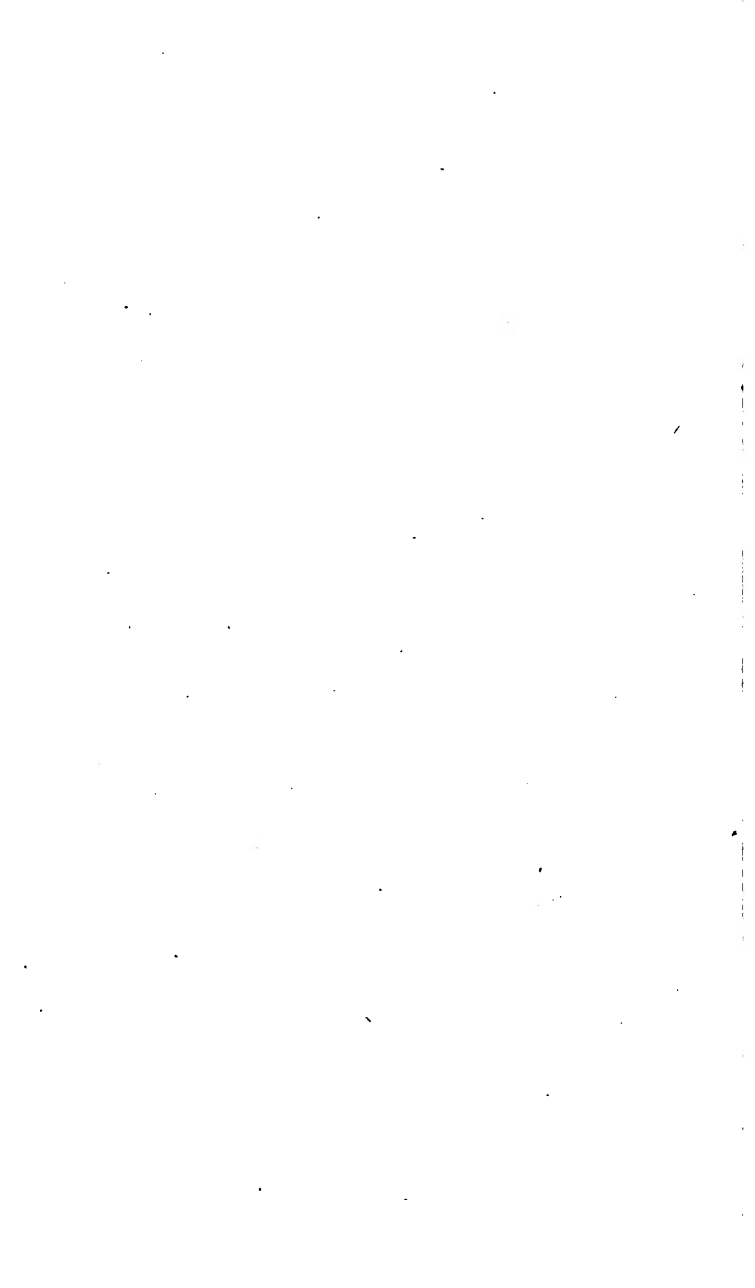
WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918

TIPPIN & CO.



6

6



JOURNAL ÉCONOMIQUE

OU

MÉMOIRES, NOTES ET AVIS
*sur l'Agriculture, les Arts, le Commerce,
& tout ce qui peut avoir rapport à la santé,
ainsi qu'à la conservation & à l'augmenta-
tion des Biens des Familles, &c.*

AVRIL. 1755.



A PARIS,

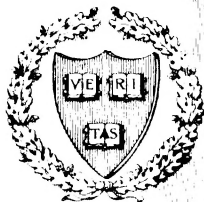
Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi
& du Châtelet, rue Saint Jacques.

M. DCC. LV.

Avec Approbations, & Privilège du Roi.

P Fr
247
16

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918



JOURNAL ECONOMIQUE.

Des Phosphores.

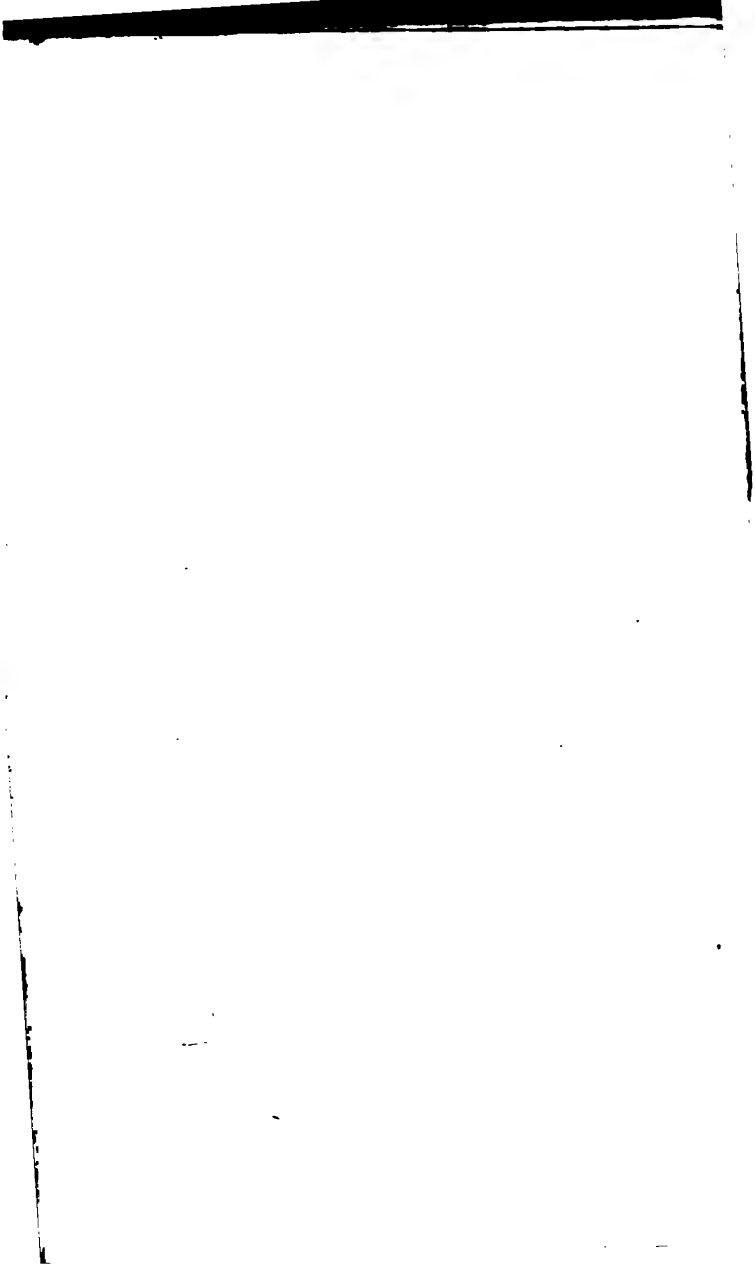
LE sujet, que nous nous proposons de Des
 traiter dans cet article, se lie d'autant Phosphores.
 mieux avec celui dont il a été question
 dans le Journal précédent, qu'il y a toute
 apparence, que la matiere, dont les au-
 rores boréales sont formées, est à peu
 près de même nature que celle des phos-
 phores. L'une & l'autre ne brûlent pas
 comme le feu ordinaire; mais elles s'en-
 flamment peu à peu, & répandent ensuite
 une lumiere foible & déliée. -

Le phosphore tire son nom de l'éclat
 dont il brille (a). Mais le rang qu'il tient

(a) Du Grec *phos* lumiere, & *phero* je porte. On
 donne le nom de Phosphore, en latin *Lucifer*, à
 l'étoile du matin, ou planette de Venus; lorsqu'elle
 précède le lever du soleil.

6

6



Des Phosphores. font briller les phosphores. Ainsi, pour donner la raison du phénomène, il ne s'agit que de prouver deux choses. 1° Que les phosphores contiennent beaucoup de feu. 2° Que ce feu, s'il n'est pas libre, peut être aisément dégagé par différentes causes.

La composition des phosphores artificiels, est une démonstration du premier point. En effet, il n'en est aucun, qui ne devienne tel, en se remplissant de la matière du feu, par lequel on le fait passer à plusieurs reprises. La pierre de Boulogne, par exemple, ainsi appelée, parce qu'on la tire du mont Paterno, proche de Boulogne en Italie, n'est autre chose dans la carrière, qu'une pierre commune, ou une espèce de marcaffite, mise au feu entre des charbons bien allumés. C'est là, qu'elle s'abreuve d'une si grande quantité de feu, que le seul ébranlement de la clarté du jour est capable de la rendre brillante, lorsqu'on la tire du coton, où on la conservoit. Le petit mouvement, que la lumière imprime aux premières particules de feu qu'elle rencontre, accélère leur mouvement, & donne à la pierre l'éclat d'un charbon ardent. Une première calcination ne suffit pas, pour préparer ce phosphore; elle sert seulement à emporter les particules les plus grossières.

res, & les plus terrestres de la marcaffite, & donne la facilité de la réduire ensuite en une poudre impalpable, que l'on remet au fourneau, après en avoir formé des trochisques, ou petits pains, avec un peu d'eau. Lorsque ces trochisques ont été retirés du four, & qu'ils sont refroidis, on s'apperçoit, par l'épreuve qu'on en fait, de ceux qui ont retenu une quantité suffisante de feu, pour exciter une lumière sensible; & l'on remet au four, jusqu'à deux & trois fois, ceux en qui il reste des parties de soufre, encore trop grossières. Après la dernière calcination, il ne reste dans la pierre de Boulogne qu'un sel âcre & mordicant, doué d'une vertu caustique. Nous avons montré ailleurs, que les sels se laissent aisément pénétrer par le feu, & sont très-propres à le retenir entre leurs lames. De là vient, que le feu de la pierre de Boulogne, & de la plupart des phosphores, ne donne souvent qu'une lueur foible, sans chaleur.

Les pierres communes, dont on fait la chaux, reçoivent, par l'opération du feu, la disposition, qui est la base nécessaire du phosphore. Je veux dire, que la calcination y introduit, comme dans la pierre de Boulogne, une infinité de particules ignées : mais ce qui les empêche,

*Des
Phosphores*

d'être de véritables phosphores, c'est que le seul mouvement des rayons de la lumière ne suffit pas pour dégager le feu qu'elles contiennent. Il est besoin, pour cet effet, que l'on verse de l'eau, sur cette matière extrêmement desséchée. L'eau pénètre impétueusement la chaux; ouvre la prison, qui renfermoit les particules de feu, & en les dégageant, les met en état d'y causer une effervescence & une chaleur sensibles (a). Mais la chaux, dans le moment même de sa fusion, ne jette aucune lumière; parce que la calcination lui a ôté tous les soufres, & toutes les huiles, dont elle pouvoit être imprégnée, qui sont toutes les matières propres à produire de la flamme. On peut dire encore, que quand la chaux s'éteint dans l'eau, les parties ignées livrent, à la vérité, un rude assaut aux parties terrestres; mais celles-ci étant extrêmement pesantes & grossières, résistent tellement à l'action du feu, qu'il ne lui reste plus assez de force, pour ébranler les filets répandus dans l'éther, qui forment les rayons lumineux; il n'a, par conséquent, que la vigueur nécessaire, pour échauffer l'eau & l'air, dont il se

(a) Histoire de l'Académie des Sciences pour l'année 1715, pag. 19 & suiv.

trouve alors environné ; & pour réduire la première en vapeurs , lesquelles s'é-
tant élevées pêle mêle avec les sels *Des Phosphores.*
contenus dans la chaux , se dispersent en-
suite dans l'atmosphère.

Or , nous venons de montrer , que dans la pierre de Boulogne le conflit , entre les particules ignées , & les rayons du jour , est beaucoup moins considéra-
ble , beaucoup moins tumultueux. Le feu n'a point ici la force d'enlever les sels , ni d'échauffer l'air environnant ; il n'a , par conséquent , que l'énergie nécessaire , pour ébranler un peu les filets lumineux , & pour causer une foible lueur. Cepen-
dant , quoique les parties ignées dans cette légère effervescence , ou dans ce combat peu animé , ne fassent que de médiocres efforts , elles ne laissent pas de s'affoiblir.
De-là vient que la pierre de Boulogne , & les autres phosphores de cette espèce , perdent toute leur efficacité , au bout de cinq à six minutes ; lorsqu'on veut leur rendre la lumière , il est nécessaire de les exposer de nouveau au jour , ou au soleil , & la clarté de la lune ou des flam-
beaux ne suffisent point pour cela. C'est un Chymiste nommé Vincent Casciarolo , qui , le premier , a rendu lumineuse la pierre de Boulogne. Elle est pesante , & d'une nature assez semblable à celle du

**Des
Phosphores.**

plâtre & du talc. Il n'est pas douteux, qu'une infinité de pierres, traitées de même que celle de Boulogne, ne puissent devenir comme elle, de véritables phosphores. La craye d'Angleterre ne demande pour cela, que d'être associée à l'esprit de nitre ou à l'eau forte (a). L'albâtre, les os d'animaux, les écailles d'huitres, les coquilles d'œufs font à peu près le même effet, lorsqu'ils ont été mis dans un creuset, & exposés au feu d'une forge, pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure. Si l'on fait dissoudre un morceau de moilon, ou de la marne, ou de la pierre de taille, ou des cendres de feuilles, de bois, &c. dans l'eau forte, cette dissolution étant évaporée, desséchée, renfermée dans un creuset, & échauffée, jusqu'à ce qu'elle se gonfle, fume & se dessèche de plus en plus, elle offre pareillement les phénomènes du phosphore.

La plupart des phosphores ne brillent que dans l'obscurité; & il est aisé d'en voir la raison, qui se tire de la foiblesse du mouvement, dont ils sont animés. Le soleil, & le grand jour, doivent donc

(a) C'est le Phosphore de Baudouin, Chymiste Allemand. Il n'est pas si dur que la pierre de Boulogne, mais il en a toutes les autres qualités.

effacer l'impression, qui en résulte, de même qu'ils effacent la clarté des étoiles.

Des
Phosphores.

Mais pendant la nuit, on apperçoit facilement les plus foibles lumieres. Les noctiluques sont en grande partie redevables de leur éclat à l'opposition du fonds ténébreux, sur lequel ils sont semés. Cette opposition nous fait alors reconnoître les phosphores naturels, répandus sur la surface de la terre, tels que les bois pourris, les vers luisans, l'agariq de chêne (a), &c. A l'égard des vers luisans, M. de Reaumur a remarqué le premier, qu'il n'y a que les femelles qui luisent. Les mâles sont privés de cet avantage, dont leurs femelles ne semblent être douées, que pour les attirer au lieu où elles sont. En récompense, ceux-là ont des ailes, tandis que celles-ci n'en ont point. Le célèbre Académicien, que nous venons de nommer, dit (b) qu'il ne connoissoit le mâle des vers luisans

(a) Plinè l'a remarqué au chap. 8 du liv. 26. *Galliarum glandifera maximè arbores agaricum ferunt. Est autem fungus candidus, odoratus, antidosis efficax, in summis arboribus nascent, nocte elucens. Signum hoc eius, quo in tenebris decerpitur.*

(b) Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1715, pag. 204.

*Des
Phosphores.*

que par les livres , lorsqu'un vers femelle
le lui fit découvrir. » Je tenois , ajoute-
» t-il , ce vers luisant dans ma main , j'ob-
» servois la vivacité de sa lumière , lors-
» qu'un autre insecte vint se poser sur ma
» main. Je le pris d'abord pour une es-
» pèce de scarabée , mais je ne fus pas
» long-tems à le méconnoître. Il s'accou-
» pla sur le champ , & il resta assez long-
» tems accouplé. Depuis il m'est arrivé
» plusieurs fois , de prendre d'autres mâles
» de vers luisans , lorsque j'en tenois de
» femelles dans ma main. Ils viennent aussi
» voler autour de la chandelle , & si elle
» n'attiroit point les papillons , on n'au-
» roit aucun lieu de douter , que ces in-
» sectes ne soient attirés par la chandelle ,
» comme ils le sont par la lueur de leurs
» femelles. »

Il est rare , qu'une observation , sim-
plement curieuse par elle-même , ne de-
viennne entre les mains d'un Physicien ,
tel que M. de Reaumur , le germe fécond
de plusieurs connoissances utiles. Le fait
qu'un heureux hazard lui avoit décou-
vert , a dévoilé à ses yeux la cause qui le
produit. Ce qui rend lumineux les vers ,
dont il s'agit , est sans doute , comme il
le pense , le mouvement de fermentation ,
qui s'excite dans ces animaux au tems
de leur accouplement , & qui donne à

leurs corps la disposition nécessaire pour faire paroître la lumiere. Aussi ne luissent-ils que dans l'été, c'est-à-dire, dans la saison de leurs amours, qui est en même tems celle des plus grandes chaleurs.

Des
Phosphores.

La lumiere, que les dails répandent ; n'est point bornée à ces circonstances. M. de Reaumur a décrit ce miracle de la nature (a) attesté par Pline (b), & vérifié par le P. Kircher, après l'avoir exactement reconnu lui-même. Les dails retirés de leurs coquilles, & portés dans l'obscurité, présentent de tout côté une surface lumineuse attachée à leur substance entiere. Les corps contre lesquels on les frotte, les doigts qui les touchent, la langue, les dents, toutes les parties de la bouche de ceux qui les mangent, & enfin les goûtes d'eau qui s'en déta-

(a) Voyez son Mémoire dans le volume de l'Académie des Sciences, qui a été cité, pag. 198 & suiv.

(b) *Concharum è genere Dactyli ab humanorum sanguinum similitudine appellati. His natura in tenebris remoto lumine, alio fulgore clarere, & quanto magis humorem habeant, lucere in ore manducantium, lucere in manibus, atque etiam in solo, atque veste, decidentibus guttis ; ut procul dubio pateat, succi illam naturam esse, quam miramur in corpore. Lib. IX. cap. 61. De Dactylis eorumque miraculis.*

*Des
Phosphores.*

chent, jettent de la lumière, & donnent même de l'éclat à l'eau, dans laquelle on se lave les mains, après les avoir maniés.

Il paroît, que la lumière de ces animaux dépend uniquement du principe vital, & du mouvement des suc, qui circulent dans leurs corps; lesquels venant à s'exhaler, lorsqu'on les retire de leurs écailles, & à fermenter avec l'air, donnent aux fibres lumineuses l'impulsion requise pour produire la lueur dont ils brillent. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que la lumière, que ces poissons communiquent aux corps, qui en ont été frottés, n'est pas de longue durée, comme l'a remarqué M. de Reaumur. Elle cesse dès que les suc émanés de leur substance commencent à sécher. Il en est de même de tout le corps du daïl : lorsqu'il pourrit, ou qu'il devient sec, il perd sa propriété de luire. Mais au bout de quatre à cinq jours, après que ses chairs ont été séchées, si on les humecte avec de l'eau ordinaire, ou avec de l'eau, dans laquelle on a fait dissoudre du sel marin, elles recommencent à luire, mais d'une lumière beaucoup plus foible, & moins durable; preuve évidente, qu'il n'y reste qu'une petite quantité de particules organiques, qui, lorsqu'elles

sont entierement altérées, sont incapables de jetter aucune lumiere. On peut tirer la même conséquence des autres épreuves de M. de Reaumur, sur les dails. Lorsqu'ils ont été mis dans l'eau-de-vie, ils ont perdu presque sur le champ leur vertu lumineuse avec la vie : dans l'eau impregnée de sel marin, ils ont répandu une lumiere, plus foible qu'à l'ordinaire ; parce qu'apparemment les pointes trop grossieres de ce sel incommodoient ces animaux, & attaquoient en eux le principe de la vie. Le voisinage des dails, morts & corrompus, produit un semblable effet, sur ceux qui sont vivans. L'impression, qui résulte de la pourriture extrêmement puante de ceux-là, sur les autres, éteint toute leur lumiere.

On peut appliquer l'explication de la lumiere des dails, à une espèce de mille-pieds luisans, observés par M. de Reaumur ; aux mouches luisantes, à la langue de la vipere, aux yeux du chat, & aux autres animaux vivans, qui brillent dans les ténèbres. Le phénomène du poil des chats, qui jette des étincelles dans l'obscurité, lorsqu'on le frotte à rebours, de même que les cheveux, & les linges de certaines personnes, est évidemment l'effet de l'électricité, dont il a été parlé

Des Phosphores. dans quelques-uns des précédens Journaux. Je puis confirmer cette assertion, par l'observation que j'ai faite en particulier sur des chats. Si, pendant que l'on passe la main droite sur leur dos en le pressant un peu, on embrasse de la gauche les articulations de leurs jambes de devant, non-seulement on en voit sortir des étincelles, mais on se sent encore piquer la main gauche assez vivement, & d'une façon entièrement semblable, à ce qui arrive, lorsqu'on tire, avec le doigt, une étincelle de la barre de fer, électrisée par la communication du globe électrique.

Nous avons vû, que les dails ne luisent plus, lorsqu'ils se corrompent, il n'en est pas ainsi de la plupart des autres poissons, qui ne luisent la nuit, que lorsqu'ils commencent à pourrir, ainsi que certains bois, tels que celui de chêne, & autres bois pesans, & par conséquent chargés de sels; car les bois légers, tels que le peuplier, ne donnent point de lumière lorsqu'ils pourrissent. La lumière, qui émane de ces corps inanimés, provient du mouvement, qu'excite leur fermentation avec l'atmosphère, qui les environne. Ceci est prouvé par l'expérience de Boyle, qui montre, que les bois & les poissons pourris perdent leur

lumière dans la machine pneumatique, lorsqu'on en a pompé l'air ; & la recouvrent , lorsqu'on laisse rentrer cet élément. Ne doit-on pas expliquer par le même principe la lumière, qui brille sur les gouttes d'eau de mer , lorsqu'elles sont élevées , & séparées de leur bassin , par le mouvement des rames des mariniérs. On observe , que ce phénomène est plus fréquent , & plus sensible , dans les mers les plus salées. C'est pourquoi , M. l'Abbé Outhier , dans son voyage du Nord , témoigne la surprise qu'il eut , lorsqu'il apperçût ce phénomène , dans une plage de la mer baltique , que l'on sçait être moins chargée de sels , que les autres (a).

(a) On avoit crû jusqu'ici , que les étincelles , qui paroissent à Venise sur l'eau des Lagunes , étoient également produites par l'agitation des sels. Mais M. Vianelli , Docteur en Médecine , établi à Chioggia , petite ville des environs de Venise , a montré dans un Mémoire intitulé , *Nuove scoperte intorno le luci notturne dell'aqua marina* , que ce phénomène est dû à un petit insecte , qui s'attache aux feuilles d'algue , à la mousse , à la rame des gondoliers , &c. dont il donne la description détaillée , de même que M. Grizelini jeune Médecin de Venise , dans ses *nouvelles observations sur la scolopendre marine* ; car tel est le nom qu'on a affecté à cet animal luisant , parce qu'il est effectivement du genre des scolopendres. Les mêmes observateurs l'appellent aussi dans leur langue , *sicindela* , ou *luciolitta dell' aqua marina*.

Des
Phosphores.

Il n'est personne, qui n'ait pû remarquer, que la neige, dont la terre est couverte pendant l'hiver, brille la nuit d'un éclat surprenant, qui ne sçauroit être attribué à la réflexion des rayons de lumière, dardés par les étoiles; puisque cet état subsiste, lors même que les nuages, ou les brouillards, nous dérobent la clarté de ces astres; d'où il est aisé de conclure que le phénomène, dont il s'agit, doit être causé par la fermentation des parties aqueuses & salines, qui s'exhalent conti-

Les observations de MM. Vianelli & Grizelini ont été confirmées par celles, que M. l'Abbé Nollet a faites depuis sur le même sujet, dont il a rendu compte à l'Académie des Sciences, dans un Mémoire contenu dans le recueil de 1750, pages 30 & suiv. Il remarque que le feu de la scolopendre marine brille par élancement, comme une étoile qui scintille, de même que celui des scarabées luisans, qu'il a aussi observés en divers endroits de l'Italie. Lorsqu'on écrase ces vers marins, ou qu'on les presse avec le doigt, leur lumière s'étend comme si l'on écrasoit le phosphore artificiel. M. l'Abbé Nollet a vu de semblables vers luisans à *Porto-Fino*, en faisant le trajet de Larici à Gênes, & il les a encore retrouvés dans cette dernière ville. La lumière, qu'ils répandent, les fait juger plus gros qu'ils ne sont; ce qui ne peut être, comme le dit notre illustre Physicien, que l'effet de la réfraction, causée par l'eau, dans laquelle ils sont plongés, & dont ils restent mouillés, quand on les retire de la mer.

nuellement de la neige, avec les parties de l'air ambiant, les plus propres à cet effet.

Des
Phosphores

Il en faut dire autant à proportion des bois qui pourrissent, & expliquer de cette maniere, ce que dit Pline (a), d'une plante appelée, *nyctegretum*; parce que ses racines sont lumineuses, après qu'elles ont été arrachées de terre. Louis le Romain assure, qu'il croît dans l'Isle de Ceylan un arbre, dont les feuilles éclairent la nuit, comme autant de flambeaux. Les mottes de terre d'un certain canton d'Ethyopie, selon Pline, que nous venons de citer, ont la même propriété (b). Le P. Cafati (c) observe judicieusement, que la lumiere, qui paroît venir de ces mottes de terre, est peut-être celle d'une multitude de vers luisans, qui y rampent. Nous n'aurions jamais fini, si nous voulions rappeler tous les autres noctiluques, dont il est parlé dans les Naturalistes anciens & modernes. Nous nous abstenons d'en faire mention d'autant plus volontiers, qu'il n'en est aucun de quelque nature qu'il soit, qui ne puisse être expliqué par les principes, que nous avons

(a) Lib. 24. cap. 11.

(b) Plin. lib. 2. cap. 106.

(c) Dissertat. duodecima, de luce ignis.

*Des
Phosphores.*

ci-devant exposés ; & que d'ailleurs les descriptions que l'on en fait , sont souvent mêlées de fables absurdes. Telle est celle de mont Ho (a), dans la Province de Quangsi , rapportées par l'Atlas Chinois , qui porte , que l'on voit la nuit le sommet de cette montagne , éclairé par un grand nombre de feux , semblables à des lampes allumées. Les habitans , si le fait est vrai , ont raison de croire , que ces feux ne sont autre chose que des insectes luisans , qui la nuit quittent les bords du fleuve , pour se promener sur la montagne , & y chercher leur nourriture. Mais ceux , qui demeurent proche du mont Tiencho , dans la Province de Kiangsi , sont ridicules , lorsqu'ils disent , que les feux qui paroissent la nuit , sur le côté oriental de cette montagne , sont des escarboucles , que de gros serpens avalent & rejettent successivement. Si les diamans , & les pierres précieuses , brillent quelquefois dans l'obscurité , comme on le dit d'une émeraude que l'on conserve dans le cabinet des curiosités de la Société Royale de Londres (b) ;

(a) Ho , veut dire ardent dans la langue Chinoise.

(b) Le P. Regnault , entretien sur les phosphores , tom. 3 , pag. 130 , où il cite le Journal des Sçavans du 25 Mars 1683.

se n'est qu'après avoir été frottés & chauffés, ce qui rentre dans l'ordre des phénomènes électriques, de même que la lumière qui sort du sucre, du salpêtre raffiné & des métaux.

Des
Phosphores.

Dèsque les Physiciens ont été instruits de la cause, qui produit les phosphores naturels, il leur est venu en pensée, de les imiter par des compositions artificielles; à quoi ils ont tellement réussi, qu'avec le secours de la Chymie, qui s'est extrêmement perfectionnée depuis un siècle, on peut dire, qu'ils ont même surpassé la nature. Les plus anciens phosphores artificiels, qui sont celui de Baudouin, & la pierre de Boulogne, n'ont rien de supérieur aux phosphores naturels; puisque les uns & les autres ne luisent que la nuit. Nous avons déjà remarqué, que la pierre de Boulogne est dûe à un Italien. L'ingénieuse Allemagne a inventé la composition de presque tous les autres phosphores, à commencer par celui de Baudouin. Plus léger que la pierre de Boulogne, ce dernier brille mieux, lorsqu'il a été simplement exposé au jour, que lorsqu'il a été directement pénétré des rayons du soleil. On lui donne quelquefois le nom d'aimant lumineux, parce qu'il semble attirer la lumière, comme la pierre d'aimant attire le fer; ou celui

~~de phosphore hermétique~~, parce que son
 Des Auteur est appelé *Hermes*, dans la so-
 Phosphores. ciété des curieux de la nature. On a
 trouvé depuis, le phosphore smaragdin,
 ainsi appelé, à cause de la couleur de sa
 flamme, qui ressemble à la couleur de
 l'émeraude, & qui tire sa vertu, non des
 rayons du jour ou du soleil, mais du feu,
 que l'on met sous une plaque d'argent,
 ou de cuivre, sur laquelle est placé le
 phosphore. Dès que la chaleur com-
 mence à le pénétrer intimement, sa lu-
 mière de verte ou bleue qu'elle étoit,
 devient pure & blanche. Ce qui est visi-
 blement l'effet de l'intromission d'une plus
 grande quantité de particules ignées,
 d'où naît une flamme plus vive. On a
 donné le nom de phosphore fulgurant, à
 une autre composition, dont la flamme
 brille par secousses, & à diverses repri-
 ses, comme les éclairs, ou les jets de
 l'aurore boréale (a).

(a) Le nouveau Dictionnaire de Trevoux don-
 ne au phosphore de Kunkel le nom de Smaragdin
 ou de Fulgurant, en quoi je pense qu'il se trompe.
 Car le P. Casari, dont les dissertations ont été im-
 primées, avant que le phosphore de Kunkel fut
 bien connu en Italie où il écrivoit, décrit le Sma-
 ragdin & le Fulgurant. Voyez la dissertation 12 déjà
 citée, de luce ignis. Et M. de Fontenelle dans
 l'Histoire de l'Académie des Sciences pour l'année

Le nom de Kunkel , Chymiste de l'Electeur de Saxe , est devenu célèbre par le phosphore , dont il est l'inventeur. L'urine distillée sert de base à cette composition , dont on a long-tems fait un mystère. Elle fut apportée en France par un Médecin de Dresde. M. Homberg , de l'Académie des Sciences , en ayant découvert le secret , en fit le premier à Paris en 1675. Ce phosphore nouveau l'emporte sur les anciens , en ce qu'il n'est pas seulement lumineux pendant le jour , comme pendant la nuit ; mais encore brûlant. Exposé à l'air , il se dissipe aisément , mais il se conserve long-tems dans l'eau froide. La seule fermentation des particules , dont il est composé , avec celles de l'air , ne suffit pas , pour développer son énergie ; il faut en même tems le frotter rudement , ou frapper dessus avec un corps dur ; la violence de ce mouvement étant nécessaire , pour dégager le feu qu'il contient en abondance , mais qui est , pour ainsi dire , fixé par l'esprit urinaire. M. Cassini en fit l'épreuve en 1682, Car ayant pressé par hasard entre ses doigts un grain de phosphore , sec ,

Des

Phosphores.

1710 pag. 54 , distingue expressément le phosphore smaragdine du phosphore d'urine , d'après M. Homberg , Mém. de 1711 , pag. 238.

Des Phosphores. & enveloppé dans un linge, le feu prit au linge. Il voulut l'éteindre avec le pied, mais son soulier s'enflamma aussi; & il fut obligé de se servir pour l'éteindre effectivement, d'une règle de cuivre, qui jeta pendant deux mois des rayons dans l'obscurité, par l'endroit qui avoit touché la flamme du phosphore.

Ce phosphore de Kunkel peut être réduit en forme d'onguent, ressemblant à de la cire jaune, ou dissout dans des huiles distillées. C'est alors un phosphore liquide. Les mêmes huiles tirées du gérosfle, de la canelle, du sassafras, peuvent s'enflammer, sans feu, dès qu'on y mêle de l'esprit de nitre bien désflegmé; ce qui est, comme l'on sçait, l'effet de la fermentation ou du combat entre les acides & les alkali, dont nous avons parlé ailleurs.

En 1710 M. Homberg a trouvé un nouveau phosphore, qui n'a besoin ni d'une chaleur, ni d'une matière nouvelle; il suffit de l'exposer à l'air, il s'enflamme alors, dans l'espace d'une ou deux minutes, embrase tous les corps combustibles qui le touchent, & brille également le jour & la nuit. Il est sous la forme d'une poudre noire, brune, rouge, verte, jaune ou blanche, selon le degré de feu, qu'on lui a donné en le composant.

& il est tiré de la matiere fécale par le procédé, décrit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, pour l'année 1711. L'Auteur y joint l'explication physique des effets de la poudre, qui est de trois sortes. L'une qui met le feu aux matieres contiguës sans s'enflammer, la seconde, en s'enflammant comme un charbon, & la troisiéme en s'enflammant comme une bougie. L'opération chymique, d'où résulte le phosphore, ne réussit, que lorsqu'on a mêlé à la matiere fécale une certaine dose d'alun, qui ne doit être ni trop forte, ni trop foible (a).

M. Homberg croit que le sel fixe, que la calcination a laissé dans cette poudre, absorbe promptement l'humidité de l'air qui le touche, que l'introduction subite de cette humidité produit, dans le tissu spongieux de la poudre, un frottement, capable d'exciter un peu de chaleur; laquelle jointe aux parties ignées, conservées dans ses pores, compose une chaleur assez forte, pour embraser le peu

(a) Cette dose, pour la matiere fécale, est d'une partie égale d'alun; mais selon M. Lemery elle doit être augmentée ou diminuée suivant la nature des matieres diverses, dont cet Auteur a trouvé l'art de faire des phosphores, comme nous le dirons ci-après.

*Des
Phosphores.*

d'huile inflammable , qui a échappé à la sublimation , & qui est restée dans la poudre.

Il apporte en preuve l'affoiblissement de la vertu du phosphore , lorsque le vaisseau , où on le garde , n'est pas exactement bouché ; car en ce cas , l'humidité de l'air , qui s'introduit dans la poudre , n'est pas capable d'y produire une chaleur sensible , mais seulement de la fuser ou de l'éteindre peu à peu , comme il arrive à la chaux vive , qui a été quelque tems exposée à l'air.

En 1715 (a) , M. Lemery le cadet , sentant le désagrément , qui se trouve à mettre en œuvre la matière , employée par M. Homberg , s'efforça en travaillant sur des sujets d'une autre espèce , d'en tirer le même produit ; & il y réussit , même au-delà de ses espérances. Toutes sortes de matières , végétales ou animales , devinrent entre ses mains , susceptibles de l'effet dont il s'agit , par l'opération qu'avoit enseignée M. Homberg. Telles sont les semences & les farines , le miel , le sucre , les feuilles , les fleurs , les bois , les racines de différentes plantes , les huiles exprimées ou distillées , le

(a) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de cette année-là , pag. 25 & suiv.

sang , les chairs du bœuf, du veau ou du mouton , les vers de terre , les mouches , le jaune d'œuf , le crâne humain , les os , les graisses , les ongles , & généralement toutes les fientes d'animaux. Des Phosphores

Les phosphores urineux , selon l'ancienne méthode , ne pouvoient être tirés que de l'urine , fermentée pendant un tems considérable. Mais M. Lemery a trouvé le secret de tirer un phosphore de cette matiere , en suivant un procédé plus simple , & entierement semblable à celui , qu'il avoit employé pour les autres corps , dont on vient de faire l'énumération. Dans toutes ces opérations , ce Chymiste a éprouvé , que s'il y a bien des matieres sulfureuses , qui peuvent être substituées à la matiere fécale , pour être métamorphosées en phosphores , il n'y a cependant point de sels , ou du moins il n'y en a guères d'autres que l'alun , qui puissent y servir d'intermédes. Or l'alun est un sel concret , formé par l'union d'un acide vitriolique , avec une matiere terreuse.

M. Lemery ne se contente pas de décrire exactement la route , qu'il a suivie , dans la composition de ses phosphores , il donne encore la raison physique des effets qui en résultent. Il fait voir que , pendant la calcination , la matiere du

*Des
Phosphores.*

phosphore perd, par la sublimation, la partie la plus volatile de son huile, mais qu'il en reste une portion assez considérable, qui n'a pû être enlevée, parce qu'elle tenoit fortement à la partie fixe & terreuse du mélange : que par conséquent, cette portion huileuse, ayant constamment soutenu l'effort de la calcination, sans en être ébranlée, & sans abandonner le fond du vaisseau, le feu a eu tout le tems de la travailler, & de la réduire au point de pouvoir s'enflammer aisément ; ce qu'il opère, non-seulement en la dégageant de ce qui pourroit mettre obstacle à son inflammabilité ; mais encore, en la subtilisant, en la raréfiant, & en la rendant plus propre à se prêter aux impressions de l'agent extérieur, qui doit l'exciter à prendre feu.

Cet agent extérieur n'est autre chose que l'air, qui venant à fermenter avec la matière du phosphore, l'oblige de s'enflammer. Ce qui contribue le plus à la production de cet effet, c'est l'humidité, dont l'air est toujours chargé, laquelle s'attachant aux acides vitrioliques de l'alun, contenu dans le mélange, leur sert de dissolvant, & les détermine, par le mouvement qu'elle leur communique, à pénétrer le tissu des parties huileuses du même mélange, de la même manière que la

partie aqueuse de l'huile de vitriol détermine les acides de cette liqueur , à pénétrer , & à enflammer les huiles essentielles qu'on leur présente. *Des Phosphores.*

On voit par-là , qu'une des principales causes de la lumière , & de l'inflammation des phosphores , est l'humidité de l'air , & le frottement qui en résulte entre les alkalis & les acides , dont ils sont composés ; quelque soit d'ailleurs la combinaison de ces sels , faite par la nature ou par l'art. Entre le phosphore de Kunkel ou de M. Homberg , & ceux de Lemery il n'y a guères d'autre différence , que celle des procédés. Dans les premiers , la matiere du phosphore monte par la distillation & ne s'obtient que par-là ; dans les derniers , cette matiere reste au fond du vaisseau , & tout ce qui s'en échappe est autant de perdu. Mais cette différence même des procédés peut mettre une grande diversité dans les effets. Il ne faut donc pas s'étonner , que le phosphore de Kunkel , par exemple , ne puisse s'embraser qu'à l'aide d'un frottement préliminaire , qui ouvre ses pores , & facilite l'introduction des parties humides de l'air contigu. C'est aussi la fermeté de son tissu , qui fait que ce phosphore peut se conserver même dans l'eau , au lieu que ceux de Homberg & de Lemery , qui

Des
Phosphores.

font d'une matiere friable & spongieuse ;
cèdent aisément à l'action de l'humidité.
Ceux de Lemerien particulier ne peuvent
être transportés du vaisseau, où ils ont
été préparés, dans un autre vase, sans
perdre leur vertu. Les phosphores de ces
deux Chymistes ne se font qu'avec de
l'alun, comme on l'a déjà remarqué,
parce qu'après la calcination, les autres
sels deviennent trop, ou trop peu suscep-
tibles de l'humidité de l'air. En suivant
cette analogie, ne pourroit-on pas dire,
que les phosphores naturels, & ceux de
la pierre de Boulogne, ou de Baudouin,
ne brillent que la nuit, parce que l'air,
qui les environne, n'est point assez hu-
mide pendant le jour, relativement à la
qualité des sels, qui entrent dans leur
contexture ?

Le phosphore de Kunkel (a), mis

(a) Pour avoir une histoire exacte du phosphore
artificiel qui porte le nom de Kunkel, lisez le
Mémoire de M. Hellot de l'Académie des Scien-
ces. Il rapporte qu'en 1677, Brandt, bourgeois de
Hambourg, cherchant la pierre philosophale,
trouva par hazard le phosphore solide froid au
toucher, mais inflammable par le frottement, &
capable d'embraser les corps voisins. Cette dé-
couverte fut faite peu de mois après celle du phos-
phore de Baudouin, qui, comme nous l'avons déjà
dit, n'est que lumineux, sans être inflammable.

dans une fiole pleine d'eau, brille dans l'obscurité, dès qu'on l'agite. Ce phénomène n'est pas difficile à expliquer dans nos principes. L'agitation, que l'on donne à la fiole, introduit quelques parties aqueuses dans les interstices, du phosphore, & celles-ci mettent le feu au soufre qu'il renferme. Si l'on ouvre la fiole, dans le moment de l'agitation, il en sort une fumée épaisse qui par son odeur soufrée, décele son origine, & emporte avec elle toute l'eau, réduite en vapeurs.

Des
Phosphores.

Kunkel vit le phosphore de Brandt, mais il ne pût en avoir le secret. Il le chercha par diverses expériences sur l'urine, parce qu'il sçavoit généralement qu'il en étoit tiré. Ses soins ne furent pas inutiles, car il réussit enfin de manière qu'il passa en Allemagne pour le premier inventeur du phosphore d'urine, qui retient encore aujourd'hui le nom de ce Chymiste.

En 1677 Kraft, autre Chymiste Allemand, fit à Londres des expériences du phosphore de Brandt. M. Boile les vit, & ayant sçu qu'il étoit tiré d'une liqueur appartenante au corps humain, il devina que c'étoit de l'urine, & à force de travaux trouva le secret pour la troisième fois. Il le communiqua à M. Gotfritch Hantkult son élève, le seul qui en ait fait en assez grande quantité, pour en fournir à tous les curieux de l'Europe. Le Ministère de France en 1737, a acheté d'Hantkult son secret, & la première expérience qui a très-bien réussi, en fut faite à Paris le 22 Août de la même année; on l'a ensuite répétée avec le même succès.

*Des
Phosphores.*

Le phosphore mercuriel , ou le Baromètre lumineux , a quelque ressemblance avec celui , dont nous venons de donner la description ; mais il ne sçauroit être expliqué de la même manière. Le hasard en a occasionné la découverte. En 1675, M. Picard s'aperçut le premier de la lumière , que jette le baromètre , dans l'espace vuide , qui est au-dessus du mercure , lorsqu'on l'agite dans un lieu obscur ; & il remarqua que cette lumière ne paroît que dans la descente du vif argent. Peu de baromètres parurent dotés de cette propriété ; mais M. Bernouilli chercha en 1700 , & réussit à trouver une méthode sûre , pour la procurer quand on le veut , aux instrumens de cette espèce. L'Académie des Sciences , & quelques sçavans étrangers , ont successivement examiné cette méthode , d'autres l'ont perfectionnée. Elle consiste à purger exactement d'air le mercure du baromètre ; il faut pour cela le chauffer , avant que de le renfermer dans le tuyau (a).

Comme la Philosophie Cartésienne étoit fort à la mode , lorsque les baromètres

(a) Voyez le Mémoire de M. du Fay parmi ceux de l'Académie des Sciences pour l'année 1723, pag. 295 & suiv.

tres lumineux commencerent à être connus, on ne manqua pas d'expliquer le phénomène qu'ils présentent, par la fuite subite du premier élément, que l'on suppose sortir du mercure pour remplir une partie du tuyau, à mesure que le balancement du baromètre fait descendre le mercure. Dans cette fuite, la matiere subtile, disoit-on, heurte la matiere éthérée, & de ce choc résultent des vibrations alternatives, & des colonnes de lumiere (a).

*Des
Phosphores.*

M. Veidler, dans une dissertation imprimée en 1715, fait venir la lueur du baromètre, de la répercussion des rayons de la matiere lumineuse, qui conservent même dans les ténèbres leur tension & leur effort. Heusinger écrivant sur le même sujet en 1716, refute Veidler, & a recours à la matiere subtile, chassée des pores du mercure, dans sa descente. M. de Mairan dans l'ouvrage, qui a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux en 1717, attribue ce phénomène, au mouvement de la partie sulfureuse, contenue dans le mercure. M. du Fay, dans le Mémoire que nous avons cité, ne s'éloigne pas du sentiment d'Heusinger, ou plutôt

(a) Voyez les entretiens physiques du P. Regnault tom. 3, pag. 117, & suiv.

*Des
Phosphores.*

il adopte les principes ordinaires des Cartésiens, & dans l'application détaillée qu'il en fait, aux circonstances de notre phénomène, les plus exactement reconnues, il donne à ces principes un grand air de vraisemblance. Mais il nous paroît qu'il n'a pas fait beaucoup d'attention à l'expérience de M. Hauksbée, qu'il rapporte d'après les transactions philosophiques. Ce dernier a décrit dès 1708 un phosphore de sa façon, construit avec un globe vuide d'air, qu'il faisoit tourner rapidement sur son centre, & qui par ce moyen rendoit beaucoup de lumière. D'où il concluoit par analogie, que la lumière des baromètres n'est causée, que par la friction du mercure, contre les parois intérieurs du tube vuide, ou presque vuide d'air grossier.

Il seroit difficile aujourd'hui, de méconnoître dans l'expérience d'Hauksbée, qui a été si souvent répétée depuis, un des principaux phénomènes de la vertu électrique. On aura d'autant moins de peine à regarder l'électricité comme la cause qui fait pareillement reluire le baromètre purgé d'air, que l'admission de cette cause ne nuit guères aux explications, que l'on a ci-devant données du phosphore mercuriel. La matière élec-

trique peut aisément remplit les fonctions que l'on donnoit à la matiere subtile. Nous avons fait voir ailleurs, combien celle-là est analogue à la substance du feu, & à celle de la lumiere. Nous pensons donc, que le baromètre s'électrise par le frottement du mercure, contre le tuyau où il est renfermé; que le mercure qui descend lorsqu'on agite l'instrument, donne lieu, soit par sa pesanteur, soit par l'accélération de son mouvement, à la matiere électrique, de devenir effluente & de produire la lumiere. Mais lorsque le mercure remonte, le baromètre cesse d'être lumineux, parce que la même matiere électrique devient effluente, & rentre sans effort dans les pores du mercure, où elle étoit auparavant logée. Nous n'en dirons pas davantage, & nous terminerons ici nos Mémoires sur le feu, & sur la lumiere.

On donnera dans le Journal prochain un article sur la chaleur animale, promis dans celui d'Avril 1754, & oublié par mégarde dans le suivant.

L'ÉCONOMIE CHAMPÊTRE,

Poëme traduit du latin du P. Vaniere.

CHANT QUATRIÈME,

Des Troupeaux.

*Économie
champêtre
poëme du P.
Vaniere.*

Nous allons parler maintenant des moutons. La nature n'a rien produit qui soit d'une plus grande utilité pour les terres, & pour l'entretien du genre humain. Leur fumier engraisse les champs qui portent le bled, & leurs peaux couvrent les membres de ceux qui ont été nourris de leur chair. Ce sont sans doute les bêtes à laine, qui les premières ont donné leur nom à la monnoye (a), dans le tems que *Remus* & son frere gardoient des troupeaux. Ces simples bergers devinrent si puissamment riches, qu'ils fonderent la ville de Rome,

(a) Le terme de *pecunia*, qui signifie monnoye tire sans doute son origine de *pecus*, qui veut dire un troupeau.

qu'ils rangerent plusieurs peuples sous leur domination, & qu'ils les policerent. *Economie*

Les villageois n'auront jamais autant d'attachement pour les autres troupeaux, *ch. impétre, poë ne du P. Vanier.* que pour les brébis qui ne sçavent pas se défendre elles-mêmes. L'Auteur de tous les êtres leur a donné des armes pour leur fureté, & il semble qu'il n'a garenti celui-ci que par l'intérêt qu'on a à le conserver. Le bœuf présente les cornes à l'ennemi qui l'attaque, le cheval se défend par les ruades, le lion avec les ongles, le tygre avec ses dents, & le renard par ses ruses. Le chien dans le combat ouvre la gueule, & déchire celui qui l'irrite. Le cerf timide, trouve son salut dans la fuite. Tandis que la foible brébis est sans défense, n'a pas assez de courage & de force pour résister aux loups, n'a pas assez de vitesse dans les pieds pour franchir les fossés, & fuir les poursuites de ces bêtes féroces. A peine hâteroient-elles le pas pour se garentir de la pluie, si le berger ne les chassoit devant lui avec sa voix & sa houlette, lorsqu'il voit un orage se préparer.

Quoique la nature ait revêtu les brébis d'une bonne toison, cependant elles sont fort susceptibles du froid qui les fait périr. Il faut donc tourner leurs étables vers le midi, & que le berger ait le soin de leur

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vaniers.*

faire une bonne litiere avec de la paille sèche, ou de la fougere, afin que les agneaux & leurs meres soient couchés plus sainement. Les brébis qui habitoient les bois autrefois, supportoient aisément les injures des saisons. Il n'en est plus de même à présent que nous les avons apprivoisées, & que nous les avons accoutumées à nos mœurs. Il semble que plus on prend de précautions pour conserver sa santé, plus aussi le corps se trouve sujet à un plus grand nombre d'infirmités.

*Des
Agneaux.*

Mais examinons les soins qu'il faut prendre du tendre agneau qui vient de naître. Aussi-tôt qu'il est sorti du ventre de sa mere, on le leve, on le tient droit sur ses jambes, on l'approche des tettes de sa mere, & on lui raye un peu de lait sur les levres pour lui apprendre à tetter. Mais il faut auparavant avoir tiré & jetté le premier lait de la brébis, parce qu'il est pernicieux à l'agneau, & pourroit le faire périr dès le moment de sa naissance. Ensuite on enfermera la brébis avec son agneau, afin de le tenir chaudement & qu'il apprenne à connoître sa mere. Au bout de deux jours on conduira la brébis aux champs, & on laissera l'agneau dans la bergerie, quoique par ses bēlemens continuels il redemande celle qui lui a donné le jour.

Lorsque l'âge lui aura donné plus de forces, il faudra lui permettre de suivre sa mere dans les champs, & de s'exercer les dents en cueillant un peu d'herbe. Mais lorsqu'il sera une fois sevré, & que la mere ne fera plus d'attention à son petit, de même que le petit ne pensera plus à sa mere, laissez la brébis retourner à ses pâturages ordinaires, tandis qu'un petit garçon conduira les jeunes agneaux dans les champs manger le superflu des bleds qui poussent trop en herbe. C'est par-là qu'un pere de famille doit commencer l'apprentissage de son fils; au reste s'il a une petite fille à la maison, c'est à elle à avoir le soin de les nourrir avec le mélange de plusieurs semailles en herbe (a). Elle ne doit pas les

(a) Ce mélange s'appelle *dragée*, *hyvernache*, *brée*, *moncorne* & *bled tent*. Ces noms sont la plupart fantastiques & particuliers à certains pays. Ce n'est que la mixtion de plusieurs grains qu'on sème pour en donner la fane & le grain aux bestiaux. Ces différens mélanges étoient tous compris par les Latins sous le nom de *sarrago*, dont se sert ici le P. Vaniere, comme ils le sont encore dans bien des Provinces sous le nom de *tremois*, ou *tremail*, parce qu'assez souvent ce sont trois sortes de grains mêlés ensemble, ou parce qu'il ne leur faut à la plupart que trois mois pour lever & mûrir. Ces sortes de grains sont ordinairement la

Économie champêtre poème du P Vanier. enfermer dans la bergerie aussi-tôt qu'ils sont rassasiés de cette nourriture ; mais elle doit, en tournant toujours son fuseau, les laisser jouer ensemble pendant quelque tems & bondir en liberté. Ces filles ne passeront pas toute leur vie à cette occupation : cela étoit bon du tems de l'âge d'or. Alors les jeunes filles ne se familiarisoient pas avec certains satyres qui se cachent dans les bois ; alors si on leur déroboit quelque chose , c'étoit seulement leurs moutons qu'on leur enlevait.

Le soir on enferme les agneaux avec leurs meres qui ont encore la complaisance de se laisser tetter, & de donner à leurs nourrissons ce petit supplément à ce qu'ils ont mangé pendant le cours de la journée. Quand les agneaux ne tetteront plus, faites-les aller dans les champs avec les autres moutons, laissez-les coucher ensemble dans la même bergerie, ou dans le même parc en plein air.

La paix ne regne pas long-tems entre

vesce, les pois & l'avoine ; cela n'empêche pas que l'on ne sème encore pêle-mêle de l'orge, de l'escourgeon, du senegré, des lentilles, des lupins, &c. On les coupe en verd, ou en sec, pour les donner aux bestiaux,

ces jeunes animaux, & la même cause qui excite tant de troubles dans les villes, l'amour, divise aussi les troupeaux. A peine les cornes commencent-elles à pousser sur le front de l'agneau, qu'un feu dévorant l'agite & le rend presque furieux. Il se bat avec acharnement contre ses rivaux, & les combats ne cesseroient point si le villageois ne le mettoit par une certaine amputation hors d'état de satisfaire ses amours.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vaniers.*

Le belier qu'on réserve pour faire la fonction de pere, sera d'une grande taille, bien chargé de laine, bien blanc, & n'ayant aucune tache noire sur le corps ou sur la langue, afin que la toison de ses petits ne soit pas mouchetée comme la sienne de taches noirâtres. Que son col sur-tout, sa tête, son ventre, & le tour même de ses yeux soient bien garnis de laine. Que ses cornes soient contournées; car lorsqu'elles sont droites elles risquent de blesser. Le belier impudent qui sent que son front est armé d'une bonne défense est hargneux, & excite sans cesse des combats par jalousie. Voici la maniere dont le berger pourra reprimer ce caractère farouche. Il enfoncera dans une petite planche plusieurs cloux, & attachera cette planche entre les cornes de l'animal, de façon que la pointe des

Du Belier.

Economis
champêtre
poème du P.
Vanier.

cloux soit tournée vers son front. Quand le belier qui aura cette espèce de casque se levera sur les pieds, & viendra pour se doguer avec ses rivaux, il s'enfoncera lui-même les pointes dans la tête, & le mal qu'il se fera, lui apprendra à ne plus lutter avec ses cornes. Ou bien ne mettez à la tête de votre troupeau qu'un belier dont les cornes soient cassées. L'animal qui s'apperçoit que son front n'est plus défendu par ses armes, reste tranquille, & vit en paix avec les autres mâles. Quand il s'agira de l'accouplement, ne faites point faillir de vieilles brébis, ne choisissez que des jeunes. Les vieilles meurent en agnelant, & les jeunes mêmes sont en grand danger de périr.

Signes de
pluye.

Le berger ne s'écartera point de l'étable lorsqu'il appréhendra la pluye, & qu'il entendra les grues & les corneilles annoncer par leurs cris qu'elle ne tardera pas à tomber; lorsqu'il verra les bœufs élever leur tête pour respirer plus librement, & les mouches s'attacher avec plus d'acharnement sur la peau; lorsqu'il verra le heron s'élever au-dessus des nues pour éviter la vapeur qu'exhale la terre dans le tems que la pluye se prépare. Il prendra garde aux nuages qui s'assemblent dans les airs, aux tourbillons que forment les vents en faisant tourner ra-

pidement les feuilles en rond, aux éclairs
qui brillent dans le ciel, à l'arc-en ciel qui
attire les eaux par ses deux extrémités,
pour les répandre ensuite avec abondance
sur la terre (a).

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Enfermez sur-tout votre troupeau lorsqu'il fait de l'orage, & qu'il tombe des nues une grande quantité de petits crapaux avec la pluie (b), c'est peut-être

(a) Il ne faut regarder ceci que comme une image poétique: car le P. Vanier sçavoit aussi-bien que nous, que l'arc-en-ciel est de asionnée par la refraction des rayons de lumière dans les gouttes de pluie, & qu'elle n'attire pas l'eau des rivières, des marais & des étangs, comme se le sont imaginés plusieurs personnes peu instruites dans la Physique.

(b) C'est encore de cette ignorance des principes de la Physique qu'est sorti cette opinion qui a fait accroire, qu'il tomboit des nues dans le tems des orages, des grenouilles & des crapeaux. C'est une erreur populaire. On a apperçu après les orages un grand nombre de ces insectes, donc ils tombent des nues. Si l'on y eut fait attention, & qu'on n'eut pas eû recours au merveilleux, on auroit pensé que ces animaux se seroient tués ou blessés, en tombant d'aussi haut sur la terre; ce qui n'arrive pas. Il est plus naturel de croire que ces animaux qui étoient cachés sous l'herbe, par rapport à la grande chaleur qu'il faisoit avant l'orage, en sortent lorsque l'air est rafraîchi par l'humidité. Ils pouvoient encore être cachés sous la poussière, de façon qu'on ne les appercevoit point, parce qu'ils sont à peu-près de la même couleur; mais

*Economie
champêtre
poème du P.
Vaniers.*

le poison le plus dangereux pour un troupeau ; cependant les brébis imprudentes sont avides de ce mets funeste.

Au commencement du printems vous ne ferez pas sortir votre troupeau avant que le soleil ait desséché la rosée qui est sur l'herbe. Pendant les grandes chaleurs de l'été, vous le menerez paître deux fois par jour ; la première dès le grand matin, après néanmoins que la rosée est tombée ; la seconde vers le soir, lorsque le gazon est plus frais, & qu'il tire de nouveaux suc de la terre. Pendant la canicule le soleil en plein midi darde ses rayons avec violence, dessèche l'herbe tendre, & lui fait pancher sa tête languissante ; conduisez vos brébis dans une vallée qui soit à l'ombre, & que le berger & son troupeau évitent sous le feuillage épais d'un chêne l'ardeur brûlante du jour (a).

quand ils sont lavés par la pluie, & qu'ils ne sont plus engourdis par la chaleur, on les voit courir & sautiller, se plaisant beaucoup dans l'humidité.

(a) Le soleil de Mars & les trop grandes chaleurs de la canicule, causent aux brébis une maladie dangereuse & fort difficile à guérir. On l'appelle *l'avortin*, *vertige*, *étourdissement*, & en quelques endroits *sang*, *folie* ou *tournant*. D'abord que les brébis en sont frappées, elles ne font que tourner & sauter sans aucun sujet, sans se soucier de manger. Si pendant l'accès on leur touche le

Quant au chien qui sera le compagnon fidèle & le gardien du berger & de son troupeau, il doit veiller attentivement aux brébis qui sont au pâturage, & il doit faire exactement la sentinelle pendant la nuit lorsqu'elles sont enfermées dans la bergerie, afin d'écarter les voleurs & les loups qui s'enfuiront en l'entendant aboyer.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Le berger promenera tranquillement ses brébis dans des champs abondans en herbe. Il fera avancer celles qui s'amuse-
sent, & fera arrêter celles qui vont trop vite. Il appellera au troupeau celles qui s'en écartent, soit avec un coup de sifflet, soit en les menaçant d'une voix rude. Si quelque brébis qui a nouvellement agnelé est malade, & tombe par terre sans force, il doit la charger légèrement sur

front ou les pieds, on y sent une chaleur excessive.

Pour y remédier on les saigne. Quand elles s'évanouissent c'est une bonne marque, quoique souvent la bête périt immédiatement après cette opération.

Au lieu de la saignée qui est un remède extrême, essayez celui-ci. Prenez des bettes-sauvages, exprimez-en le suc, mettez-en dans le nez de la brébis; obligez-la même de manger de cette plante. Ou bien coulez-lui dans l'oreille le jus d'orvale ou toute-bonne.

*Economie
champêtre
poème du P.
Vanier.*

ses épaules , prendre son agneau entre ses bras , & le montrer de tems en tems à sa mere. Le berger sera instruit de la cause des maladies de son troupeau , & de la manière dont il peut le guérir. Il connoîtra la nature du climat , les endroits où sont les meilleurs pâturages , les choses qui rendent la laine meilleure , & qui donnent un bon goût à la chair du mouton. Il sçaura la saison dans laquelle il faut tondre les brébis , les heures auxquelles il faut les mener paître , les sources les plus salutaires où il faut les faire boire. S'il veut entrer dans de certains détails qui le concernent , le matin il conduira son troupeau vers le couchant & le soir vers le levant. La chaleur incommode beaucoup les brébis , sur-tout si elles ont le soleil devant les yeux lorsqu'elles broutent. Il choisira moins les pâturages agréables où les brébis s'engraissent promptement , que les montagnes où l'herbe est beaucoup plus sèche & plus pleine de sels , où la toison des brébis devient beaucoup plus belle. La chair des moutons de l'Indostan est tendre , délicate & d'une saveur admirable , parce qu'ils mangent du thim , du serpolet , & mille autres drogues aromatiques.

Les premiers froids de l'automne , ne doivent pas empêcher le berger de par-

quer ses brébis. La crainte d'exposer sa santé, ou la paresse, ne doivent pas non plus l'empêcher de passer en plein air quelques nuits un peu fraîches. La terre est bien mieux réparée par le crotin de brébis un peu dispersé, & par la chaleur du troupeau couché dessus elle, que par des pleines hottées de fumier amassé en monceaux.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Cependant si les rigueurs de l'hiver se faisoient sentir plutôt qu'à l'ordinaire, & si les froids étoient trop sensibles, il ne faut pas laisser le troupeau coucher sur la terre qui est déjà gelée, ou le conduire les pieds dans la neige chercher un peu d'herbe qui est brûlée par les glaces. Alors, nourrissez le dans l'étable avec de la vesce, de la graine d'ers, de feuilles, & de foin, de peur qu'il ne périsse par la faim, ou que la disette des vivres ne lui donne la gale. Les brébis qui sont attaquées de cette maladie se frottent avec fureur contre les arbres, elles se grattent sans cesse, elles se déchirent la peau avec les dents; de sorte que le mal gagne ensuite tout le corps (a),

(a) Si la gale ou la rogne des brébis vient de ce qu'elles n'ont pas assez de nourriture, elle vient aussi le plus souvent de ce qu'elles ont été trop exposées aux injures de l'air. Presque toutes les maladies des animaux paissans, sont occasionnées par

*Economie
champêtre
poème du P.
Vaniers.*

Dès que l'hiver sera passé, & que les neiges seront fondues, ramenez votre troupeau dans les champs. Que le belier marche à la tête, les brébis aiment à suivre un pareil guide, & elles sont charmées de le voir paître devant elles dans les prés. Elles ne le quittent point, soit que le berger les ramenant le soir à l'étable, soit qu'il les conduise dans les vallées ou dans les bois, pour leur faire éviter les chaleurs brûlantes du midi,

le froid & par l'humidité. L'expérience fait voir que la gale vient aux brébis par des pluies froides qui les morfondent & arrêtent leur transpiration, ou par un trop grand chaud qui les frappe lorsqu'elles sont tondues, qui les met tout en sueur, & les rend plus sensibles aux impressions du froid. Ce mal peut encore leur arriver lorsque les mouches les tourmentent trop, ou que les ronces leur déchirent quelque coupure qui leur sera restée après la tonte.

Pour les guérir de cette maladie, il faut les purger avec le senné & le soye d'antimoine, les laver dans une eau claire, & les frotter avec l'onguent suivant. Prenez de la poudre de soufre, de la racine de fouchet, autant de l'un que de l'autre, faites du tout un onguent avec de la cire & de la poix de Bourgogne, & joignez y du vis argent. Frottez de cet onguent les brébis rogneuses pendant trois jours consécutifs, & elles guériront. Nous nous abstenons de rapporter ici une grande quantité de recettes différentes qui peuvent produire de très-bons effets, parce qu'il y entre le soufre qui est le remède spécifique de la gale.

soit

soit qu'il faille passer à pied un petit ruisseau, soit qu'il faille traverser une rivière dans un bateau. Cet animal est si accoutumé à suivre le belier, que lorsqu'il le voit sauter en l'air, il se met aussi à bondir dans la plaine.

*Economie
champêtre
poème de
Vauvres.*

Parmi les moutons, qui sont des animaux qui n'ont que l'apparence du mâle (a), il s'en trouve aussi un qui sert de guide aux autres. Ce n'est pas à cause qu'il est d'une race plus noble, qu'il a une plus belle toison, qu'il est plus âgé, & qu'il est plus instruit par l'habitude, c'est qu'il a plu seulement au berger que cela fut ainsi. Il en est de même que de la faveur souvent peu réfléchie qui élève un homme au faite des honneurs. Ce mouton va devant tous les autres, il leur montre le chemin, il les

Des Moutons.

(a) On appelle bêtes à laine, ou simplement troupeaux, les brébis, les beliers, les agneaux, & les moutons qui sont tous animaux de la même espèce; mais d'âge, de sexe & d'état différens. Souvent on ne se sert que du mot de brébis ou moutons pour les signifier tous. Au reste peu de gens ignorent que le belier & la brébis sont le mâle & la femelle, de même que l'agneau, soit mâle ou femelle, est le petit d'une brébis qui n'a pas encore passé un an. Les laboureurs appellent *anzenet* celui qui n'en a que deux. Le mouton, à proprement parler, est un agneau châtré qui a trois ans.

*Économie champêtre ,
pâtisme du P-
Vanier.* même boire. Le perfide les conduit même à la boucherie où ils doivent être égorgés. On ne croiroit pas qu'il put se trouver des traîtres au milieu des moutons mêmes , dont la nature est si douce ; & que ce traître recommencat de nouveau son détestable emploi après avoir été récompensé de sa perfidie. Car le pasteur qu'il a si bien servi , ne manque pas de lui donner quand il est de retour à la maison ou du froment , ou du cumin.

Le bouc. Le bouc doit aussi dévancer les chèvres à la course , à moins qu'il n'ait la goutte , qui l'empêche même quelquefois de suivre les chèvres qui sont pleines. Triste fruit de sa lubricité. A peine est-il hors de l'enfance , à peine a-t-il de la barbe au menton , à peine les cornes commencent-elles à lui pousser qu'il est amoureux , & qu'il donne des marques de sa lasciveté. De-là vient qu'il vieillit bientôt , & qu'il ressent de bonne heure toutes les infirmités de l'âge décrepit. Il devient paresseux , infirme , lâche & inutile. Il répand une odeur qui infecte les troupeaux & l'air qui l'environne , enfin il périt misérablement après avoir abrégé ses jours.

Des Chèvres. Les chèvres & les brébis ne vont pas paître dans les mêmes endroits. Les chèvres montent sur les rochers les plus es-

carpés , arrachent les branches des arbres qui pendent , & broutent avec plaisir le citise. Les brébis au contraire choisissent les plaines , & n'aiment point à marcher dans des broussailles. En passant à travers les buissons elles se déchirent la peau , elles arrachent leur laine que les oiseaux industrieux ont le soin de ramasser pour faire leur nid. En Espagne on couvre les brébis avec des peaux de boucs pour conserver leur toison admirable , & l'empêcher d'être arrachée par les ronces. Avec cette précaution on y tond deux fois les brébis par an , de même qu'on y fauche les prés deux fois l'année.

*Economiste
champêtre ,
poème du P.
Vanse.*

Un troupeau se dégoûte de vivre toujours des mêmes pâturages , par la même raison que nous nous soucions fort peu des mets qu'on nous présente tous les jours , & que nous aimons à varier nos alimens. Tantôt ce troupeau quitte l'herbe tendre pour en manger de plus sèche , tantôt il prend plaisir à sortir des prés pour relever son appetit avec des feuillages. La saison des pluies & des froids est-elle passée , le printems commence-t-il à faire sentir ses douceurs ? c'est sur les montagnes qu'il faut conduire votre troupeau.. Les brébis ne se soucient pas plus dans cette saison de rester dans les prés ,

De la variété des pâturages.

————— qu'un écolier aime à jouir de la société
Economie de ses camarades & des amusemens de la
campêtre, ville lorsque l'automne a fait murir les
poëme du P. fruits de la campagne, & a annoncé aux
Vaniers. muses qu'il est tems de prendre leurs va-
 cances.

Tonte des Le troupeau ayant trop chaud sous sa
bêtes à lai- toison qui l'a garanti des froids pendant
nes. l'hiver, ne demande pas mieux que d'être
 tondu au commencement de l'été.
 Le berger prend une brébis qu'il couche
 par terre, & qu'il tond après lui avoir
 lié les pieds avec une corde. Cet animal
 ne fait pas retentir dans ce moment l'é-
 table de ses bêlemens plaintifs, on n'en-
 tend que les cris du ciseau. A peine ose-
 t-il crier lorsqu'on coupe la laine de trop
 près, & qu'on lui fait de profondes cic-
 trices sur lesquelles on met du charbon
 pilé, tandis qu'on pourroit les guérir en
 les frottant d'huile, ou de térébentine.

Le tems de la tonte des brébis étoit
 regardé autrefois comme un tems de ré-
 jouissance, & celui à qui appartenait le
 troupeau invitoit ses anciens amis à man-
 ger. Ces repas étoient bientôt suivis de
 ceux qu'on donnoit à la moisson. Arri-
 voient ensuite les vendanges où chacun se
 réjouissoit de la bonne récolte de vin qu'il
De la paix. avoit pû faire. Maintenant Bellone qui a
 rempli la terre de ses fureurs, semble en

avoir exilé les plaisirs ; mais nous espérons
 qu'un jour la paix avec son visage serein
 rendra aux hommes leur tranquillité , &
 la fertilité à nos campagnes. Je la vois
 cette aimable paix descendre du ciel , ac-
 compagnée de la piété & de l'abondance.
 Je la vois cette Déesse puissante qui ter-
 mine les débats des mortels , entrer dans
 l'intérieur du palais des Princes , avertir
 les Rois d'épargner la vie de leurs sujets ,
 & leur enseigner à ne plus troubler désor-
 mais le repos de l'univers. Nous n'enten-
 drons donc plus les sons effrayans de la
 trompette , & nous écouterons avec plai-
 sir les airs champêtres des bergers qui
 chantent sur leurs chalumeaux leurs ten-
 dres amours. Les vaisseaux navigeront
 librement en pleine mer , & les matelots
 n'auront pas d'autres combats à craindre
 que celui des vents. Les épées se rouille-
 ront dans leur fourreau , & les outils de
 la campagne seront reluisans par l'emploi
 continuel qu'on en fera. Le laboureur
 sur-~~ais~~ de voir les tems changés , trou-
 vera ses greniers trop petits pour renfer-
 mer ses moissons abondantes. Les Arts
 & les Sciences fleuriront de nouveau dans
 les grandes villes , & l'on payera aux
 muses le tribut d'honneur & de louanges
 qui leur est dû.

*Economie
 champêtre ;
 poème du P.
 Vanier.*

Mais ne perdons pas de vûe ni les trou-
 laines.

*Économie
champêtre,
poème du P
Vanoire.*

peaux, ni les travaux de la campagne. Peut-être devrions-nous parler de la manière de dégraisser la laine & de la carder. Comment on la file, en tournant un fuseau légèrement avec les doigts. Peut-être devrions-nous aussi décrire la façon de la teindre, tantôt en rouge ou en jaune, tantôt en noir ou en violet. Sans doute qu'il paroîtra un jour quelque Poëte qui entreprendra ce grand ouvrage, & qui célébrera dans ses vers tout ce qui appartient à l'art d'employer la laine. Il nous fera la peinture de ces tapisseries admirables faites à l'aiguille ou à la trame, où sont représentés avec tant d'adresse les plus beaux paysages & les combats sanglans des Princes rivaux. Pour nous il nous reste encore à parler de bien des choses qui concernent les brébis & le chien qui veille à leur garde.

*Séparation
des brébis
en plusieurs
troupeaux.*

Divisez vos brébis en plusieurs troupeaux, afin que sans les fatiguer elles puissent paître dans différens endroits éloignés, qu'elles ayent une plus vaste étendue de terrain pour leur pâturage. Vous en retirerez encore cet avantage; c'est que si la peste est dans un canton & qu'elle n'ait pas fait de grands progrès, vous ne risquerez pas de perdre toutes vos brébis. La contagion est encore plus à craindre & plus rapide parmi les chèvres. Aussi tôt

que vous vous en appercevrez, enfermez dans un parc celles qui sont attaquées de ce mal dangereux, & faites leur boire de l'eau de pluie, dans laquelle vous aurez fait infuser des racines de roseau & d'aubepine.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vaniers.*

Il est des pays où on laisse aller pêle-mêle tous les animaux, & où l'on fait paître ensemble les brébis & les porcs. Le soin qu'on doit avoir de chacun de ces troupeaux est pourtant bien différent.

*Soins diffé-
rens qu'on
doit avoir
des porcs &
des brébis.*

Les porcs aiment à vivre dans les forêts & dans des lieux qui sont à l'ombre : les brébis au contraire fuyent les bois, se plaisent dans les prés couverts de verdure, évitent la fange qui est sur le bord des fleuves, & ne vont pas se coucher dans des fossés mal-propres. Les porcs se roulent dans des égouts & dans la boue, tandis que les brébis n'osent point marcher dans des chemins où il se trouve un peu de limon. Les porcs sont toujours prêts à se battre entr'eux, & à se faire de larges blessures avec leurs deffenses. Il n'y a point d'animal d'un naturel plus doux que les brébis. Elles paissent ensemble paisiblement, elles s'assemblent fort souvent en rond, &, lorsqu'elles ne trouvent pas d'ombre pendant les grandes chaleurs, elles se cachent mutuellement leurs têtes sous leurs ventres pour

Economie champêtre
poème du P.
Vanier.

les mettre à l'abri du soleil. Si quelqu'une d'entr'elles a trouvé par hazard un canton où l'herbe soit meilleure, elle n'empêche pas les autres d'y brouter, & elle ne se réserve pas pour elle seule un bien dont elle pouvoit jouir; au contraire il semble par ses bêlemens répétés qu'elle invite ses compagnes à en venir prendre leur part.

On ne voit point s'élever entre les montons ni querelles, ni combats. Il est vrai que quelquefois dans la plaine ils se présentent mutuellement le front, & se heurtent rudement la tête; mais le berger assis sur la pointe d'un rocher rit de cette guerre où il n'y aura pas de sang répandu. On n'aura pas besoin de bâton pour séparer les combattans; & les empêcher de s'acharner l'un contre l'autre, un mouton du même troupeau ira se placer entre les rivaux, & les empêchera de se battre. Dans les porcs au contraire la gourmandise est si grande qu'elle étouffe en eux l'instinct que donne la nature à tous les animaux. Une truie poussée par la faim est assez barbare pour dévorer ses petits. Quelle mere a plus de soin de ses enfans qu'une brébis? Elle échauffe le petit agneau dans son sein, & si on la fait sortir de la bergerie pour aller paître, elle s'ennuie dans les plus beaux pâturages; elle

appelle par ses bêlemens son petit dont elle regrette l'absence ; tandis que le petit de son côté se désole , & ne cesse de gémir. Cette mere tendre & patiente qui ne sçait pas faire usage de ses forces , lorsqu'il s'agit de se vanger elle-même , dépose sa timidité naturelle quand il faut défendre son petit. Elle a le courage d'aller attaquer le plus gros chien qui voudra jouer avec le petit agneau qu'il voit bondir sur le gazon ; ou qui l'effarouchera par sa présence.

Le berger ne peut pas distinguer à quelles brébis les agneaux appartiennent , parce qu'ils sont tous de la même couleur & qu'ils sont tout-à-fait semblables : la mere ne tarde pas à reconnoître son petit , & le petit à reconnoître sa mere. Effet admirable de leur tendresse réciproque. Les brébis reviennent-elles des champs ? les agneaux qui aspirent après le retour de leurs meres fretillent leur queue , semblent les saluer par leurs bêlemens & les embrasser par leurs caresses. Aussi-tôt les meres leur donnent à tetter pour appaiser leur soif & satisfaire le desir qu'ils avoient de les voir. Une truie s'embarrasse fort peu de reconnoître ses petits cochons. Il faut qu'on ait le soin d'y faire quelque marque pour donner à chaque mere son propre enfant. Elle

*Economie
champêtre
poème du P.
Vaniers.*

*Economie
champêtre,
poème au p.
Vaniers.*

nourrirait également les petits d'une autre, comme les siens mêmes, sans en faire la différence. Le porc est encore peu susceptible de reconnaissance. Il voit le porcher lui abattre du gland avec son bâton, & il est assez ingrat pour le soupçonner d'en tenir caché dans ses mains. Le mouton bien différent de caractère suit par-tout le berger qui l'a caressé, il va se coucher auprès de son maître quand il est assis sur l'herbe : ce qui excite quelquefois la jalousie du chien. Ne menez donc pas les brébis & les porcs dans les mêmes pâturages ; c'est deshonorer un troupeau de moutons que de confondre avec lui les pourceaux.

*Pâturage
des porcs.*

On nourrit les cochons & dans les prés & dans les bois. Le porcher doit les appeler souvent avec un cornet à bouquin, pour les rassembler lorsqu'ils sont dispersés. Il doit encore être fort attentif quand pour chercher des truffes ils remuent la terre avec leur grouin, & flairent chaque motte de terre. Qu'il coure promptement ramasser ce qu'a trouvé cet animal immonde, & qu'il l'empêche d'emplir son ventre d'un mets qui peut être servi sur la table de son Seigneur.

Leurs manières.

Si le cochon porte sa tête de travers ; & tombe tout étourdi au milieu des champs : on le saignera à une veine qu'il

a en-deffous de la queue, & quand on aura tiré affez de fang, on fera la ligature avec une grosse ficelle. Ensuite on le conduira à son toit, on lui fera avaler avec la corne trois grands verres de faumure, & on le nourrira avec de l'eau tiède dans laquelle on aura délayé quelque bonne nourriture.

*Economie
champsêtre,
poème du P.
Vaniers.*

Le soir on ne mettra pas coucher ensemble les truyes, comme on fait les brébis; mais on les enfermera chacune dans leur toit qu'on aura soin de tenir propre. Il n'y a point d'animal plus mal-propre que le cochon qui se roule continuellement dans les cloaques, & dans sa mangeaille même; cependant il est sujet à de grandes maladies quand son étable est humide, & n'est pas entretenu proprement.

La gorge des pourceaux est sujette aux écrouelles (a), leur gofier est sujet à l'esquinancie (b), & tous leurs membres

(a) Quand un cochon a les glandes du col enflées & que son col est plein de tumeurs, on le saigne aux épaules, & on lui frotte tout le col & le grouin avec un mélange de sel & de farine. On lui fait avaler avec une corne six onces de *garum* ou faumure.

(b) Pour dissiper l'esquinancie on saigne encore les cochons, & on leur donne pour toute nourriture de l'eau mêlée de son.

font sujet à la lepre (a), quelquefois ils sont tourmentés par la toux (b), & l'herbe

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vartier.*

(a) Le cochon est sujet à la lepre ou ladrerie, à cause de sa gourmandise & de sa mal-propreté. Quand cette maladie commence, elle rend le porc pesant & endormi. Sa langue, son palais, sa gorge paroissent chargées de petites pustules noires; les taches gagnent la tête, le col & tout le corps. Le cochon se porte à peine sur ses pieds de derrière, & la racine de sa foye est toute sanglante. C'est à ces symptômes que les Langageurs de porcs qui les visitent particulièrement dans les marchés, reconnoissent qu'ils sont ladres. Cette maladie est difficile à guérir, & l'on ne connoissoit pas encore de remède spécifique contre un mal aussi fréquent avant que nous ayons publié dans notre Journal Économique du mois d'Août 1751, une poudre excellente contre cette maladie. Elle est composée d'antimoine crud pulvérisé, & mêlé avec un peu de farine d'orge. On répand cette poudre sur la langue de l'animal. Ce seroit aux économes de la campagne à nous enseigner les différentes pratiques qu'ils ont mises en usage avec succès dans cette occasion. Ils rendroient un service important aux hommes en leur apprenant à conserver leur bien, & sur tout aux pauvres qui comptent en vendant leur porc avoir quelque argent pour se soulager dans leur misère.

(b) Cette toux est produite par la soif que les cochons ont souffert. Cette toux qui est sèche ordinairement, les amaigrit tout d'un coup. Il faut donc toujours leur donner bien à boire. Le petit lait est excellent dans ces circonstances. On leur donne encore les lavures d'écuellées, & le petit lait des fromages.

trop succulente leur donne le dévoya-
ment (a). Vous aurez le soin de remé-
dier à tous ces maux, car ma muse est
trop délicate pour se prêter au soulage-
ment de ces animaux immondes. Elle
aura plus de plaisir à s'occuper des chiens
qui sont assez recommandables par l'a-
mour & la fidélité qu'ils ont pour leur
maître.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Il y a plusieurs espèces de chiens. Les
uns sont faits pour garder la maison, sui-
vre leurs maîtres & ne les point quitter.
Les autres sont nés pour la chasse des
bêtes fauves, ou pour chercher le gibier
à la piste. Quelques-uns dociles aux or-
dres & aux leçons qu'on leur donne, se
tiennent droits sur leurs pattes de derriere,
dansent en cadence, & font mille tours
d'adresse qui attirent dans les carrefours
les regards des passans. Celui ci est léger
à la course, celui là a le ventre trop gros
pour courir. L'un tourne à la broche
les lièvres que l'autre a pris en plein

*Différentes
espèces de
chiens.*

(a) Ces dévoyemens sont presque toujours cau-
sés par des indigestions. Les cochons sont naturel-
lement gourmands. Il sera bon de les tenir lors à
la diète pendant vingt-quatre heures, & de les fai-
re vomir ensuite avec l'infusion de la graine ou
des racines de concombre sauvage bien pilées.

Economie champêtre
poème du P
Vaniers.
 champ. Les Dames se font aussi un plaisir d'avoir une petite chienne qui les caresse continuellement, qui les léchent, & qui se couchent sur elle. Quand cette petite chienne gâtée est en colère, elle fait plus de bruit que sa maîtresse.

Chiens de chasse.
 Parmi les chiens qu'on destine à la chasse, les uns sont propres à chasser sur les côteaux & les autres en rase campagne. Celui-ci est meilleur pour la bécasse, celui-là pour la perdrix. L'un fait tomber les cerfs dans les filets, & attaque hardiment un taureau au milieu de l'arène. Il est intrépide, il ne lâche point sa prise, & il sçait prendre les bêtes fauves par leur partie la plus foible. L'autre qui a le poil frisé, est un barbet qui nage comme un poisson. Si son maître a blessé avec son fusil une poule d'eau, & qu'elle soit tombée dans un étang dont elle teint les rives de son sang, aussi-tôt le barbet se met à l'eau, va chercher l'oiseau infortuné, & l'apporte aux pieds de son maître. Il se rejouit de cette occupation, il secoue ses oreilles, & éclabousse tout ce qui est autour de lui.

Il y en a d'autres qui marchent ventre à terre & qu'on appelle bassets. Ils ont les oreilles couchées & l'odorat très fin, ils quêtent à merveille, & suivent à la piste le gibier. Ils rodent avec empresse-

ment de côté & d'autre dans les chaumes ; & dès que l'odeur du gibier a frappé leurs narines, ils s'arrêtent & tiennent aussi les oiseaux en arrêt jusqu'à ce que les filets soient tendus. Aussi-tôt ils courent sur leur proie en abboyant. Les oiseaux effarouchés s'envolent, se jettent dans les rêts, & font de vains efforts avec leurs ailes pour s'élever dans les airs. Ils sont étranglés par la main du chasseur, ou par la dent du chien qui les poursuit. Mais ce qui est digne de compassion, la perdrix qui est prise semble demander grace les larmes aux yeux.

*Economie
champêtre
poème du P.
Vanier.*

Souvent le lièvre qui dort tranquillement dans les broussailles, se réveille en sursaut aux approches du chien qui va le surprendre au gîte, & s'élance avec vitesse : mais il s'enveloppe dans des rêts qui le retiennent, & qui le font rouler tout le long du champ. Plus il remue, plus il s'embarrasse dans ses liens.

Une autre espèce de chien poursuit le lièvre à la course, soit en pleine campagne, soit dans les bois. Ce sont des lévriers ; ils ramènent à l'instant l'animal à l'endroit dont ils l'ont fait sortir, & rendent à leur maître sa proie qui a déjà reçu de dangereuses blessures. Ils ont la jambe menue, la cuisse fort longue, le museau pointu, & une vitesse étonnante

à courir. Leur ventre qui est fort étroit
Économie est presque attaché à leur poitrine.

champêtre, Un fermier a d'autres occupations plus
poème du P. intéressantes que celle de chasser ; il doit
Vantier. donc laisser les chiens de chasse à ceux

Chien du qui n'ont que cet amusement pour rem-
Fermier. plir les momens de leur oisiveté, pour
 lui il choisira un bon dogue qui tiendra
 sa maison en sûreté. Pendant le jour il
 empêchera le loup d'approcher du trou-
 peau, & pendant la nuit il fera sa ronde
 autour de la bergerie pour en écarter les
 voleurs. Si quelqu'un d'eux vient pour
 enlever quelque brébis, il les mettra en
 fuite par ses hurlemens continuels, ou
 il les mettra en pièces avec ses dents.
 Il aura la queue courte, le museau ca-
 mus, la tête fort grosse, les oreilles pen-
 dantes, la poitrine hérissée de poils, les
 pâtes, les épaules, le col & les flancs
 fort larges. Ce dogue doit faire retentir
 tous les environs de sa voix tonante,
 & il doit effrayer par son aboyement
 avant que d'épouvanter par sa vue. Assis
 sur son cul, il montre les dents qu'il fait
 claquer les unes contre les autres ; il
 gronde & fait ronfler ses menaces dans
 son gosier.

La nature lui a donné ce caractère,
 & l'éducation l'a fortifié. Attaché
 avec de grosses chaînes à l'entrée de la

porte, il abboye contre les passans. Le soir quand il est en liberté, il rode autour de la maison & de la bergerie, & épouvante par ses cris. On ne peut pourtant pas l'avoir d'un naturel plus doux de peur qu'il n'épargne les voleurs; cependant il ne faut pas qu'il soit assez féroce pour mordre indifféremment ceux qu'il connoît & qu'il ne connoît pas, aussi-bien que tous ceux qui s'approchent imprudemment de lui.

*Économie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

On ne doit pas laisser les chiens s'accoupler lorsqu'ils sont trop jeunes. Si par hazard une chienne est devenue pleine par quelques amours furtifs, il faut lui ôter sa première portée. Elle prend peu de soins de ses petits, & quand elle a nourri de si bonne heure, cela l'empêche de croître & de se fortifier. N'ayez point pitié de cette mère, quoiqu'elle paroisse inquiète de ce qu'on lui a enlevé ses petits. Elle est d'un âge où elle oubliera bientôt le vol qu'on lui a fait. Ce chagrin sera dissipé aussi-tôt qu'elle se mettra à jouer avec ses camarades, qu'elle courra de côté & d'autre, qu'elle recevra les caresses de nouveaux amans qui lui rendront les honneurs de la maternité.

*Des petits
chiens.*

A sa seconde portée choisissez deux de ses petits, ou si voulez en laissez

*Économie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

fer le choix à la mere, formez un cercle de paille, & mettez-les tous au milieu. Après avoir mis le feu à la paille, appelez la mere qui accourra encore plus vite aux cris de ses petits, qu'au son de votre voix. Dès qu'elle les verra entourés de feu, & qu'elle les entendra se plaindre, effrayée du péril où ils se trouvent, elle se jettera au milieu des flammes pour les emporter les uns après les autres avec sa gueule. En peu de tems elle les auroit sauvés tous du danger. Laissez-lui seulement ceux qu'elle a retirés les premiers. Tuez les autres, & jetez-les fort loin. Le plus sûr est de les enterrer, de crainte que la mere ne les aille chercher en gémissant, & ne tache de leur rendre dans son sein une chaleur qu'ils ont perdue pour toujours.

Quand les petits chiens ne tetteront plus, nourrissez-les avec des alimens qui les engraisent bien & qui les fassent grandir. Vous les préserverez de la rage, si vous leur rompez le bout de la queue, & en arrachez avec les dents le nerf qui va le long de l'échine jusqu'au bout de la queue (a).

(a) Le préservatif contre la rage qu'enseigne ici le P. Vanier, nous paroît un peu suspect. On a vu des chiens enragés, soit qu'ils ayent la queue

Le petit chien folâtre avec sa mere, & la mordille sans lui faire de mal. Ne le laissez pas se jeter imprudemment sur les hommes ou sur les bêtes féroces, dans le tems qu'il n'est pas encore en état de se défendre. Quand il a été une fois maltraité avec le bâton ou par la dent du loup, il devient peureux pour le reste de sa vie. Qu'il avertisse seulement en abboyant qu'il y a des voleurs à la maison, jusqu'à ce que l'âge lui ait donné assez de force pour les terrasser.

Le chien commis à la garde d'un troupeau, doit être vif & hardi, de longue taille & d'une seule couleur, sur-tout blanche, de crainte que le berger croyant à la brune poursuivre un loup avec un bâton, ne maltraite son chien & ne risque de l'estropier. Souple dans tous ses membres il sera agile à la course; plein d'audace & d'intrépidité, il sera toujours prêt à se battre. Il poursuivra les loups dans les taillis & leur fera quitter leur proie; il mettra en pièces le voleur, & le fera fuir dans le plus épais du bois en ab-

coupée, soit qu'ils ne l'aient pas. Ce que notre Auteur appelle ici nerf, & que le vulgaire regarde comme un ver, n'est autre chose que la production de la moëlle allongée contenue dans la queue qui est une suite des vertébrés du dos.

*Économie
champêtre
poème du P.
Vanjere.*

boyant avec fureur après lui. On lui mettra au col un collier garni de pointes de fer afin qu'il ne soit pas blessé dans ces combats. C'est là la partie où le loup prend les chiens qui n'ont pas cette défense ; il les étrangle alors sans miséricorde. Au lieu que quand ils en sont munis, l'animal vorace qui publie les ruses du berger & qui ne fait point attention à ce collier, se jette avec ardeur au col des chiens, & se met la gueule tout en sang avec les pointes qui le défendent.

*Amitié des
chiens pour
leur maître.*

Dans quelque endroit que le berger mène paître ses brébis ou ses chèvres, il doit toujours avoir son chien à côté de lui. C'est un serviteur fidèle qui partagera avec lui le gouvernement du troupeau, qui caressera son maître, & qui sera charmé d'en être caressé à son tour. Il s'affligera s'il le voit dans la tristesse, il sera gay s'il le voit de bonne humeur. Jamais les hommes ne se sont autant aimés entr'eux. Les amis quittent leurs amis quand le destin a renversé leur fortune ; mais rien n'est capable de rompre l'amitié qu'un chien a pour son maître.

Rome admira autrefois le chien d'un Sabin qui avoit été mis dans les fers ; envain voulut-on le chasser de la prison à force de coups. Le Sabin fut précipité du haut d'un pont dans le Tybre, ayant les

deux mains liées derrière le dos. Le chien se jeta après lui dans le fleuve, & ne cherchant point à sauver sa vie en nageant, il aima mieux se noyer que de survivre à son maître. Tout le peuple qui assistoit à ce spectacle vit les larmes aux yeux ce prodige, & fut surpris de l'amitié & de la fidélité sans bornes de cet animal.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Nous avons eu en France un pareil exemple d'un chien qui vengea la mort de son maître. L'histoire en est encore peinte sur les murs d'une de nos Cours souveraines. On y voit le chien déchirant avec ses dents les membres de celui qui avoit fait le crime. Cet animal avoit été le seul témoin de l'assassinat commis dans un endroit écarté. Il reconnoît quelque tems après l'homicide au milieu du Barreau. Il semble demander vengeance, & est animé du même zèle que celui qui lui avoit fait prendre la défense de son maître. Il aboye sans relache contre l'assassin pour le faire connoître, & se jette sur lui pour le punir de son crime. Envain celui-ci chercha-t-il à se défendre avec ses armes, le chien qui n'étoit excité que par l'amour de son maître & de la justice, mit en pièces le criminel.

Les chiens se repentent aussi du mal qu'ils ont fait à leur maître. Un jour

**Economie
champêtre
poème du P.
Vanier.**

**De l'ame
des bêtes.**

les nerfs ; semblables à une boussole dont l'aiguille aimantée ne reste pas tranquille jusqu'à ce qu'elle se soit fixée vers le Nord.

*Economie
champêtre ,
poème du P.
Vanier.*

Voyez le chien qui tantôt se met en embuscade , tantôt poursuit en rase campagne une bête fauve. Il ne la suit pas toujours à la piste , quelquefois il prend le chemin le plus court pour l'attraper plus vite. Le lièvre assailli par les chiens souvent les badine , fait différens détours , coupe ses voies pour n'être plus retrouvé. Agit-il ainsi sans aucune malice de sa part ? est-ce aussi sans aucune raison que le singe fait mille tours d'adresse , qu'il sçait qu'il a mal fait , & qu'il se cache de peur d'avoir des coups de bâton ? Le castor bâtit au milieu des rivières , des édifices qui dénotent le plus profond raisonnement. Les oiseaux construisent leurs nids avec une dextérité admirable. L'abeille & la fourmi amassent pendant l'été des provisions pour l'hiver. Tout cela se fait-il sans esprit & sans une secrète intelligence ? Si c'est là votre façon de penser , vous pourrez par les mêmes raisons détruire l'ame qui vivifie le corps de l'homme ; mais je n'étendrai pas plus loin mes argumens , je vous remettrai seulement devant les yeux l'exemple d'un chien. Gardien fidèle il

Œconomie fait la sentinelle à la porte , il observe tous les mouvemens de son maître , & il obéit avec promptitude à tous ses ordres. *champêtre* Il est gai quand il voit la joie peinte sur le visage de son maître , il est triste lorsqu'il le voit malade , & il ne le quitte pas. Il est toujours prêt à le venger , il le suit sans cesse , & si la mort a moissonné les jours de son maître , il va mourir sur sa tombe. Qu'on dise à présent que cet animal n'a ni passions ni sentimens.

*poème du P.
Vani. re.*

Nous permettons ce langage insensé à ceux qui prétendent que la terre , la mer , les cieux & tout l'univers est formé par des molécules d'une matiere de forme cubique mises en mouvement en ligne droite (a) ; qui croient que le soleil est formé de matiere subtile (b) , & que les étoiles ont les mêmes mouvemens que nous , & font les mêmes efforts (c). En effet selon eux , les étoiles sont continuellement en concurrence entr'elles , elles déclarent la guerre aux cieux , elles veulent étendre leurs limites ou être vaincues , elles suivent la même route dans le vuide , & errent sans cesse sans avoir de lieu fixe. C'est ainsi qu'une comète chassée de son tourbillon va épouvanter les mortels par sa chute.

(a) *Descartes* part. 4. princ. § 2.

(b) *Le même*, part. 3. princ. §. 54.

(c) *Ibidem* §. 119.

C'est

C'est ainsi que la terre qui n'est plus au nombre des astres étant privée de son éclat, est entraînée dans le tourbillon du soleil (a). Elle suit malgré elle les chevaux qui traînent le char de son vainqueur, & elle tente toujours de rentrer dans ses anciens droits. A les en croire, la terre est une étoile encroutée qui pourra rompre quelque jour son écorce, & nous ensevelir tout-à-coup dans des flammes dévorantes. Le soleil à son tour perdra sa lumière, à mesure que les taches dont il est couvert s'agrandiront. Alors tout le monde retombera dans d'épaisses ténèbres.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier*

DESCARTES, ce prétendu créateur d'un nouvel univers, peut bien se jouer des bêtes après s'être ainsi joué des cieux. Le villageois méprisant ces choses futiles des Philosophes, emploiera les animaux à son usage, & admirera l'instinct qui leur fait distinguer les choses présentes, & leur fait prévoir l'avenir. Il n'aura pas honte de citer à ses serviteurs ingrats l'exemple de la reconnoissance & de la fidélité des chiens; ou à ses enfans indociles, la docilité des bœufs qui obéissent à la voix d'un enfant, eux qui pourroient résister aux ours & aux lions indomptés.

(a) Le même part. 4. princ. §. 2.

Économie champêtre , poëme du P. Vanier. bles. Il racontera l'histoire de la cigale qui pendant l'été & tout le tems de la moisson s'amuse à chanter , tandis que la fourmi ramasse des grains de bled qu'elle conserve pour l'hyver. Tels seront les discours qu'il tiendra à ceux qui né songent qu'à s'amuser pendant tout le cours de l'année , & qui n'ont plus de quoi vivre quand la saison des frimats est arrivée.

Le soir dans la conversation qu'il aura l'hyver auprès du feu , qu'il parle de la fidélité de la tourterelle qui gémit sur le fort de sa compagne qu'elle a perdue , de la tendresse de la cygogne qui nourrit son pere , de l'attention de la poule qui gratte la terre pour trouver quelque nourriture , & qui la cède à ses petits lorsqu'elle l'a trouvée. Qu'il n'oublie pas de citer les abeilles infatigables qui travaillent toutes sans relâche au bien commun de leur société. Elles ne vont pas cueillir le miel sur toutes les espèces de fleurs , mais elles apportent toutes leurs provisions au magasin destiné au bien public. Qu'il parcoure tous les exemples que chaque objet de la campagne lui met sous les yeux , & la nature des travaux auxquels chaque animal est destiné. Ses enfans attentifs l'écouteront avec plaisir , & puiseront dans ses discours des leçons de vertu.

Mémoire sur les laines.

Sur
les laines

M On sieur le Duc de *Chaulnes*, aussi connu par sa pénétration & par son zèle pour l'avancement des arts, que par sa qualité & par le rang qu'il occupe à la Cour, a fait proposer par l'Académie d'Amiens pour sujet du prix de l'année dernière, trois questions relatives au commerce des laines. Il a de plus remis à cette Compagnie une médaille d'or de la valeur de six cens livres, pour être délivrée à celui qui auroit le mieux traité le sujet proposé. L'Académie a scellé de son suffrage le Mémoire de *M. de Blancheville*; & nous avons promis d'en rendre compte, parce que cet ouvrage est rempli de recherches curieuses & de réflexions utiles sur cette branche de l'œconomie. On y trouve de grandes vues, des remarques judicieuses, des observations fondées sur l'expérience. Son succès prouve le zèle & la capacité de son Auteur, & les lumières des Sçavans qui l'ont couronné.

On y examine 1° Quelles sont les différentes qualités de laines, propres aux manufactures de France. 2° Si on ne pourroit pas se passer en France des laines

*Sur
les laines.*

étrangères. 3° Comment on pourroit perfectionner la qualité , & augmenter la quantité des laines de France.

Avant d'entrer en matière, M. de Blanchville fait l'éloge des qualités naturelles qui rendent les brébis préférables à la plupart des animaux domestiques. Leur douceur, leur timidité, leur foiblesse, la simplicité de leur nourriture, l'utilité de leurs engrais, le profit qu'on tire de leur lait, & enfin les avantages que nous procurent leurs toisons, sont exposés d'une manière élégante & précise.

L'Auteur prouve ensuite l'estime que tous les peuples de tous les âges ont eue pour les bêtes à laine ; par l'exemple des premiers Patriarches ; par le rang que les Chaldéens ont donné au bélier entre les constellations ; & par la vertu d'influence que les Egyptiens lui ont attribuée. La fable de l'expédition des Argonautes & de la conquête de la Toison d'or, fait voir que les Grecs, exagérateurs outrés, ont fait une affaire d'état d'un voyage de Marchands qui alloient dans la Colchide se fournir des riches toisons jaunes que produisoit ce pays. L'image d'une brébis fut la première empreinte que Numa fit mettre sur la monnoye qu'il avoit inventée.

Enfin pendant plus de six cens ans les

Censeurs de Rome qui eurent la direction des troupeaux de bêtes à laine, punissoient ceux qui les négligeoient, & n'accordoient leurs récompenses & le titre d'*Ovinus* qu'à ceux qui s'en étoient rendus dignes par leur industrie à cet égard.

*Sur
les laines.*

Au rapport de Pline, la laine a été employée par les anciens Médecins comme un topique très-efficace en une infinité de rencontres. Elle servoit autrefois seule à fabriquer tous les vêtements. L'Auteur conclut de là qu'elle est aussi saine & aussi salutaire qu'elle est propre par sa souplesse à former des tissus.

Sur la première question partagée en deux articles, M. de B. examine dans le premier les propriétés générales de la laine, sa nature & ses couleurs. Il expose dans le second les qualités particulières des laines, tant étrangères que Françaises qu'on employe dans nos manufactures.

1° La laine est de toutes les matières la plus abondante & la plus souple; ses poils, vus au microscope, sont autant de tiges qui tiennent à la superficie de la peau par une infinité de rameaux, canaux imperceptibles par lesquelles passe un suc vital qui vient du sang de l'animal, & qui est nourrissant & sain à proportion que ces mêmes qualités se rencon-

Sur
les laines.

trent dans le sang de l'animal. Par conséquent une brebis malade ou négligée ne peut produire de bonne laine.

La bonne laine doit être foyeuse, déliée, luisante & molle au toucher. Les laines se distinguent en *fines & moyennes* , ou en *hautes & basses* . Chaque toison fournit trois différentes qualités de laine, 1^o celle du dos & du col, qu'on nomme la mere-laine. 2^o Celles des queues & des cuisses. 3^o Celle de la gorge, de dessous le ventre & des autres endroits du corps.

De toutes les autres qualités des laines inférieures, que l'on nomme en général laines jettrées, ou laines de rebut, la plupart sont ou doivent être exclues de nos manufactures : les unes proviennent de moutons tués malades, ou morts naturellement, la tonte des autres a été trop tardive ou trop prématurée ; d'autres enfin sont les matières défectueuses que le premier travail a fait rejeter.

Les moutons d'Ethiopie & de l'ancienne Phrygie ont le poil hérissé. Ceux du Cap de Bonne-Espérance l'ont couché. Ceux de l'Egypte sont plus gros que ceux de la Grèce. On en trouve dans l'Indoustan dont les queues pèsent jusqu'à quatre-vingts livres. Ceux des côtes d'Afrique les ont communément de 20 à 25 liv.

On trouve des moutons rouges en

Asie, des jaunes en Ecosse, dans l'isle Majorque, & dans plusieurs cantons de l'Italie. Autrefois la plupart des bêtes à laine de l'Espagne étoient noires. La laine blanche est aujourd'hui la seule estimée, parce qu'elle reçoit à la teinture des couleurs plus vives, plus variées, & plus foncées que celles qui sont naturellement colorées.

*Sur
les laines.*

2° Avant qu'on eût inventé l'art de former des tissus pour garantir le corps humain des injures des saisons, on se couvroit de peaux de brébis. La naissance du goût fit imaginer l'entrelacement des laines. On cessa de prodiguer la vie de ces animaux utiles & de se priver du tribut périodique de leurs toisons. Les fabriques d'abord grossières, perfectionnées ensuite par l'usage & l'adresse des ouvriers, sont parvenues au point de convertir en parures & en luxe, ce qui fut inventé dans l'origine pour remédier à nos besoins.

Dans toutes les manufactures on donne le premier rang à la laine d'Espagne : le second aux laines d'Angleterre, le troisième à celles du Languedoc & du Berri, après lesquelles on place les laines de Valogne & du Cotentin. On ne parle ici que des plus belles laines de ces différens cantons. Car l'Espagne & l'Angleterre

nourrissent des brébis d'une espèce inférieure à nos plus communes.

* Sur
les laines.

La laine d'Espagne est douce, soyeuse, fine, déliée & molle au toucher. On la préfère à celle d'Angleterre malgré sa mal-propreté, dont on la dégage par un bain d'un tiers d'urine sur deux tiers d'eau, qui coûte un déchet de cinquante-trois pour cent. Ces laines employées seules, foulent plus que les autres sur la longueur & sur la largeur. Par cette raison on ne peut les mêler qu'avec précaution, parce qu'elles forment des creux & des inégalités dans les étoffes. La laine de Portugal foule sur la longueur, & non pas sur la largeur des draps où on l'emploie.

La laine d'Espagne est un objet considérable du commerce de ce Royaume. Elle s'emploie non-seulement par les François, mais par les Anglois eux-mêmes dans la fabrique des draps fins.

Nous ne ferons pas l'énumération de toutes les différentes classes des laines d'Espagne qui portent des noms différens. Nous nous contenterons de remarquer que les Espagnols distinguent les laines de chaque canton en *finés*, *moyennes* & *inférieures*. Ils donnent à la plus fine le nom de *prime*, à la moyenne celui de *seconde* ou *refleuret*, & ils appellent *tierce* celle de la moindre espèce.

Les laines d'Angleterre ; parmi lesquelles on comprend celles d'Ecosse & d'Irlande , sont plus longues & plus luisantes que celles d'Espagne ; mais elles sont un peu moins fines & moins douces au toucher. Leur blancheur & leur éclat naturel les rendent propres à recevoir les belles teñtures. La laine de bouchon (ainsi nommée à cause de la forme qu'on donne à ses paquets) est une espèce particulière de laine très-remarquable par sa longueur.

*Sur
les laines.*

Les Anglois ont trois sortes de bêtes à laines. Celles qui portent les plus belles toisons sont très-petites , & sont encore distinguées des autres en ce qu'elles ont la laine pendante jusques sur le nez.

Nous tirons par la voie de Marseille des laines du Levant. Mais comme les Grecs & les Turcs employent la meilleure à leurs usages , celle qui nous parvient est ordinairement fardée & très-inférieure aux nôtres en qualité.

Les laines du Nord les plus estimées sont celles d'Allemagne , & en particulier du Duché de Weymar , de la Pologne , des environs du Rhin , de la Lorraine & de la Hollande. Toutes ces laines sont plus dures & moins maniables que celles de France.

La variété presque infinie de toutes les

*Sur
les laines.*

différentes espèces de laines provient de la diversité des climats. Celles qui sont produites dans des climats doux & tempérés se plient avec facilité à toutes sortes d'usages. Au contraire celles du Nord & celles du Levant sont à peine maniables. Deux causes extrêmement opposées, leur donnent la même sécheresse & la même dureté. Dans les pays chauds, le soleil agitant trop fort le sang des bêtes à laine, une circulation rapide chasse l'humeur nourricière, aliment des filets qui composent la toison. Au contraire dans les régions du Nord, le froid concentrant les parties grossières du sang, qui devroient s'évaporer par la transpiration, elles s'introduisent dans les tiges qui conduisent la nourriture capable de former la substance de la laine; ce qui rend le corps du filet trop nourri, & par conséquent trop roide & trop compacte. La température modérée de l'Angleterre & de l'Espagne tient un milieu entre ces deux excès, & produit des laines parfaites.

Les Anciens préféroient les laines de la Gaule à celles de la Pouille & de l'Attique. Nos peres n'ont jamais négligé le commerce des laines. Cependant les Espagnols & les Anglois ont aujourd'hui l'a-

vantage sur nous à cet égard, parce qu'ils ont été aidés dans leurs tentatives par des secours étrangers & par la bonté de leurs climats.

Sur
les laines.

A présent nos meilleures laines sont celles de Roussillon, du Languedoc & du Berry, de Valogne, du Cotentin & de toute la basse Normandie. La Picardie & la Champagne en produisent en quantité; mais elles sont intérieures en qualité à celles des autres pays.

Pour apprécier les qualités de nos laines, on peut imaginer une ligne droite tracée depuis Brest jusqu'à Strasbourg, & partageant toute la France en deux parties inégales. Les laines produites dans les différens cantons situés au Midi, par rapport à cette limite supposée, approchent d'autant plus de la qualité des laines d'Espagne que les cantons sont plus voisins de ce Royaume. La même règle aura lieu depuis cette ligne jusqu'au Nord. Plus on avance vers l'Angleterre, plus les laines du pays qu'on parcourt, approchent de la qualité des laines de la grande Bretagne,

D'après cette règle qui souffre quelques exceptions, les laines de Berry sont moins parfaites que celles du Languedoc & de la Provence; & les laines du Roussillon

*Sur
les laines.*

surpasseront en valeur toutes les autres. C'est aussi un fait confirmé par l'expérience que les laines de Coûtance valent mieux que celles du Maine; & que les laines choisies de Valogne, égalent presque en bonté les belles laines d'Angleterre.

Les différentes qualités de quelques pâturages sont les principales causes qui augmentent ordinairement la bonté que la laine doit avoir par rapport au canton où elle est produite.

Nous ne suivrons point l'Auteur dans l'énumération qu'il fait des divers ouvrages, auxquels chaque sorte de laine est employée dans nos manufactures.

Nous passerons aussi légèrement sur la seconde question, qui consiste à sçavoir : *Si l'on ne pourroit pas se passer en France de laines étrangères.* Elle rentre en grande partie dans la troisième. D'ailleurs l'examen que M. de B. en fait, prouve qu'en supposant même que nos belles laines eussent la qualité de celles d'Espagne & d'Angleterre, nous en aurions actuellement trop peu pour fournir nos manufactures.

La troisième question : *Comment on pourroit perfectionner la qualité & augmenter la quantité de laines de France,* est la plus

importante : c'est aussi celle que l'Auteur traite avec le plus d'étendue. Nous le suivrons autant que les bornes de notre Journal pourront nous le permettre.

*Sur
les laines.*

M. de B. divise cette troisième partie de son Mémoire en deux articles. Dans le premier il examine les moyens que la nature & l'industrie fournissent pour perfectionner la qualité de nos laines. Dans le second, il expose les expédients dont on peut se servir pour en augmenter la quantité.

On peut aider la nature, & perfectionner les productions par le travail. On aidera la nature à produire de belles laines par le choix de la race, des pâturages & du climat.

Au tems de Virgile, les Espagnols manquoient absolument de laines, & n'employoient (selon lui) * que la voie du larcin pour se procurer les plus belles laines de l'Italie. La Betique cependant avoit des moutons jaunes. Dans toutes les autres Provinces de l'Espagne, les moutons étoient noirs & d'une espèce très-commune. On n'en conserve plus aujourd'hui que dans un très-petit canton aux environs de Sarragosse.

* Georg. l. 3 v. 405.

*Sur
les laines.*

L'Espagne devenue Province Romaine ; commença à connoître la politesse & la pratique des arts utiles. Un riche Mé-tayer de Cadix , nommé Marcus Columelle , & oncle du célèbre Auteur de ce nom , voyant débarquer des moutons d'Afrique amenés pour les spectacles , fut frappé de la blancheur de leur laine & résolut d'essayer à apprivoiser ces bêtes , & à en établir la race dans les environs de Cadix. Il fit plus , il accoupla des béliers Afriquains avec des brébis communes : il réussit dans l'un & l'autre projet. Mais son exemple ne fut ni suivi ni autorisé , & plus de douze siècles s'écoulerent sans qu'une épreuve si heureuse engageât personne à l'imiter.

„ Les particuliers (dit avec raison l'Au-
„ teur) en fait de réforme dans les arts ,
„ n'ont que leur voix & le mérite du
„ projet ; l'exécution appartient aux Sou-
„ verains. Sans leur encouragement &
„ leur protection , les mesures les mieux
„ concertées , sont presque toujours des
„ spéculations sans effet.

Dans le quatorzième siècle , D. Pedre IV Roi de Castille , obtint d'un Prince Maure la permission de transporter en Espagne un certain nombre de béliers & de brébis de la plus belle espèce qui fût en

Barbarie. Soit que ce Prince agît en Philo-
sophe ou en pere de ses sujets, son pro-
jet ne pouvoit avoir qu'une heureuse
issue. Des bêtes accoutumées à vivre de
peu, transplantées d'un lieu moins fer-
tile, dans des pâturages d'herbes fines &
succulentes, où le soleil est moins ardent
& les abris plus fréquens, ne pouvoient
manquer de produire de belles laines.

Sur
les laines

Environ deux cens ans après, Xime-
nès marchant sur les traces de D. Pedre,
profita de quelques avantages que les
Espagnols avoient remportés sur les côtes
de Barbarie, pour en exporter des mou-
tons de la plus belle espèce qu'il établit
aux environs de Ségovie, où croît ac-
tuellement la plus belle laine de toute
l'Espagne.

Les succès de ces deux Princes exci-
terent l'admiration des nations policées
de l'Europe, & en particulier l'émula-
tion des Anglois. La laine étoit une de
leurs plus grandes richesses depuis le
regne d'Edouard le pacifique, qui (par le
moyen que tout le monde sçait) parvint à
bannir les loups de ses Etats. Mais elle
étoit fort inférieure à la nouvelle laine
de Castille.

Edouard IV passionné pour le bonheur
de ses peuples, négocia auprès du Roi

*Sur
les laines.*

de Castille, par l'entremise de Marguerite de Bourgogne, pour en obtenir la permission d'enlever de ses Etats un nombre limité de bêtes blanches, destinées à faire race en Angleterre. Une Ambassade extraordinaire fut la suite de cette négociation. Ce Prince obtint l'exportation de trois mille bêtes à laine qui, réussirent, parfaitement en Angleterre, & s'y multiplièrent en peu de tems moyennant les ménagemens dont on usa pour élever & conserver cette race précieuse. Voici comment on s'y prit.

„ On établit une commission pour présider à l'entretien & à la propagation de cette espèce. Cette commission, qui subsiste encore aujourd'hui, fut composée de personnes intelligentes & d'une exacte probité.

„ La répartition des bêtes nouvellement arrivées de Castille, leur fut assignée, & l'événement justifia l'attente du Souverain, qui avoit mis en eux sa confiance.

„ D'abord ils envoyèrent deux de ces brébis Castillanes avec un bélier de même race, dans chacune des paroisses dont la température & les pâturages leur parurent favorables à ces bêtes. On fit en même tems de sérieuses dé-

„fenses de tuer , ni châtrer aucun de ces
 „animaux pendant l'espace de sept an- Sur
 „nées. La garde de ces trois bêtes fut les laines;
 „confiée , à peu-près comme celle de
 „chevaux étalons , à un gentilhomme
 „ou au plus notable laboureur du can-
 „ton , attachant à ce soin une exemption
 „de taille , de milice , ou quelque autre
 „droit honorifique ou utile.

„Et afin de tirer des conjonctures ;
 „tout l'avantage possible , on fit saillir
 „les béliers Espagnols sur des brébis
 „communes ; les agneaux qui provin-
 „rent de cet acouplement , tenoient de
 „la force & de la fécondité du pere , à
 „un tiers près. . . . C'est ce qui fait qu'il
 „y a actuellement en Angleterre trois sor-
 „tes de bêtes à laine.

L'exemple d'Edouard IV fut suivi de-
 puis par Henri VIII , qui fit encore un
 traité pareil avec l'Espagne , pour multi-
 plier dans ses Etats une race d'animaux si
 parfaite & si utile.

La température , les pâturages & les
 eaux d'Espagne & d'Angleterre sont très-
 salutaires aux bêtes à laine. On y est
 moins sujet qu'en France aux vicissitudes
 des saisons ; & cette sorte d'uniformité
 contribue beaucoup à la santé de ces ani-
 maux & à la production des belles laines.

*Sur
les laines.*

Les Anglois distinguent trois sortes de pâturages pour les trois espèces de bêtes blanches qu'ils ont. Les herbes fines & succulentes qui couvrent la plupart des côteaux & des landes, conviennent à la première espèce. La seconde qui est formée de bâtards Espagnols, a pour aliment ordinaire du faux feigle, dont ils ensemencent les mauvaises terres. Cette herbe plus délicate que celles des prairies communes, est pour les moutons une nourriture exquise. Les prés & les bords des rivières fournissent des pâturages très-abondans pour l'ancienne race Angloise dont la laine quoique grossière, trouve son emploi. Depuis le commencement de ce siècle, on a commencé à nourrir ce bétail de navets ou turnipes que l'on sème, à peu près comme le faux feigle dans les friches, & que ces moutons vigoureux mangent jusqu'à la racine.

La suite pour le Journal prochain.

Mémoire sur les toiles teintes ou peintes.

TOut ce qui peut servir à étendre , & à multiplier les branches du commerce , est une chose si digne de l'attention du ministère , par l'avantage qu'elle procure à la nation , que l'on croiroit manquer aux devoirs du Citoyen de laisser échapper une occasion d'en parler. Nous y sommes d'ailleurs obligés par l'engagement que nous avons contracté avec le public , & par le rapport qu'elle a avec une des questions de commerce que nous avons dernièrement mise en avant. Nous proposons donc un projet d'établissement dont on vient de nous faire part. Il s'agit de mettre en œuvre l'art de teindre à froid les toiles avec des réserves ; ce secret nous a été apporté en France par un Anglois , (M. Cabannes ,) qui s'est associé avec quelques-uns de nos commerçans , & qu'il nous paroît qu'on a un intérêt sensible de retenir ici , si l'on ne veut encourir le désagrément de voir passer aux étrangers un avantage qui nous est offert , & dont ils ne manqueroient pas de profiter à nos dépens. Ce secret ne ressemble en rien aux différens moyens

Sur les
toiles teintes.

Sur les
toiles tein-
tes.

que l'on a imaginés jusqu'ici de peindre les toiles à l'imitation de celles qui nous viennent de la Chine & des Indes, & joint à la solidité des couleurs l'agrément & la variété du dessein.

La maniere générale de teindre les toiles est *au bouillant*, & c'est ce qui les rend susceptibles de tant de changement qu'elles perdent bientôt tout leur lustre, & ne sont plus reconnoissables, parce qu'il n'y en a point qui puissent soutenir, ce qu'on appelle *l'épreuve du débouilli*, qui opère une dégradation plus forte & plus sensible sur les couleurs que ne feroient sept à huit lessives. On a essayé de suppléer à ce défaut, en usant d'une trempe à froid, mais cela n'a pas produit une grande différence; & l'on conviendra que s'il est plus facile de fixer les sels aux bouillans, parce que devenant plus fluides, ils s'insinuent & pénètrent plus facilement dans le corps de la maniere, ils n'ont pas aussi la même tenacité, & ne peuvent jamais produire dans les couleurs cette fraîcheur, & ce coup d'œil agréable que donne la teinture à froid.

Voilà donc un avantage bien évident que le nouveau système dont nous parlons, remporte sur la maniere ordinaire de teindre les toiles: il présente un moyen tout naturel de varier les couleurs à l'im-

fini, en réservant des fleurs blanches de toute espece qui présentent aux yeux comme un parterre émaillé, ajoutez à cela que ces couleurs essuyent tous les blanchissages qu'il vous plaît, sans qu'il y paroisse le quart de dégradation que fait le débouillage de cinq minutes établi par l'Ordonnance, Nous parlons d'après l'expérience, & c'est ce qui nous rend plus hardis à vanter le mérite de la nouvelle invention; nous ne dissimulerons pas même l'envie que nous avons qu'elle prospere, par la grande utilité dont nous prévoyons qu'elle seroit à l'Etat, & nous nous flattons d'appuyer l'opinion que nous en avons conçue sur des raisons & des preuves si convaincantes, qu'il seroit difficile de ne pas s'y rendre.

Personne n'ignore la prodigieuse consommation qui se fait en France des Indiennes, des Perles des toiles peintes, ou teintes qui nous viennent d'Angleterre, de Hollande, de Suisse, d'Allemagne, de Silésie, &c... & l'on ne craint point d'exagérer en la faisant monter à 14 ou 15 millions par an; or cette consommation qui contribue à enrichir les autres, nous appauvrit nécessairement, & forme avec le tems un objet immense qui tombe en pure perte pour nous; lorsqu'il pourroit doubler à notre profit. Qui croiroit, par

*Sur les
toiles pein-
tes.*

exemple , que depuis près de soixante ans , il est sorti du Royaume pour ces sortes de marchandises plus de 1000 millions : c'est pourtant une vérité que l'on a trouvée par un calcul , & une supputation exacte , que l'on pourroit démontrer. Il s'ensuit de là qu'il est de la dernière importance d'empêcher l'introduction de toutes ces toiles peintes étrangères qui en enlevant notre argent , font un tort considérable à nos manufactures ; mais comment s'y prendre , pour en venir à bout ? Tous les Arrêts , toutes les peines pécuniaires & afflictives , qui ont été portées contre ceux qui en faisoient commerce , n'ont opéré aucun effet , & n'ont servi au contraire qu'à redoubler l'envie & la curiosité des uns , la hardiesse & la témérité des autres. Si l'on a veillé plus exactement dans un tems que dans un autre , pour empêcher qu'il n'entrât des toiles peintes des pays étrangers dans le Royaume , alors la cupidité s'est retournée du côté de la contre-façon , & le public réduit par l'apparence , s'est empressé de payer un tribut à la nouveauté. Les défenses , les Arrêts , les peines ont recommencé , & toujours inutilement ; parce que le goût de la nation s'étoit décidé en faveur des Indiennes depuis la décou-

verte qu'on en avoit faite, & à leur défaut, en faveur des toiles que l'on en avoit imitées¹, le goût de la nation qu'on a voulu sévrer de ce qu'il regardoit comme une partie de sa substance, s'est irrité par les obstacles. L'intérêt d'un autre côté excité par l'espoir du succès n'a plus vû que le profit qui reviendrait d'un commerce, qui plus il étoit périlleux, & plus il devoit rapporter. La contrebande n'a plus eu de bornes : un nombre infini de particuliers qui n'avoient rien à perdre, se sont exposés à tout ce qui pourroit en arriver, pour pouvoir gagner. Le profit étoit certain, les peines leur paroissoient éloignées & faciles à éviter. Rien n'étoit donc capable de les arrêter. Ils se flattoient d'ailleurs que s'ils venoient à être déconvrts & punis, ce ne seroit qu'à la longue, & lorsqu'ils auroient ramassé des fonds fort au-dessus de ce qu'il leur en coûteroit pour payer l'amende. Ainsi chacun se disant à soi-même comme lorsqu'on entend gronder le tonnerre, il faudroit que je fusse bien malheureux, si la foudre tomboit sur moi de préférence, tout le monde s'est mêlé de faire la contrebande : il n'y a pas eu jusqu'aux gros commerçans qui n'ayent eu leurs petits agens secrets qui travailloient pour leur compte sans ou-

Sur les
toiles teintes.

Sur les
toiles peintes
1761

blier le leur. Ceux qui ont été surpris dans ce trafic, & à qui on a imposé la peine portée par l'Ordonnance, ont cherché le remède dans la cause du mal, & pour réparer leur ruine se sont exposés à de nouveaux dangers, semblables aux matelots qui revenus des frayeurs du naufrage, retournent s'engager dans de nouveaux périls.

De là cette prodigieuse quantité d'Indiennes, & de toiles peintes qu'on a vû des Provinces passer dans la Capitale, & de la Capitale se répandre dans les Provinces. Les cabinets à la ville, les maisons à la campagne ont été ornées d'Indiennes, les femmes de qualité, les bourgeoises, s'en sont revêtues, enfin tout a porté la livrée des manufactures étrangères : les personnes même commises pour opposer des digues à l'inondation, se sont laissé entraîner par le torrent, & la contrebande a trouvé le secret de s'introduire, de vaincre toutes les difficultés, & de paroître triomphante aux yeux du peuple enchanté, dans le tems que le Prince & ses Ministres faisoient tous leurs efforts pour la détruire. Ce qui dans le commencement n'étoit qu'affaire de goût, a passé en mode, & la mode en a fait un besoin. La loi prohibitive est demeurée sans vigueur ; on a fermé les yeux pour n'être pas obligé de

de poursuivre à la rigueur de la lettre les coupables, parce qu'il en auroit fallu trop punir, & si les défenses ont recommencé de fois à autres, il est à présumer par le défaut d'exécution qui s'en est ensuivi, qu'on n'a pas compté bien sérieusement sur l'effet qu'elles devoient produire. Or n'est il pas contre toutes les règles de la bonne Police de tolérer dans un Etat, ce que l'on y défend expressément, comme contraire aux intérêts de l'Etat ? N'est-il pas contre l'ordre, que des Arrêts, des Ordonnances, des Déclarations, soient comme s'ils n'existoient pas ? Cependant on ne peut disconvenir que les choses ne soient ainsi à l'égard de la contrebande, & certainement il n'y a pas d'apparence qu'elle change de face, si l'on n'emploie des moyens pour l'arrêter plus efficaces, que ceux qu'on a employés jusqu'ici.

Nous sommes bien éloignés de vouloir inspirer des loix plus sévères que celles qu'on a portées ; mais qu'il nous soit permis d'observer qu'elles n'ont été que trop rigoureuses, quoiqu'elles aient été sans fruit. Combien de malheureux, pour sauver des mains des gardes un bien qui leur avoit coûté tant de travaux & d'inquiétudes, ne l'ont-ils défendu qu'aux dépens de leur vie ?

Sur les
toiles tein-
tes.

Combien y en a-t-il eu de ruinés avec leurs familles, combien qui ont péri dans les cachots & aux galères ? L'Etat en perdant un aussi grand nombre de sujets, n'a-t-il pas fait une perte plus réelle, que s'il eut sacrifié aux particuliers un intérêt que ces défenses leur rendoient plus précieux ?

La bonne maniere de bien juger des choses, c'est de les considérer dans leurs principes : ou elles sont un bien en elles-mêmes, ou elles sont un mal ; ou elles sont plus utiles ou plus nuisibles. S'il en résulte plus de mal que de bien, il n'y a pas de difficulté, on ne doit pas les souffrir : si au contraire, malgré les inconvéniens on en peut tirer un avantage réel, si par la maniere de les tourner on en supprime le défectueux, pour n'en conserver que le bon & le solide, il n'est pas douteux qu'il y auroit de la folie, & de l'avenglement à n'en pas user : ce raisonnement posé, qui nous paroît sans réplique, nous demandons, si les Indiennes, les Perses, les toiles teintes ou peintes sont un mal dans un Royaume ? Pour pouvoir soutenir cette thèse avec quelque fondement, il faudroit établir auparavant qu'il n'y a que les choses absolument nécessaires que l'on doive admettre dans un Etat, & l'on voit clairement,

que des conséquences fâcheuses naîtroient d'un pareil principe.

*Sur les
toiles serm-
tes.*

En général plus il y a de différentes sortes de manufactures dans un Royaume, plus il y a d'émulation; plus on y est excité au travail, plus le commerce devient florissant, & plus aussi ce qui fait la gloire de la nation, & le bonheur des peuples devient une source de richesses pour l'Etat. Le célèbre Colbert, ce Ministre si sage, & si versé dans les affaires, l'avoit bien compris. Aussi n'épargna-t-il rien pour multiplier les ressorts du commerce, & pour surpasser toutes les autres nations dans cette partie. Il est vrai que s'il est infiniment à désirer que le commerce s'accroisse, & s'augmente dans un Empire, il n'est pas moins à craindre qu'un nouvel établissement ne porte quelquefois préjudice aux anciens, en détournant les avantages qu'on en retire. Gardons-nous bien de nous laisser éblouir par les apparences. Tout système est dangereux, & tout ce qui n'est pas prouvé en matière de projet, est sujet à de grandes erreurs, & cache souvent sous les biens qu'il paroît annoncer, un nœud fatal qui en se développant, finit par la catastrophe.

Il faut donc peser attentivement les différens motifs pour & contre l'objet

*Sur les
toiles teintes.*

qui est proposé , balancer l'utilité avec les inconvéniens , distinguer le réel d'avec le chimérique , & prendre une exacte connoissance de tous les détails , avant que de se décider. Or on ne craint pas d'avancer que dans la découverte du secret que l'on désire de faire valoir , & dans l'état où sont les choses , il n'y a que des avantages certains , sans aucuns risques à courir.

1° En ce qu'on empêchera plus sûrement par ce moyen , que par toutes les peines que l'on pourroit infliger , les progrès de la contrebande : en effet lorsque nous aurons une manufacture de toiles teintes à froid , qui ne le céderont point en beauté à celles des pays étrangers , & qui joindront à l'éclat une consistance de couleurs qu'on ne trouve pas dans les toiles étrangères , irons-nous chercher ailleurs par caprice & par fantaisie , ce qui vaut moins que ce que nous pouvons trouver chez nous ? L'étranger au contraire curieux & jaloux de tous les ouvrages qui sortent de nos mains , ne manquera pas de vouloir s'en fournir , ne fût-ce que pour tâcher de les imiter , & il nous dédommagera par-là en quelque sorte des sommes considérables qu'il a tirées de nous. En supposant même que cela n'arrive pas , quoiqu'il n'y ait aucun lieu

de craindre , ne seroit-ce pas toujours ^{Sur les} gagner beaucoup , que de retenir les fonds ^{toiles tein-} qui passent chez lui tous les ans ? Comme ^{tes.} il s'est enrichi de nos dépenses , & qu'il en compte à présent le produit au nombre de ses revenus par l'habitude où il est d'en profiter , ce seroit pour nous un avantage d'autant plus réel de l'en frustrer , qu'indépendamment du bien positif qui nous en reviendrait , nous nous enrichirions encore de ce qu'il auroit de moins.

2° La consommation qui se feroit dans le Royaume & chez l'étranger , ouvriroit un débouché pour les autres toiles qui ont moins de cours , telles que les Baptistes de Saint Quentin , dont nous n'avons plus l'exportation en Angleterre , & nous rendroit par la main-d'œuvre beaucoup au-delà de ce que nous les aurions vendues dans leur premier état ; nous nous dédommagerions encore par le même moyen de ce qui nous en auroit coûté , pour faire venir ces toiles de chez l'étranger , en les lui renvoyant ornées de nos desseins & de nos couleurs.

3° La manufacture de nos toiles , en acquérant tous les jours plus de crédit par la perfection que l'on pourroit y ajouter encore avec le temps , seroit redoubler de soin & d'activité , pour en multiplier la matiere premiere , & la partie

Sur les -
voiles sein-
tes.

maintenant la plus négligée deviendrait par nos travaux un objet très-important. Les chanvres, les lins, &c. couvrieroient des champs qu'on avoit vû déserts, & le labeur excité par l'attrait du gain rendroit fertile les fonds les plus ingrats. De tout côtés s'éleveroient des fabriques de toiles ; les ouvriers ne négligeroient rien pour se perfectionner, & comme ce n'est que par l'application que les arts s'accroissent, s'embellissent, se perfectionnent, il ne seroit point impossible que l'on fit dans ce genre quelque nouvelle découverte qui outre son utilité, donneroit encore du relief à la nouvelle manufacture. La culture du sol est le premier & le plus solide appui du commerce ; à mesure qu'elle sert à nourrir, & à étendre ses branches, elle excite l'émulation parmi le peuple, qui suivant la différence de ses forces, la variété de ses goûts & de ses talens, remplit tous les objets que doit envisager l'Etat. A Zurich tout travaille, depuis l'enfant de six à sept ans jusqu'au vieillard le plus caduc, les plus foibles s'occupent à la teinture du coton, & ce genre de travail très-nécessaire & en même tems très-facile, suffit pour faire subsister nombre de malheureux qui sans cela seroient à charge à la République.

4^e Les toiles les plus grossières trouve-

roient leur consommation dans le commerce des Negres, les autres concouroient avec les toiles étrangères, soit d'Europe, soit d'Asie, & nous pouvons nous flatter que dans cette occurrence, la puissance de la mode, le goût & la variété des desseins assureroient le prix aux François.

*Sur les
toiles teintes.*

L'Espagne & l'Amérique nous offrent un vaste débouché ; tout ce que nous fabriquons de toiles est enlevé, & l'on en peut voir la preuve dans l'augmentation de la fabrique des toiles en Bretagne pendant l'année 1754 ; mais au milieu du succès de presque toutes nos manufactures de toiles de lin, nous ne saurions nous cacher le danger que courent les baptistes, linons, & autres toiles connues sous le nom de toiles de Cambrai : la diminution de leur commerce est une suite des défenses de l'introduction prononcées par le Parlement d'Angleterre. Cependant ces toiles forment un objet fort important, tant par leur finesse que par leur prix, & le vuide que le défaut des débouchés occasionne dans le commerce du Royaume, ne sauroit être rempli : la seule maniere de faire entrer ces toiles dans le commerce, c'est de leur donner une nouvelle forme : le Fabriquand en a si bien senti la nécessité, que c'est de là que nous sont venus les linons

Sur les
toiles tein-
tes.

brochés en différens desseins qui n'ont pas laissé d'avoir beaucoup de cours. Pourquoi donc refuseroit-on à ces toiles le secours de l'impression : l'expérience a fait voir qu'elles en étoient susceptibles, & les défenses même de les continuer sont une preuve du succès.

6° Il n'y a pas de doute enfin que la manufacture des toiles teintes devenue une nouvelle branche de commerce dans le Royaume, l'Etranger & le Citoyen seront également forcés de renoncer au commerce furtif qu'ils pratiquoient ; parce qu'ayant de la première main la matière première que nous tirons de Marseille, & que nous n'avions que de la seconde main en la prenant de l'étranger, nous serons en état de donner nos toiles à beaucoup meilleur marché, qu'il ne peut nous les vendre, à cause des frais de l'exportation qu'il lui en coûte, & qu'il regagne sur nous par son industrie. Nous aurions beaucoup de choses à dire en faveur du nouvel établissement dont il s'agit, mais il nous suffit d'en avoir donné une idée générale, & de répondre en peu de mots aux différentes objections qu'on pourroit former contre son utilité.

La première qui se présente est qu'il seroit à craindre qu'il ne fut préjudiciable

aux différentes manufactures du Royaume, & cette objection s'appuie sur ce que les toiles de la nouvelle manufacture ^{Sur les toiles seim-} ayant un coup d'œil plus brillant, & se ^{ses.} vendant à meilleur compte que beaucoup d'autres marchandises dont le débit est important, tout le monde ne manqueroit pas de leur donner la préférence, ce qui ne pourroit arriver qu'en nuisant beaucoup aux autres manufactures, & en les rendant en même tems inutiles.

La seconde, qu'il arriveroit de là, que bien loin de détruire la contrebande, la permission de ces toiles en France ne feroit que lui ouvrir un passage plus libre, & que les nouveaux intéressés en seroient eux-mêmes les distributeurs.

La troisième enfin, que tout ce qui a rapport aux Indiennes a été formellement prohibé dans le Royaume par des Arrêts, & Déclarations sans nombre fondés sur des motifs qui n'ont point changé, & qui subsistent encore aujourd'hui dans toute leur étendue.

Voilà les objections les plus fortes que l'on peut faire contre l'établissement proposé; on ne nous accusera pas de les avoir adoucies, ni d'avoir pallié les termes; mais nous nous flattons d'apporter des raisons assez puissantes, pour leur enlever tout crédit.

*Sur les
toiles tein-
tes.*

Si les toiles que nous appellons teintes à la réserve, pouvoient porter préjudice aux manufactures du Royaume, il faudroit, qu'outre la propriété qu'elles ont de réserver les fleurs blanches, qualité qui leur est particuliere, elles réünissent encore toutes les qualités que l'on trouve dans les autres étoffes; car on conviendra que les besoins & les goûts étant différens, ce qui fait pour les toiles à la réserve n'est pas contraire aux autres étoffes: elles ont sans doute leur mérite en ce qu'elles sont; elles en ont même plus de mérite que tout ce qui s'est fabriqué jusqu'ici dans ce genre, mais cela ne prend rien sur la qualité des soyes, lainages, draps, &c. dont on fait usage. Or s'il s'élevoit une manufacture d'étoffes plus parfaites que celles que nous connoissons, cette manufacture ne devoit-elle pas avoir la préférence sur les autres fabriques de la même étoffe, & cela pourroit-il nuire en rien à celles d'une autre espèce? Voilà positivement à quoi se réduit la question, & la comparaison n'est-elle pas encore dans toute sa force en faveur des toiles teintes à froid? car il ne s'agit pas seulement ici des toiles peintes qui se fabriquent dans le Royaume, mais de celles qui nous viennent des pays étrangers, & contre l'introduction desquelles on ne

voit pas d'autres remèdes que d'en produire de plus parfaites. Dira-t-on que ces toiles étant permises, le public se livrera sans bornes au goût qu'il avoit déjà pour elles ? Mais on n'imagine pas, quelque soit le penchant qui nous porte vers la nouveauté, qu'il s'en consomme pour plus de quatorze à quinze millions que l'étranger nous enleve tous les ans. En supposant même que la consommation allât au tiers, à la moitié de plus, ce qui n'est pas vraisemblable, ne seroit-il pas toujours plus à désirer que cela fût ainsi, que de voir passer à nos voisins, qui peuvent tous les jours devenir nos ennemis, des fonds qui ne nous rentreront jamais ?

Allons plus loin, quand nous n'aurions pas une raison aussi forte en faveur des toiles peintes, pourquoi n'en permettroit-on pas l'établissement en France ? Le goût du consommateur en fait l'éloge, & se roidit contre des défenses qui subsistent depuis plus de soixante ans, pour quelques raisons particulières qui certainement ne sont pas encore bien développées. Ce seroit aller contre les principes de la saine politique qui sçait toujours se conformer au génie d'une nation.

Au reste si ces toiles ont un grand dé-

*Sur les
toiles étran-
gères.*

bit , c'est une preuve de leur utilité ; & du gain que faisoit sur nous l'étranger : elles en deviendront une partie plus considérable du commerce , & de même qu'il y auroit de la folie à couper sur un arbre la branche qui porteroit le plus de fruit , de même y en auroit-il à vouloir retrancher du commerce un établissement , qui auroit un très-grand succès ; & pour continuer notre comparaison , comme il n'y a dans l'arbre que les rameaux superflus que l'on doit élaguer sans ménager les plantes étrangères qui l'environnent , & qui interceptent les sucs dont il se nourrit , ainsi dans le commerce on ne doit supprimer que ce qui n'apporte aucun profit , ou n'en rend qu'à l'étranger. En suivant exactement un pareil plan , il n'est pas à craindre que les ouvriers d'une manufacture demeurent sans travail , parce qu'il s'en élève une autre. Chaque métier aura ses artisans , & lorsque l'on n'envisagera que le bien général , on ne fera point inquiet de celui des particuliers. Ici c'est une même source qui forme plusieurs ruisseaux ; d'ailleurs en s'opposant à l'objet présent , empêcheroit-on tout ce qui s'est fait par le passé ? l'introduction des toiles peintes étrangères dans le Royaume seroit-elle moins fréquente ?

nos manufactures & nos ouvriers n'au-
roient-ils pas au contraire plus à souffrir *Sur les*
du cours prodigieux qu'elles y ont, que du *toiles teintes*
nouvel établissement qu'on propose, le-
quel établissement remédie au moins à
l'abus de la contrebande ? Envain crierait-on que ce peut être une voie pour l'augmenter, est-il naturel que des entrepreneurs qui ont un secret unique embrassent un pareil parti, & veuillent risquer de perdre leur crédit & leur honneur, en confondant leurs manufactures avec celles de l'étranger, dont on reconnoîtroit bientôt le défaut & la fragilité ?

L'étranger instruit que nous possédons un secret précieux qu'il n'a pas, ne perdroit-il pas l'espoir de nous vendre des toiles inférieures aux nôtres, & ne tacheroit-il pas de chercher quelque nouvelle invention pour contrebalancer le pouvoir d'une manufacture qui feroit tort à la sienne ?

Que l'on cite encore tant que l'on voudra les Arrêts, les Ordonnances qui défendent en France les toiles peintes, il n'en sera pas moins vrai qu'ils n'ont jamais eu une entière exécution : on pourroit ajouter à cela que la prohibition de teindre les toiles en France n'a jamais été prononcée par aucune loi, & dès ce moment la liberté naturelle reclame en fa-

*Sur les
toiles tein-
tes.*

veur de cette teinture , mais on soutient en même tems que l'exception ne peut pas s'étendre à la teinture des toiles à la réserve, parce qu'elles sont implicitement comprises dans les défenses ; & l'on s'appuye sur l'Arrêt de 1710 & plusieurs autres ; sur l'usage des moules , & la prohibition d'en faire graver , en un mot sur toutes les Ordonnances & Déclarations qui interdisent la peinture & impression des toiles dans le Royaume. Sans s'arrêter ici à des recherches plus curieuses qu'utiles , pour prouver que ces Arrêts n'ont jamais voulu parler des toiles peintes à la réserve , puisqu'elles n'existoient pas alors , il suffit d'observer que les prohibitions que l'on cite ne parlent que des étoffes en général ; qu'elles ont été enfreintes dans tous leurs points , & qu'il ne peut pas manquer de paroître extraordinaire qu'on veuille les faire exécuter pour des toiles dont elles ne parlent point , tandis qu'elles sont sans effet pour les étoffes qui y sont nommément comprises.

A l'égard des moules , il est certain qu'ils sont défendus par plusieurs Arrêts , & il ne l'est pas moins que la cire qui réserve la toile dans la teinture dite à la réserve ne peut être posée qu'au moyen des moules : d'où il s'ensuivroit que les Arrêts auroient implicitement prescrit la

teinture à la reserve. Mais ne peut-on point répondre que , pour que la prohibition des moules s'étendit sur tous les ouvrages dans lesquels on s'en sert , il faudroit qu'elle fut générale , ou que l'on devroit restreindre la prohibition dans l'espèce qui y a donné lieu. On ne peut pas avancer qu'elle soit générale , puisqu'elle n'a pas empêché l'usage qui en a toujours été autorisé , soit pour l'impression , pour les gravures , soit pour les papiers peints & les gaufrages ; donc la prohibition des moules ne regarde que l'espèce particuliere de la peinture & impression qui étoit défendue , & non l'espèce de la teinture qui ne l'étoit pas.

*Sur les
toiles teintes.*

Mais finissons une discussion qui a plus l'air d'une dispute de mots que de toute autre chose , & concluons par une dernière considération sur l'utilité des toiles à la reserve ; soit qu'on les considère comme peinture , ou comme teinture , ou tout ensemble sous ces deux différens rapports , du moins on ne nous niera pas que les principes du commerce chez toutes les nations sont les mêmes en général , & qu'ils ne diffèrent que dans la maniere de les diriger. Les toiles peintes , ou teintes ont été défendues en France , & l'on pouvoit avoir ses raisons alors , mais elles ne subsistent plus aujourd'hui par l'abus

Sur les
toiles tein-
tes.

que l'on a fait , & que l'on fait encore des loix prohibitives : par conséquent continuer de défendre ces toiles , ce seroit établir une loi , qu'on risqueroit presque certainement de voir transgresser ; on se trouveroit alors dans le cas de punir sans corriger. Il faut donc en revenir aux principes des autres nations. En Angleterre , en Hollande , en Suisse , en Allemagne , à Hambourg , en Silésie , il y a des manufactures de toiles peintes sans nombre , & qui produisent à ces pays des revenus immenses : on n'oseroit soutenir que ces différens peuples sont moins entendus que nous dans le commerce. S'ils n'avoient pas connu leurs véritables intérêts , nous leur aurions appris à nos dépens à les connoître.

Que risquerons-nous donc de nous défaire d'un préjugé où l'entêtement & l'habitude ont plus de part que tout autre motif ? Il est avantageux d'avoir été dans l'erreur , quand on en sort avec plus de lumière : mais il est honteux de ne pas profiter des occasions qui se présentent de sortir de cette même erreur. Ne nous rendons donc pas coupables de cette honte en négligeant de profiter d'un secret qui nous est offert par un étranger qui vient nous apprendre à revendiquer nos droits.

*Lettre de M. Pajon de Moncets, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à M. M** , Docteur-Régent de la même Faculté, sur une nouvelle manière de guérir la Phthisie.*

QUoique vous soyiez convenu, il y a quelque tems, Monsieur & cher confrere, de l'efficacité des fumigations, soit sèches, soit humides, suivant l'exigence des cas pour la guérison radicale des ulcères du poulmon; cependant vous vouliez voir, disiez-vous, des expériences, qui pussent vous convaincre de la vérité de ce que j'avançois; quoique plusieurs Auteurs par leur raisonnement, leurs expériences réitérées, leurs succès dûssent mettre la chose hors de doute: vous me paroissiez encore incertain sur le bon effet de ces remèdes: il vous sembloit difficile, que l'on pût guérir une maladie, que l'on a regardée jusques ici comme incurable, quelques recherches, quelque application qu'on ait apportées pour s'opposer à ses progrès.

Il est inutile que je vous rappelle toutes les preuves de ma Thèse (a), pour

*Cure d'une
Phthisie.*

(a) Ergo ulceribus pulmonum suffumigium è bal-

*Cure d'une
Phtisie.*

appuyer la méthode de guérir la phtisie par les fumigations; vous me paroissiez déjà trop incliner pour ce sentiment, pour qu'elles vous aient échappé, & vos lumières vous les fournissent naturellement. La plupart de ces preuves sont tirées de plusieurs Auteurs connus, qui ont traité particulièrement de cette maladie, tel que *Christophe Bennet, Richard Morton*, Auteurs Anglois; *Riviere*, dont la pratique est si estimée, & autres. Le raisonnement est victorieux en faveur de cette méthode; il falloit confirmer par la pratique une théorie si bien établie. Il s'agissoit donc de guérir sous vos yeux quelques personnes dans lesquelles ce mal parut bien caractérisé, sans cependant être réduit à l'état désespéré; car je n'ai jamais prétendu, quelque bonnes que soient les fumigations, que l'on pût guérir la phtisie *in statu desperato*. Vous vous rappelez aussi que j'indique une méthode particulière pour faire parvenir sur le poulmon d'une manière insensible, l'air imbu de corpuscules capables de déterminer les ulcères de ce *Parenchyme*. Cette méthode m'a paru préférable à celles qui sont indiquées dans différens Auteurs, & à

famiciis. Cette Thèse fut soutenue aux Ecoles de Médecine le 23 de Décembre 1751.

la pratique admise de fumer avec une pipe les baumes de la Mecque , du Pérou , &c. parce que la matiere soumise à la fumigation par ces méthodes , venant en trop grande abondance , cause une irritation dans le tissu délicat de l'épiglotte & du larynx , & ne peut par conséquent qu'augmenter la toux. Cet accident a pu rebuter , & faire croire que cette méthode n'étoit pas aussi sûre qu'on l'annonçoit. Vous sçavez aussi qu'en proposant les fumigations , je n'ai point exclu tous les autres remèdes , employés par les meilleurs Praticiens en pareil cas , & variés suivant les circonstances , les saisons , les sexes , les âges , les tempéramens. Je crois même que qui voudroit s'en fier à ce seul remède ne rempliroit pas toute l'indication. Quoique j'en sois le partisan , je conviendrai , que l'on échoueroit dans la cure , si les autres remèdes & la variété des drogues qui peuvent composer les fumigations , n'étoient administrées par un avis de Médecin. En effet les seules indications nécessaires ne sont pas seulement de procurer la détersion de l'ulcere & la cicatrice , mais encore d'empêcher qu'il ne se porte vers le poulmon , des parties capables de causer une nouvelle ulcération. *Ab aëre meditato abstertio & glutinatio ; à victu cau-*

*Cure d'une
Rhoïsis.*

farum oblatio & deperditionis reparatio ex-
Eure d'une pectanda (a).
Phthiſe.

Je n'ai perdu depuis quelque tems aucune occasion pour employer ces remèdes, & ils m'ont toujours réuſſi avec un ſuccès, qui m'a moi-même ſurpris ; mais j'ai négligé de vous les apprendre, parce que juſques alors les malades ne m'ont paru être attaqués que d'une phthiſe commençante, & dans ce cas on auroit pû douter qu'ils fuſſent réellement affectés de ce mal. Vous ſçavez que cette maladie eſt très-difficile à caractériſer, lorsqu'elle eſt encore dans ſon principe, & que les ſymptômes peuvent être confondus avec d'autres. Mais aujourd'hui, je ne puis me taire ſur la guérifon que cette méthode vient d'opérer. On ne pourra pas nier que la perſonne ne fut pulmonique. Je l'ai fait voir à un de mes confrères, qui eſt convenu qu'elle étoit affectée d'une phthiſe très confirmée, & la relation que je vais vous faire des ſymptômes vous en convaincra. De plus il n'eſt pas difficile de la connoître, quand elle eſt dans cet état. *Tunc morbus lippis tontoribusque notus.*

La malade eſt une Demoifelle de 22

(a) Voyez la même Thèſe au commencement du quatrième Coroll.

à 23 ans , qui a l'habitude du corps extrêmement délicate, le visage pâle, les os de la pomete saillans, les joues creuses, les yeux cernés & enfoncés, le blanc des yeux d'un gris cendré, la peau, & surtout la paume des mains brûlante, les pieds froids, une douleur entre les deux épaules, qui répondoit à la partie antérieure de la poitrine, en outre des picotemens assez vifs dans une grande partie du dos, une toux très-violente, des crachats totalement purulens, verdâtres, sanguinolens & très écumeux, un petit dévoyement, la fièvre lente, & les menstrues presque supprimés.

*Cure d'une
Phthisie.*

Il y avoit dix jours que la malade étoit dans cet état, lorsque j'ai été appelé. Elle avoit été soignée par un Chirurgien qui avoit employé les remèdes généraux dans cette maladie: mais les symptômes prenoient de jours à autres de nouvelles forces, & menaçoient d'une fin triste & prochaine. Sur cet exposé sincere je crois la phthisie assez caractérisée. J'ai d'abord proposé de mettre la malade, à l'usage du lait pour toute nourriture, dans lequel je faisois infuser une légère pincée de safran, dans l'intention de rétablir la digestion: *Ab illâ functione lasâ l'adunturaliæ*, & d'exciter les menstrues que j'ai dit ne pas venir en assez grande quantité.

Cure d'une J'y ai joint deux lavemens d'eau de ri-
Phthisie. viere, & j'ai fait respirer plusieurs fois
dans la journée pendant un quart-d'heure
une évaporation d'eau bouillante, dans
laquelle j'avois fait mettre les feuilles de
bec de grue, d'*aigremoine*, de *lierre terrestre*,
&c. Le second jour le lait ayant caillé,
je m'en suis tenu aux fumigations humi-
des, aux lavemens, & à une ptisane
pectorale convenable; j'ai purgé la ma-
lade tous les quatre à cinq jours avec de
la manne & du lait; tous les soirs j'ai fait
prendre un bol avec trois grains de pil-
lules *Balsamiques de Morton*, & un de
celles de *Cynoglosse*; ensuite j'ai fait re-
prendre le lait après la seconde médecine.
Le dévoyement a disparu les premiers
jours, & avec cette méthode, la mala-
die n'étant point heureusement invété-
rée, j'ai vû de moment en moment les
symptômes diminuer, & l'expectoration
qui produisoit (lorsque j'ai été appelé)
une livre & demie de crachats, dont il y
avoit bien dix onces de pus, s'est trouvé
réduite au quinzième jour de ma cure
tout au plus à trois onces de crachats,
expectorés par une toux très-légère;
ces crachats n'étoient plus empreints de
matiere purulente; la douleur & les pi-
cottemens dans le dos ont diminué à
proportion; la chaleur de la peau est

devenue douce & naturelle, la fièvre a cessé, l'appetit est revenu, & le visage a repris un air de santé; la malade dort actuellement dix heures dans la nuit sans tousser; enfin tous les symptômes fâcheux ont disparu. Il ne s'agit plus que de donner de l'embonpoint & des forces, qui reviennent assez vite. A l'égard du régime observé pendant le traitement, la malade a usé d'alimens succulens qui produisoient une quantité de chyle doux & louable, sans donner beaucoup de peine aux fibres de l'estomac, & qui n'occasionnoient aucune irritation en passant dans les filières du poulmon; la crème de ris, la soupe, les œufs frais, un biscuit & du bouillon très-épais, ont varié quatre repas dans la journée. J'ai crû tirer un avantage par la pâte de guimauve molle pour embarrasser les parties âcres de la pituite, l'empêcher de causer une irritation à l'épiglotte, ou de tomber sur la partie malade & l'entraîner par la salivation.

*Cure d'une
Phthisie.*

C'est de cette manière que j'ai conduit ma malade, & que je l'ai amenée à l'état de convalescence dont elle jouit à présent. J'espère dans peu, lui rendre une santé stable. L'envie que vous avez de rendre service au public, & les soins heureux que vous vous donnez pour y par-

*Cure d'une
Phthisie.*

venir, me font avec plaisir vous faire cet exposé. J'espère, que convaincu de ces vérités, vous augmenterez au premier jour mes découvertes par les vôtres sur cette matière. Je continuerai à vous rendre un compte exact, de tout ce que je trouverai d'intéressant. Je me flatte aussi, que de votre côté vous voudrez bien m'informer par la même voie, de ce que la pratique pourra vous faire remarquer de curieux.

Je suis avec les sentimens de fraternité les plus sincères, votre, &c.

Ce 20 Avril 1755.

THERMOMETRE

THERMOMETRE.				BAROMETRE.			
Mars.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Matin 7 heures	Midi.	Soir. 9 heures.	
1	2	4	2	27. 7	27. 8	27. 9	
2	3	7	2	27. 11	27. 11	28.	
3	1	8	5	27. 11	27. 10	27. 10	
4	6	13	8	27. 9	27. 9	27. 9	
5	7	11	8	27. 8	27. 6	27. 3	
6	4	9	4	27.	27.	27.	
7	2	4	0	27.	27.	27. 1	
8	0	2	$\frac{0}{1}$	27. 4	27. 6	27. 8	
9	0	4	1	27. 8	27. 8	27. 9	
10	$\frac{0}{1}$	3	1	27. 9	27. 8	27. 8	
11	0	3	1	27. 8	27. 7	27. 6	
12	0	5	1	27. 5	27. 5	27. 7	
13	$\frac{0}{1}$	1	0	27. 8	27. 8	27. 9	
14	$\frac{0}{1}$	3	1	27. 9	27. 9	27. 9	
15	$\frac{0}{1}$	7	2	27. 9	27. 9	27. 9	
16	1	7	2	27. 8	27. 7	27. 6	
17	1	10	7	27. 6	27. 6	27. 5	
18	3	9	3	27. 6	27. 7	27. 9	
19	1	4	3	27. 10	27. 10	27. 9	
20	0	3	1	27. 9	27. 9	27. 10	
21	0	3	1	27. 9	27. 9	27. 9	
22	0	9	4	27. 8	27. 8	27. 8	
23	1	11	7	27. 9	27. 9	27. 9	
24	0	8	6	27. 8	27. 8	27. 9	
25	5	11	9	27. 11	27. 10	27. 10	
26	11	15	12	27. 10	27. 10	28.	
27	11	16	14	28. 1	28. 1	28. 1	
28	7	18	16	28. 2	28. 1	28.	
29	11	18	10	28. 2	28. 2	28. 2	
30	6	18	12	28. 2	28. 1	28.	
31	10	20	18	27. 11	27. 11	27. 10	

Avril 1755.

N° 6

Mars. G I R O U E T T E.

Sol Lun. Matin.

Soir.

ETAT DE LA SEINE.
pieds. pouces.

1	19	Ouest.	rd-Ouest.	6	0
2	20	Nord-Ouest.	Nord-Ouest.	6	6
3	21	Ouest.	Sud-Ouest.	6	5
4	22	Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	6	10
5	23	Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	6	10
6	24	Ouest.	Sud.	6	9
7	25	Nord-Ouest.	Nord.	6	11
8	26	Nord-Est.	Nord Est.	7	6
9	27	Ouest.	Nord-Ouest.	8	8
10	28	Nord.	Nord.	8	4
11	29	Nord.	Nord-Ouest.	8	0
12	1	Sud.	Nord-Est.	7	7
13	2	Nord Est.	Nord Est.	7	5
14	3	Nord Est.	Nord-Ouest.	7	0
15	4	Nord Ouest.	Sud-Ouest.	6	7
16	5	Sud-Ouest.	Sud Est.	6	1
17	6	Sud-Est.	Sud.	5	9
18	7	Sud-Est.	Nord.	5	5
19	8	Nord-Ouest.	Nord.	5	0
20	9	Nord-Est.	Nord Est.	4	9
21	10	Nord-Est.	Nord-Est.	4	6
22	11	Sud-Ouest.	Ouest.	4	4
23	12	Nord-Est.	Sud.	4	2
24	13	Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	4	0
25	14	Ouest.	Ouest.	3	10
26	15	Ouest.	Sud-Ouest.	3	8
27	16	Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	3	7
28	17	Sud-Ouest.	Sud.	3	6
29	18	Ouest.	Nord.	3	6
30	19		Sud.	3	7
3	20	Sud.	Sud.	3	7

au-dessus
de l'étiage,
qui est la li-
gne au dessus
de laquelle
les eaux sont
bonnes pour
la naviga-
tion. Voyez
Journal Oc-
tobre 1714,
page 105.

Le commencement du mois a été assez doux , & la fin tempérée. Le Thermomètre n'est descendu que quelquefois à un degré au-dessous de la glace pendant la nuit , & le dernier jour du mois il monta vers les trois heures de l'après-midi au vingtième degré.

Les plus grandes variations du Baromètre se passerent du 5 au 6 , où le mercure descendit à 27 pouces. Il remonta ensuite à 28 pouces deux lignes. La différence est de 14 lignes.

Le vent souffla d'abord de l'Ouest au Sud , mais il retourna vers le Nord , & le Nord-est ce qui rendit le tems plus froid. De-là il passa à l'Ouest & au Sud , ce qui rendit la saison plus tempérée.

Mars.

T E M S.

- | | |
|----|---|
| 1 | Couvert & disposé à la pluie. |
| 2 | De même. |
| 3 | Il pleut la plus grande partie de la journée. |
| 4 | Il pleut encore à différentes reprises. |
| 5 | Inconstant. Il pleut à différentes heures du jour , & sur-tout le soir. |
| 6 | De même. |
| 7 | Il pleut abondamment , il grêle , il neige. |
| 8 | Couvert , incertain , humide. |
| 9 | Inconstant , nuageux. |
| 10 | Couvert. |
| 11 | Sombre. Il grêle à différentes reprises. |
| 12 | Couvert. |
| 13 | Il neige le matin. Le tems reste couvert. |
| 14 | Sombre & couvert. |
| 15 | Un peu plus beau. |
| 16 | De même. |
| 17 | La matinée est assez belle. Il pleut une grande partie de l'après-midi. |
| 18 | Nuageux. Le vent assez fort. |
| 19 | Couvert. |

- 20 De même.
- 21 De même. Il tombe le soir quelques frimats.
- 22 Nuageux. Vent variable.
- 23 Assez beau, quoique nuageux encore.
- 24 La pluie commence à huit heures du matin, & dure
presque toute la journée.
- 25 Couvert. Il pleut l'après-midi.
- 26 Il pleut une grande partie de la journée.
- 27 Nuageux, inconstant.
- 28 Fort beau.
- 29 De même.
- 30 De même.
- 31 De même. Le ciel se couvre vers le soir, & il tonne
dans les environs de Paris.

Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Mars.

Par M. le Camus, Docteur-Régent en Médecine.

L Es maladies les plus communes ont été la *Maladies*
goutte, les rhumatismes simples, les rhuma- *communes*
tismes gouteux, la rougeole, la jaunisse, & sur- *à Paris en*
tout les fièvres double-tierce. Ces fièvres com- *Mars.*
mençoient par un grand frisson, un violent mal
de tête & des envies de vomir. Ensuite succé-
doient une chaleur brûlante & des sueurs assez
abondantes. Ce paroxysme duroit environ douze
heures. La force & la vitesse du pouls dimi-
nuoient peu à peu ; il paroissoit une espèce de cal-
me bientôt suivi de tous les symptômes précé-
dents, qui recommençoient presque au même degré de
violence. La cure de cette maladie devoit être
d'autant plus simple, que ces fièvres pouvoient
être regardées comme des fièvres qui paroissent
ordinairement au commencement du printems, &
qui ne sont pas mortelles par elles mêmes ; que la
nature sembloit montrer la première indication
par les vomissemens, & les envies de vomir qu'elle
exciroit. Aussi après le premier ou le second paro-
xisme falloit-il profiter de l'instant du relâche-
ment pour prescrire quelque remède qui évacuât
& le ventre & l'estomac. Les évacuations finies,
les malades se sentoient considérablement soula-
gés ; le mal de tête & les envies de vomir dispa-
roissoient, & le retour de la fièvre n'étoit plus
marqué que par de légers frissons suivis de cha-
leur & de sueurs. Le quinquina purgatif dissipoit
le reste de ces accidens, sur-tout lorsqu'il s'éta-
blissoit un cours de ventre très-abondant, pendant

*Maladies
courantes
à Paris en
Mars.*

lequel les malades rendoient une quantité prodigieuse de bile. Alors on pouvoit annoncer une guérison prochaine qui étoit constatée dès le cinquième accès, ou dès le septième au plus tard.

Il n'en étoit pas de même lorsque dans le commencement de ces fièvres, on avoit fait quelque erreur dans le traitement. Elles dégénéroient en fièvres malignes, ou en fluxions de poitrine. Les preuves que nous en rapporterons, seront tirées de l'expérience, meilleur guide dans cette occasion que le raisonnement.

A la suite d'un dévoyement, une femme âgée de soixante-cinq ans fut atteinte tout-à-coup d'un violent frisson, d'un mal de tête & d'enivres de vomir. Elle fut saignée deux fois dans le même jour. Dès le soir même elle eut une toux assez forte & un poing de côté. On réitéra les saignées, & le crachement de sang parut. On crut ne devoir pas évacuer les premières voies, à cause de l'abondance de sang qui venoit avec les crachats. On insista sur la saignée, vraisemblablement à cause que les premières n'avoient pas produit un assez bon effet : car c'est toujours le motif qui détermine dans cette occasion. C'est un privilège exclusif accordé depuis long-tems à la saignée de la répéter, quoiqu'il n'en résulte pas le succès qu'on s'en étoit promis. A l'égard de tout autre remède on l'abandonne aussi-tôt qu'il paroît aggraver le mal, ou ne peut pas diminuer les symptômes contre lesquels on l'avoit employé. A la cinquième saignée la malade tomba dans un affaissement difficile à définir. Elle s'étoit sentie frappée comme par un coup de foudre, au moment même que le sang couloit encore de la veine. Ce fut vers ce tems-là que nous la vîmes. Elle étoit dans un grand assoupissement, elle avoit des délires fugaces, la langue étoit chargée d'une croûte jaunâtre, la respiration étoit difficile, & le pouls

étoit concentré. On se dispoſoit à faire la ſaignée du pied. Nous ſuspendimes la lancette, & la malade prit trois lavemens émolliens pendant la nuit. Le lendemain, ſixième jour de la maladie, elle prit une chopine d'eau de caſſe aiguillée avec le tartre ſtibé. Le ſoir même le crachement de ſang diſparut, & la tête fut beaucoup plus libre. Les évacuations furent ſoutenues, & la fièvre diminua conſidérablement. La grande foibleſſe ſubſiſtant toujours, la bouche & les lèvres étant devenues noires, on appliqua aux cuiffes les véſicatoires qui produſirent un très-bon effet, & la malade fut guérie le neuf, & en état de manger une ſoupe légère le dix. Nous avions tout lieu de préſumer par le commencement de la maladie, & par les friffons marqués qui arrivoient tous les jours à la même heure, que le vrai caractère de cette maladie étoit celui d'une fièvre double tierce, dont on avoit dérangé la marche en faiſant rentrer dans la maſſe du ſang tous les levains dont la nature avoit voulu ſe débarrasser par les vomifſemens & par le dévoyement établi auparavant. Auſſi ceux qui ont beaucoup fait ſaigner ont-ils vû beaucoup plus de fièvres malignes que les autres; quoique ces fièvres n'aient pas été plus communes pendant ce mois que pendant tout autre tems.

Sans aucune indiſpoſition antécédente un homme de 35 ans, au ſortir de la promenade fut ſaiſi d'un friffon, d'un mal de tête & d'envies de vomir. La nuit il fut fort agité. Comme il avoit mangé la veille des alimens indigeſtes en aſſez grande quantité, on lui conſeilla prudemment de prendre quelques lavemens; mais les ſymptômes augmentant vers le ſoir il fut ſaigné deux fois. Auſſi-tôt parurent le crachement de ſang & le poing de côté. La douleur étoit au côté droit vers les fauſſes côtes & vers le foye: mais celle qui incommodoit

*Maladies
courantes
à Paris en
Mars.*

Maladies
courantes à
Paris en
Mars.

Le plus le malade étoit placée à l'orifice supérieur de l'estomac. L'ayant vu le troisième jour nous lui prescrivîmes une ample boisson de pîsane délayante & des lavemens fréquens, pour déterminer la bile à s'écouler. Le quatrième jour, il fut évacué haut & bas. Le crachement de sang & toutes les douleurs cessèrent. Cependant les sueurs étoient toujours très-abondantes, & les urines soit rouges. Le malade avant les évacuations avoient toujours ressenti de légers frissons à l'entrée des redoublemens. Le quinquina donné avec beaucoup de précautions en grand lavage & en lavemens, acheva promptement la guérison. Nous n'apercevons encore ici que le principe d'une fièvre double-tierce qui dégénéreroit par le traitement en fluxion de poitrine, ou plutôt en *fluxion hépatique*.

Ce que nous avançons ici n'est point pour décrier un bon remède. La saignée faite avec de sages précautions & dans des circonstances nécessaires, est un remède prompt, efficace & salutaire. Nous ne cherchons qu'à reformer l'abus introduit à Paris de saigner dans tous les cas possibles, dans ceux mêmes qui paroissent les plus contradictoires. Une femme a-t-elle une perte de sang ? on la saigne. Ses règles sont-elles suspendues ? on la saigne. Une femme craint-elle de faire une fausse couche ? on la saigne. Veut-on accélérer l'accouchement de cette femme ? on la saigne. Y a-t-il une conduite plus opposée à elle-même que celle-là ? Non sans doute, à moins qu'on ne soutienne que la saignée n'agit que suivant l'intention de celui qui la fait faire : ce qui seroit le comble du ridicule, déjà saisi par *Molière*. Il diroit encore aujourd'hui, si on l'interrogeoit sur la curation de quelque maladie, qu'il faut saigner & resaigner opiniâtrement : c'est là toute la médecine. Le public lui-même tient ce langage, & il en est tellement persuadé que sans attendre l'avis de ceux qui

veillent par état à la conservation , il prodigue son sang , comme si le moyen le plus sûr de guérir , étoit de tarir la source de la vie.

Maladies

Mais nous nous écartons du but que nous nous étions proposé. On excusera sans doute le zèle qui nous a emporté. Nous protestons que c'est la seule vérité qui nous a fait tenir ce langage, & que nous n'avons point été poussé ni par les préjugés, ni par l'esprit de parti. Revenons sur nos pas. Il résulte de ce que nous avons dit que les saignées mal placées changeoient la nature des maladies, & que des fièvres simplement double-tierce, prenoient par ce traitement le caractère des fièvres malignes, ou le masque des fluxions de poitrine. Ce que nous avons attribué aux saignées, peut être encore rejeté sur d'autres remèdes mal administrés & prescrits imprudemment. Nous n'en alléguons qu'une preuve.

Un homme âgé de 76 ans , & tourmenté par de longs chagrins est surpris par un frisson & des vomissemens. On lui donne de la thériaque pour le rechauffer & arrêter les vomissemens. Douze heures après il a une forte attaque d'apoplexie. On s'empresse à le saigner ; la connoissance & le sentiment ne reviennent point. On lui applique les emplâtres vésicatoires , on lui fait avaler des potions émetiques. Le malade se réveille enfin au bout de quinze heures d'un profond assoupissement lorsque les évacuations commencent à s'établir. Mais peu après il retombe dans son sommeil léthargique qui se charge bientôt en celui de la mort. Il y a tout lieu de conjecturer que si l'on n'eut pas arrêté le vomissement que provoquoit la nature , & qu'on l'eut aidé au contraire dans cette opération , ces grands accidens ne seroient pas arrivés , & cette maladie auroit été vraisemblablement une fièvre intermittente du caractère de celle dont nous venons de parler , & sem

*Maladies
courantes
à Paris en
Mars.*

blables à celles que nous avons annoncé au mois de Décembre dernier. *Voyez notre Journal, mois de Janvier de cette année pag. 140.*

Les vomissemens paroissoient tellement nécessaires dans ces fièvres que, quand la nature ne les excitoit pas, il falloit y suppléer par l'art. Si l'on négligeoit cette méthode, la fièvre duroit plus long-tems & se guérissroit plus difficilement. Une jeune femme de vingt-cinq ans attaquée de cette fièvre, & affoiblie par les sueurs abondantes qui accompagnoient toujours cette fièvre, ne voulut point se résoudre à prendre aucun émétique. Elle fut purgée d'abord, & passa ensuite à l'usage du quinquina purgatif qu'elle prit pendant huit jours. Quoique les évacuations fussent très-copieuses par les selles; la malade se plaignoit toujours d'une pesanteur & d'une plénitude dans l'estomac. Elle avouoit que le vomissement la débarrasseroit de ce symptôme importun qui ne disparut que lorsque le cours de ventre fut bien établi.

Une Demoiselle du même âge, qui peu de tems auparavant avoit été tourmentée par un long dévoyement & par un rhume considérable, se livra un peu trop à son appetit pendant sa convalescence; elle mangea toute sorte d'alimens, des viandes même salées & indigestes. Elle ne tarda pas à être saisie de cette fièvre printannière dont les frissons étoient fort longs, & les sueurs considérables pendant le tems du relâchement. Elle crût par rapport à sa foiblesse, & à la délicatesse de son tempérament & de sa poitrine, ne pas pouvoir soutenir l'action d'un vomitif. Après une purgation préliminaire, elle fit usage d'un opiat composé avec le quinquina & des médicamens purgatifs. Lorsqu'elle prenoit de cet opiat le matin, elle vomissoit presque naturellement beaucoup de glaires & de bile sans rejeter le bol qu'elle avoit avalé. Elle fut également guérie par un cours de ventre.

Tout ce qu'on pourroit nous objecter ici, c'est que nous nous trompons sur la nature des fièvres tierces & doubles-tierces. Nous n'en serions pas crus sur notre parole, écoutons donc ce qu'en a dit Lommius, observateur fidèle des signes caractéristiques des maladies, & qui n'est rejeté par aucune personne versée dans l'art de guérir *,

„ voici les symptômes qui dénotent la fièvre tier-
 „ ce. Dès le commencement, & pendant tout le
 „ cours de la fièvre, il paroît un frisson à l'entrée
 „ de chaque accès qui se renouvelle d'un jour l'un.
 „ A la fin du frisson il survient un vomissement
 „ bilieux, ou du moins le ventre se relâche.
 „ Alors le malade commence à ressentir une gran-
 „ de chaleur par tout le corps... Il respire diffi-
 „ cilement, il a un grand mal de tête, & quel-
 „ quefois du transport. Les urines sont un peu
 „ claires, jaunes, fort enflammées, & d'une mau-
 „ vaise odeur. L'accès qui se termine ordinaire-
 „ ment en sept heures, finit par des sueurs très-
 „ abondantes... La double-tierce est digne de
 „ remarque, les Grecs l'ont appelée *hematritée*.
 „ Elle est accompagnée de frisson à son commen-

Maladies
 courantes
 à Paris en
 Mars.

* *Tertiana his signis sese prœdit. Protinus ab initio, per-
 que omnem febris decursum, cum ipsa accessione rigor tertio
 quoque die invadit... Sub rigoris finem biliosus sequitur
 vomitus, vel certe soluta alvus. Tum calor toto corpore
 accendi incipit... Ager difficulter spirat, & capite
 dolcet, nec rard etiam delirat... Urina subtennis, flava,
 aut flammea est, malique odoris. Accessio copiosis ortis sudo-
 ribus finitur, septem scilicet horis absoluta, &c... Observa-
 tione digna est semitertiana, Græci *hæmatritide* appellant. Ea
 incipiens horrorem movet, & sudorem declinans, usque ta-
 men post hæc integræ esse à febre corpora finit. Quoniam verò
 ex tertiana confus intermittente & quotidiana continua, uno
 die asperior horrorem, sæpeque aliquid etiam rigoris exhibet,
 itemque bilis vomitum quendam vel dejectionem.*
 Jodoci Lommii observ. med. liber, pag. 15. & 21.

*Maladies
courantes
à Paris en
Mars.*

„ cement, & de sueurs à sa fin; cependant on ne
„ n'est pas sans fièvre pour cela. Mais comme elle
„ est un composé de la fièvre tierce & de la fièvre
„ continue, le jour du redoublement elle s'an-
„ nonce par un frémissement, & même par un
„ frisson suivi par une espèce de vomissement, ou
„ par une déjection plus abondante de bile. Voyez
ce que nous avons dit des fièvres subintrantes dans
notre Journal de Mai dernier pag. 108.

Observation communiquée. Un portefaix âgé de
trente-six ans fut surpris d'une très-grosse fièvre,
d'une grande difficulté de respirer, d'une douleur
de côté, d'une toux fréquente accompagnée de
crachats teints de sang. Il resta dans cet état six
ou sept jours sans appeler personne à son secours.
Quelques voisins charitables lui fournissoient seu-
lement quelques bouillons. Comme on le trouva
en danger de perdre la vie, on fut chercher M. P.
Médecin, qui le trouva dans un état déplorable.
A peine le pouls se faisoit-il sentir, le malade
avoit des sueurs froides & un râlement assez con-
sidérable. Malgré les discours des assistans le Mé-
decin ne jugea pas la saignée convenable en pareil
cas, il prescrivit une potion huileuse aiguillée
avec le kermès, & quelques lavemens émolliens.
Quelques heures après l'usage de ces médicamens
le malade crachait avec plus de facilité, la toux
étoit un peu moins fréquente, & la respiration
moins gênée; le ventre s'étoit ouvert assez, & le
pouls se relevoit. La langue étoit fort chargée
& le malade annonça qu'il avoit quelques légères
nausées. Sur ces indications on lui fit prendre deux
verres de casse émétisés qui firent vomir abondam-
ment, & rendre par bas une quantité étonnante
d'humeurs, dont l'évacuation soulagerent si pro-
digieusement le malade, qu'il parut guéri. Mais
au bout de trois jours la fièvre se ralluma, la tête
se prit, la langue devint sèche & noire, & ceux

qui environnoient le malade demandoient qu'il fut saigné du pied. Le Médecin écouta peu les murmures de ces gens non instruits dans l'art de guérir. Il continua les évacuations qui avoient déjà produit un si bon effet, & qui retirèrent efficacement le malade du nouveau péril où il étoit tombé. Voilà donc une maladie inflammatoire du premier genre abandonnée à elle-même pendant sept jours; le défaut des saignées n'occasionne pas la mort du malade; les saignées ne le guérissent pas non plus, puisqu'elles n'ont pas pu être admises à cause de la trop grande foiblesse du malade. C'est ainsi que de quatre personnes attaquées de fièvre maligne & traitées par la même personne, il en périt trois qui furent saignées largement. La quatrième n'en rechappa que par la grande foiblesse qui ne permettoit point qu'on prodiguât son sang. De ce fait peut-on tirer cette conséquence, que la multitude des saignées est indispensable dans le traitement des fièvres malignes. Cette conséquence ne seroit pas reçue en bonne Logique: mais elle est admise par ceux qui croient que c'est un crime de s'écarter du chemin battu, & par leurs prédécesseurs & par leurs contemporains. Nous combattons quelque jour cette opinion qui fait valoir le sentiment de la multitude. Si l'on ne s'étoit jamais écarté des voies ordinaires, comment auroit-on perfectionné la Médecine? comment auroit-on fait de nouvelles découvertes. En attendant que nous fassions part au public de nos réflexions sur cet article; nous voyons avec plaisir une Lettre qu'on communique au public, où l'Auteur en s'écartant de la route ordinaire pour guérir d'une maladie regardée comme incurable, paroît avoir quelque succès & mérite d'en avoir. Il s'agit de traiter la phthisie par les fumigations. Tant que l'on a traité les pulmoniques suivant la

* Ci-dessus, pag. 113.

*Maladies
courantes
à Paris en
Mars.*

méthode reçue, ils sont presque tous descendus dans le tombeau; pourquoi ne feroit il pas permis de chercher une méthode nouvelle, puisque l'on n'a employé jusqu'alors que des remèdes incertains & dont l'on n'a retiré aucun soulagement?

*Thèse soutenue aux Ecoles de Médecine
de Paris.*

*Thèse de
Médecine.*

Nous avons déjà dit que l'économiste s'étendait sur une infinité d'objets. La Médecine est une de ses tributaires, & c'est à ce titre qu'elle apporte ses trésors dans notre Journal. On économise sa santé & sa vie, & c'est une folie que de prodiguer un bien dont on doit un jour regretter la perte. Le meilleur moyen pour ménager notre être & notre bien être, *c'est de vivre d'un régime simple & sobre, qui conservera toujours notre corps dans un état sain & notre esprit dans un état libre.* Tel est le point de la question qui fut agitée aux Ecoles de Médecine le 20 du mois de Mars dernier. Nous perdons tous les jours une partie de notre substance qui doit être réparée par les alimens tant solides, que liquides. C'est dans l'usage raisonnable de ces alimens que consiste le bon régime de vivre sans lequel vous ruinerez le meilleur tempérament, & avec lequel vous conserverez pendant une longue suite d'année la constitution la plus foible, & vous guérirez quelquefois au grand étonnement de tout le monde, les maladies les plus rébelles. Il est donc nécessaire à tout homme de connoître les alimens qui lui sont propres, & la quantité qu'il en doit prendre. Ne jugez pas de la qualité des alimens par la façon de penser du vulgaire, Ceux qui sont secs & salés maigrissent le corps; ceux qui sont âcres & trop ter-

restres nourrissent mal; ceux qui sont difficiles à digérer accablent l'estomac, de même que ceux qui sont trop faciles à digérer se corrompent aisément dans des entrailles trop chaudes. Ne jugez point aussi des alimens par leur prix; jugez-en par leur utilité. Les alimens les plus purs, les plus simples, les plus faciles à préparer sont aussi les meilleurs. Ont-ils besoin de quelque préparation pour plaire davantage au palais, ou pour moins fatiguer l'estomac? n'y ajoutez rien de nuisible par l'assaisonnement. L'homme prudent rejette les ragouts trop salés ou trop épicés, toutes les espèces de pâtisseries, les truffes, les champignons, & mille autres ingrédiens qui empoisonnent en flattant l'appetit. Il ne mange point de saucisses, de boudin, d'andouilles, de cervelats, de toutes les viandes indigestes & endurcies à la fumée. Il se nourrit avec sobriété de mets choisis moins pour contenter sa vanité, que pour contenter sa faim. Il boit peu de vin qui dessèche & irrite les organes nécessaires à la vie; il préfère l'eau qui lave les entrailles, & ne donne pas au sang un mouvement extraordinaire.

Thèse de Médecine.

Si le choix des alimens est à considérer, la quantité qu'on en doit prendre est également intéressante. La gourmandise accable le corps de crudités, qui sont le germe de presque toutes les maladies. La trop grande diète épuise le corps & le fait vieillir avant le tems. Quoique ces deux extrémités soient dangereuses, il vaut mieux pécher par l'une que par l'autre. La première n'est jamais utile, la seconde est quelquefois nécessaire. Il seroit fort difficile de fixer la quantité d'alimens qui convient à chacun. La règle la plus certaine; la plus étendue, & qu'a établie la nature; c'est de ne point passer les bornes de son appetit. Les jeunes gens supportent plus facilement la faim que les enfans; les personnes oisives la supportent

plus facilement que celles qui s'exercent beaucoup. On la supporte plus facilement dans un air épais, que dans un air libre ; l'été, que l'hiver ; lorsqu'on ne fait qu'un repas par jour, que quand on en fait plusieurs. Les personnes robustes doivent plus manger que celles qui sont d'une foible constitution, en faisant toujours attention à la nature des alimens, qui sont ou plus durs ou plus tendres, plus coriasses, ou plus faciles à digérer. Ne portez pas cependant cette attention jusqu'au scrupule, de façon que vous ne participiez plus à la gaieté qui regne à la table de vos amis. Les hommes ne sont pas comme des huîtres qui attachées à un rocher sont obligées de vivre toujours de la même nourriture. L'austérité & le dégoût du plaisir enfantent l'ennui, & l'ennui enfante mille infirmités. La frugalité au contraire prolonge non-seulement la vie ; mais donne aussi à l'esprit cette tranquillité, cet enjouement, cette sagesse qui nous fait trouver la vie agréable. Le liquide animal qui arrose la substance du cerveau est pur & subtil. L'organe de la vue, de l'ouïe, du goût existe dans toute sa vigueur. La mémoire est heureuse & fidèle, le jugement est prompt & certain. L'ame maîtresse d'elle-même n'est point troublée dans ses réflexions ; & n'est point agitée par ces grandes passions qui troublent le repos de ceux qui y sont sujets, & de ceux qui les approchent. Les desirs de la chair, vrais enfans de la débauche, sont anéantis par cette modération qui entretient le sang dans un cours libre & modéré. En un mot les personnes sobres, & qui ont peu d'usage du vin ont un sommeil tranquille & des songes agréables, lorsqu'après leurs travaux elles se livrent aux douceurs du repos ; tandis que les gourmands & les yvrognes qu'e dort la pesanteur des alimens & l'ivresse, ont un sommeil agité & fatigant, des songes terribles & effrayans.

AVIS ÉCONOMIQUES.

EXTRAITS DES LIVRES, JOURNAUX,
ET LETTRES D'ITALIE.

*Sur le Commerce de Vénise, depuis 697
jusqu'en 1173.*

Suite de la page 160 du volume Février dernier.

L Es Lagunes Vénitiennes, qui ont plus anciennement porté le nom de *Gallica Paludes*, ne formoient en 697, ni une même ville, ni une même République. Unies d'une part par l'intérêt commun de leur commerce, & par la nécessité de se défendre conjointement contre leurs ennemis, elles étoient d'ailleurs divisées en autant de différens Gouvernemens qu'elles composoient d'îles, soumises chacune à un Tribun & à un Pasteur, d'où est venue la distribution actuelle de la ville en soixante & douze Paroisses.

*Avis
économiques
d'Italie.*

Il n'étoit guère possible, qu'un si grand nombre de Chefs égaux en puissance, fussent toujours d'accord dans les délibérations qui regardoient le bien général. De-là naissoient divers inconvéniens, & de fréquentes divisions dont les Lombards profitoient habilement. C'est ce qui déterminas nos Insulaires à se lier plus étroitement, & à ne faire désormais qu'un corps, obéissant à un seul Chef, qu'ils résolurent d'élire & de tirer de leur nation. Il se fit une députation à Heraclee (a),

(a) Il y a eu en diverses contrées plusieurs villes de ce nom, qui leur venoit d'un temple dédié à Hercule. Celle dont il s'agit ici, située sur la côte Vénitienne, avoit été bâtie par saint Magne, Evêque d'Oderzo. Elle ne subsiste plus aujourd'hui.

où les Etats avoient coutume de s'assembler. Là, on élût un Prince, qui prit le nom de Duc ou de Doge, & qui jouït dans ces premiers tems de toutes les prérogatives de la souveraineté, dont il ne lui reste aujourd'hui que l'ombre.

L'effet répondit aux espérances que les Vénitiens avoient conçues de ce nouvel établissement. La réunion produisit une augmentation de forces. On se vit en état de résister plus efficacement aux Lombards, que l'on contraignit à faire la paix en 716. Mais elle ne dura que jusqu'en 727. La vûe de porter leur commerce en Grèce, ayant engagé les Vénitiens, à fournir des troupes à l'Exarque, ennemi des Lombards par état, & établi Vicaire de l'Empereur d'Orient en Italie, pour la défendre contre ces derniers, avec ce secours, & celui que le Pape y joignit, l'Exarque reprit Ravenne, sur Luitprand, Roi des Lombards, qui s'en étoit emparé.

Dans les guerres, que les Vénitiens eurent à soutenir contre leurs voisins, ils s'appliquèrent toujours à faire en sorte, qu'elles fussent le moins préjudiciables qu'il étoit possible à leur commerce; & le commerce même leur préparoit sans cesse des ressources contre ces tems fâcheux. Il formoit des matelots & des hommes de mer, qui devenoient soldats à la rencontre de l'ennemi. Malgré leurs attentions multipliées, nos Insulaires ne pouvoient empêcher les suites de l'interdiction du commerce entr'eux & les peuples du voisinage, avec qui ils étoient en guerre. Mais ils s'en dédommageoient avec usure par des courses, des descentes & des pillages sur leurs terres.

La nouvelle République fut agitée par des dissensions domestiques. Le troisième Doge fut assassiné, & il se passa plus de cinq années, avant que l'on pût se résoudre à lui donner un successeur. Pendant cet interregne les Vénitiens furent gou-

vernés par des Maîtres, des Tribuns & des Chevaliers, que l'on éliſoit tous les ans, juſqu'à l'année 742, que la dignité Ducale fut rétablie, dans la perſonne de Theodat. Ce Doge vint à bout d'aſſoupir l'ancienne querelle, au ſujet du droit de Padoue ſur les Iſles des Lagunes, par le traité de paix qu'il conclut avec Aſtolphe, Roi des Lombards, dans lequel les limites des deux Etats furent réglés.

*Avis
aux ennemis
d'Italie.*

En changeant de Gouvernement, les habitans de Véniſe conſervoient l'eſprit & le goût du commerce. Le Duc Theodat & ſes ſuccéſſeurs, qui juſqu'en 1273 tinrent leur pouvoir de l'élection du peuple, étoient parfaitement inſtruits des principes & des moyens, qui peuvent l'étendre & le rendre floriffant. Ils les avoient hérités de leurs peres : l'éducation les y avoit rendus attentifs. On conçoit même, que parmi des Citoyens, qui naiſſoient négocians, tout ce qui avoit trait au commerce faiſoit le principal ſujet, & la matiere la plus importante des converſations. De-là réſulterent ſans doute une infinité de projets utiles, & de ſyſtèmes relatifs à cet objet, entre leſquels les Doges de Véniſe n'ont dû avoir que l'embaras du choix, & la peine de perfectionner & d'exécuter en chef. Ils étoient heureuſement ſecondés par les membres de la République, dans qui ils trouvoient toutes les qualités, & toutes les diſpoſitions néceſſaires à cet égard.

L'état d'indigence, où les Vénitiens s'étoient trouvés, dès l'origine de leur établiffement dans les Lagunes, les avoit rendus ennemis du luxe, & avides du gain. La premiere qualité eſt abſolument requiſe dans ceux qui commencent, & qui veulent faire fortune par le négoce, & la ſeconde eſt l'eſſet naturel des profits, que le commerce procure ; parce qu'ils enflamment de plus en plus la cupidité. Elevés dans l'étude d'une politique adroite, les Citoyens de Véniſe comprenoient,

*Avis
économiques
d'Italie.*

que leur intérêt particulier étoit lié à l'intérêt général de la République. C'est sur cette vûe réfléchie, qu'étoit fondé leur dévouement à l'un & à l'autre ; d'où naissoit chez eux , ce qu'on appelle l'amour de la patrie , & cette disposition à la concorde , qui est le plus ferme appui des États.

Il n'est pas difficile , de puiser dans le même fond , tous les autres traits qui formoient le caractère des Vénitiens dans leur premier âge. On remarque , qu'ils avoient de la piété ; & ils étoient sans doute redevables de cet avantage aux terreurs de la mort , dont la cruauté des barbares , qui les environnoient , leur présentoit sans cesse l'image ; & à l'ennui du séjour qu'ils habitoient , privés des douceurs & des agrémens de la culture des terres. Guerriers par nécessité , l'usage des armes leur inspira de la hardiesse & de la valeur. Leurs victoires excitèrent leur ambition. Le desir de la vengeance , joint à l'envie de s'enrichir , & autorisé par l'exemple de leurs premiers ennemis , en firent des hommes durs & cruels. Ils s'accoutumèrent à répandre le sang sans scrupule , & n'eurent plus d'horreur pour le meurtre. A la guerre & dans les armées , ils paroissoient s'aimer mutuellement , parce que chacun se trouvoit intéressé à mériter les secours , qu'il pouvoit espérer de la valeur de ses compagnons. Mais à la ville , leur politesse presque uniquement établie sur la crainte & les liaisons de commerce , n'avoit ni l'agrément , ni la solidité de celle qui est nourrie dans les plaisirs , entretenue par la sécurité , animée par la confiance & par la grandeur d'ame. Cette politesse consistoit principalement , à bien dissimuler les violens ressentimens , que la plus légère offense étoit capable d'exciter en eux , jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé l'occasion de s'en venger.

Le mélange des Vénitiens avec les barbares ,

occasionné par le commerce, altéroit les mœurs des premiers, & ne laissoit souvent à quelques-uns d'entr'eux, que les dehors du christianisme (a). Mais ils n'en formoient pas moins un peuple, qui possédoit beaucoup de qualités propres à l'agrandissement de la République, alliées aux défauts, qui pouvoient les rendre l'objet de la haine des étrangers, dont les intérêts étoient opposés aux leurs. Ce n'est pas un médiocre sujet d'éloge, pour le Gouvernement de Venise, d'avoir su sanctifier par des motifs de Religion les qualités des Citoyens, qui étoient avantageuses au bien public ; & d'avoir soutenu la piété de ce peuple par une police exacte, qui affermit considérablement les forces de la République.

*Avis
économiques
d'Italie.*

Le commerce avec la Grèce, qui avoit été le but des Dôges de Venise, dans les secours qu'ils avoient fourni aux Exarques, devint extrêmement riche par le débit des étoffes de soye, que l'on tiroit de ce pays-là. L'Empereur Justinien en avoit établi trois fabriques à Athènes, à Thèbes & à Corinthe, peu après que deux Moines venant des Indes (b) eurent apporté à Constantinople de la graine de vers à soye, avec l'instruction nécessaire pour les faire éclore, les élever, les nourrir de feuilles de mûrier blanc, en tirer la soye, la

(a) La même chose étoit arrivée aux Lombards. On a long-tems en France, appelé de ce nom les Marchands Italiens, qui venoient y commercer, soit qu'ils fussent Vénitiens ou Génois, ou de quelque autre endroit de cette contrée d'Italie, qui a porté le nom de Lombardie. Comme ces Marchands prêtoient à usure, on a donné le nom de Lombards aux usuriers, & celui de prêt lombard aux contrats usuraires des Juifs & autres. Ce prêt lombard est un prêt sur gages à tant par mois, que l'on prétend avoir été enfin approuvé dans les Pays-bas, par autorité publique, après bien des disputes.

(b) En 555.

*Avs
économiques
d'Italie.*

filer, & la mettre en œuvre. Les matières, que les Vénitiens pouvoient fournir de leur crû en échange, étoient bien peu de chose, en comparaison d'une marchandise si précieuse. Les Etats de l'Empereur d'Orient, à qui la Grèce étoit alors soumise, fournissoient en outre des fruits & des denrées de toute espèce, dont l'abondance auroit bientôt épuisé les fonds des Vénitiens, s'ils n'eussent trouvé le secret, d'en procurer la consommation hors de chez eux. Ils sçurent les exporter jusques dans les parties septentrionales de l'Europe, & dans les ports de l'Océan. Devenus les arbitres du commerce du Levant, ils acquirent en peu de tems de grandes richesses. Ils avoient déjà beaucoup gagné, lorsque Charlemagne, Fondateur de l'Empire d'Occident, fut sur le point d'entrer en guerre avec l'Empereur Nicephore. Quelque formidable que fut la puissance de Charlemagne, Vénise, qui redoutoit infiniment plus l'interdiction de son commerce avec les Orientaux, que les effets du courroux de l'Empereur d'Occident, traita secrètement avec Nicephore, en 802. Ce traité, lorsqu'il fut connu, lui attira la guerre de la part de Pepin, fils de Charlemagne, couronné Roi d'Italie dès l'an 781. Les Vénitiens, trop foibles pour résister à ce Prince, se virent bientôt à deux doigts de leur perte. Ils eurent recours aux prières & aux soumissions; & ce fut probablement avec ces armes, qu'ils gagnèrent sur Pepin une victoire, qui leur procura la paix & la liberté; car il faut regarder, comme une fable dénuée de vraisemblance, ce qui est rapporté par les Historiens de Vénise, d'une victoire proprement dite, remportée sur Pepin, par les habitans des Lagunes, réfugiés à Rialto.

Les Vénitiens trouverent ensuite de quoi s'exercer contre les Narentins, pirates de profession, d'autant plus redoutables, que la situation de leur

ville, au fond du Golphe de Narenza, les mettoit à couvert de toute surprise, de la part de leurs ennemis; & leur offroit une retraite sûre, pour y entreposer leur butin. Dès la naissance de la République, ils s'étoient signalés contre elle par leurs brigandages, & avoient troublé leur commerce & leur navigation. Ils furent néanmoins forcés à faire enfin une paix, qu'ils rompirent en 832. Les Vénitiens remporterent sur eux quelques avantages, qui eussent été sans doute plus considérables, s'ils n'avoient jugé plus à propos, de tourner leurs armes contre les Sarrazins.

*Avs
économiques
d'Italie.*

Ces peuples, descendants d'Ismaël, fils d'Abraham & de sa servante Agar, étoient sortis de l'Arabie heureuse, dès l'an 637. Ils avoient inondé & soumis toute la Syrie, d'où ils s'étoient jettés sur la Sicile en 672, & sur la Sardaigne, & la Corse en 807. Ils furent chassés de ces deux dernières Isles par les Génois, que le Roi Pepin employa à cette expédition; mais ils s'en emparèrent de nouveau en 828. A la faveur de cette conquête, ils se rendirent maîtres de toute la Sicile, à l'exception de la ville de Messine. De-là ils firent des courses en Italie; & dans les Etats de l'Empereur d'Orient. Intéressés à faire des efforts pour repousser ces barbares, & faire cesser leurs pirateries, les Vénitiens joignirent leurs forces avec celles de Théodose, Amiral de l'Empereur Michel, à qui ils amenèrent soixante galères, en 856. Mais cette armée combinée ayant été battue, & entièrement détruite par les Sarrazins, vers les rivages de la Calabre ultérieure, ceux-ci descendirent sur la côte de Dalmatie, où ils pillèrent quelques châteaux, s'emparèrent d'Anconi qu'ils ruinèrent, & ayant passé dans la mer de Toscane, se répandirent dans la campagne de Rome, d'où ils emporterent un riche butin.

Les Narentins ne manquèrent pas de profiter

de la circonstance , & de l'état de foiblesse , où se trouvoit la République , pour lui faire autant de mal , qu'il leur fut possible. Vénise n'avoit pas encore eu le tems de réparer ses pertes , lorsque les Sarrazins firent une nouvelle incursion en Italie. Mais ils furent défaits près de Grado , vers l'an 866 par le Doge Orso , qui donna ensuite la chaise aux Narentins.

Souvent les entreprises des Vénitiens , contre les villes commerçantes du Golphe , n'étoient pas moins injustes , que celles qu'on formoit contre eux. En 881 ils surprirent Comachio , en assommèrent les habitans , & ravagèrent les terres , jusqu'aux portes de Ravenne , sous prétexte de venger le meurtre d'un Vénitien.

Ils eurent leur tour en 887. Leur flotte fut ruinée par celle des Narentins. La République fut consternée ; le Doge fit construire des murs , tendre des chaînes , & poser des gardes avancées , pour mettre sa ville à couvert des insultes des Narentins , des Sarrazins & des Istriens. Ces précautions procurèrent quelques années de tranquillité aux Vénitiens , qui continuèrent à s'enrichir par leur commerce. Ils devinrent par-là un objet de convoitise pour les Hongrois , qui ayant fait une excursion en Italie , vers l'an 900 , entreprirent la conquête de Vénise , mais ils furent défaits , & battus à platte couture. Enflée de ce succès , la République attaqua quelques villes d'Istrie , qu'elle rendit tributaires. Vers l'an 941 , elle arma trente trois galeres contre les Narentins , qui recommençoient à infester la droite de la mer Adriatique ; ce qui les obligea d'abandonner ce parage.

En 977 , les forces des Vénitiens étoient si considérablement accrues , qu'ils se virent en état d'envoyer un secours de vivres à Capoue & à Bari , assiégées par les Sarrazins. Peu de tems après , leur armée

armée navale battit & dispersa celle des barbares.

*Avis
économique
d'Italie.*

Vénise auroit pu dès-lors tourner ses armes victorieuses contre les Narentins. Mais des vues politiques lui firent différer la vengeance, pour la rendre plus éclatante & plus certaine. Ces pirates n'étant plus en état, de tenir contre la République, trouvoient mieux leur compte, à exercer leurs brigandages contre les autres peuples de la Dalmatie & de l'Istrie. La République voyoit avec une secrète satisfaction l'affoiblissement de ses voisins, & n'avoit garde de s'y opposer. Les choses en vinrent bientôt au point, que ne pouvant plus résister aux Narentins, ces peuples sollicités par des gens apostés, que l'argent des Vénitiens avoit corrompus, se mirent pour la plupart, sous la protection de la République. Lorsque le succès de la négociation fut assuré, elle arma une puissante flotte, qu'elle déclara destinée contre les Narentins. Cette flotte s'approcha d'abord des villes gagnées dans l'Istrie, dont le Doge Pierre Orseolo, élu en 991, reçut le serment de fidélité. On engagea plusieurs autres villes à suivre cet exemple. La Dalmatie fut soumise de la même manière, à l'exception de quelques places, qu'il fallut réduire par la force. Après cette importante expédition le Doge porta le fer, & le feu chez les Narentins, s'empara des lieux qu'ils avoient fortifiés, & subjuga pour toujours ces fiers ennemis, qui avoient troublé le commerce de Vénise, pendant cent soixante & dix ans. C'est ainsi, que la domination de la République s'établit dans la terre ferme, sur les vides & ports de Trieste, de Capo d'Istria, de Parenzo, de Pola, de Zara, de Spalatro, de Curzola, de Lesina, de Raguse, de Narenza, &c. Le Doge Orseolo prit alors le titre de Duc de Dalmatie, qui fut transmis à ses successeurs.

Avril 1755.

N° 7

*Avis
économiques
d'Italie.*

Ces acquisitions menagées avec habileté , & qui étoient le prix de la constance & de la valeur des Vénitiens , augmentèrent de beaucoup leur puissance & leur crédit , sans exciter l'envie des Italiens , à qui ils avoient servis de rempart contre les Sarrazins. On vit même avec plaisir s'élever une puissance , capable de plus en plus , d'assurer la liberté publique.

Tels furent les progrès des Vénitiens , sous le Doge Orseolo , que les Historiens de sa nation représentent comme un homme accompli , & d'une sainteté éminente. Sa mémoire leur est d'autant plus précieuse , qu'il fit plusieurs choses en faveur du commerce , auquel , dans le fond , il étoit redevable de la gloire qu'il avoit acquise. Il obtint de l'Empereur d'Orient , Basile II , que les Vénitiens ne payeroient aucun droit , de quelque espece qu'il fut , ni sur mer , ni sur terre , dans toute l'étendue de son Empire.

Cependant les Sarrazins , qui tenoient la Sicile & la Sardaigne , continuoient à infester les mers d'Italie , sans qu'ils pussent néanmoins empêcher les Vénitiens d'étendre leur commerce dans la Syrie & dans l'Egypte. Ces pays fertiles en ris , en sucre , en dattes , en sené , en casse , &c. fournissoient encore du lin , de la toile , du baume , des parfums , des étoffes de soye , des noix de Galle. On en tiroit les épiceries des Indes , les pierres précieuses , les émeraudes , les diamans. Orseolo envoya des Ambassades aux Seigneurs , qui gouvernoient ces riches contrées ; & menagea tellement leur faveur , qu'il en obtint divers privilèges favorables au commerce. D'un autre côté , il s'assura du débit & de la consommation des marchandises de l'Orient , dans toute l'étendue de l'Allemagne. Othon III , étant venu à Ravenne en 996 , prévenu par la réputation d'Orseolo , se lia d'amitié avec lui , & lui demanda à voir son fils , que :

Le Doge lui envoya , accompagné d'habiles négociateurs. Ceux-ci obtinrent de l'Empereur quantité de privilèges , & le droit d'établir des foires , dans tous les lieux de l'Empire , où les Vénitiens faisoient commerce.

*Aviz
economique
d'Italie.*

En 1080 à la faveur des dissensions , qui s'étoient élevées parmi les Grecs , Soliman établit à Nicée le Siège de l'Empire Turc. Il étoit maître de l'Asie , de la Syrie , de la Palestine , & par conséquent des lieux saints. Le Pape Urbain II prêcha la Croisade au Concile de Clermont , & engagea les Princes Chrétiens , à aller au secours de ceux d'Orient. Mais ni leur exemple , ni les vives sollicitations du Pontife , ne purent faire résoudre les Vénitiens , à se liguier avec eux. L'intérêt de leur commerce du Levant , qu'ils exerçoient en toute liberté , leur étoit trop cher. Ils sentoient que le succès d'une Croisade ne les auroit pas dédommagé de sa perte. Cependant les premiers avantages , que remportèrent les Princes croisés , firent craindre à la République , qu'elle ne pût obtenir des vainqueurs , à qui elle avoit refusé son secours , la conservation des privilèges , qui leur avoient été accordés par les Infidèles. Il n'y avoit qu'une pareille considération , qui pût engager les Vénitiens à épouser leur querelle. Ils armerent donc une flotte plus considérable , que celle des Génois & des Pisans , dans l'espérance d'être mieux partagés dans les profits , qui pouvoient résulter de l'expédition. Ils en vouloient secrètement aux Pisans , dont la concurrence de commerce leur étoit nuisible. Sous un léger prétexte , ils les attaquèrent près de Rhodes , les battirent , & leur enleverent vingt-deux galeres , avec quatre mille hommes , qu'ils leur rendirent ensuite pour trente otages , dont ils espéroient de retirer un profit plus considérable. Après avoir humilié les Pisans leurs rivaux , les Vénitiens sou-

*Avis
économiques
d'Italie.*

tinrent les armes des Croisés par la prière de Smyrne, & par d'autres progrès qu'ils firent en Syrie.

En 1099, lorsque Jérusalem eut été conquise, & que Godefroi de Bouillon en eut été élu Roi, les Vénitiens retournerent chez eux. Baudouin succéda l'année suivante à son frere Godefroi. Les Génois, qui n'étoient point inférieurs aux Vénitiens, continuèrent de porter leurs armes en Syrie; dans le dessein d'y établir un commerce supérieur à celui de leurs rivaux. Les services qu'ils rendirent aux Chrétiens par leurs conquêtes en Syrie, par la prise de Myrra, ville célèbre de Lycie, & de plusieurs autres villes, en 1100 & 1102, & par l'assistance qu'ils donnerent en 1104, à Baudouin, au siège de Saint Jean d'Acre & de Ptolemaïde, ville, fameuse par son commerce, porterent ce Prince à leur céder une partie des droits, qu'il levoit sur la côte, avec la propriété de quelques villes & châteaux, & plusieurs privilèges ou franchises.

La jalousie, que les succès des Génois excitèrent dans le cœur des Vénitiens, porta ceux-ci à offrir à Baudouin un secours de cent vaisseaux, à condition qu'ils auroient une rue & un hôtel à Antioche, capitale de la Syrie, & dans les villes du Royaume de Jérusalem; & que les marchandises, qu'ils tireroient d'Asie, seroient exemptes de tous droits. On voit que la République faisoit ainsi servir aux intérêts de son commerce, jusqu'aux démonstrations de piété, en faveur des Chrétiens d'Orient.

L'émulation des Génois les fit retourner en Syrie en 1107, avec une flotte de soixante & dix galeres. Ils se rendirent maîtres de Tripoli, où ils obtinrent le privilège de tenir un marché, d'avoir un Préfet ou premier Magistrat, des Tribunaux particuliers & une Eglise. On leur accorda en outre le tiers des droits d'entrée & de sortie, sur toutes les marchandises; ce qui excluoit dans

cette ville le commerce de leurs rivaux, les Pisans & les Vénitiens.

*Actes
économiques
d'Italie.*

Les derniers, à leur retour de Syrie, eurent quelque différend avec les Padouans, qui furent battus, & implorèrent le secours de Henri IV. Cet Empereur, qui étoit alors à Verone, se rendit l'arbitre de cette affaire, & engagea les Vénitiens à s'accommoder, en leur représentant, qu'il y avoit de l'inhumanité à porter le fer & le feu chez un peuple dont ils descendoient. Les Vénitiens eurent l'attention de tirer avantage de leur condescendance aux volontés de l'Empereur, car ils obtinrent de lui le renouvellement des privilèges, dont leurs Marchands jouissoient en Allemagne, & quelques nouvelles franchises.

Baudouin I étant mort en 1118, fut remplacé sur le Trône de Jerusalem par Baudouin II; fils de Hugues, Comte de Rherel; celui-ci étant tombé entre les mains des Sarrazins, vers 1121, les Vénitiens, à la sollicitation du Pape Callixte II, résolurent de le secourir. L'intérêt de leur commerce les obligeoit de prendre part à la guerre de la Terre-Sainte, dont leurs concurrens, les Génois & les Pisans, ne pouvoient pas se mêler alors, parce qu'ils étoient occupés à la guerre qui s'étoit élevée entre eux, au sujet de la nomination de l'Evêque de Sardaigne. Comme ces deux peuples possédoient cette île en commun, depuis qu'ils l'avoient reconquise sur les Sarrazins par leurs forces réunies, l'un & l'autre prétendoit avoir droit à cette nomination. Les Vénitiens envoyèrent donc en Syrie une flotte de deux cens voiles, & contribuèrent beaucoup à la prise de Tyr, dont on leur céda la troisième partie pour récompense. On leur accorda en outre divers privilèges nouveaux, & la confirmation de ceux qu'ils avoient obtenus de Baudouin.

Calojean, Empereur de Constantinople, qui

*Avant
l'expédition
d'Italie,*

Ces acquisitions menagées avec habileté, & qui étoient le prix de la constance & de la valeur des Vénitiens, augmentèrent de beaucoup leur puissance & leur crédit, sans exciter l'envie des Italiens, à qui ils avoient servis de rempart contre les Sarrazins. On vit même avec plaisir s'élever une puissance, capable de plus en plus, d'assurer la liberté publique.

Tels furent les progrès des Vénitiens, sous le Doge Orscolo, que les Historiens de sa nation représentent comme un homme accompli, & d'une sainteté éminente. Sa mémoire leur est d'autant plus précieuse, qu'il fit plusieurs choses en faveur du commerce, auquel, dans le fond, il étoit redevable de la gloire qu'il avoit acquise. Il obtint de l'Empereur d'Orient, Basile II, que les Vénitiens ne payeroient aucun droit de quelque espèce qu'il fut, ni sur mer, ni sur terre, dans toute l'étendue de son Empire.

Cependant les Sarrasins, qui avoient été chassés de la Sicile, & de la Calabre, se réfugièrent dans les îles de la Méditerranée. Les Vénitiens, qui étoient alors maîtres de la mer, firent plusieurs fois des expéditions contre eux. On en fit une en particulier, qui fut très précieuse. On envoya à Constantinople, où venoient de se rassembler les flottes de l'Orient, pour aller combattre les Sarrasins. On y envoya le Doge, & plusieurs autres seigneurs de la République. Ils y furent reçus avec une grande honneur. On leur fit de grandes avances, & on leur donna de l'argent pour leur voyage. Ils partirent ensuite pour la Sicile, & y firent plusieurs prises. Ils en firent une si grande, qu'ils en firent un grand butin. Ils en firent un si grand, qu'ils en firent un grand butin. Ils en firent un si grand, qu'ils en firent un grand butin.

se Doge lui envoya, accompagné d'habiles négociateurs. Ceux-ci obtinrent de l'Empereur quand même des privilèges, & le droit d'établir des foires, dans tous les lieux de l'Empire, où les Vénitiens faisoient commerce.

En 1080 à la faveur des dissensions, qui s'élevoient élevées parmi les Grecs, Soliman établit à Nicée le Siège de l'Empire Turc. Il étoit maître de l'Asie, de la Syrie, de la Palestine, & par conséquent des lieux saints. Le Pape Urbain II prêcha la Croisade au Concile de Clermont, & engagea les Princes Chrétiens, à aller au secours d'Orient. Mais ni leur exemple, ni les sollicitations du Pontife, ne purent faire que les Vénitiens, à se liguier avec eux.

réfuser de leur commerce du Levant, qu'ils exerçoient avec toute liberté, leur étoit trop cher. Ils ne se voyoient que le succès d'une Croisade ne les dédommagé de sa perte. Cependant les avantages, que remportèrent les Princes, ne craignent à la République, qu'elle ne craignît des vainqueurs, à qui elle avoit promis la conservation des privilèges, qui leur avoient été accordés par les Infidèles. Les Vénitiens, qui n'avoient pas eu pareille considération, qui pût leur faire épouser leur querelle. Ils firent une flotte plus considérable, que celle des Pisans, dans l'espérance de partager les profits, qui pouvoient résulter de l'expédition. Ils en vouloient faire, dont la concurrence de la République seroit insupportable. Sous un léger prétexte, ils prirent Rhodes, les batteries de vingt-deux galères, qu'ils leur rendirent, mais ils ne leur rendirent pas ce qu'ils avoient pris. Ils étoient si forts, qu'ils espéroient de vaincre. Après avoir vaincu les Vénitiens sou-

*Avis
économique
d'Italie.*

EXTRAITS DES LIVRES, JOURNAUX,
ET LETTRES DE HOLLANDE ET DU NORD.

*Suite de l'art de brasser , suivi d'un examen
de la nature de la bière , par M. Wouter-
Vandis , Docteur en Médecine & Brasseur
à Rotterdam.*

Propriété & salubrité de la bière.

Avis
*économiques
de Hollande
& du Nord.*

L'Examen des élémens de la bière nous conduit naturellement à penser que cette boisson est très saine & très-propre à être bûe journellement, & qu'elle convient sur-tout à ceux qui habitent les parties de la terre les plus voisines du Nord.

La bière est généralement bonne à tout le monde, non-seulement aux jeunes gens, & aux personnes robustes, mais encore aux vieillards & aux infirmes à qui elle est très-salutaire.

Cependant il faut distinguer. Car si je dis que la bière en elle-même est saine, & peut servir de boisson ordinaire, j'entends parler de la bière qui n'est composée que d'eau, de drecbe & de houblon, ou à laquelle on ajoute en sclarée ce qu'on retranche en houblon : mais je laisse à juger au Lecteur si celle à laquelle on donne plus de goût, de force & d'odeur en la remplissant d'ingrédiens chauds comme sont la plupart des racines, des fleurs, des graines, des huiles, des excréments ou de la chair d'animaux, je laisse à juger (dis-je) si cette bière peut être prise pour boisson journalière.

Quoique dans tous les pays les élémens, ou au moins les principaux élémens de la bière soient les mêmes, on lui donne presqu'autant de surnoms différens qu'il y a d'endroits où on en brasse.

*Avls
économiques
de Hollande
& du Nord*

En général on doit s'abstenir des bières fortes. La seule dont l'usage fréquent soit salutaire, est celle qui n'est composée que de dreche, de houblon & d'eau. Toute autre bière prise comme boisson ordinaire n'est pas plus saine que la décoction de thé & de café.

Encore faut-il distinguer parmi les bières les moins composées, celles dont les élémens sont de meilleure qualité & mieux préparés. Car si le grain a été trop rissolé, la dreche donne une bière désagréable au goût & trop foncée en couleur; si le houblon y domine en trop grande abondance, la bière sera trop amère; si on fait trop bouillir la bière, cet excès de cuisson la rend astringente, & alors elle ne vaut pas beaucoup mieux que si le grain avoit été trop rissolé. Au contraire si on a choisi de l'eau bien pure, de la dreche bien préparée & séchée modérément, du houblon bien choisi & mis avec économie, si enfin la bière n'est pas trop cuite, elle sera une boisson agréable & salutaire.

Il est encore nécessaire que la bière bien faite soit bien purifiée. Celle qui n'a pas assez jeté sa levure a mauvais goût & mauvaise odeur, enfin elle est trouble & mal saine.

La petite bière est celle qui est claire, transparente & composée avec peu de grain. La bière forte tire sa force de la quantité de grain dont on l'a remplie.

La bière douce est plus nourrissante que la bière amère. Sa douceur provient du grain, son amertume est produite par le houblon. Celle qui est trop amère, ou qui, au lieu de houblon, est remplie de sclarcé ou de basilic, trouble la tête.

*Avis
économiques
de Hollande
et du Nord.*

La bière faite avec du froment, quelque bien travaillée qu'elle soit, reste long-tems trouble. Elle est très nourrissante & lâche le ventre, mais elle cause des obstructions dans les uréteres. Les asthmatiques, & ceux qui sont sujets aux obstructions d'entrailles, ou incommodés de la gravelle ou de la pierre, feront bien de s'en abstenir.

La bière brassée avec de l'avoine est plus rafraichissante; néanmoins si on en boit lorsqu'elle est encore sur la lie, elle cause des rétentions d'urine. Au contraire elle est apéritive, lorsqu'elle est soustraie & bien clarifiée.

La bière composée de seigle, bien travaillée & clarifiée (ce qui est assez difficile) sera de la couleur du vin paillet qu'on recueille sur les bords du Rhin & sera gracieuse à boire: mais quelque purifiée qu'elle puisse être, elle est nuisible à la poitrine, astringente & venteuse.

La bière composée d'orge est la meilleure de toutes. Sa légèreté la rend apéritive, elle subtilise les humeurs & dilate les obstructions. La plus simple & la meilleure est le *mol*, sorte de bière dans laquelle on ne fait entrer que de la dèche d'orge sans houblon; ou, au moins avec très-peu de houblon. Cette bière est très-désaltérante & salutaire aux tempéramens chauds. Elle est même un excellent remède contre les fièvres chaudes, la gravelle & la pierre, si on y ajoute quelques gouttes d'esprit de nitre dulcifié, ou de jus de citron.

Mais cette bière simple (fut-elle brassée sans houblon) change de nature, ainsi que toute autre bière, & devient une liqueur spiritueuse dès qu'elle a fermenté une seconde fois. Conséquemment on ne doit pas en prendre avec excès, elle enivrerait comme le vin même.

En général on fera bien de s'abstenir des bières fortes, & des bières brunes, soit douces, soit amères. Ces bières sont venteuses, & ont les mêmes effets.

que le vin qui n'est pas soutiré, c'est-à-dire, qu'elles constipent & causent des obstructions dans les ureteres.

*Avis
économiques
de Hollande
& du Nord.*

La biere a tant de rapport avec le vin , que l'on s'y prend de la même maniere pour faire du vinaigre avec l'une de ces deux liqueurs. En effet , on a pour cet usage deux grandes cuves égales , à un pied au dessus du fond de chacune est un autre fond postiche percé de quantité de trous. On place sur ces fonds postiches un tas de branches tendres de serment de vigne , garnies de feuilles. On y ajoute ensuite une grande quantité de queues de grappes de raisin : après quoi on remplit de biere ou de vin à vinaigre l'une des deux cuves , & on n'en remplit l'autre qu'à moitié. On couvre la dernière , & on laisse l'autre à découvert. Quand cette liqueur a reposé dans les cuves environ vingt-quatre heures , celle qui est dans la cuve à demi pleine & couverte commence à fermenter , & aussi-tôt qu'on s'en aperçoit , on remplit cette seconde cuve avec une partie de la liqueur contenue dans la première qui reste à son tour à moitié vuide & couverte , & la seconde cuve devenue pleine reste sans couvercle. La fermentation commençant ensuite dans la première cuve , on la remplit comme on avoit fait l'autre & on répète la même opération , jusqu'à ce que la fermentation cesse entièrement. A cette marque , on reconnoît que la liqueur est changée en vinaigre.

On voit que par cette pratique , la fermentation augmente & diminue alternativement dans chacune des deux cuves. On juge bien aussi que cette fermentation se fera plus ou moins vite , selon la force de la liqueur , & selon le degré de chaleur que l'air aura dans l'endroit où seront placées les cuves. Enfin on devinera aisément que le vinaigre sera d'autant plus fort , que la liqueur dont on l'a formé avoit elle-même plus de qualité. Donc c'est

en vain qu'on espère faire de bon vinaigre avec du vin ou de la bière éventée.

Le vinaigre qu'on a fait de la sorte avec de bonne bière, & dans lequel on n'a point fait entrer d'esprit acide, nitreux ou vitriolique, ne diffère pas plus du vinaigre composé de vin, que l'eau-de-vie de bière ne diffère de l'eau-de-vie de vin.

Le vinaigre est d'un grand secours dans la médecine. Il peut être utilement employé dans beaucoup de maladies même des plus contagieuses, telles que la rougeole, la petite vérole & même la peste. Dans ces maladies, c'est un topique très-salutaire. Dans la Chymie beaucoup d'opérations ne s'effectuent que par le moyen du vinaigre. C'est le vinaigre qui change le cuivre en verd-de-gris, & le plomb en céruse blanche. Indépendamment de ces avantages du vinaigre, on sçait combien il est utile dans le ménage, tant à relever le goût des mets & des sauces, qu'à préserver quantité de choses de la corruption.

A l'égard de la bière de cerises, de la bière de franboises & de celle de grosseilles, on ne doit pas en faire un fréquent usage. Ces sortes de bières sont très-agréables à boire, claires & douces lorsqu'elles sont de bonne qualité, mais elles sont très-peu propres à désaltérer.

Entre les bières médicinales il y en a deux principalement utiles, sçavoir, la première contre le scorbut, & la seconde pour provoquer le flux menstruel. Pour composer la première, sur cent livres de décoction de dreche préparée pour la brasserie, mettez quatre onces de racines fraîches de raifort sauvage, trois poignées de feuilles de rochlearia, autant de cresson de fontaine, de cresson de jardin & de beccabunga. Faites fermenter le tout ensemble & le passer à travers la chausse, & buvez-en trois fois par jour plein un petit verre à bière.

Pour faire l'autre , on prend une once & demie de canelle , une once de quinquina , dix gros d'a-

*Avls
acronimiques
de Hollande
& du Nord.*

cier préparé , que l'on laisse en digestion pendant une semaine dans trois livres de bonne biere , & qu'on passe ensuite au travers de la chausse. Selon les circonstances , on prend de ce médicament deux ou trois fois par jour plein une petite tasse à thé.

On a de tout tems fortement disputé sur la question , si la biere faite avec du houblon a les propriétés nécessaires pour détruire & faire jeter la pierre , ou si cette même biere en occasionne l'accroissement.

Ceux qui soutiennent la premiere de ces deux propositions , disent que de tout tems on a reconnu que le houblon est apéritif. Ce principe une fois posé , ils affirment que le houblon s'oppose à la formation de la pierre , & pour le prouver ils avancent que les habitans des pays où on fait à présent beaucoup plus d'usage de biere qu'on n'y en faisoit autrefois , sont infiniment moins sujets à la pierre & à la gravelle que leurs ancêtres.

Les autres disent que les expériences tant anciennes que nouvelles , prouvent que le fréquent usage de la biere forte de houblon , fait croître la pierre à ceux qui y sont sujets ou disposés ; & qu'au contraire l'usage de la biere brassée (comme le mol) avec peu ou point de houblon , ramollit & fond la pierre.

Quant à moi je pense que les uns & les autres peuvent avoir raison , puisque leurs sentiment ne sont point contradictoires , & je pose en fait 1^o que la vieille biere forte , qui a fermenté deux fois , & toutes les autres liqueurs qui ont fermenté comme le gros vin , l'eau-de-vie & autres boissons analogues , sont toutes de nature à pouvoir donner accès à la pierre , non-seulement dans les reins & dans la vessie , mais même dans toutes les

*Avis
économiques
de Hollande
& du Nord*

autres parties du corps. 2^o Qu'au contraire la nouvelle bière de mol, ou la petite bière bien clarifiée sont si bonnes & si appétitives, qu'elles subtilisent le séreux du sang, dilatent les conduits des urines, empêchent la pierre & la gravelle de s'attacher aux reins, & même les en détachent quelquefois.

Donc toutes les bières grasses, épaisses ou troubles sont nuisibles au corps, & la meilleure bière est celle qui par sa légèreté & sa fraîcheur apaise la soif & provoque les urines.

Les liqueurs dont j'interdis l'usage, ne peuvent cependant par elles-mêmes épaissir & pétrifier la masse du sang, l'expérience suivante le prouvera.

J'ai fait mettre dans un petit vase de terre environ dix onces de sang tout chaud, qu'on tenoit en mouvement en le remuant avec une petite cuillère de bois. J'y versai à peu-près une once & demie d'esprit de vin, & je continuai à le remuer. Ce sang devint plus fluide & ne perdit rien de sa couleur. Après l'avoir ainsi remué pendant six à sept minutes, je le fis placer dans ma cave, où je l'examinai pendant trois heures, en me contentant d'enlever de tems en tems une petite peau qui se formoit sur la surface de ce sang, & qui ressembloit à peu-près pour l'épaisseur à celle qui se forme sur la surface du lait qui vient de bouillir & qui est retiré du feu & mis à découvert. J'observai que ce sang s'étoit réuni avec son séreux, & qu'il étoit très-fluide sans être changé de couleur. Je fis trois fois la même expérience, & elle eut toujours le même succès.

Cette expérience m'a fait penser que notre sang étant continuellement en mouvement dans nos vaisseaux, ce mouvement y est encore augmenté plus ou moins à proportion de l'usage que nous faisons de liqueurs spiritueuses qui le subtilise tellement, que les globules rouges s'y diminuent. Il

est aussi possible que la graisse enfermée dans la membrane cellulaire se subtilise & se réunisse avec le sang dans les vaisseaux sanguins, & que les interstices où cette graisse étoit placée, se remplissent de ce séreux de ce sang.

Avis

*économiques
de Hollande
& du Nord*

Dans cet état, si on boit quelque chose qui ralentisse le mouvement du sang, les parties grossières & terreuses qui sont dans le séreux s'arrêteront dans ces places vacantes, s'y amasseront & peu à peu formeront la gravelle ou la pierre.

C'est pourquoi je conseille fortement à tous ceux qui font usage de liqueurs fortes, & particulièrement à ceux qui sont disposés à la pierre, de s'abstenir de tous les mets farineux. & de toutes sortes de bières troubles ou épaisses. Il n'y a que le mol & la petite bière qui puissent leur être salutaires.

Je finirai par quelques observations particulières.

1° On doit nettoyer avec soin tout ce qui sert à la brasserie.

2° L'eau que l'on prend pour détrempier le grain & le houblon, ne doit être ni trop chaude ni trop froide.

3° La drecbe ne doit être moulue ni trop grosse, ni trop fine.

4° Quand on met le feu sous la chaudière à houblon, on ne doit l'allumer que par degré.

5° Il vaut mieux que la bière qu'on retire de la chaudière, soit mise plus froidement que trop chaudement.

6° La levûre qu'on met avec la bière qui sort de la chaudière, doit être toujours fraîche.

7° On doit renouveler la levûre de tems en tems.

8° Les racines, les herbes, les semences & les autres ingrédients de nature chaude qu'on met dans la bière qui sort de la chaudière, poussent trop vivement cette bière.

9° Le savon doit être prohibé dans une brasserie.

10°. Le charbon de Sunderland est le meilleur pour mettre le feu sous la chaudière à houblon.

 EXTRAITS DES LIVRES, JOURNAUX,
ET LETTRES D'ALLEMAGNE.

*Sur l'insensibilité des membranes
du cerveau*.*

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

L'Académie de Berlin a jugé à propos d'insérer dans les Mémoires qui ont concouru pour le prix qu'elle avoit proposé pour l'année 1753, une dissertation de M. le Cat, qui n'a d'autre objet que de réfuter M. de Haller. M. le Cat y avoue qu'il regarde les membranes du cerveau, comme la cause de toutes nos sensations, & que par conséquent toutes les expériences qui tendent à démontrer l'insensibilité de ces membranes, ne peuvent qu'être contraires à son sentiment. Il n'a pas crû devoir attendre qu'il pût juger M. de Haller sur ses propres ouvrages; c'est sur ce qu'il en a entendu dire, & sur ce qu'il a vû dans la dissertation de M. Zimmermann qu'il combat son adversaire. La plupart des différentes observations que M. le Cat rapporte pour confirmer sa théorie portent à faux, parce qu'elles ont été faites dans des maladies également pernicieuses au cerveau & à ses membranes, que par conséquent elles ne prouvent nullement la sensibilité des dernières. Il ne peut pas tirer plus d'avantage des blessures de l'orbite, parce que le nerf optique avoit souffert, & se trouvoit entouré de sang coagulé. Peut-être y

* Nous avons tiré cet extrait de la Gazette littéraire de Göttingue.

Avoit-il même plus d'un nerf de blessé, sans que l'on s'en fut apperçu. M. le Car prouve encore moins par les observations faites dans les convulsions, dont il cherche la cause dans l'inflammation de la pie-mere. Ayant leur siège dans le tissu délié & presque invisible des nerfs, elles cessent d'elles-mêmes entièrement dès que le mouvement de ces nerfs est cessé. L'exemple du pus trouvé dans les cavités du cerveau n'auroit pas seulement dû être rapporté. Les observations suivantes s'écartent moins du but que M. le Car se propose. Il a trouvé que dans les recherches dont il est question, on ne peut rien conclure des cris ou du silence des animaux. Mais si les organes des membranes du cerveau sont capables de produire des contractions, comment ces contractions pourtoient-elles rester imperceptibles pour l'anatomiste qui irrite les membranes avec des liqueurs mordantes, avec des aiguilles & avec des couteaux. Si ces membranes avoient une si grande sensibilité, & que celle ci fût la véritable cause des douleurs & des contractions, il est inconcevab'e que l'une & l'autre pussent ne pas se manifester dans les cas où l'on est assuré qu'il n'y a que les membranes qui soient irritées. M. le Car a observé que la dépression de la dure-mere a causé des douleurs à un malade. Mais la même chose arrive dans les animaux, parce que cette dépression ne peut se faire sans que l'on presse le cerveau. Il a passé un cure-dent sur la membrane du cerveau d'un autre malade, il l'a lavée avec différens esprits, il a enfin mis une lame de plomb sur le crâne, & le malade sensible à tout cela s'est plaint des douleurs qu'il souffroit. Mais il est à observer en premier lieu, que ces sensations douloureuses n'auront certainement pas été comparables aux douleurs presque insupportables qui se font sentir pendant quelques momens, quand on verse certains esprits sur la

*Advs
économiques
d'Allemagne.*

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

peau nue. Il faut remarquer en second lieu ; que dans toutes ses expériences M. le Car. n'a point évité la pression du cerveau. Pour leur donner la certitude nécessaire, il auroit dû laisser tomber les gouttes des esprits, dont il s'est servi, légèrement & de fort près. Il auroit dû piquer d'abord, & avec une pointe plus fine que n'est celle d'une aiguille ordinaire, ou d'une lancette dont on ne peut faire usage sans causer des pressions. Des expériences faites avec ces précautions auroient démontré la théorie. Auroit M. le Car. rapporté aucune expérience saine qu'il ait faite sur les tendons & sur la périoste.

De la putréfaction des corps animaux.

Dans la dissertation que M. Gilbert, Docteur en Médecine, a fait imprimer à Leipzig sur la putréfaction des corps animaux, il rapporte quelques expériences remarquables qui confirment ce que M. Pringle ayoit observé avant lui.

Une once de chair de veau exposée à l'air libre, ayant commencé au bout de huit jours à rendre une odeur putride, M. Gilbert la fit passer en versant sur cette chair une drachme d'esprit de corne de cerf. Lorsqu'au bout de deux autres jours la putréfaction se manifesta de nouveau, elle fut encore arrêtée en humectant une seconde fois la chair avec le même esprit.

Une drachme de cette même chair putréfiée, perdit son odeur lorsque notre Auteur mit dessus cinq grains de sel ammoniac volatil. Ce sel l'ayant rendue plus sèche & plus dure, elle se conserva fraîche pendant quinze jours.

Un scrupule d'esprit de corne de cerf, aussi bien qu'une drachme de sel ammoniac volatil, mis chacun séparément dans une demi-once de sang qui

commençoit à se putréfier, en firent cesser la mauvaise odeur, qui ne se manifesta qu'au bout de deux jours.

*Avi
économiques
d'Allemagne.*

M. Gilbert ayant mis un scrupule d'yeux d'écrevisse non calcinés, dans deux drachmes de bile fraîche, elle commença à rendre une odeur puante au bout de quatre jours, tandis qu'une même quantité de bile pure, & deux autres drachmes mêlées avec autant d'eau ne se putréfièrent que plusieurs jours après, quoique ces trois expériences fussent faites dans la même chambre, & au même degré de chaleur.

Deux scrupules d'esprit de salpêtre, ayant été mêlés à une demi-once de sang putréfié, la couleur de celui-ci en devint plus foncée, & la puanteur augmenta beaucoup. La mauvaise odeur s'étant enfin passée, notre observateur remit au bout de trente six heures de l'esprit de salpêtre dans le même sang, dont la putréfaction fut augmentée sur le champ. La même expérience fut faite avec de la chair putréfiée, & le succès en fut semblable.

Toutes ces expériences semblent concourir à confirmer la proposition paradoxale de M. Pringle, que les sels alkalis volatils, diminuent & arrêtent la putréfaction, & qu'au contraire les sels acides, les corps terrestres l'accélèrent & l'augmentent. Si l'on en vouloit faire l'application au corps humain, on en pourroit peut-être tirer la conséquence, qu'il seroit à propos que dans les fièvres chaudes on employât avec un peu plus de modération les remèdes terreux & acides; mais peut-être les forces & l'action du corps animal peuvent-elles aussi produire un effet contraire.

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

Économie de Campagne.

L'Ouvrage que M. Jean-Bernard de Fischer, autrefois Médecin d'Anne, Impératrice de Russie, vient de donner sur l'Économie de campagne, a pour objet principal des pratiques qui ne sont utiles que pour la Livonie, l'Estonie & la Courlande. Toutes les terres, suivant notre Auteur, y sont marécageuses, ou argilleuses, ou sabloneuses. Dans les tems chauds il se forme quelquefois sur les premières des petites pelottes rondes, qui, selon un préjugé répandu parmi les payfans, indiquent une forte d'appetit, un désir de la semence. En Livonie les terres molles & légères sont labourées avec une petite charrue sans roues, tirée par un seul cheval. Il est très-rare que les bleds d'hyver y mûrissent, quand on les a semés après la Saint Remi. Le débordement de la mer est favorable aux terres basses qui sont sur les côtes, & les engraisse. On se sert même du sédiment que les eaux déposent en se retirant pour améliorer les terres qui sont plus élevées. L'Auteur n'approuve point l'usage des machines tirées par des chevaux, & dont on se sert pour battre le bled. Quoiqu'il rejette la plupart des prognostics des payfans, il croit que ceux qu'ils tirent des vents peuvent assez souvent être vrais. Suivant lui la contagion qui s'étend quelquefois sur les bêtes à cornes, a son siège dans le ventricule où la nourriture se corrompt, & cause enfin un dévoiement mortel. Quand on s'apperçoit que les bestiaux en sont déjà infectés, il faut pendant trois jours ne leur donner à manger autre chose que de l'absynthe, du *tenaretum*, de l'*acorus*, &c. & mettre dans leur boisson une poignée de levain. Il faut encore donner tous les soirs à chaque animal une boule faite avec du tabac coupé, de la farine & de l'eau-de-

vie; & tous les matins une demi once de savon noir avec un ail écrasé. Quand le dévoyement augmente trop, on cesse de donner le savon, & l'on continue le tabac & l'eau-de-vie. Pendant le tems de cette cure on lave les bestiaux malades avec de la lessive, on leur nettoye la bouche avec du vinaigre, & on leur enveloppe le col & la tête. Il parle ensuite des chiens domestiques, & en même-tems de la morsure des chiens enragés. M. de Fischer cite de sa propre expérience des exemples où un vomitif donné promptement, a prévenu toutes les mauvaises suites d'une pareille morsure. Outre le vomitif, notre Auteur recommande beaucoup l'usage du *surpesh* minéral & du musc. En examinant les maladies des gens de campagne, M. de Fischer fait remarquer que dans les pays à l'usage desquels son livre est écrit, les enfans viennent ordinairement au monde dans une écuve, & que les premiers jours de leur vie, ils respirent presque continuellement un air chargé de fumée. Il ajoute que la nourriture des meres est un gros pain de seigle, qu'elles mangent en hyver des haricots, des fèves, &c. qu'elles baignent leurs enfans toutes les semaines dans une écuve échauffée, & que lorsque ces enfans ont la fièvre, elles le tiennent le soir avant l'accès dans une fumée qu'elles songent à brûler, avec du bois vert, avec des os, &c.

 EXTRAITS DES LIVRES, JOURNAUX,
ET LETTRES D'ANGLETERRE.

*Réflexions sur la Balance générale
du Commerce.*

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

IL est extrêmement difficile d'avoir une connoissance exacte de la balance générale du commerce, quelques-uns se flattent d'y réussir, en consultant les registres des Douanes, mais on s'égare aisément, en suivant cette route, une partie considérable des marchandises portées hors du Royaume, peut avoir été estimée plus; & une partie des marchandises portées dans le Royaume, peut avoir été estimée moins que sa valeur, ces registres n'instruisent pas de la contrebande, il est aussi arrivé que des Marchands ont enregistré le double plus d'étoffes de laine qu'ils n'en envoient, afin de détourner les autres de faire des envois dans les mêmes endroits qu'eux.

Dans un état de l'Inspecteur Général des Douanes, les toiles de Hollande entrées dans ce Royaume en 1705, consistant en Hollandes, damas, linge ouvré, sont évaluées à 213701 liv. ster. Sur la lecture de quelques papiers que j'ai eu entre les mains, j'ai eu envie de supputer à quoi se montoient les toiles de Hollande, les baptistes & les dentelles de Flandres entrées dans ce Royaume en 1723; je trouvai que le prix des toiles de Hollande ne montoit qu'à 148971 liv. ster. cependant il faut compter que plus de cinq cens mille personnes, hommes, femmes & enfans ne portent que

que des chemises de toile de Hollande, & que de plus il se fait une grande consommation de ces toiles en draps de lits & en linge de table, à ne compter que trente schellins pour la dépense de chaque personne en chemises, on trouvera que pour cinq cens mille personnes, cela se monte à 750 mille liv. sterl. & sans contredit la dépense en draps de lit & en linge de table, monte bien à cent mille livres. Suivant les mêmes papiers le prix des baptistes entrées dans ce Royaume par la voie de Hollande, n'étoit évalué qu'à 24 mille 567 liv. sterl. Cependant on sçait que tout le Royaume porte des baptistes, & qu'il n'y a même pas de laquais qui n'ait des tours de col & des manchettes de baptiste. Dans toute maison, tant soit peu considérable, la maîtresse & les femmes de chambre employent de la baptiste pour leurs coëffures & leurs manchettes, il faut oompter que cet article coûte à la nation plus de deux cens mille livres sterl. par an. Suivant les mêmes papiers, l'article des dentelles de Flandre n'est évalué qu'à cinq mille 813 liv. mais nous sçavons qu'une coëffure coûte souvent 100 liv. sterl. la parure d'une nouvelle mariée revient bien souvent à trois ou quatre cens liv. Nos Seigneurs, les femmes depuis celles du premier rang, jusqu'aux femmes & aux filles des Marchands se disputent les plus riches dentelles, on peut bien assurer que cet article coûte à la nation plus de trois cens mille livres sterl. par an.

Ces exemples suffisent pour faire voir combien les registres de la Douane sont des guides peu sûrs; car outre les articles dont j'ai parlé, nous recevons en contrebande de Hollande, de Flandre, de France une prodigieuse quantité de mousseline, de cassé, de thé, de pierreries, &c.

La voie qui peut conduire le plus sûrement à la connoissance de l'accroissement ou de la diminution

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

tion des richesses de la nation par son commerce avec les Etrangers, est l'examen de la quantité d'espèces qu'elle reçoit d'eux ou qu'ils reçoivent d'elle, car s'il entre dans ce Royaume, moins de marchandises qu'il n'en sort, nous devons certainement avoir une partie des retours en or & en argent, que l'on ne manquera pas de porter à la Monnoye; si le contraire arrive, ou que nous dépensions notre argent dans les pays étrangers, une partie de notre or & de notre argent est certainement employée pour acquitter cette dette. J'ai pris assez de peine pour m'informer de l'argent & de l'or sorti du Royaume en 1723, & j'ai trouvé qu'il fut envoyé.

En Hollande	}	18107030 onces d'argent.
		255753 onces d'or.
Aux Indes	}	2143286 onces d'argent.
		119120 onces d'argent. fondu ou billon.

Peut-être que l'on en compte pour la Hollande qui n'y a pas été transporté, comme il arrive de plusieurs autres marchandises, & peut-être qu'il en a été porté aux Indes qui n'a pas été enregistré; mais une chose certaine, c'est que nous achetons quantité de matières d'or & d'argent & de pièces de huit pour les envoyer hors du Royaume, que ces pièces de huit coûtent 5 schel. 5 den. & quelquefois plus par once. Enfin, il y a lieu de croire que depuis trente ans nous n'avons point acheté de pièces de huit à leur juste valeur; sçavoir à 5 schel. 2 den. or, comme selon toute apparence, ces pièces de huit ne sont vendues en Hollande que 5 schel. 2 den. il y a lieu de croire que nous perdons quatre pour cent, sur tout l'argent transporté en Hollande, & il en est de même de l'or à proportion.

Je ne parle point de l'or & de l'argent envoyé en Norwege, en Suède, ni des matieres envoyées de là en Hollande, il y a lieu de présumer que ces matieres proviennent en grande partie de la fonte de notre argent monnoyé, toutes ces matieres sont envoyées en secret, afin d'en tenir l'origine cachée, il est impossible d'en deviner au juste la quantité, mais ce que l'on en connoît monte à deux millions sterl. cette année 1713, & il n'est pas probable que nous recevions une pareille somme de toutes les nations avec lesquelles nous commerçons. Nous ne recevons de billon en or & en argent que du Portugal & de l'Espagne, & depuis quelque tems de notre commerce de la mer du Sud, de la Jamaïque & de nos Colonies, ainsi j'ai bien peur que ce ne soit notre luxe qui dissipe cette prodigieuse quantité de nos espèces monnoyées.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

On me demandera peut-être la raison pour laquelle nous envoyons tant d'argent aux Hollandois, puisqu'il passe pour constant que nous leur vendons plus de marchandises que nous n'en achetons d'eux, suivant les registres de l'Inspecteur général de la Douane. Le commerce de la Hollande nous rend plus que celui de l'Espagne, & celui du Portugal pris ensemble; & si nous n'étions pas débiteurs des nations qui sont elles-mêmes débitrices de la Hollande, nous tirerions de l'argent des Hollandois, au lieu de leur en envoyer, même malgré le commerce de contrebande; mais comme nous achetons aux autres nations de prodigieuses quantités de merrain & bois de construction, de fer, de chanvre, de lin, de toiles, de soye, de baptistes, de dentelles de Flandre, de vins d'un prix excessif, de velours, de brocards, &c. nous payons tout cela aux Hollandois qui sont créanciers de ces nations. Pour éclaircir davantage cet article, je vais donner un

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

état du commerce de l'Angleterre avec les pays d'où nous tirons toutes ces marchandises que nous sommes obligés de payer argent comptant.

Un grand nombre de gros vaisseaux des Suédois & des Danois ayant été détruits durant leurs guerres mutuelles, ils étoient obligés d'avoir recours aux vaisseaux Anglois pour le transport de leurs marchandises; mais leurs guerres étant finies, ils se sont mis à construire beaucoup de vaisseaux, de sorte qu'ils vont bientôt être en état de se passer de nous. Nous devons nous attendre que la somme que nous leur payons sera bien plus considérable qu'elle ne l'est à présent. Quelques-unes des sommes que j'ai mises ici, ne sont que pour donner une idée générale de notre commerce, & je ne les garantis pas comme parfaitement exactes. Je ne crois pas que par les registres des Douanes, ni par aucun autre calcul, on puisse parvenir à rien de certain; mais je crois ne pas m'éloigner infiniment du vrai, à supposer, comme il y a lieu de le croire, que le commerce ne nous est pas plus avantageux maintenant, qu'il l'étoit les années précédentes. Je souhaiterois de tout mon cœur, que des personnes qui ont plus de loisir que moi, voulussent examiner à fond cette matière; elles rendroient un service signalé à leur patrie: je sçai qu'il y a des gens qui en sont beaucoup plus capables que moi.

Ce que nous payons à la Norwege pour bois de construction, &c. déduction faite de ce qu'elle achete de nous, peut être évalué à 130000 liv. st.

A la Suède, pour le fer, bois de construction, &c. 240000 liv. sterl.

A la Russie, pour chanvre, lin, toiles, cuirs, suif, potasse, merrein, &c. 400000.

Aux pays héréditaires de l'Empereur, pour toiles & autres marchandises qui nous viennent, soit de Prusse, soit de Suisse, & par Hambourg, Bremen, &c. 500000.

AVRIL.

1755.

1773

A la Flandre , pour dentelles , toiles & fil. 250000.

A la France , pour toiles & baptistes de Saint
Quentin , Cambrai , Valenciennes , &c. vins de *Avts*
Bordeaux , de Bourgogne , de Champagne ; étof- *économiques*
fes de soye , brocards , velours , &c. venus de Pa- *d'Angleterre*
ris , & quantité d'autres marchandises dont nous
sommes inondé. 500000.

Au Piémont pour soye torse , &c. 200000.

A quoi l'on peut ajouter pour l'argent dépensé
par nos Seigneurs dans leurs voyages en France ,
en Italie , en Allemagne , & celui qui s'envoie
aux mécontents qui vivent hors du Royaume ; plus
la dépense des Ambassades , &c. 100000 liv. &c.

Il est naturel de demander d'où nous pouvons
tirer de quoi payer des sommes si considérables ,
il y a lieu de croire que c'est en grande partie de
nos Colonies & de l'Irlande , les Seigneurs & Gen-
tilshommes Irlandois qui vont à Londres , tirent
de grandes sommes de leurs pays , où elles sont
portées par le commerce avec l'Espagne , le Por-
tugal , la France , la Flandre , la Hollande , à
quoi on peut ajouter les profits sur la vente des
marchandises des Indes Orientales , le profit du
commerce d'Afrique , qui consiste dans la poudre
d'or , & dans les Negres que nous vendons aux
Indes Occidentales Espagnoles : les profits du
commerce du Portugal & de l'Espagne ; mais j'ai
peur que ce dernier commerce ne nous soit pas si
avantageux que plusieurs se l'imaginent , si tout
cela ne va pas à la concurrence de ce que nous
payons , il faut que l'excédent soit pris sur l'or &
l'argent de ce Royaume.

N. B. Je n'ai point fait mention des nations qui
achètent autant de nos marchandises que nous
achetons des leurs , je ne crois pas non plus qu'il
soit nécessaire de parler de ce que peut être au juste
notre profit sur l'Irlande & les Colonies.

*Avis
à nos
d'Angleterre.*

Nous supposons que Thomas London fait seul tout le commerce avec ces nations, auxquelles nous avons de si grandes sommes à payer, il écrit à ses correspondans de Norwege, de Suède, de Russie, de Silésie, de Hambourg, de Breme, de Bruges, de Saint Quentin, de Cambrai, de Valenciennes, de Paris, de Piémont, de s'adresser à André Holdfalst, son correspondant d'Amsterdam, auquel en même-tems il en donne avis; il va à la place, il employe son courtier à trouver des Lettres de change, il s'accorde pour le tout avec Israël Mendes & d'autres, leur compte de l'argent, & prend leurs Lettres qu'il envoie en Hollande; c'est l'affaire d'Israël Mendes & des autres, de ramasser des pièces de huit ou des matieres d'or & d'argent pour envoyer en Hollande, afin d'acquitter leurs Lettres, c'est de cette façon que cette prodigieuse quantité de matieres d'or & d'argent sort d'Angleterre.

Je vais maintenant proposer comment par l'établissement de quelques nouvelles branches de commerce, je crois qu'on pourroit enrichir la nation de plusieurs centaines de mille livres sterlins par an.

Encourager les manufactures de belles dentelles, de velours, d'étoffes d'or & d'argent, se picquer de ne porter que des étoffes de nos manufactures, à l'imitation du feu Roi de France & de gens de sa Cour, qui ne portoient que des étoffes de France. 300000 liv. sterl.

Etablir la mode des belles mousselines, & autres manufactures des Indes, au lieu des baptistes, &c. de France. 200000.

Prohiber les toiles peintes de Hollande & d'Allemagne, & ne permettre que celles d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande. 100000.

Encourager la culture du chanvre & du lin dans nos Colonies, afin de nous passer de celui que nous tirons de Russie. 300000.

Etablir le commerce de la soye crue de la Chine, des machines à eau pour la tordre, par ce moyen nous nous passerons de la soye torse de Piémont, & nous pourrions vendre la soye torse aux Etrangers, aussi bon marché qu'aucune autre nation de l'Europe. 100000.

*Avis
économiques.
d'Angleterre.*

La culture de la soye encouragée dans la Caroline, la Pensilvanie & la Virginie, afin de nous passer de la soye de Piémont 100000.

Le travail du fer brut poussé avec plus de vigueur dans nos Colonies, & celui du fer en barre augmenté dans ce Royaume par l'établissement d'un plus grand nombre de forges, au lieu qu'à présent nous tirons tout notre fer de la Suède, &c. 100000.

Le trafic de fer en barre de nos Colonies avec le Portugal, l'Italie, les côtes d'Afrique & les autres parties de la Méditerranée, la Turquie & les Indes. 100000.

La potasse de nos Colonies, au lieu de celle de Russie. 100000.

Construire de gros vaisseaux comme les Suédois & les Danois, & transporter nous-mêmes une partie du bois de construction de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse, & de Terre-Neuve. 100000.

Maintenir en vigueur l'acte de navigation, qui oblige tous les vaisseaux qui vont à Gibraltar & en Portugal de venir mouiller en Angleterre, moyennant quoi ils y laisseraient leur argent & le transport des marchandises de nos Colonies ne nous coûteroit pas davantage qu'aux François depuis leurs nouveaux Réglemens. 400000.

Encourager la culture de la cochenille & de l'indigo, celle des cocoyers & plusieurs autres améliorations dans la Caroline & dans les îles qui produisent le sucre. 100000.

Fournir abondamment l'Angleterre, l'Ecosse

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

& l'Irlande de chanvre & de lin de nos Colonies, ce qui donneroit de l'occupation à un million de personnes qui n'ont rien à faire, à compter le salaire d'un ouvrier à un sol par jour, & trois cens jours ouvriers dans l'année. 125,000.

Lorsqu'on lit l'histoire des premiers établissemens de nos Colonies, on ne peut voir sans un grand plaisir le courage, la résolution & le zèle infatigable de nos ancêtres; quels éloges ne mérite pas l'illustre Duc, qui dans ce dernier tems a fait revivre leur exemple, quoique ses généreux desseins pour l'établissement de Sainte Lucie, n'ayant pas eu le succès désiré; la Nation lui doit une éternelle reconnoissance de son zèle & de son amour pour le bien public.

Dans ces premiers tems, il sortit de ce Royaume des sommes d'argent prodigieuses pour défricher la terre, établir des sucreries & des manufactures de tabac, acheter des Negres pour ces établissemens. Ces premiers habitans de nos Colonies engagèrent les fonds qu'ils y avoient pour trouver ici de l'argent, dont ils payoient un fort gros intérêt. Si nos peres ont pu exécuter de si grandes entreprises, que ne pourrions-nous pas tenter avec les facilités que nous avons? Ne vaudroit-il pas mieux placer là cet argent retiré de nos fonds de terres, que de le placer sur l'Etat, qui est accablé de dettes? La plupart de ces industrieux habitans des Colonies du tems de nos peres dégagerent leurs fonds des hypothèques dont ils étoient chargés; il n'y eut que les mauvais économistes, ou ceux qui se livrerent au luxe, qui laisserent cette charge sur leurs biens.

Il n'y a pas encore bien long-tems qu'un jeune homme emprunta dix mille liv. sterl. qu'il employa à acheter un fonds inculte à la Jamaïque, à le défricher & à avoir des Negres, au bout de dix ans il a payé ces 10000 liv. il a maintenant

son habitation quitte à lui , j'ai rapporté ces exemples pour faire voir ce que peut l'industrie.

On fait ordinairement monter de 190000 à 200000 le nombre des Negres employés dans nos Colonies , mettons-le à 150000 , & comptons que ce que nous retirons de nos Colonies , tant notre consommation , que ce que nous vendons à l'étranger & le profit de notre navigation peut valoir 2500000 liv. nos ventes à l'étranger avant le prodigieux accroissement de notre consommation montoient à la moitié de cette somme. Tout cela nous vient par le travail des Negres ; or , on pourroit employer encore autant de Negres à la culture de la soye , du chanvre , du lin , au travail du fer , de la potasse , & tirer par ce moyen des Colonies , encore une fois autant & plus de profit que nous n'en tirons par la culture du sucre & du tabac.

*Aut
économiques
d'Angleterre*

Nous devons compter pour quelque chose l'avantage qui nous reviendrait de l'augmentation du nombre des habitans de nos Colonies qui dépendroient de nous pour tout leur habillement , en supposant que nous les mettrions en état de s'en pourvoir : nous ne devons plus considérer ces habitans comme des pauvres & des vagabonds , mais comme des gens de fortune , nous gagnerions quarante fois plus à les fournir d'étoffes selon leur goût (& il est à remarquer qu'ils donnent dans tout ce qui a la plus belle apparence) que nous ne gagnons à présent à les fournir de haillons de cuir. Bien des gens subsistent de l'intérêt de l'argent qu'ils ont dans nos fonds , en les remboursant , on auroit la plus belle occasion d'en retirer un profit immense , ils seroient assurés de trouver un aussi gros intérêt de leur argent , que ceux qui prêtent aux premiers fondateurs des Colonies.

Ce qui donne aux Hollandois un commerce si étendu dans la Norwege , la Suède , la Russie , la Baltique , &c. c'est que ces pays ne sont pas

*Avis
économiques
d'Angleterre*

assez riches pour envoyer des vaisseaux acheter des marchandises dans les lieux mêmes qui les produisent, ils sont obligés d'acheter tout en Hollande, comme nos Marchands de campagne viennent acheter tout à Londres; voilà sur quoi est fondé le prodigieux commerce que font les Hollandois en épiceries, vins, eaux-de-vie, fruits, huile, marchandises des Indes Orientales & manufactures Angloises, dans toute la Baltique, la Pologne, l'Allemagne, &c. Nous pouvons nous former une idée de l'étendue de ce commerce, par la quantité prodigieuse de marchandises des Indes Orientales qu'ils débiterent; car indépendamment de leurs achats dans les Indes, qui excèdent les nôtres, ils s'accroissent à nos ventes de la moitié de nos marchandises, & tout cela est débité dans les pays dont j'ai parlé. Il en est à proportion de même de toutes les autres marchandises; la Hollande étant le magasin des productions du monde entier, qui de là sont répandues dans toute l'Europe. Tous les commerçans du monde sont débiteurs des Hollandois, l'argent leur est apporté de tous les coins de l'univers, & leur pays est la place de change de l'Europe.

Nous ne devons pas nous étonner de leurs succès, si nous considérons que chez eux une génération succède toujours à l'autre dans le commerce, ils s'appliquent perpétuellement à étendre leurs correspondances à cultiver de nouvelles branches de commerce, ils ont la réputation d'entendre plus finement les échanges qu'aucune autre nation du monde. Comme ils ont peu de fonds de terre, & que l'entretien des digues & des écluses, & les autres taxes emportent la plus grande partie des revenus des fonds qu'ils ont, ceux qui sont devenus riches par le commerce, ne laissent pas que d'être obligés de le continuer, sans quoi ils mangeroient leur capital, de là vient en partie leur

grande capacité , le fils profitant des lumières qui lui sont transmises par le pere. Il n'en est pas de même parmi nous , lorsqu'un commerçant est devenu riche , il se fait Gentilhomme de cam- *Arts
économiques
d'Angleterre.*
pagne.

Cet Etat situé si peu favorablement, d'une si petite étendue, qui ne produit aucune denrée pour transporter à l'étranger , environné de grandes villes, ses rivales dans le commerce, ménage si bien son commerce, & se conduit avec tant de prudence , de jugement & d'application , qu'il attire chez lui les marchandises du monde entier , dispose de la plus grande partie des productions du Portugal , de l'Espagne & du Détroit, qu'il débite dans la Baltique , à Breme , Hambourg , Lubeck , Danzig , &c.

Comme ils se sont fait une étude de porter leurs marchandises au meilleur marché possible , ils frètent nos vaisseaux , qui ont porté du merrain & bois de construction , & autres effets de nos Colonies au Détroit ; comme ces vaisseaux sont obligés de revenir ici , il n'en coûte pas aux Hollandois la moitié de ce qu'il leur en coûteroit de se servir des leurs. S'ils ne frétoient pas nos vaisseaux , les Hambourgeois & les autres fréteroient & ruineroient leur commerce. Les Hollandois achètent aussi nos draps & les débitent dans toute l'Europe par le moyen de leurs correspondans : malgré toutes ces difficultés , que les Hollandois ont à surmonter , ils ont mis un tel ordre dans leur commerce , qu'ils attirent l'argent de presque toute l'Europe.

N'est-il pas surprenant que nous qui avons un pays & des Colonies abondantes en toute sorte de productions beaucoup au delà de notre consommation , comme l'étain , plomb , cuivre , charbon , draps , sucre , tabac , &c. ne puissions pas payer avec cela ce que nous sommes obligés d'a-

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

acheter aux étrangers , & que nous soyons obligés de leur envoyer notre argent. Nous donnons de l'occupation à leurs pauvres , au lieu d'employer les nôtres , & par-là nous les mettons en état de nous exclure du commerce étranger , & nous avons le chagrin de voir que par les taxes exorbitantes qu'ils imposent à nos denrées , ils en rendent le transport si difficile , que c'est les prohiber en effet.

CONCLUSION.

Après que le Roi Guillaume eut déclaré la guerre à la France , il fallut faire passer en Flandre des sommes considérables pour l'entretien de notre armée , & l'on fut obligé d'y envoyer des matieres d'or & d'argent de ce Royaume. On songea alors à remédier au tort que nous faisoit l'achat des marchandises étrangères , & particulièrement celles de France ; on établit ici diverses manufactures , telles que celles des taffetas lustrés , des chapeaux , des glaces , du papier , du cuivre & autres. Charles II Roi d'Espagne étant mort , & le Roi de France ayant placé son Petit-fils sur le Trône , la mode des étoffes Françaises se répandit dans ce Royaume , où les nôtres seules avoient eu cours jusqu'alors , notre commerce en reçut un échec si considérable , qu'au lieu que nous recevions de l'Espagne une forte somme en espèces , la valeur des marchandises que nous y achetons excède maintenant celle de toutes les étoffes de laine que nous y vendons.

Il parut dans ce tems divers écrits des personnes que l'on avoit consultées sur les moyens de remédier à ces inconvéniens , on calcula , on visita les registres des Douanes. J'ai vu plusieurs écrits , qui à l'occasion du traité de commerce avec la France monstroient évidemment le tort que nous recevions , si ce commerce demeuroid sur le pied où il étoit.

Après la paix d'Utrecht & l'avènement du Roi Georges à la Couronne, notre commerce se trouva exposé à de plus grandes difficultés que jamais, le Czar & le Roi de Suède prirent des mesures pour que nous ne pussions tirer de leur pays les marchandises nécessaires à l'équipement des vaisseaux qu'au prix qu'ils nous auroient fixé, & seulement ce qu'ils nous en porteroient eux-mêmes dans leurs propres vaisseaux.

*Aviz
economics
d'Angleterre*

Les Lords chargés du département des Colonies & du commerce, cherchèrent alors s'il ne seroit pas possible de tirer toutes ces marchandises de nos Colonies, & consultèrent à cette occasion diverses personnes, du nombre desquelles on me fit l'honneur de me nommer, & je fus prié de mettre par écrit ce que j'avois dit là-dessus, je le fis, & j'envoyai des copies de mon écrit à divers Marchands de la Virginie & de la Nouvelle-Angleterre, les priant de l'examiner avec soin, & après leur approbation, je présentai mon Mémoire aux Mylords. J'y faisois voir par quels moyens nous pouvions tirer de nos Colonies la poix, le goudron & le fer, quel avantage ce seroit pour nous d'avoir toujours dans ces pays des cargaisons prêtes de merreim, de bois de charpente & de construction, & de charger ces bois dans de grands vaisseaux, tels que ceux des Danois & des Suédois; que le voyage de nos Colonies ici étoit aussi court & aussi commode que celui de Pétersbourg ou du Golfe Bothnique, qu'ainsi nous pouvions épargner les sommes considérables d'argent que nous payons pour cet article. Après que j'eus donné mon Mémoire, on me pria souvent de dire mon sentiment sur divers autres articles, c'est le fonds du traité précédent.

On assembla un Conseil extraordinaire où se trouverent le Secrétaire d'Etat & plusieurs autres personnes considérables, on y proposa le projet de cultiver dans les Colonies les choses nécessaires.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

à l'équipement des vaisseaux, & il y fut approuvé; on porta dans la Chambre des Communes un Bill, dans lequel on faisoit espérer la protection du Gouvernement à ceux qui formeroient des établissemens pour le chanvre, le lin & le fer brut, ce dernier article sur-tout exigeant de grandes dépenses: mais quoique cet objet intéressât de si près le bonheur & la prospérité de la nation, bien peu de gens comprirent l'embarras où nous étions pour l'équipement des vaisseaux, l'avantage qu'il y auroit d'être dans l'indépendance des étrangers à cet égard, la différence entre acheter argent comptant des étrangers les choses dont nous manquons, ou les recueillir dans nos Colonies, & l'avantage d'occuper plus d'un million de vagabonds, qui employent leur tems à corrompre les Citoyens industrieux, ou à roder dans tout le Royaume & à mandier de porte en porte: ainsi échoua un projet si favorable au bien public. Mais l'application continuelle des François à tourner tout à l'avantage de leur Etat, en particulier les dispositions de l'Edit du mois de Janvier 1726, ont fait espérer à plusieurs personnes qu'on voudra bien faire aussi quelque attention à notre commerce; je suis persuadé que si l'on considère les avantages qui reviendroient à ce Royaume des établissemens dont on a parlé, on ne laissera pas échapper l'occasion qui se présente de les faire approuver à la nation.

Quelques forges avoient été établies à grands frais, les entrepreneurs espéroient la protection du Gouvernement; mais comme elle leur a manqué, personne n'a songé à en établir d'autres, on n'a guère fait plus de progrès dans le reste: cependant diverses personnes avoient écrit dans les Colonies pour s'informer s'il y auroit espérance d'y pouvoir recueillir de la soye, du chanvre ou du lin, on a même envoyé la maniere de faire la

soye crue , on a reçu pour réponse que la Caroline , la Virginie , la Pensilvanie , le Mariland abondoient en muriers blancs , propres à nourrir les vers à soye , on a envoyé des échantillons de soye de ces pays , qui se sont trouvés presque de la même qualité que celle de Piémont.

*Avis
économiques
& Anglterre*

Il est évident qu'il n'y a pas de moyens plus efficaces pour faire pancher la balance du commerce en notre faveur , comme autrefois ; rien ne seroit plus digne de l'attention du Parlement , mais on ne doit rien attendre sur ce point des Marchands , qui pour l'ordinaire ne songent qu'à leurs affaires particulieres , pouvant s'enrichir par les moyens déjà en usage. Ils peuvent faire des fortunes immenses en nous inondant des marchandises étrangères , uniquement propres au luxe , pendant que par le même moyen la nation se consume & court à la pauvreté.

La plupart des Princes de l'Europe veillent depuis quelque tems avec tant d'attention sur leurs intérêts , que je suis étonné que cela n'ait pas excité notre émulation. L'Empereur & plusieurs Princes d'Allemagne , la Russie , la Suède , le Dannemarck , la Savoye , mais sur-tout la France , ont fait un grand nombre d'Edits pour le Réglement de leur commerce , & si quelqu'habile homme se donnoit la peine d'en extraire tout ce qui peut concerner nos manufactures & notre commerce , ce seroit un ouvrage très-utile à ceux qui sont chargés de nos affaires chez les étrangers.

Les soins qu'ont pris les Ministres de France pour le progrès des manufactures , & pour ramener tout au bien commun de leur nation , sont sur-tout remarquables. Des gens élevés dans le commerce , & qui auroient tourné toutes leurs vûes de ce côté-là , n'auroient sçu prendre des mesures plus justes & mieux concertées ; au contraire , il est rare parmi nous que quelqu'un en place veuille

*Avts
économiques
d'Angleterre.*

songer tant soit peu sérieusement à ces sortes de matieres. De là vient que les projets les plus utiles ont souvent été négligés, comme ne méritant aucune attention; plusieurs Réglemens des François pourroient nous servir de modèle, j'ai vû un Arrêt du Conseil d'Etat de France, pour permettre, sous de certaines restrictions, le transport direct des productions des Isles Françaises aux Ports d'Espagne, j'ai cru qu'il seroit bon de le transcrire ici, d'autant mieux que le même objet a été négligé parmi nous.

„ Le Roi voulant encourager de plus en plus le
 „ commerce des Isles Françaises de l'Amérique,
 „ s'est fait représenter l'Arrêt du Conseil d'Etat,
 „ du 20 Juin 1698, & les Lettres Patentes du
 „ mois d'Avril 1717, faites pour régler le com-
 „ merce des Colonies Françaises, & Sa Majesté
 „ ayant jugé qu'il seroit avantageux pour lesdites
 „ Colonies, de permettre le transport direct aux
 „ Ports d'Espagne des sucres & autres productions
 „ des Isles Françaises de l'Amérique: ouï le rap-
 „ port du Sieur Dodun, Conseiller d'Etat, Con-
 „ trolleur Général des Finances: Sa Majesté a per-
 „ mis & permet aux Marchands d'envoyer directe-
 „ ment des Isles Françaises de l'Amérique aux
 „ Ports d'Espagne les sucres de toute espèce
 „ (excepté les sucres bruts & les cassonades)
 „ comme aussi toutes autres marchandises du pro-
 „ duit desdites Isles Françaises d'Amérique: déro-
 „ geant en ce point au second & au vingt-sixième
 „ articles des Lettres Patentes du mois d'Avril 1717,
 „ en faveur des Marchands de ce Royaume seule-
 „ ment, la présente permission ne devant point être
 „ étendue aux habitans des Isles Françaises & des
 „ Colonies. Sa Majesté veut que les vaisseaux
 „ François qui porteront des marchandises direc-
 „ tement des Isles Françaises de l'Amérique aux
 „ Ports d'Espagne, soient obligés de retourner aux

AVRIL. — 1755. 185

„ Ports de France d'où ils ont fait voile , sous les
„ peines portées dans le second article des Lettres
„ Patentes de 1717. Sa Majesté veut pareillement
„ que les Marchands François qui seront inté-
„ ressés dans ce commerce soient obligés de pro-
„ duire au retour des vaisseaux en France , un état
„ des marchandises qu'ils ont pris aux Isles de
„ l'Amérique, muni du certificat des principaux
„ Officiers des Fermes, comme aussi un état des mar-
„ chandises débarquées en Espagne, muni du certifi-
„ cat du Consul de France , & ce sera sur la vérifi-
„ cation de ces états , ainsi certifiés , que les droits
„ du Domaine d'Occident seront acquittés. Fait
„ au Conseil d'Etat en présence de Sa Majesté. A
„ Marly le 27 Janvier 1726.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

Les Ministres de cette nation ont si fort à cœur
l'avancement du commerce , qu'ils ont envoyé
des personnes intelligentes & habiles dans les
principaux Etats commerçans de l'Europe, pour
examiner le Gouvernement & pour tâcher de pé-
néttrer les secrets de leur commerce. Un de ceux-
là , nommé M. Huet, a fait un Livre intitulé
le Commerce de la Hollande , où l'on trouve cette
observation remarquable : „ J'écris , dit-il , d'au-
„ tant plus volontiers sur le commerce , qu'il n'y
„ a pas de matière qui soit plus absolument igno-
„ rée en France , particulièrement par les gens en
„ place , soit dans le cabinet , soit dans les Cours
„ de Judicature , soit dans la Finance ; cependant
„ c'est une chose de si grande importance , que
„ j'ose assurer qu'il n'y en a pas qui mérite plus
„ l'attention du Gouvernement. Pour être con-
„ vaincu de cette vérité , il n'y qu'à considérer la
„ différence qu'il y a entre les Etats où le com-
„ merce fleurit , & ceux où il est négligé ; l'An-
„ gleterre & la Hollande qui font une grande fi-
„ gure en Europe , eu égard à leur situation , ont
„ sans cesse en vue le bien de leur commerce.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

Si cet Auteur avoit vécu de nos jours, il auroit sans doute applaudi, & avec raison à la conduite & au sçavoir du Conseil d'Etat & de la Chambre du Commerce de France, & ne nous auroit pas fait l'honneur de nous mettre à cet égard dans le même rang que les Hollandois.

Avant la guerre que fit le Roi Guillaume, notre consommation de vins étoit des vins de France, & les plus chers ne nous coûtoient pas plus de dix-huit à vingt livres sterlings par tonneau, le vin de Florence, qui étoit plus cher & plus rare, étoit généralement plus estimé, mais la prohibition des vins de France, en les rendant rares, les mit bientôt à la mode, & le Seigneur le plus aimable étoit celui qui faisoit le plus de dépense en vins de France. Ceux d'entre les Bourdelois qui pouvoient se passer de vendre leurs vins sur le champ, étant instruits de notre foible, se garderent bien de nous les laisser au même prix qu'avant la guerre, ils les portèrent jusqu'à quatre-vingts livres sterlings ou plus par tonneau, & quelques-uns de nos Marchands aimèrent mieux les prendre à ce prix que de les avoir à meilleur marché. Un jour que je représentois à un de ces Marchands la grande folie qu'il y avoit de nous faire faire de si mauvais marchés, il me répondit, que plus il achetoit cher à l'étranger, plus il gagnait sur ses compatriotes, les Seigneurs ne faisant point de cas d'un vin qui n'auroit pas coûté cinq ou six schelings la bouteille. Je crois cependant qu'on pourroit remédier à cet abus, car toutes les autres nations de l'Europe achètent ces vins la moitié meilleur marché que nous.

Le Gouvernement a souvent pris soin de corriger de pareilles extravagances, je ne parle pas seulement du prix excessif des vins, mais encore des modes ridicules, des riches étoffes de soye, des superfluités baptistes, des dentelles, des habits

de velours, modes qui ont passé des femmes aux Seigneurs & aux honnêtes gens.

Aviz

Le Roi Edouard III défendit par une Loi de porter des étoffes étrangères, & la Reine Elisabeth avoit si bien compris les mauvaises conséquences de ces modes étrangères qui ruinoient la Noblesse & la Bourgeoisie de son Royaume, qu'elle voulut commencer la reforme par elle-même, & ordonna à toute sa Cour de suivre son exemple.

*économique : 2
& Anglaterra*

Le soin que prit Louis XIV pour engager tous ses sujets à ne porter que des étoffes de manufactures de son Royaume, mérite encore d'être cité pour modèle : on ne pouvoit sans encourir son indignation paroître autrement à la Cour dans les jours des plus grandes cérémonies.

Sous le dernier Regne, on fit quelques bons Réglemens pour le commerce, on suspendit la levée des droits d'entrée sur plusieurs productions de nos Colonies, ces droits étoient cause que ces productions étoient envoyées en Hollande en entrepôt, & les Hollandois non-seulement n'avoient plus besoin de venir chercher nos marchandises, mais tiroient beaucoup d'argent de nous, tant pour le louage de leurs magasins, que pour les droits de commission.

On abolit aussi l'imposition qui étoit sur le bois de nos Colonies, ce qui fut un grand avantage pour notre navigation ; car lorsque nos vaisseaux vont à la Virginie ou aux autres Colonies, s'ils n'y trouvent pas une cargaison complète, ils l'achevent avec d'autres marchandises, des planches, du merrain & du bois de construction, moyennant quoi leurs voyages sont plus courts & plus fréquens, au lieu qu'auparavant ils étoient obligés de demeurer six, huit ou dix mois dans le pays, & pendant ce tems-là les vers rongeoient les vaisseaux.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

On régla le Tarif des estimations, chaque marchandise fut tarifée, ce qui n'est pas un avantage médiocre pour un commerçant de bonne foi; mais il reste encore bien des choses à faire pour faire pencher la balance de notre côté. Il faudroit sur-tout construire de grands vaisseaux comme les Danois & les Suédois; faire en sorte qu'il y eût toujours du bois de construction & du merrain prêt dans les Colonies, afin que les vaisseaux n'attendissent pas pour leur cargaison; encourager le travail du fer, la culture du chanvre & du lin, la manufacture de la potasse, la culture de la soye dans nos Colonies, de la Virginie, de la Caroline, de la Pensilvanie, du Mariland; agrandir nos plantations de sucre, trouver s'il est possible de nouveaux débouchés de commerce pour toutes nos marchandises des Colonies, à l'imitation des François. Nous pourrions aussi établir la culture du thé, augmenter celle du café, du cacao, de l'indigo, de la cochenille dans les endroits de nos Colonies qui sont propres à les produire. Le grand point seroit de commencer, le bon exemple ne manqueroit pas d'être suivi, si le Gouvernement entroit dans ces desseins & les suivoit avec fermeté, & que le luxe excessif dans lequel nous nous jettons fût reprimé, ce que nous épargnerions en marchandises étrangères, en tirant de nos Colonies l'équipement des vaisseaux, en cultivant assez de matériaux pour employer nos pauvres, tout cela monteroit à plus de deux millions sterlings par an.

Mais comme les particuliers ne hazardent point leurs fortunes dans de nouvelles entreprises, sans être assurés du secours & de la protection de l'Etat, nous ne devons espérer aucun succès, à moins que d'imiter les François, en assignant des fonds de terre à tous ceux qui veulent faire de nouveaux établissemens, leur fournissant aux dépens de

l'Etat des graines , des plantes & tout ce qui peut être nécessaire , & répandant à propos les graces & les faveurs les plus distinguées.

*avis
économiques
d'Angleterre.*

On dit qu'il y a trente ou quarante ans que nous tirions de nos Colonies environ quarante mille barriques de sucre par an , dont les deux tiers étoient vendus à l'étranger , mais les choses ont tellement changé depuis , qu'à peine vendons-nous la sixième partie de notre récolte. Les François en peuplant leurs Colonies de gens pauvres & industrieux , à qui ils ont distribué des terres & fourni des Negres , se sont emparés d'une partie de ce commerce , & nous devons craindre , si nous n'y prenons garde , qu'il ne nous reste plus d'autre avantage de notre sucre que d'en recueillir la quantité que nous en consommons.

Il y a grande apparence que les François veulent perfectionner de même leurs plantations de tabac du Mississipi , ce qui diminueroit le commerce que nous en faisons ; mais j'espère que l'industrie & la frugalité Angloise seront de nouveau excitées , & que le même zèle pour le bien des Colonies qui regnoit sous la Reine Elisabeth , va se ranimer parminous. Il faudroit distribuer aux particuliers les terres qui appartiennent à la Couronne dans les Colonies , à charge d'une rente modique , payable dans quelque tems. Je ne vois pas que la Couronne , ni la nation puissent en tirer un meilleur parti ; nous voyons que la Caroline , cette belle Colonie plus susceptible , à mon avis , d'amélioration qu'aucune autre , ne produit cependant guère que dans les mains de quelques particuliers , & court risque d'être envahie par les François , les Espagnols & les Indiens , faute d'une protection suffisante.

L'essentiel seroit de mettre un bon ordre dans ces entreprises , d'envoyer des personnes capables de les diriger , & de fournir l'argent nécessaire qui je

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

crois ne seroit pas fort considérable. En tout cas l'argent employé par la nation en cette occasion lui reviendrait bientôt avec usure. On peut attendre l'exécution de ces projets de notre gracieux Souverain & de son Parlement, & les siècles suivans béniront la mémoire d'un Prince si bienfaisant & si plein de zèle pour le bien de tout son peuple.

Après tout, il est presque impossible qu'aucune de ces entreprises réussisse, si le Gouvernement n'est dans une ferme résolution de les protéger; car toutes les choses nouvelles sont exposées à des obstacles, que des particuliers, sans le secours de l'Etat, surmonteraient trop difficilement. Ce qui s'est passé dans l'affaire de la poix & du goudron doit nous servir d'instruction. On fit dans les premières années des graces considérables à ce commerce qui lui procuraient des succès si heureux, que nous avions de ces marchandises, non-seulement ce qu'il en falloit pour notre consommation, mais encore pour en vendre beaucoup aux étrangers; dans la confiance que tout étoit fini, on retira ces graces; depuis ce tems, les Moscovites, les Suédois & les Norwegiens se sont refais de ce commerce; comme ils ont de fort gros vaisseaux, le fret leur revient à trois ou quatre schelings par barril moins qu'à nous. Nous sommes sur le point de perdre ce commerce, mais nous pouvons le conserver, soit en renouvelant l'exemption des droits sur notre goudron, soit en augmentant les droits sur le goudron étranger. On avoit accordé cette exemption depuis bien long-tems, sans qu'il y eût eu beaucoup de goudron fabriqué chez nous; mais la nécessité où se trouva le Gouvernement l'obligea d'engager des gens bien intentionnés à quelques tentatives dans les Colonies; on y envoya des personnes habiles pour y enseigner la manière de réussir, & l'art ne fut pas plutôt connu, que le manque d'occupation engagea bien des gens à s'y appliquer.

APPROBATIONS.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois d'Avril du *Journal Economique*, & je n'y ai rien trouvé dont l'impression ne puisse être utile.
A Paris ce 10 Avril 1755.

G U E T T A R D.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois d'Avril du *Journal Economique*, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression.
A Paris ce 16 Avril 1755.

R E M O N D D E S t e . A L B I N E .

Pièces contenues dans le mois d'AVRIL 1755.
du *Journal Economique*,

D es Phosphores.	page 3
<i>L'Economie champêtre, traduite du Latin du P. Vannier, Chant quatrième. Des trompeaux.</i>	36
<i>Mémoire sur les laines, qui a remporté le prix de l'Académie d'Amiens.</i>	75
<i>Projet d'établissement pour mettre en œuvre l'art de teindre à froid les toiles.</i>	91
<i>Lettre de M. Pajon de Moncets, Médecin de Paris, sur une nouvelle manière de guérir la phthisie.</i>	113
<i>Thermomètre, Baromètre, Girouette, Etat de la Seine & du tems en Mars 1755.</i>	123
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant ledit mois.</i>	125
<i>Thèse soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris. Le meilleur moyen pour ménager notre être & notre bien-être, c'est de vivre d'un régime simple & sobre, il conservera toujours notre corps dans un état sain & notre esprit dans un état libre.</i>	134

A V I S E C O N O M I Q U E S

D'ITALIE.

Sur le Commerce de Venise depuis 697 jusqu'en 1173. 132

DE HOLLANDE ET DU NORD.

*Suite de l'art de brasser. Propriété & salubrité de la
bière.*

154

D'ALLEMAGNE.

Sur l'insensibilité des membranes du cerveau.

162

De la putréfaction des corps animaux.

164

Economie de campagne.

166

D'ANGLETERRE.

Réflexions sur la balance générale du commerce.

168

JOURNAL ÆCONOMIQUE

OU

MÉMOIRES, NOTES ET AVIS
*sur l'Agriculture, les Arts, le Commerce,
& tout ce qui peut avoir rapport à la santé,
ainsi qu'à la conservation & à l'augmenta-
tion des Biens des Familles, &c.*

M A I. 1755.



A PARIS,

Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi
& du Châtelet, rue Saint Jacques.

M. DCC. LV.

Avec Approbations, & Privilège du Roi

LE Journal Œconomique a commencé
au mois de Janvier 1751, & la Table
de tout ce que contient chaque année se trouve
au Volume de Décembre.

L'on vend l'année 1751, 12 vol.	18 l.
L'année 1752, 12 vol. de même	18 l.
L'année 1753, 12 vol. de même	18 l.
L'année 1754, 12 vol. de même	18 l.

Les personnes qui veulent recevoir franc de port
chez elles à Paris, pendant le cours d'une année, à
commencer à tel mois qu'elles souhaitent, le pré-
sent Journal broché à mesure qu'il paroît, envoient
leur adresse chez l'Imprimeur, & payent en même-
tems dix-huit livres.

Pour six livres de plus on se charge de le faire
parvenir, franc de port, par la Poste, en quelque
lieu du Royaume que ce soit.

L'Editeur de cet Ouvrage reçoit de Londres régur-
lièrement chaque mois un ballot contenant les diffé-
rens Magasins d'Angleterre; on peut en s'adressant à
lui, profiter de ces occasions, pour avoir promptier-
ment & sûrement des impressions d'Angleterre. On
trouve chez lui,

Le Dictionnaire Anglois-François de Boyer, & François-An- glois par le même, 2 vol. in-4°.	30 l.
— Le même abrégé in-8°.	15 l.
Grammaire pour apprendre l'Anglois, par le même, in-12.	2 l. 10 s.
Almanach Historique de la Ville de Lyon & des Provinces du Lyonnais, Forez & Beaujolois pour l'année 1755.	2 l.
Il est in-8°. & dans le goût de l'Almanach Royal de Paris.	



JOURNAL ÉCONOMIQUE.

De la chaleur animale.

ON a dit dans l'un des Journaux précédens, que l'élément du feu par un attribut, qui semble n'appartenir qu'à lui seul, & qui est l'effet de son extrême fluidité, se distribue également dans tous les corps; & que les matieres les plus compactes, telles que le marbre & les métaux, de même que les plus rares, telles que la laine & les cheveux, ne sont dans un même milieu, l'air ou l'eau, ni plus froides ni plus chaudes les unes que les autres. C'est une vérité, dont le thermometre nous a instruits. Mais un phénomène plus surprenant encore, c'est que les créatures animées sont formellement exceptées de cette loi générale. L'homme, par exemple, considéré dans

*De la
Chaleur
animale*

Mai 1755,

N° 1 ij

4
L'état de santé, peut jouir constamment d'un degré de chaleur beaucoup plus considérable, que n'est celui de l'air qu'il respire.

*De la
Chaleur
animale.*

Ce degré de chaleur, tel qu'il se trouve communément dans les adultes, est de 92 du thermometre de Fahrenheit, selon Boerhaave & Arbuthnot que nous avons suivi dans notre Mémoire sur l'air (a); mais suivant les nouvelles observations du Docteur Martine, qui paroissent faites dans la plus grande exactitude, la chaleur absolue de l'homme va dans l'état ordinaire jusqu'au 97 à 98 degré du même thermometre, qui est à peu-près le 35 de celui de M. de Reaumur (b). La température de l'air, dans les saisons & dans les contrées les plus chaudes, n'est guères supérieure, quoiqu'elle puisse descendre jusques bien au-dessous du terme de la glace. Or selon les observations de Derham & de quelques autres Physiciens, le degré de la chaleur hu-

(a) Journal Économique 1753, pag. 10.

(b) Les divisions du Thermometre de Fahrenheit sont celles du Thermometre de M. de Reaumur, à peu de chose de près, comme 16 à 9. Mais celles de M. de Reaumur commencent à la congélation de l'eau, & celles de Fahrenheit trente-deux degrés au-dessous. Voyez la comparaison des Thermometres par le Docteur Martine.

maine n'est jamais altéré par ces variations de la température de l'air, à moins qu'elles ne deviennent excessives. Pour nous faire mieux entendre, supposons qu'un homme placé dans la zone torride, respire un air de 98 degrés de chaleur, aussi chaud par conséquent que sa température ordinaire, que nous avons dit tout à l'heure être au même degré : que cet homme vienne en France, & qu'il y arrive dans l'hiver dans un tems de gelée, où le thermometre marque zero, la température propre ne sera point changée, lorsqu'il respirera en France un air plus froid de 98 degrés, que celui qu'il respiroit sous la ligne.

Dans la supposition, il est évident que la chaleur naturelle ou animale de cet homme, est augmentée de 98 degrés, quoique sa chaleur absolue, ou spécifique, soit restée précisément la même : car on entend par le nom de chaleur animale une chaleur relative, dont les degrés sont déterminés, par l'excès de la chaleur propre d'un corps vivant & animé, sur la température du milieu dans lequel il vit. Ainsi, dans un air chaud de 40 degrés, par exemple, la chaleur propre ou naturelle du même homme ne feroit que de 58 degrés, parce que la différence de 40 à 98 n'est que de 58.

*De la
Chaleur
animale.*

Comme il n'est pas douteux, qu'en vertu de la loi générale de la communication de la chaleur, un corps, même animé, perd une partie de celle qu'il a, par son contact immédiat & continu avec le milieu qui l'environne, il s'ensuit que pour conserver toujours le même degré de chaleur dans ce milieu, supposé plus froid, il faut qu'il s'engendre incessamment dans le corps vivant, une quantité de chaleur égale à celle qu'il perd. Il n'en est pas de même d'un corps mort. L'absence du principe de vie emporte la privation du principe de chaleur. Ce corps ne jouit dans cet état, que du degré de chaleur commun au milieu ambiant. La température est pareille dans l'un & dans l'autre.

Ce n'est pas seulement dans l'homme, que l'on remarque ce principe génératif de chaleur. Il réside dans les autres animaux vivans, mais il n'a pas dans chaque espèce une égale activité. Ceux qui s'approchent de notre température, ou qui la surpassent par un excès de chaleur, sont pour cela appelés des animaux chauds; & l'on donne le nom de froids, à ceux dont la chaleur est fort au-dessous de la nôtre; parce que lorsque nous les touchons ils nous causent la sensation du froid. Mais le Docteur Martine a éprou-

vé, que parmi ceux-ci, il n'en est aucun qui ne soit un peu plus chaud, que le milieu dans lequel il vit (a). Les chrysalides (b), par exemple, ont un degré de chaleur, qui ne surpasse celle de l'air ambiant, que d'une ou deux divisions.

*De la
Chaleur
animale*

Cependant M. de Reaumur a trouvé qu'elles pouvoient supporter un froid du quatrième ou cinquième degré au-dessous de la congélation. On voit, dans la Relation du voyage au Nord, entreprise par nos Mathématiciens François, pour mesurer un arc du méridien, qu'en Laponie, ils furent fort incommodés d'une prodigieuse quantité d'insectes ailés, qui vivent dans un air assez froid, pour glacer l'esprit de vin. Les naturels du pays n'ont point trouvé d'autre moyen pour se délivrer de leur importunité, lorsqu'ils sont retirés dans leurs cabanes, que de les remplir d'une épaisse fumée, qui leur paroît moins insupportable que ces mouches.

Les abeilles, si distinguées des autres

(a) Essai sur l'Histoire naturelle & expérimentale des différens degrés de chaleur des corps. Chez Herissant, Paris 1751.

(b) On appelle ainsi les insectes, renfermés dans leurs nymphes ou peau, jusqu'à ce que de chenilles qu'ils étoient, ils passent à l'état de papillons.

infectes par leur industrie, & par leur maniere de vivre, ont aussi sur eux, selon le Docteur Martine, la prérogative d'une chaleur de plus de 97 degrés, & par conséquent égale à celle de l'homme. Nous avons remarqué ailleurs (a), que les poissons n'ont qu'un degré ou deux de chaleur, au-dessus de l'eau, qui est leur élément. Dans les huîtres & les moules, on trouve à peine quelque différence à cet égard. Les anguilles & les serpens sont à peu-près dans le même cas. Mais les grenouilles & les tortues de terre jouissent d'une chaleur plus forte, qui surpasse d'environ cinq degrés l'air, où elles respirent.

L'homme est presque dans la dernière classe des animaux chauds. Ainsi les quadrupèdes ordinaires, tels que les chiens, les chats, les moutons, les bœufs, les cochons, &c. élèvent le thermometre de Fahrenheit à cinq ou six divisions de plus, c'est-à-dire, aux degrés 103 ou 104. Les gros poissons, que l'on appelle *cetacés*, sont aussi chauds que les quadrupèdes. Le veau marin, selon les Relations de ceux qui ont voyagé aux Indes Orientales, a une chaleur sensible au

(a) Mémoire sur l'air,

toucher. M. Richer a trouvé, dans le sang du marsouin, une chaleur égale à celle des animaux terrestres ; l'épreuve a été répétée par le Docteur Martine, qui en fixe le degré à la cent deuxième division du thermometre, appliqué à la peau de cet animal. Dans la cavité de l'abdomen, cet instrument montoit un degré plus haut.

*De la
Chaleur
animale.*

Les oiseaux sont encore plus chauds que les autres animaux, de trois ou quatre degrés. C'est ce qui résulte des expériences du même Docteur, qui ayant placé des thermomètres dans les cuisses des canards, des oyes, des poules, des pigeons, des perdrix, a trouvé que la liqueur y montoit, depuis le degré 103 jusqu'au 107, & même jusqu'au 108 dans une poule qui couvoit. Pour revenir à l'homme, cet Auteur remarque, que la chaleur du sang dans les arteres & dans les veines est sensiblement la même, mais d'un degré supérieur à celle des viscères, ce qu'il attribue à la vitesse du mouvement de la circulation. La chaleur des entrailles surpasse à son tour celle de la peau, d'environ un degré ; différence, ajoute-t-il, beaucoup plus petite, que celle qui a été assignée par Newton & par le Docteur Hales, suivant lesquels elle se feroit pas moindre de 10 à 11 degrés.

De la
Chaleur
animale.

De même qu'un grand excès de chaleur dans le milieu ambiant, peut troubler l'économie animale jusqu'au point d'anéantir le principe de la vie ; de même aussi l'excès du froid extérieur peut faire diminuer par degrés, & détruire enfin totalement la chaleur naturelle de l'animal, d'où résulte aussi la mort (a). Ainsi la chaleur animale, ou naturelle, n'est inaltérable, par rapport aux divers changemens de température des corps environnans, que dans une certaine latitude ; au-delà de laquelle le sujet cesse de jouir d'une santé parfaite. La chaleur animale peut donc s'éloigner de l'état naturel, ou par l'augmentation, & par la diminution de son intensité.

Dans le premier cas, on l'appelle chaleur contre nature, ou chaleur malade. Elle est nécessairement accompagnée de

(a) Le Capitaine Willoughby cherchant en 1553. le chemin de la Chine par la mer septentrionale, fut arrêté par les glaces à Arfina en Laponie sous le soixante-neuvième degré de latitude, où il fut trouvé mort avec tout son monde l'année suivante. *Histoire de l'Académie des Sciences pour l'année 1749, pag. 5.* Les nouvelles publiques de 1753 annoncent le 18^e Janvier, à l'article de Vienne, que la rigueur de l'hiver dans cette Capitale de l'Autriche a été telle, que l'on a trouvé deux sentinelles mortes de froid à leurs postes.

l'élévation des fonctions. Nous recourrons encore aux observations curieuses du Docteur Martine, pour déterminer les quantités de ces sortes de chaleurs. Le Docteur Hales a cru que dans les fièvres violentes, la chaleur porte le thermomètre de Fahrenheit, au 136 degré & demi. Mais M. Martine ne pense pas qu'aucune créature vivante soit capable de porter un pareil excès. Boerhaave a vu mourir divers animaux dans un air de 146 degrés, mais en moins de tems, qu'il n'en auroit fallu, pour amener leur corps au point du 136 degré. Le thermomètre, mis dans la gueule d'un chien, qui venoit d'expirer, marqua le degré 0.

Hales & Arbuthnot, conduits par l'autorité de Boerhaave, ont soutenu que la chaleur naturelle du sang humain approchoit fort près de la coagulation. Mais le Docteur Martine a observé sur le même, & sur d'autres, que dans des fièvres, qui n'étoient pas violentes, la chaleur de la peau alloit jusqu'au 106 degré, & que celle du sang par conséquent, qui est, comme on l'a dit, supérieure de deux degrés, devoit être montée au 108 sans qu'il parut que l'on eût à craindre un pareil accident. Il ajoute qu'il n'y a point de chaleur bien plus forte que celle

*De la
Chaleur
animale.*

que peuvent supporter les animaux vivans, pour coaguler la sérosité du sang, ou le blanc d'œuf. Ces substances restent fluides, jusqu'au 156 degré du thermomètre. Il prouve, qu'une chaleur, approchante de celle-là, est insupportable à tout corps vivant; parce qu'outre les mauvais effets qu'elle produiroit sur les fluides, les nerfs ne seroient pas capables de l'endurer. D'un autre côté, les poissons ordinaires, & les animaux froids, peuvent être brûlés jusques à mourir, par une chaleur inférieure à celle de notre sang. Il cite pour exemple une perche, qui mourut en trois minutes, dans une eau échauffée au 96 degré. Il conclut, qu'il est rare que la nature porte la chaleur à un degré fort supérieur à celui de la température ordinaire; & il croit, que nous sommes incapables de supporter aucun excès considérable en ce genre, soit dans notre corps, soit dans le milieu qui nous environne.

L'excès de froid n'est pas si nuisible; ou ce qui est la même chose les degrés de la chaleur diminuée, que nous pouvons supporter, ont une plus grande étendue. On a trouvé des animaux roides de froid dans leurs retraites, ou ensevelis sous la glace, qui excités par des ponctions, ou par l'influence d'un air plus chaud, ont

rappelés à la vie. Il arrive souvent
 le nez, les mains, les pieds, &c. se
 ent sans que l'on en meure. On a vû (a)
 hommes tellement gelés, qu'étant
 ngés dans l'eau froide, on les en reti-
 t couverts d'une croute de glace. Mal-
 l'horreur de cet état, si l'on est se-
 ru à propos, on peut être bientôt
 bli. La chaleur, dans ces cas extrê-
 , est sans doute considérablement af-
 lie, mais on ne peut pas déterminer
 u'à quel point elle doit être diminuée,
 danger de mort prochaine. Il seroit
 mparablement plus difficile d'affir-
 r les causes physiques de toutes ces
 ations de la température des différens
 s des animaux que nous venons d'in-
 ter d'après les observations du Doc-
 Martine.

*De la
 Chaleur
 animale.*

On peut dire en général, que les ani-
 x les plus vigoureux sont aussi ceux
 jouissent d'une quantité plus considé-
 e de chaleur naturelle; & cette vi-
 r doit dépendre de la qualité des or-
 s, de leur structure, de leur mou-
 ent, &c. Mais le point le plus capa-
 de piquer notre curiosité, c'est de
 ir quelle est la cause de la chaleur

) Dissertation du Docteur Martine, p. 100
 v.

*De la
Chaleur
animale.*

intérieure qui s'engendre dans le corps d'un animal, à proportion du degré de froid qu'il éprouve à l'extérieur par le contact du milieu qui l'environne.

Cette question passe pour être si épineuse, que les plus sçavans Médecins & Physiciens sont d'avis, qu'elle n'a point encore été résolue d'une manière satisfaisante (a). Ainsi nous ne pouvons rien faire de mieux pour l'instruction de nos lecteurs, que d'exposer d'abord les principaux systèmes, que l'on a imaginé sur ce sujet.

Quoique les Anciens ayent bien sçu distinguer la chaleur animale, de la chaleur commune, en faisant abstraction, dans l'évacuation de la première, de la chaleur primitive qui précède la formation de l'animal, & qui ne cesse pas à la mort, tandis que la chaleur naturelle ou vitale dépend essentiellement de la vie de l'animal; cependant ils ne se sont pas mis en peine de déterminer les sources de cette chaleur animale, à l'exception de Galien, qui a décidé formellement, qu'elle ne dépend point d'un mouvement d'attrition. Dans ce sentiment, qui a été suivi par les Arabes, & qui a long-tems

(a) Voyez le Dictionnaire Encyclopédique, tom. 3, au mot *chaleur animale*.

né dans les Ecoles , on se contentoit d'expliquer la chaleur animale par un certain feu , ou foyer inné , allumé par l'esprit implanté , alimenté par l'humide radical , ventillé par l'air respiré (*a*) , &c. Il est fort éloigné aujourd'hui , de se contenter de ces mots vuides de sens , & qui ne présentent à l'esprit que de vaines subtilités. Il n'en feroit pas de même , si ce feu étoit regardé comme un agent physique & réel ; car il n'y a peut-être pas d'autre moyen , d'éclaircir la question qui nous occupe ; comme nous tacherons de le faire voir , après avoir discuté les opinions des modernes.

*De la
Chaleur
animale.*

Celle qui a été le plus généralement reçue dans le dernier siècle , a été introduite par les Chymistes , & n'est point encore absolument abandonnée. Elle attribue la chaleur animale à un mouvement intestin du sang , dont l'espèce particulière n'a pas été également déterminée , par les sectateurs de cette opinion. Les uns soutiennent que c'est une fermentation , les autres une effervescence , ou ébullition , &c. La saine Physique

) Hippocrate n'explique pas autrement la chaleur animale , qu'en la nommant un souffle de la vie , le principe de la vie , la nature même ; ce qui rend rien ,

*De la
Chaleur
animale.*

peut encore tirer parti de ce sentiment , en ramenant le mouvement , qui en fait le fonds , aux causes mécaniques de la production de la chaleur.

A cette hypothèse a succédé celle de Boerhaave , qui déduit la cause de la chaleur des animaux , des frottemens mécaniques de leurs fluides & de leurs solides , de l'agitation & du choc des parties qui composent ces fluides , les uns contre les autres , & contre les parois des vaisseaux , dans lesquels elles sont contenues. L'opinion de Boerhaave a été embrassée par Berger , Stal & autres habiles Physiologistes ; elle seroit encore dominante en Europe , si elle n'avoit été solidement réfutée par le Docteur Douglas , dans son essai sur la génération de la chaleur des animaux , imprimé à Londres en 1747 , traduit de l'Anglois , & mis à la suite des dissertations sur la chaleur par le Docteur Martine (a).

Le système du Docteur Douglas est très-ingénieux. Il a été prné , étendu & soutenu avec éclat dans les Ecoles de Médecine de Paris par M. de la Virolette (b). L'Auteur procède selon la métho-

(a) A Paris , chez Herissant rue Saint Jacques 1751.

(b) Voyez l'Encyclopédie à l'endroit cité.

de des Mathématiciens, par définitions, lemmes, théorèmes, scholies, &c. il peut se arriver par cette route plus directement & plus sûrement à son but, qui est de prouver, que la chaleur animale est produite par le frottement des globules du sang, dans les vaisseaux capillaires (a).

*De la
Chaleur
animale.*

Il établit sa proposition sur le raisonnement suivant : la chaleur animale doit être l'effet ou du frottement des fluides sur les solides, ou de celui des solides entr'eux, ou enfin d'un mouvement intestin des fluides, provenant de fermentation, d'effervescence, de putréfaction, &c.

Or la chaleur animale 1^o ne sçauroit être produite par le frottement des fluides sur les solides : cela est évident, dit le Docteur Douglas, par les phénomènes de la génération de la chaleur dans

(a) Les vaisseaux capillaires sont les dernières ramifications des vaisseaux sanguins. Le Docteur Douglas les suppose si petits, qu'un seul globule de sang ne peut, dans le cours de la circulation, les traverser sans un contact immédiat, un frottement, & un changement de figure : en sorte, que le diamètre d'un vaisseau capillaire doit être, selon le moins, moindre que le diamètre du globule qui le traverse, autrement il ne mérite plus ce nom, & sa définition fixée.

**De la
Chaleur
animale.**

les animaux , qui nous apprennent , que le mouvement du sang peut subsister avec beaucoup de vigueur , malgré l'abolition totale de la chaleur animale ; comme il arrive lorsqu'un animal vit dans un milieu d'une température égale à celle de son corps. C'est ainsi que des esclaves , appliqués dans les pays chauds à des travaux très-rudes , éprouvent une circulation rapide de leur sang. Dans un grand froid au contraire , quoique la chaleur animale soit très-forte , la vitesse de la circulation diminue. De plus , l'expérience a décidé , que l'agitation mécanique la plus violente ne sauroit exciter , ni dans le sang , ni dans aucune autre liqueur , le moindre degré de chaleur sensible. Enfin la variété du mouvement du sang , dans les différentes parties du corps , montre que ce mouvement n'est point la source de la chaleur animale. Il est certain , par exemple , que le sang se meut beaucoup plus vite dans les poumons que dans les doigts ; cependant dans un milieu d'une température égale à celle de l'homme , le thermomètre indique , dans les unes & les autres de ces parties , le même degré de chaleur ; d'où il suit , qu'en supposant même que la vitesse du mouvement du sang , dans les doigts , devint plus grande dans un tel milieu ,

cette augmentation de vitesse n'influerait en aucune manière sur la génération de la chaleur dans les doigts.

*De la
Chaleur
animale.*

2° La production de la chaleur animale ne peut être l'effet d'aucun mouvement intestin du sang. Le Docteur Douglas prouve cette seconde proposition, en remarquant que le mouvement intestin du sang des animaux est toujours uniforme, ou peu s'en faut, dans l'état de santé. La chaleur animale est au contraire sujette à de grandes variations, & son énergie est proportionnelle aux degrés de froid qui lui donnent l'existence. D'ailleurs, comme les mouvemens intestins produisent un changement total dans les corps sur lesquels ils agissent, si l'action du mouvement intestin du sang étoit réglée, selon les degrés de froid extérieur, la constitution de ce fluide seroit altérée, selon que ces degrés augmenteroient ou diminueroient. Or cela est démenti par l'expérience; car lorsqu'il s'engendre dans l'animal 80 degrés de chaleur, toutes les propriétés du sang sont les mêmes, tout comme s'il ne s'étoit engendré que 40, 20, 10, ou même aucun degré de cette chaleur.

3° La chaleur animale n'est produite par aucun frottement des solides entr'eux, si ce n'est celui des globules dans les

*De la
Chaleur
animale.*

vaisseaux capillaires. La preuve de cette proposition résulte de l'énumération de ces divers frottemens. Ils se réduisent à l'action des muscles, au mouvement des articulations, à celui des viscères, à la pulsation des artères, à l'oscillation des fibres, supposé qu'elle soit bien constatée, au choc des globules du sang entr'eux, & contre les parois des vaisseaux qui les contiennent, enfin au frottement des globules contre les parois des vaisseaux capillaires. Or tous ces frottemens, excepté le dernier, peuvent avoir lieu, lorsque la chaleur animale est forte, comme lorsqu'elle est foible ou même nulle. Mais à l'égard du frottement des globules contre les vaisseaux capillaires, sa quantité est exactement proportionnelle aux degrés de la chaleur animale, & par conséquent aux degrés de froid extérieur, qui correspondent à celle-ci, jusqu'à une certaine latitude; ce qui donne la solution entière & précise de ce mystère de la nature, qui avoit jusqu'ici paru impénétrable.

Que le frottement des globules du sang dans les vaisseaux capillaires soit proportionnel aux degrés de la chaleur animale; en voici la preuve. Le froid resserre les vaisseaux capillaires, dès lors les globules du sang sont embrassés d'au-

tant plus étroitement par les parois de ces vaisseaux, dont le diamètre est moindre que celui de chacun des globules. Ceux-ci de sphériques qu'ils étoient, deviennent ovales. Ainsi le frottement, & par conséquent la chaleur animale, augmente dans la même proportion que la compression des globules & la constriction des vaisseaux capillaires, causées par le froid extérieur. Mais cette génération de la chaleur doit avoir un terme, parce que plus un globule aura dégénéré de sa figure sphérique, en conséquence du resserrement des vaisseaux capillaires, plus il apportera dans la suite de résistance à ce changement; de sorte que le froid venant à augmenter, la vitesse du mouvement des globules diminuera de plus en plus, jusqu'à ce que la circulation & le frottement soient totalement cessés.

*De la
Chaleur
animale.*

Tel est le système du Docteur Douglas, qui plaît d'abord par sa conformité entière avec les phénomènes de la chaleur animale. Mais il est si solidement réfuté par M. Venel (a), qu'on ne sauroit maintenant le regarder que comme une ingénieuse chimère.

(a) Auteur de l'article compris sous le titre de Chaleur animale dans l'Encyclopédie.

*De la
Chaleur
animale.*

Cet Auteur observe 1^o qu'il est impossible de concevoir qu'un organe tel qu'un vaisseau capillaire, soit en même-tems relâché & resserré, froid & chaud. Or c'est ce qui suit évidemment du système que l'on combat. Car le même degré de froid, égal, par exemple, à celui de la congélation de l'eau, qui resserre le vaisseau capillaire dans un instant donné, doit le relâcher dans le même instant, puisqu'il rend ce vaisseau capable, par le frottement des globules qu'il embrasse, d'engendrer actuellement de la chaleur.

2^o Il n'y a ici nulle proportion entre l'effet & la cause; soit parce que le mouvement des humeurs est très-lent dans les vaisseaux capillaires, de l'aveu de tous les physiologistes; soit parce que ces vaisseaux sont une partie trop peu considérable de l'animal, pour échauffer sa masse toute entière.

Le Docteur Douglas a tâché de lever la première de ces difficultés, en disant que le défaut de vitesse du frottement dans les capillaires, est compensé par la grande étendue de sa surface; ce qui se voit, dit-il, par le nombre immense de ces vaisseaux & la petitesse excessive des globules. Mais on montre par l'expérience que cette compensation est imaginaire. L'étendue plus ou moins grande

de la surface frottée ne fait rien du tout à la production d'un certain degré de chaleur ; cela dépend uniquement de la rapidité de l'attrition. La chaleur excitée par le frottement lent d'une surface mille fois plus grande , n'équivaut point à celle qui seroit excitée par le frottement un peu plus rapide d'une surface mille fois moindre. Ainsi quelque grande que soit l'étendue de la surface intérieure des vaisseaux capillaires , quelque immense que soit le nombre des globules qui les traversent , si chacun d'eux n'est pas capable par son frottement lent d'exciter le degré de chaleur requis dans le corps d'un animal vivant , tous les globules ensemble ne le produiront pas ; de même que cent pintes d'eau tiède n'atteindront jamais au degré de chaleur d'une pinte d'eau bouillante.

*De la
Chaleur
animale.*

M. Venel prouve en second lieu que dans le système du Docteur Douglas , les instrumens générateurs de la chaleur , c'est-à-dire , les vaisseaux capillaires , sont une partie trop peu considérable de la masse ou du corps de l'animal qu'ils doivent échauffer. Car quand on supposeroit que la somme des capacités & de la masse des parois des vaisseaux capillaires , sont la moitié de la capacité totale du système vasculaire & de la masse

*De la
Chaleur
animale.*

générale des solides de l'animal ; ce qui est beaucoup plus qu'on n'est en droit d'exiger ; la chaleur engendrée dans ces vaisseaux devrait être double de la chaleur spécifique de l'animal , afin qu'il en résultât , dans l'animal supposé froid , un degré moyen entre cette privation absolue & la chaleur double du foyer qui le produit. Or on n'oseroit dire que la chaleur est dans les vaisseaux capillaires une fois plus grande que dans les veines , les artères & le cœur. Comme la peau n'est presque formée que par un tissu de vaisseaux capillaires , il suivroit de là qu'on devroit la regarder comme le siège principal de la chaleur animale ; ce qui est contraire à l'expérience : car la peau dans l'état ordinaire de l'animal , loin de jouir d'un degré de chaleur double de celui des viscères , est toujours moins chaude qu'eux , d'une ou deux divisions , comme on l'a ci devant observé d'après le Docteur Martine.

N'oublions pas une autre raison plus générale , que l'Auteur Encyclopédique oppose à la prétendue démonstration du Docteur Douglas. Elle consiste en ce que celui-ci n'a pas fait une énumération complète des différentes causes auxquelles on peut attribuer la génération animale , & n'a pas détruit par conséquent toutes

toutes les opinions, sur les débris des-
quelles il veut établir la sienne.

*De la
Chaleur
animale*

Reste donc à examiner si la chaleur animale ne pourroit point être expliquée par des principes différens de ceux que le Docteur Douglas a combattu avec tant de succès. On peut d'abord citer l'explication que le Docteur Mortimer a proposée en 1745 à la Société Royale de Londres (a), dans laquelle il déduit la chaleur animale d'une espèce d'effervescence entre les parties d'un soufre animal, qu'il suppose formé dans les humeurs des animaux, auquel il attribue le nom & les propriétés du phosphore d'une part, & de l'autre les parties aériennes contenues dans les mêmes humeurs.

L'effervescence, dit-il, vient d'un mouvement excité dans les fluides, soit en les mêlant ensemble, soit en y joignant des sels & des poudres de différente espèce. C'est ainsi que les dissolutions de quelques métaux dans l'eau forte produisent une chaleur violente, & donnent de la flamme, & que les huiles aromatiques, ou les huiles par expression, mê-

(a) Voyez sa Lettre à M. Folkes, Président de la Société Royale, insérée dans le Recueil des Dissertations du Docteur Martine sur la Chaleur.

lées aux acides minéraux , s'enflamment avec explosion.

*De la
Chaleur
animale.*

Comment cela arrive-t-il ? Le feu ne venant point du dehors, doit être caché & sans action dans les parties du mélange. Nous sçavons d'ailleurs par l'expérience qu'il y a beaucoup d'air emprisonné & privé de son ressort dans les solides & dans les fluides. Il ne faut plus qu'une action qui mette en liberté les particules de ce dernier élément, car le feu ne peut agir sans le secours de l'air. Les particules de l'air ayant repris leur élasticité, mettent le feu en mouvement, mais n'excitent point d'incendie, à moins que le feu ainsi agité ne rencontre quelques matieres sulphureuses & inflammables. Le soufre animal, dont le phosphore des Chymistes est composé, possède mieux qu'aucun autre cette qualité; car il s'enflamme dès qu'il est exposé à l'air pendant quelques minutes.

Le Docteur Mortimer ajoute, que tous les animaux contiennent plus ou moins de ce phosphore; ce qu'il prétend prouver par la lumière que jettent plusieurs insectes, quelques poissons, les gouttes agitées d'eau de mer, le poil des quadrupèdes lorsqu'on le frotte, &c. d'où il conclut qu'étant certain d'un autre côté que les liqueurs animales renferment de l'air, il ne faut que rassembler ces parties sul-

phureuses & aériennes, pour exciter & pour entretenir la chaleur animale. De ce mélange il résulteroit même assez souvent des embrasemens funestes, sans les humeurs aqueuses qui abondent dans les animaux, & dont l'excès s'oppose à l'inflammation. Ainsi le cœur & les artères sont les instrumens générateurs de la chaleur dans cette opinion, non par le frottement qui résulte de la circulation, mais par le mouvement intestin, ou par l'effervescence que cette circulation donne aux parties qui composent la masse des liqueurs animales.

*De la
Chaleur
animale,*

Pour peu qu'on réfléchisse sur le système que l'on vient d'exposer, on comprendra aisément que les preuves sur lesquelles il est appuyé, n'ont aucune solidité. L'existence du phosphore & la liberté de l'air dans le corps animal sont deux suppositions gratuites & même contraires à l'expérience. L'induction que le Docteur Mortimer tire des animaux qui luisent dans l'obscurité, prouve seulement qu'une certaine disposition du corps animal peut mettre en jeu les rayons de la lumière; mais 1^o il n'est pas sûr que la lumière & le feu soient une même substance (a); 2^o il y a bien loin de ces

(a) Voyez ce qui a été dit sur ce sujet dans le Journal de Février de 1754.

*De la
Chaleur
animale.*

les animaux , qui nous apprennent , que le mouvement du sang peut subsister avec beaucoup de vigueur , malgré l'abolition totale de la chaleur animale ; comme il arrive lorsqu'un animal vit dans un milieu d'une température égale à celle de son corps. C'est ainsi que des esclaves , appliqués dans les pays chauds à des travaux très-rudes , éprouvent une circulation rapide de leur sang. Dans un grand froid au contraire , quoique la chaleur animale soit très-forte , la vitesse de la circulation diminue. De plus , l'expérience a décidé , que l'agitation mécanique la plus violente ne sauroit exciter , ni dans le sang , ni dans aucune autre liqueur , le moindre degré de chaleur sensible. Enfin la variété du mouvement du sang , dans les différentes parties du corps , montre que ce mouvement n'est point la source de la chaleur animale. Il est certain , par exemple , que le sang se meut beaucoup plus vite dans les poumons que dans les doigts ; cependant dans un milieu d'une température égale à celle de l'homme , le thermomètre indique , dans les unes & les autres de ces parties , le même degré de chaleur ; d'où il suit , qu'en supposant même que la vitesse du mouvement du sang , dans les doigts , devint plus grande dans un tel milieu ,

& comme emprisonné dans les molécules des corps, jusqu'à ce que sa vitesse ou son volume, augmentés par quelque nouveau mouvement ou par un feu étranger, lui donne le moyen de se remettre en liberté. Tous les corps ne contiennent pas une égale quantité de ce feu inactif, & par conséquent tous les corps ne sont pas également inflammables.

*De la
Chaleur
animale.*

Il n'est pas douteux, que les parties solides & fluides des animaux ne contiennent beaucoup de principes inflammables (a); c'est là le foyer & la source de

(a) Il est aisé d'en fournir les preuves. La graisse qui se trouve en grande abondance dans les animaux chauds, est une liqueur huileuse, séparée du sang par les glandes de la membrane adipeuse : l'expérience commune fait voir que cette substance est d'une nature fort combustible. La lymphe, la bile & le sang contiennent aussi beaucoup de feu; ces humeurs étant séchées, si vous les approchez du feu, elles s'enflammeront comme l'esprit de vin, & seront réduites en cendres. A l'égard des sels qui sont contenus dans les animaux, quoiqu'ils ne soient pas par eux-mêmes d'une nature inflammable, néanmoins ils contribuent souvent à exciter la flamme, comme il paroît dans les fermentations chymiques. M. Homberg a observé dans l'Histoire de l'Académie des Sciences 1712 & 1713, page 13 & suiv. que tous nos membres abondent en huile fétide & en sels volatils, &

*De la
Chaleur
animale.*

vaisseaux capillaires. La preuve de cette proposition résulte de l'énumération de ces divers frottemens. Ils se réduisent à l'action des muscles, au mouvement des articulations, à celui des viscères, à la pulsation des artères, à l'oscillation des fibres, supposé qu'elle soit bien constatée, au choc des globules du sang entr'eux, & contre les parois des vaisseaux qui les contiennent, enfin au frottement des globules contre les parois des vaisseaux capillaires. Or tous ces frottemens, excepté le dernier, peuvent avoir lieu, lorsque la chaleur animale est forte, comme lorsqu'elle est foible ou même nulle. Mais à l'égard du frottement des globules contre les vaisseaux capillaires, sa quantité est exactement proportionnelle aux degrés de la chaleur animale, & par conséquent aux degrés de froid extérieur, qui correspondent à celle-ci, jusqu'à une certaine latitude; ce qui donne la solution entière & précise de ce mystère de la nature, qui avoit jusqu'ici paru impénétrable.

Que le frottement des globules du sang dans les vaisseaux capillaires soit proportionnel aux degrés de la chaleur animale; en voici la preuve. Le froid resserre les vaisseaux capillaires, dès lors les globules du sang sont embrassés d'au-

tant plus étroitement par les parois de ces vaisseaux, dont le diamètre est moindre que celui de chacun des globules. Ceux-ci de sphériques qu'ils étoient, deviennent ovales. Ainsi le frottement, & par conséquent la chaleur animale, augmente dans la même proportion que la compression des globules & la constriction des vaisseaux capillaires, causées par le froid extérieur. Mais cette génération de la chaleur doit avoir un terme, parce que plus un globule aura dégénéré de sa figure sphérique, en conséquence du resserrement des vaisseaux capillaires, plus il apportera dans la suite de résistance à ce changement; de sorte que le froid enant à augmenter, la vitesse du mouvement des globules diminuera de plus en plus, jusqu'à ce que la circulation & le frottement soient totalement cessés. Tel est le système du Docteur Douglas, qui plaît d'abord par sa conformité entière avec les phénomènes de la chaleur animale. Mais il est si solidement réfuté par M. Venel (a), qu'on ne sçaura maintenant le regarder que comme ingénieuse chimère.

*De la
Chaleur
animale.*

(a) Auteur de l'article compris sous le titre de *Chaleur animale* dans l'Encyclopédie.

*De la
Chaleur
animale.*

cet article , qu'en donnant un extrait abrégé de ces traits curieux , dont le Docteur Mortimer a fait usage dans sa Dissertation sur la chaleur animale. Ils ont été recueillis par M. Rolli , dont l'ouvrage se trouve traduit à la suite de la même Dissertation.

La Comtesse Cornelia Bandi (a) , âgée de 62 ans , ayant passé la journée aussi-bien qu'elle avoit coutume , se trouva le soir , après son souper , pesante & comme stupide. Elle se coucha , & après avoir passé trois heures à s'entretenir avec sa femme de chambre , & à faire quelques prières , elle s'endormit. On ferma la porte de sa chambre , & on l'y laissa seule à l'ordinaire.

Le lendemain , la femme de chambre étant entrée le matin , trouva le cadavre de sa maîtresse dans un état déplorable. A quatre pieds de distance du lit , il y avoit un amas de cendres & deux jambes entières depuis le pied jusqu'au genou couvertes de leurs bas. Entre ces jambes étoit la tête de la Dame , dont le cerveau , la moitié du crâne & le men-

(b) Cette histoire est tirée d'un ouvrage Italien de M. Joseph Bianchini , Chanoine de Verone.

on étoient réduits en cendres, parmi lesquelles on trouva trois doigts noircis. Tout le reste avoit été pareillement consumé, & il n'en paroissoit d'autre vestige que des cendres, chargées d'une humidité rassis & fétide; l'air de la chambre étoit impregné de fuye; une petite lampe posée sur le pavé parut couverte de cendres, mais sans huile; deux chandelles mises dans leurs flambeaux avoient conservé leur coton tout entier, quoiqu'il y eût plus de suif; le pied des flambeaux étoit un peu humide. Le lit n'étoit point endommagé; le dérangement des tapis & des couvertures témoignoit, que la Comtesse étoit sortie de son lit, lorsqu'elle s'étoit sentie atteinte par le feu. Tous les meubles, compris le lit, étoient couverts d'une fuye humide, couleur de sang, qui avoit pénétré dans les commodes & armoires, jusqu'à gâter le linge; toute fuye s'étoit même répandue dans la cuisine voisine, & avoit laissé son impression sur le mur & sur les ustenciles qui s'y trouvoient. Plusieurs chiens auxquels on présenta du pain, couvert de cette écume, ne voulurent point en manger. Dans la chambre qui étoit au dessus, on aperçut au bas des fenêtres une humeur jaunâtre, grasseuse & malpropre;

*De la
Chaleur
animale.*

*De la
Chaleur
animale.*

on y sentoît une odeur désagréable & insolite, & l'on y voyoit voltiger la fuye. Cette mauvaise odeur gagna aussi les chambres attenantes, & le pavé de la chambre principale se trouva couvert d'un enduit gluant & si tenace, qu'on ne pouvoit le nettoyer.

M. Bianchini rapporte la cause de cet accident à un éclair, qui auroit pénétré par la cheminée & par les fentes des fenêtres, sans faire aucun bruit. Mais il y a bien plus d'apparence qu'il faut l'attribuer à l'inflammation subite des parties sulfureuses, contenues dans les viscères de cette Dame. Le fait suivant rapporté dans les Actes de Médecine de Copenhague, année 1673, semble le démontrer.

Une pauvre femme à Paris, s'étant accoutumée pendant trois ans, à ne prendre presque autre chose que de l'esprit de vin, son corps devint si combustible, qu'étant une nuit couchée sur une paille, elle fut réduite en cendres, excepté le crâne & les extrémités des doigts.

On lit un fait semblable dans un livre de Jean Henri Cohausen, imprimé à Amsterdam en 1717, intitulé *Lumen novum phosphoris accensum*. Cet Auteur raconte qu'un Gentilhomme, ayant bû une

MAR. — 1755. 35

ande quantité d'eau-de-vie , vomit des
mmes , & en fut consumé.

Le Recueil de M. Rolli contient encore
utres relations de personnes brûlées
r des accidens pareils. Nous y ren-
oyons.

*De la
Chaleur
animale.*

*On donnera un Mémoire sur l'eau dans
Journaux prochains.*

ÉCONOMIE CHAMPÊTRE,

Poëme traduit du latin du P. Vaniere.

CHANT CINQUIÈME.

Des Arbres.

Ans m'arrêter davantage , je vais par-
ler du plant des bois , de la culture
s arbres fruitiers , des chênes qui cou-
ent les montagnes , & de l'olivier qui
ibellit les collines. Il ne faut qu'un tra-
il assidu & de l'argent pour venir à
ut des autres choses ; mais il faut du
ns avant que les arbres rapportent du
it , & qu'un chêne couvre le champ
ses rameaux. C'est pourquoi si vous

*Economie
champêtre ,
poëme du P.
Vaniere.*

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

souhaitez trouver de l'ombre dans vos terres, ou cueillir quelque fruit sur vos arbres, fruit qui est toujours le plus agréable, ne tardez pas à planter. Choisissez quelque sauvageon qui vous rapportera d'excellens fruits en abondance, lorsqu'il aura été greffé.

Prêtes-moi ton secours, illustre *Lamoignon* (a), & aides-moi à instruire le rustre ignorant. Fais part au public des écrits sur les plantes que tu conserves dans ton cabinet, & que ton pere a fait pour le bien général de tous les hommes. Qu'est-ce qui ignore que ce pere respectable s'occupoit quelquefois des soins de l'agriculture, dans le tems même qu'il tenoit en main les rênes du Barreau & la balance de Themis. Ce nouveau *Salomon* connoissoit depuis l'hyssope jusqu'au cèdre; il sçavoit également gouverner les arbres & le peuple; il se délassoit des fatigues de la ville par les travaux de la campagne. De nouveaux soins, de nouveaux travaux servoient de repos à ce grand homme; pendant le tems des vacances où le cours des procès étoit interrompu, il s'amusoit à écrire sur tout ce qui peut embellir les campagnes. C'étoit

(a) Premier Président du Parlement de Paris.

Enfin qu'après avoir enchaîné le tems par la science des loix, il consacroit encore son repos à la postérité. Mais ce qui fait plus d'honneur à son jugement, c'est que ses Arrêts servent de modèle à ceux qui rend le Parlement, & qu'ils tracent la conduite qu'on doit tenir dans les affaires les plus épineuses & dans les cas où le droit est douteux. Pour nous, nous suivons les préceptes qu'il a donnés pour la culture des arbres dans ses jardins de ville.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Nous commencerons cependant par parler de l'olivier qu'il a passé sous silence. *L'olivier.*

Quoique les feuilles de cet arbre sont fort pâles, il attire néanmoins, infiniment à tous les autres, le regard du cultivateur intéressé, soit qu'il se flatte l'espérance avec ses fleurs qui pendent en maniere de grappes, soit que les branches noirâtres soient courbées sous le poids du fruit qu'elles portent. Le terrain le plus propre pour l'olivier est celui qui est exposé au midi, qui n'est ni trop maigre ou trop sablonneux, ni trop humide & dont la terre est trop forte. Après avoir fouillé des fosses, mettez-le en terre pendant l'hiver. Vous n'irez pas bien loin à trouver de ces jeunes plants; transférez-vous sur la colline voisine, ils sont ordinairement au pied d'un olivier qui pousse

des rejettons, ils croissent à l'ombre de leur pere qui leur fournit lui-même la racine.

*Économiste
champêtre
poème du P.
Vanigre.*

N'allez pas cueillir vos plants sur un arbre trop vieux ; cette tige que vous arrachez affoiblit un tronc déjà affoibli par les années. Empêchez les troupeaux de ronger ces jeunes boutures, vous pouvez leur consacrer quelque vieux olivier qu'il faut renouveler ; alors coupez-le par le tronc, & conservez les rejettons que vous voulez élever.

Le laboureur leve ces plants enracinés dès les premiers froids de l'hyver ; il leur entortille la tête avec de la boue & de la mousse verte, de peur que la gelée ne les frappe trop fort & ne les fasse périr.

Plantez vos oliviers sur la pente d'une colline exposée à un bon vent ; mettez-les dans des trous fort espacés entr'eux, afin que lorsque l'olivier grandira, il puisse étendre ses rameaux de tous côtés. Celui qui s'élève seulement en l'air en formant une espèce de cône, ne porte pas beaucoup de fruit, il ne sert qu'à donner de l'ombre avec ses feuilles.

Le tronc sera assez élevé pour que les troupeaux ne puissent pas atteindre aux branches & en manger les feuilles. Voyez les chevres qu'on met paître au milieu

es oliviers pendant les grandes chaleurs, les s'élevent sur leurs pieds & allongent leur col pour attrapper les branches. Prenez de l'eau dans laquelle vous aurez fait tremper du fumier, arrosez-en la tête de l'arbre ; cette liqueur puante mettra à l'abri de pareilles insultes un arbre qui ne se défendoit pas assez par sa propre amertume.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Si l'olivier trop foible est agité par les vents & se plie trop facilement, plantez côté un chêne qui le soutiendra, qui le fera monter droit, & qui le fera résister aux souffles impétueux des vents du midi & du nord. Lorsque la pluie aura amolli la terre, labourez autour de l'olivier, & passez la charrue dans le champ entier. Avec ces précautions l'arbre viendra bien croître lentement, mais il durera des siècles. C'est ainsi que les productions de la terre qui doivent passer à l'immortalité, ne sont pas enfantées tout-à-coup ; elles croissent que peu à peu, & il faut bien des années pour les perfectionner. De même la terre produit en peu de tems les pommiers & les poiriers ; mais lorsqu'elle se propose de faire transmettre à la postérité ses bienfaits, elle se presse pas ; l'arbre n'étend ses racines qu'après que le tronc s'est fixé par de profondes racines.

Économie champêtre poëme du P. Vaniero. Si l'olivier est fort jeune, & qu'il com-
mence à rapporter du fruit, n'allez pas
briser ses branches tendres avec de lon-
gues gaules ; cueillez seulement avec la
main tous les fruits auxquels vous pour-
rez atteindre. Quand il sera plus fort, &
qu'il sera en état de supporter quelques
coups, abbattez les olives en frappant
sur les branches obliquement, mais ne
frappez pas directement sur l'arbre. Re-
cevez sur des toiles les olives qui tombe-
ront, & le soir vous les secouerez à l'op-
posite du vent de la même manière qu'on
vanne le bled.

Variété des arbres. Mais je ne m'apperçois pas qu'en m'é-
tendant trop sur la culture d'un seul ar-
bre, j'oublie de faire mention des autres.
Appliqué aux soins que demande l'olivier
qui croît dans ma patrie, je ne vois pas
que j'ai de vastes forêts à parcourir ; qu'il
y a une multitude de plantes dont je dois
enseigner la manière de les tailler, ou de
les greffer pour les rendre fécondes. Les
unes sont seulement remarquables par
leurs fleurs qui exhalent une douce odeur ;
les autres ne sont utiles que par l'ombre
qu'elles jettent avec leurs branches ; enfin
celles qui sont destinées à des usages plus
nécessaires, portent des fruits en abon-
dance. Je parlerai de toutes ces espèces
de végétaux, parce qu'on peut les culti-

er dans le climat heureux que nous ha-

Economie

Je parlerai d'abord de la forme des fo-
 ts, & de la maniere de les semer. Le
 us bel ornement d'une maison de cam-
 agne, c'est d'avoir un bois où il y ait
 beaucoup d'ombre par la grande quantité
 es arbres.

*champêtre ,
 poëme du P.
 Vanier.*

Des forêts.

Autrefois les François respectoient les
 rêts, & dans le tems même que leur
 ys pouvoit à peine fournir à leur sub-
 stance, ils aimoient mieux quitter leur
 trie & se transporter dans d'autres con-
 ées, que de chercher à se faire vivre
 coupant leurs forêts. Maintenant ce
 ème respect ne suspend plus notre ha-
 e : à peine un chêne est-il déjà grand
 e nous l'abbattons avant qu'il parvien-
 à sa vieillesse, à moins que ce chêne
 soit sur des montagnes inaccessibles,
 qu'il ne soit défendu par sa propre si-
 ation. S'il nous reste encore quelques
 rêts qu'aient planté nos peres, elles sont
 éclaircies, qu'elles ne nous garantissent
 us des rayons du soleil pendant l'été,
 es ne cachent plus leur tête dans les
 es, comme dans le tems que le vul-
 ire adoroit des troncs qu'il regardoit
 mme sacrés. Nous voyons seulement
 elques bois renouvelés sur de vieilles
 aches, & lorsque les branches ont qua-

*Économis-
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

tre lustres ; on les coupe pour se chauffer ; à peine peuvent-ils servir d'asyle aux lièvres , eux qui servoient autrefois de retraites aux ours & aux daims timides. Que deviendra donc la beauté de la campagne , s'il y manque des bois ; si l'on est obligé malgré soi de garder la maison , lorsque le soleil brûle tout par son ardeur pendant la canicule ; si l'on ne peut pas se reposer à l'ombre d'un chêne , & y réparer ses forces par un doux sommeil ; si l'on ne peut pas y goûter le frais pendant les chaleurs de l'été ; si à la faveur du silence des bois & du ramage des oiseaux qui l'habitent , l'on ne peut plus composer des vers , dont les mots viennent comme d'eux-mêmes s'arranger dans la mesure.

Prenez donc quelque soin pour votre postérité ; semez des chênes. Si vous êtes déjà vieux , & que vous ne puissiez plus espérer un avenir fort long , ni voir croître vos arbres dans leur juste hauteur , vous aurez au moins la satisfaction de considérer de jeunes arbrisseaux se couvrir de verdure , élever peu à peu leur cime dans les airs , & servir de retraite au rossignol qui au printems vous réjoüira par ses accens. Si l'image d'une forêt naissante ne vous touche pas , n'oubliez pas au moins vos enfans ; & si vous ne

ongez pas à vous, pensez au moins à venir.

Economie

O jeunesse aimable qui êtes engagée *champêtre*,
rec moi dans la règle de *Loiola*, s'il *poème du P.*
Vaniero.

'étoit permis de vous rétablir ce bois
e j'ai arrosé de mes larmes, lorsqu'on
détruisit, je serois le premier à y tra-
viller; je serois soulagé dans ma peine,
sçachant que je prépare quelque plai-
à ceux qui me succéderont. Après
oir fait labourer trois ou quatre fois les
amps qui sont auprès de notre maison
côté que vient le vent du Nord, j'y
ois semer du gland. Aussitôt que l'arbre
mmenceroit à sortir de terre, & à
oir sa pointe ornée de quelques feuil-
, j'empêcherois les troupeaux d'abor-
cet endroit, & j'y laisserois croître
ifféremment toutes sortes d'herbes.

Quand le jeune plant commenceroit à
isser quelques branches, je sarclerois
tes les mauvaises herbes avant la ge-
, je leverois tous les plants que je
averois de trop ou de moins belle ve-
, je remplirois les espaces vuides avec
arbrisseaux du même âge avant que le
s ait pris plus de croissance. De mê-
que l'on voit dans les villes les Grands
occupent des dignités, empêcher les
sonnes d'une condition obscure de s'é-
er; de même aussi dans les forêts un

Economie champêtre
poème du P. Vanier.

petit arbrisseau ne peut pas s'élever au milieu des grands arbres qui l'étouffent & l'accablent de leurs ombres. Après avoir débarrassé le bois de toutes les productions étrangères, & de tout ce qui pouvoit lui nuire, je couperois la tête & les branches de l'arbrisseau pour le fortifier. Ce premier soin est nécessaire à cet âge pour le faire mieux profiter. Le chêne par lui-même, lorsqu'il est grand, étend au loin ses rameaux, & étouffe par l'ombre de son feuillage tous les arbres qui croissent autour de lui; il élève sa tête jusqu'aux cieux, & veut à lui seul fixer tous les regards du soleil. Moyennant cette coupe, tous les sucS nourriciers sont employés à fortifier le pied seul, il n'y a plus de branches qui lui enlèvent cette substance de la terre.

Orme, tilleul, cyprès, charme.

Voulez-vous former des avenues au devant de vos maisons, vous planterez trois rangées d'arbres, tels que l'orme touffu, le tilleul qui est plus lissé, le cyprès qu'on taille aisément en palissade, le charme auquel on donne la forme qu'on veut, & qui orne avec tant de grace les jardins, soit qu'on en forme avec art des arcades & des berceaux, soit qu'on en forme des espèces de labyrinthes, dont celui qui y est entré pour en examiner de plus près l'industrie, a bien de la peine

retirer ; il revient sans cesse sur les
, & retombe toujours dans les mêmes

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vaniers.*

Tous planterez auprès de votre de-
re les muriers dont l'ombre est agréa-
; ce qu'il y a de fâcheux , c'est qu'ils
conservent pas long-tems leurs feuilles,
eine ont-ils commencé à pousser quel-
es boutons , que les jeunes filles vont
acher ces prémices du printems pour
donner à manger aux vers à soye ;
heur affligeant , il est vrai , mais qui
irroit être réparé , si lorsque les feuil-
repoussent , l'arbre n'étoit pas endom-
gé. On voit de tout côté du bois mort
sec , parce que les branches ont été
apues dans le tems que la sève du prin-
is commençoit à les développer. Nous
rtissons donc les jeunes filles de ne
nt chercher à cueillir les feuilles de la
e de l'arbre , mais de courber légère-
nt les branches avec la main gauche ,
dis qu'elles feront leur provision avec
main droite. Par ce moyen un murier
sera pas dégarni de toutes ses feuilles ,
montrera pas seulement ses branches
tueuses , & couvrira de son ombre son
nc défectueux.

Le murier.

L'agrément que je cherche à donner aux
isons , le Roi veut le procurer à tous
Royaume par un de ses Arrêts. Il a

*Bords des
grands che-
mins plantés
d'arbres.*

Economis champêtre poëme du P. Vanier. ordonné que tous les bords des grands chemins fussent plantés d'arbres. Ce sera un grand soulagement pour le voyageur qui marche pendant la chaleur ; ce sera un grand secours pour nous fournir du bois qui commence déjà à manquer. Mais à quoi servent les Loix , si elles ne sont exécutées ? L'arbre qui a été planté est arraché par les mains du laboureur avare ; ou il le fait périr avec un poison lent , de peur qu'un jour il ne jette trop d'ombre sur son champ. *Louis* , ne te décourage pas dans ton entreprise , quand même pour accomplir cette Loi , le revenu d'un village seroit un peu diminué par une petite amende. L'arbre au bout de quelques années croîtra sous des destins plus propices , il ornera les grandes routes ; & si tu prends soin de l'avenir , soin qui est digne de toi , tu préviendras la destruction de nos forêts , dont il ne nous reste plus qu'un petit nombre : tu en viendras facilement à bout , en ne mettant aucun impôt sur les terres où l'on aura planté un bois ; alors tu verras de toute part s'élever des forêts.

Arbres aquatiques. Le saule & le peuplier aiment le bord des rivières , dont le cours paroît plus agréable par l'ombre qu'ils y jettent. On en retire plusieurs avantages ; les feuilles servent aux troupeaux , les tiges forment

les folives, les branches servent à faire feu, & les racines retiennent la terre qui continuellement minée par l'eau s'éculeroit bien vite. Il arrive cependant quelquefois que la riviere entraîne les saules, & que dans ses débordemens elle arrache les aulnes : il faut avoir le soin d'en replanter d'autres au printems, & d'engarnir les rives couvertes d'un tendre gazon. Lorsque ces arbres seront un peu bien enracinés, & que les eaux auront resté long-tems dans leur lit, le saule qui se plie aisément, & l'aulne qui résiste d'un vil prix, résisteront à leur débordement. Vous verrez le fleuve se répandre dans les campagnes, entraîner avec lui les pierres & tout ce qui s'oppose à son cours ; tandis qu'il ira se briser contre ces arbres qui se défendent par leur nombre, & qui résistent à son passage. Laonde bouillonne, frémit de rage, & par sa marque de sa fureur, elle laisse une écume & son limon sur les feuilles. C'est avec grace que le saule entoure les prés ; il devient fort beau dans les endroits aquatiques, & fournit des cerceaux pour relier les tonneaux. On le cultive seulement dans une terre humide, il ne tarde pas à pousser. On a vu fort souvent un échalas tiré d'un fagot de saule & planté à côté d'un jeune arbre pour

*Economie
champêtre :
poème du P.
Vaniers.*

L'aulne.

Le saule.

Économie champêtre, poème du P. Vaniers.
 le soutenir, repousser avec vigueur & accabler de son ombre l'arbrisseau qu'il devoit protéger. Mais s'il se trouve à côté d'un tilleul ou d'un orme qui soit mort, comme il arrive à tous les êtres de mourir, il ne poussera que de foibles rejettons garnis de feuilles très-pâles ; le voisinage de la mort lui fait prendre cet air de tristesse.

Le buis. Autrefois le buis toujours verd venoit de lui-même sur les montagnes les plus pierreuses ; maintenant il borde les allées de nos jardins, & dessine les parterres où croissent nos fleurs. Tantôt il s'élève en maniere de muraille & sert de haye à nos vergers, en même-tems qu'il leur sert d'ornement. Tantôt il forme des espèces de lit de repos & des bancs sur lesquels on peut s'asseoir à l'aise, & laissant courber en arc ses branches flexibles, il forme des berceaux impénétrables aux rayons du soleil. Quelquefois il est tondû avec tant d'art, qu'il représente un lion qui ouvre la gueule, ou Diane prête à lancer ses traits : quelquefois on lui donne la forme d'une tour, celle d'un serpent qui s'entortille ; enfin on croiroit voir un oiseau qui étend ses aîles pour s'envoler, mais qui est retenu à la terre par ses pieds.

L'if. L'if est encore plus docile & plus agréable. Vous lui donnerez dans vos jardins telle

Elle figure que vous souhaiterez ; vous
 taillerez en boule avec le ciseau , ou
 vous lui ferez prendre la forme de tous
 les signes célestes , soit du soleil qui darde
 ses rayons , soit de la lune qui entre dans
 son croissant : tantôt par la tonte vous le
 ferez finir en pointe , de sorte qu'il imite
 une pyramide : tantôt par l'arrange-
 ment de ses branches vous lui donnerez
 ressemblance d'une bête sauvage ou
 d'un homme.

*Economie
 champêtre.
 poëme du P.
 Vanier.*

Que dirai-je du myrthe qui s'élève peu
 du Laurier dont on couronnoit la tête
 Poëtes ; que dirai-je de la brancur-
 sine , du pin dont la tête est comme hé-
 lène , du cyprès dont l'aspect est triste
 le plane qui s'élève fort haut , & de l'aul-
 ne.

*Le myrthe ;
 le laurier ;
 la brancur-
 sine , le pin ,
 le cyprès , la
 plane , l'aul-
 ne.*

qui aime à croître sur le bord de l'eau.
 Je dirai-je de l'acacia qu'on nous a ap-
 porté du nouveau monde , lui qui garnit si
 nos murailles , & qui placé à l'entrée
 de nos maisons les orne au commence-
 ment du printems de son feuillage agréa-
 ble.
 Que dirai-je du peuplier , dont les
 branches toujours agitées font un doux mur-
 mure , ou du sapin qui après avoir résisté
 aux montagnes aux vents les plus im-
 pétueux , est conduit encore sur la mer
 à éprouver de nouveaux orages.

L'acacia

Le peuplier

Le sapin

Les arbres fruitiers méritent plutôt d'at-
 tirer nos regards ; ils exigent le plus de

Arbres fruitiers

*Economie
champêtre
poème du P.
Van der.*

Fosses.

travaux de la part de l'œconome, travaux qui sont bien récompensés par le profit. Je vous conseille donc d'ouvrir de grandes fosses dès le commencement du printems, afin que l'été mûrisse les fucs trop cruds de la terre qui sera fertilisée par les sels que l'air entraine avec lui. Le trou doit être fait en maniere de cône, afin que les racines puissent s'étendre facilement, & que la terre ne se charge pas d'une humidité superflue.

Choisissez de bonnes semences qui ne soient ni difformes, ni cariées; laissez trois branches à l'arbre qui pousse trois racines, pour que sa tige se tienne plus ferme, & qu'elle soit garnie d'un plus grand nombre de rameaux. Ne vous fiez pas trop aux arbres que vous achetez; ceux que l'on vend au marché sont quelquefois trop desséchés quand on les plante, parce qu'il y a long-tems qu'ils ont été tirés de la terre: quelquefois encore vous êtes trompé dans vos espérances, en plantant pour un bon arbre un sauvageon ou une tige qui ne rapporte que de mauvais fruits.

Pépinier. Vous semerez donc vous-même les plants que vous destinez pour votre verger, & vous formerez vous-même votre pépinier. Si vous n'avez pas de semences, prenez une jeune branche de l'ar-

Mat. 1795. 5^e

re, mettez-la dans une bouteille pleine
d'eau de pluie, & tenez-la dans un en-
droit chaud; renouvellez l'eau de tems en
tems, & au bout d'un mois la branche
poussera une petite racine à sa partie in-
érieure: alors délayez un peu de terre
dans l'eau, parce que la plante est en
état de supporter une nourriture plus for-
te, elle ne tardera pas à vouloir pousser
quelques feuilles; aussitôt mettez-la en
bonne terre, & prenez garde qu'elle ne
soit atteinte de la gelée, qu'elle ne soit
brûlée par la chaleur du soleil, qu'elle ne
soit desséchée par la sécheresse, ou par la trop
grande quantité d'eau que vous lui don-
nez en l'arrosant.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Les mêmes plants ne viennent pas éga-
lement par-tout. Suivant chaque endroit
les sucres nourriciers de la terre sont diffé-
rents; chaque racine a une texture diffé-
rente, & les vaisseaux par où passe la sé-
ve sont pas tous semblables. De là
vient que le laboureur ne confie à cha-
cune terre que les semences qui lui sont
propres. Dans les terres qui ne sont
propres à porter du froment, tantôt
il sème du millet, tantôt il sème de l'a-
voine; il faut toujours un suc analogue
pour nourrir chaque plante.

Un arbre reprend à peine dans le même
endroit où un autre est mort, soit parce

*Attention en
substituant
d'autres ar-
bres.*

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

que les racines de son prédécesseur ont épuisé tout le suc qui s'y trouvoit, soit parce qu'il y reste une contagion qui fait périr le nouvel arbre. Ainsi quand il s'agit de replanter quelques arbres dans le même alignement que les autres, il faut faire de grands trous dans l'endroit destiné à ces nouveaux successeurs. Tenez ces trous long tems ouverts, brûlez-y quelques plantes pour purifier la terre, mettez-y un peu de terre neuve & de terreau fait avec des feuilles pourries. C'est ainsi que lorsqu'une personne est morte de quelque maladie contagieuse, on jette par les fenêtres tous les ustensiles qui l'ont approché, & l'on parfume la chambre d'odeurs qui chassent le mauvais air.

Il sera utile d'observer les différens points cardinaux du ciel, afin de remettre les jeunes plants dans la même situation où ils étoient auparavant. Ils reviendroient plus difficilement, si l'on tournoit du côté du nord la partie qui est tournée du côté du midi. Les vaisseaux qui sont cachés sous l'écorce du côté du nord, sont plus petits que ceux du côté opposé; ils attirent par conséquent moins de sève par ce côté-là. Vous avez sans doute remarqué que les cercles qui sont tracés sur le tronc d'un chêne coupé transversalement, sont beaucoup plus

Épais du côté du midi que du côté du nord. Vous reconnoîtrez par ce moyen es diverses régions du ciel, & vous retrouverez votre chemin, si par hasard vous vous étiez égaré dans une forêt. Coupez une branche, & voyez de quel côté l'écorce est le plus près de la moëlle; c'est de ce côté-là que se trouve le septentrion, & le midi au côté opposé: d'ailleurs, si vous tournez le dos au soleil couchant, vous aurez le sud à votre main droite & le nord à votre main gauche.

Si pendant sa jeunesse l'arbre pousse trop en bois, & paroît négliger de former ses racines, il faut l'étêter afin que les sucres séjournent dans les parties inférieures, & rendent le tronc plus robuste. Voilà la raison pour laquelle on envoie printems les troupeaux dans les champs où les grains commencent à lever. Ils mangent l'herbe superflue, ce qui rend l'arbre plus fort, & le met en état de soutenir le grain qu'il doit porter.

S'il sort du milieu de l'arbre une branche qui emporte à elle seule toute la nourriture, tandis que les autres branches trouveront privées, il faut la couper. Il faut en avoir pitié, afin que la sève restant une nouvelle route se partage également à toutes les parties de l'arbre. Quand un Citoyen s'élève tout-à-coup

*Écorce
champêtre,
poëme du P.
Vaxiere.*

*Étêter les
arbres qui
poussent trop.*

*Ebrancher
les arbres.*

au comble des richesses par des pratiques
Economie sourdes, il seroit à souhaiter pour le bien
champêtre, public que le Roi réprimât le faste inso-
poème du P. lent de cet homme nouveau, & qu'il
Vanier. répandit sur son peuple les trésors qu'un
Sangfroid pu- seul avoit envahi. Il ne devroit pas per-
bliques. mettre qu'un être sorti du néant s'élevât
 en écrasant les autres, & se glorifiât de
 notre ruine en nous insultant par ses pa-
 lais, son luxe & sa table.

Griffe.

Il est toujours mieux de greffer un ar-
 bre lorsqu'il est jeune : cependant si vous
 voulez donner une meilleure qualité à un
 vieil arbre, ou lui faire rapporter diffé-
 rens fruits sur un même tronc, il y a dif-
 férentes manières de les greffer.

Ente en
fente.

Ouvrez l'écorce avec la pointe d'une
 serpette. Ne faites pas votre fente dans
 le nœud même où il doit paroître un
 oeil (a), comme l'enseignoit autrefois
 le plus grand des Poètes Latins, mais
 choisissez l'endroit de l'écorce qui est uni
 où il ne paroît aucun germe, & où il ne
 se trouve aucune cicatrice. Mettez dans
 la fente le rameau d'un autre arbre dont
 vous voulez multiplier l'espèce, ou bien

Ente en
scusson.

(a) On appelle *œil* en terme de jardinage, une
 espèce de petit nœud pointu, où sont renfermés
 pendant l'hiver les feuilles & le jet qui doivent
 sortir au printemps.

Coupez votre écorce en maniere d'écuffon, & prenez un oeil levé sur un jet de bonne espèce. Reglez la grandeur de l'incision que vous ferez au sauvageon sur la grandeur de votre greffe, de sorte qu'il puisse être adapté exactement. Alors l'oeil unira avec l'arbre d'une façon surprenante. Mettez un peu de boue sur l'incision, & réunissez la playe avec un brin d'osier, & vous verrez la greffe repousser un peu de tems.

Economie champêtre, poëme du P. Vaniers.

Il y a une autre maniere de greffer les arbres tendres qui ont beaucoup de sève. On prend un jet bien nourri & qui a beaucoup de boutons, & on le taille en forme de coin avec le couteau. Ensuite on coupe les branches du sujet qu'on va greffer, même on lui coupe toute la tête. Avant de fendre l'arbre il faut avoir soin de lier le tronc avec de bonnes cordes, de peur que la fente n'aille trop loin. On y introduit la greffe le plus avant qu'on peut, & pour l'empêcher d'être branlée par la pluie ou par le vent, on l'affujettit avec de la terre glaise & de la mousse qu'on tient entortillée avec une corde. On a coutume de se servir ordinairement d'osier pour retenir la greffe, mais nous aimerions mieux qu'on ne se servit que de jonc ou de quelque ligament moins dur. L'osier en se desséchant serre l'ar-

Ente en pampres.

~~bre~~ trop fortement , & l'étrangle pour ainsi dire.

Économie champêtre , Quelquefois au printems lorsque la sève commence à monter , on coupe la tête de l'arbre , & l'on insère entre le bois & l'écorce plusieurs petits rameaux qui forment une espèce de couronne au-dessus du tronc qui adopte ces nouveaux enfans.

Ente en flûte . L'ente en flûte est la plus difficile. Il faut enlever d'une seule pièce l'écorce d'un rameau sans endommager les boutons , pour en revêtir un sauvageon qu'on a auparavant dépouillé lui-même , & dont on veut rendre les fruits plus agréables.

Ente en approche . On approche l'un de l'autre les orangers , qui décorent si bien leurs caisses avec leurs fleurs & leurs fruits. On fait une entaille au sauvageon , & on y applique tellement le rameau dont on veut avoir de l'espèce , qu'il tire encore de la sève de l'arbre dont il dépend , & de celui sur lequel il est enté. On ne sépare ce rameau du tronc qui l'a produit que quand il est en état d'être sévré , c'est-à-dire , de supporter une autre nourriture.

Utilité de la greffe . L'usage de la greffe est ce qu'il y a de plus admirable , & de plus avantageux dans le vaste champ de l'agriculture. C'est là le secret de faire changer les sau-

vageons de nature, & de multiplier partout les différentes espèces de fruits. *Economie champêtre*
Vous verrez croître dans une terre bien entretenue les cérifiers, de même que les pêcheurs qui aiment un terrain sec, si vous *poème du P. Vanier.*
greffez avec une branche de cérifier quelque tronc qui se plaise dans un terrain humide. Vous verrez le poirier se dépouiller de ses épines, changer de feuilles & de fruits. Le chataigner dont les fruits sont ordinairement tout épineux, ne porte plus que des fruits lisses & polis. Le frêne devient un prunier, & le prunier est métamorphosé en pommier. Le saule qu'on a enté se change en arbre fruitier. L'épine qu'on ne voyoit jamais armée que de ses pointes, porte des fleurs & des fruits en abondance. On cueille sur l'orme une ample récolte de glands. Le laurier change ses bayes en cerises, & par une nouvelle alliance le mûrier fleurit comme le citronnier. Les jeunes filles qui n'en retiroient auparavant que la nourriture de leurs vers à soie, y cueillent des oranges; elles y trouvent des fleurs pour parer leur sein, tandis qu'elles n'en exigeoient autrefois que des feuilles dont elles emplissoient leurs corbeilles.

On peut aussi par la greffe faire porter au même arbre différents fruits, de sorte

De la fève.

Economia que la sève qui sort de la terre, se durcira
champêtre pour former une amande, & sera plus
poème du P. molle pour former la pulpe d'une prune.
Vanjere. C'est elle qui donne la couleur aux fleurs.

Celles de certains arbres sont blanches, celles du cerisier sont rouges, celles du mûrier sont noires. C'est elle qui donne le goût aux fruits. Ceux-ci sont âpres, ceux-là sont doux. C'est un protégé qui prend mille formes étonnantes dans tous les végétaux. Considérez combien ce suc effuye de changement dans les plantes; il donne une odeur puante à l'ail, tandis qu'il donne une odeur suave à l'oeillet & à la rose qui croissent à côté de lui. Il nourrit la mauve qui relâche le ventre, & la ciguë qui glace le sang; de sorte qu'en faisant germer les choses qui occasionnent les maladies, il produit en même tems les contrepoisons qui peuvent les guérir. Semblable à l'eau qui prend mille formes en sortant des canaux où elle étoit retenue; tantôt elle représente un vase creux au-dedans, ou les épis de bleds hérissés de leurs pointes; tantôt elle tombe en formant des nappes, elle s'élève vers le ciel, & s'enflant comme les voiles d'un vaisseau, elle donne un libre passage aux rayons de lumière, elle imite toutes les couleurs de l'arc-en-ciel & retombe en pluie fine. Ici

elle se tortille comme la queue d'un dragon , là elle s'élance aussi vîte qu'un trait & pénètre les airs par sa rapidité.

*Economie
champêtre ,
poème du P.
Vanier.*

On doit greffer les arbres lorsqu'ils jouissent de leur première jeunesse ; car de même que les playes ne tardent pas à se guérir dans les enfans , de même la playe qu'on a faite sur une tendre écorce reprend facilement , & la greffe s'unit aisément avec la jeune plante sur laquelle elle a été posée.

*Temps de la
greffe.*

Ne croyez pas cependant que chaque arbre puisse recevoir toutes sortes de greffes. Vous ne vaincrez jamais certaines antipathies qui se trouvent dans la nature. Envain tenterez-vous d'incorporer le poirier avec le chêne , ou d'unir la vigne avec l'olivier , ce seroit vouloir unir Bacchus avec Minerve.

Au bout de trois ans vous transplanterez vos jeunes plants , & vous choisirez le terrain qui leur fera le plus propre , aussi-bien que la situation qui leur fera la plus commode. Remplacez ceux qui ne reprendront pas , ou qui viendront mal dans le champ où vous les aurez transplantés. Attachez-vous plutôt à la nature du sol & à la bonne exposition , qu'au plant qui promettrait plus de fruit , ou qui donneroit plus d'ombre avec ses feuilles. Un terrain sec & exposé au midi

Plantation.

procure au fruit leur bon goût , tandis qu'une terre grasse & humide leur donne la grosseur. C'est de ce dernier endroit dont on tire les fruits pour les desserts, où l'on s'attache plus à plaire aux yeux qu'au goût, & où l'on cherche à flatter le convive en lui offrant un tableau agréable.

Le pommier. Le pommier se plaît encore mieux dans les terres qui lui fournissent par elles-mêmes l'humidité qui lui est nécessaire , que s'il la recevoit de quelque ruisseau. Cependant il s'entretient bien sur les montagnes & dans les sables légers , pourvu qu'ils ne manquent point d'eau. Cet arbre dégénère dans les terres fortes, & son fruit perd beaucoup de son goût ; néanmoins quand il se trouve dans un terrain trop sec , les pommes tombent d'elles-mêmes avant d'être mures, & sont presque toutes verreuseuses. On peut encore planter le pommier dans les prairies ; dès qu'il y a pris une fois racine , il n'a plus besoin des soins du laboureur. Il rapportera des fruits sans le secours de la charrue , & ces fruits abbattus par les grands vents tomberont sur l'herbe sans se meurtrir.

Le figuier. Le figuier aime la chaleur , & dans les pays froids on ne l'expose pas en plein air pendant l'hiver. On le met dans des

grands pots qu'on retire dans les serres quand la saison des glaces approche, & qu'on expose à l'air quand le zéphire a contraint borée de fuir jusqu'au pôle arctique. Pour nous, nous élevons le figuier au milieu de nos jardins, ou de nos vignobles, & nous les laissons l'hyver même souffrir les froids que souffle le vent du nord. Il est vrai que nous en fumes la victime pendant les grandes gelées qu'il fit dernièrement. Au grand étonnement de tous les cultivateurs tous ces figuiers périrent. Mais cette perte fut sitôt réparée, qu'à peine eût-on le tems de s'en apercevoir dans nos campagnes. Les figuiers furent bientôt multipliés par les tiges qui s'étoient conservées dans un terrain plus chaud. Cet arbre pousse en peu de tems de grandes branches, mais en récompense il est de peu de durée. C'est une loi presqu'générale, que tout ce que la nature enfante avec tant de vitesse, périt aussi très-promptement.

Il semble que la fortune suive cette même règle. On la voit élever tout-à-coup un mortel au comble des richesses, & les lancer avec rapidité dans le tourbillon des honneurs. Bientôt elle rejette de son sein ce nouveau nourrisson, & le précipite encore dans les ténèbres qui enveloppoient ses ancêtres. Plus une mai-

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

son est élevée , plus aussi sa chute est éclatante. Un voyageur voit en passant *au milieu d'une forêt un cedre porter jusqu'aux nues sa tête orgueilleuse. A son retour il regarde , il examine , il ne voit plus ce cedre superbe qui couvroit toute la forêt de son ombre. Il n'apperçoit plus que les traces de sa chute autour des autres arbres qu'il a brisés en tombant.*

*Economie
champêtre
poème du P.
Vanier.*

1 Plantez les boutures de vos figuiers sur une colline où il y ait beaucoup de cailloutage. Cet arbre se plaît dans les endroits pierreux , il vient fort bien dans les climats tempérés ; cependant il est nécessaire d'en avoir quelque soin pendant son enfance. Il faut faire des paillassons avec des roseaux , & en couvrir cette tendre plante pour la garantir du froid.

Voulez vous avoir des figes précoces & les faire mûrir quelques mois avant la saison , arrosez vos figuiers avec une décoction d'ognons rouges & de poivre long , dans laquelle vous ajouterez un peu d'huile. La racine animée par cette liqueur développera promptement la sève , & produira bien vite des fruits (a).

(a) Voici un autre secret pour faire mûrir les figes un mois avant la saison. On choisit des branches où il y a beaucoup de fruits bien sains & des plus avancés de l'arbre ; on pique ces bran-

Voulez-vous au contraire n'avoir des figues que plus tard, abbattez toutes celles de la nouvelle pousse. L'arbre fécond se couvrira dans l'arrière saison de nouveaux fruits que le vent du nord gele quelquefois, & que les froids empêchent de mûrir.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Le citronnier est beaucoup plus délicat, & mérite par conséquent plus d'attention. Il faut avoir le soin de le renfermer dans des serres, & de le bien couvrir avec de la paille pour la défendre contre les injures de l'hyver; car il ne peut pas supporter un froid trop vif, quand bien même il seroit planté dans un terrain fort chaud. Lorsqu'il est jeune on le met dans un pot, de manière qu'on peut aisément le transporter, tantôt au milieu du jardin où il reçoit la chaleur des rayons du soleil, tantôt dans la serre où il est à l'abri du souffle glacial du vent du nord.

Le citronnier.

ches légèrement avec un canif à un demi pied plus bas que le fruit; on attache au bas de l'endroit piqué un cornet de parchemin haut d'environ quatre doigts, qu'on remplit de fiente de pigeon détrempée avec de l'huile d'olive; on couvre tout cela d'un linge qu'on attache avec de l'oziere, & on met sur chaque figue une goutte de la même huile, ce qu'on continue de faire tous les quatre à cinq jours: on aura par ce moyen des figues délicieuses & précoces.

Economie champêtre poème du P. Vanier.
 Dans le tems même des plus fortes gelées, & que la tête des chênes est dépouillée de sa verdure le citronnier a encore toutes ses feuilles, & l'on voit des fleurs & des fruits attachés à ses branches.

Les orangers une fois encaiffés doivent être placés sous des voûtes larges, spacieuses & fort élevées. Ils doivent être mis de file & à distance égale, de sorte que vous jouissiez d'un printems éternel & que vous puissiez vous promener dans vos serres lorsque vous serez retenu à la maison par les mauvais chemins, ou par le mauvais tems. Pendant les froids cuisans de l'hyver vous vous promenez comme au printems au milieu des fleurs qui répandent l'odeur la plus suave, ou comme en automne vous cueillerez sur un arbre toujours verd, des fleurs de la blancheur de la neige & des fruits de la couleur de l'or.

Le noyer. Le noyer qui doit un jour mépriser les ouragans, sera élevé dans un lieu exposé au soleil & à l'abri du vent. C'est là où vous planterez les noix après qu'elles auront été un peu attendries par l'humidité. Vous choisirez celles qui ont la coquille la plus mince, afin que la plante étende plus aisément ses racines qui la mettront en état de résister un jour au souffle im-

pétueux du vent du midi. Vous trans-
planterez le noyer trois ou quatre fois pendant sa jeunesse : car de même que les jeunes gens se forment en voyageant & en voyant d'autres pays que leur patrie, de même aussi les arbres deviennent plus vigoureux en changeant de sol, ils en poussent mieux, & se chargent d'une plus grande quantité de fruits.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vauvenargues.*

On doit laisser une grande distance entre chacun de ces arbres, afin qu'ils ne se nuisent pas mutuellement par leur nombre, que leurs branches ne frappent pas l'une sur l'autre, & que leur fruit ne soit pas détruit par ces secousses répétées. Cependant comme ils s'étendent beaucoup lorsqu'ils sont ainsi isolés, & qu'ils font périr les moissons par leur ombre continuelle, il faut les planter sur les bords d'un champ ayant attention de ne les pas exposer dans les grands chemins, ou dans les endroits trop près de la ville, de peur que les passans ne les accablent de pierres pour en abattre les noix.

Vous mettrez sur de la paille les noix qui auront été cueillies avant d'avoir quitté leur première enveloppe, alors elles quitteront d'elles-mêmes leur robe.

Laissez croître le chataigner dans l'endroit où il a pris naissance, ou bien levez-le en motte pour le mettre à la place où

Le chataigner.

Économie champêtre , vous l'avez destiné , de maniere qu'il ne s'apperçoive pas du changement.

poème du P. Vaniers. Vous pourrez planter l'amandier au milieu des champs que vous aurez semé : mais tachez qu'il soit à l'abri du vent du nord , qui dessécheroit bien vite les fleurs que cet arbre bâtif & imprudent pousse aux premieres approches du printems.

L'amandier.

C'est sur les fleurs qui paroissent dans la belle saison que sont fondées nos espérances. Aussi la nature a-t-elle mis toute son attention pour chercher à les conserver , elle les a garanti par des touffes de feuilles & par un calice assez ferme. Elle leur enseigne à ne s'épanouir que peu à peu & à ne pas s'ouvrir tout-à-fait , afin qu'elles s'accoutument insensiblement à la fraîcheur de la nuit & à la chaleur du jour. Pendant ce tems-là le fruit se développe dans le sein odoriferant de la fleur qui protège son embrion contre les injures de l'air ; de sorte qu'on pourroit regarder les fleurs comme le berceau des fruits. Elles servent autant à leur sureté qu'à leur ornement. Elles n'abandonnent pas l'emploi auquel elles sont destinées , elles ne tombent pas des branches avant que les fruits soient en état de se passer de leur secours & assez forts pour croître à un air libre. Au reste les feuilles restent toujours pour tempérer par leurs ombres

les chaleurs trop vives du soleil.

Souvent on plante les cérifiers, les figuiers, les poiriers & les pêcheurs au milieu des vignes; il est plus prudent de les mettre dans les vergers les plus près de la maison, afin d'éviter le dégât que pourroient y faire les troupeaux & les gens qui ne se font pas un scrupule de voler.

Economie

champêtre,

poème du P.

Vanier.

Les cerifiers.

Les pêcheurs.

Le poirier.

Le poirier vient fort bien à haute tige. Quelquefois on en forme des demi tiges ou des hains qu'on étend en espalier contre un mur, de maniere qu'ils jouissent doublement de la chaleur du soleil qui s'y réfléchit, & qu'ils décorent agréablement les vergers par leur arrangement industrieux. Quelquefois on les taille en éventail pour les palisser contre la muraille, ou bien on les laisse croître en buisson auxquels on donne la forme d'une coupe. Tout cela dépend de la façon de tailler du jardinier, qui doit sçavoir la forme qui conviendra le mieux à son plant, & quelle est celle qu'il doit donner à l'arbre pendant qu'il est encore jeune. Semblables aux enfans, les arbres retiennent les mauvais pîs qu'on leur a donné pendant leur jeunesse, & rarement l'âge corrige-t-il les défauts qu'on a contractés par une mauvaise éducation.

Taille des

poirier.

Taille des

arbres fruitiers.

Un jardinier habile connoît dès que les boutons commencent à paroître quelle

siers.

est la branche qui doit rapporter du fruit.

Economis Elle a des yeux fort près les uns des autres, & pousse des fleurs lorsqu'on a coupé l'extrémité de la branche d'où elle sort. Elle est courte, bien nourrie, capable de porter un certain fardeau, & de fournir suffisamment des sucs aux fruits qu'elle doit soutenir.

champêtre
poème du P.
Vaniers.

Si vous avez des poiriers à basse tige, vous les taillerez de façon qu'il n'y ait point de branche qui s'écarte de la forme ronde que vous leur donnerez, ou bien qui les empêche d'être palissés exactement sur le treillage. Conservez sur-tout le bon bois où il se trouve beaucoup d'yeux qui promettent bien du fruit; abbattez avec la serpette tout le bois inutile & qui ne peut rien rapporter. Telle est, par exemple, cette branche luisante qui sort du milieu de la tige, & qui s'élève plus haut que le reste de l'arbre. Ne la coupez pas cependant tout-à-fait dans les arbres qui ont beaucoup de sève; coupez-la seulement au milieu, car lorsqu'elle aura une fois la tête abbatue, au lieu de feuilles elle portera à chaque nœud des vraies branches à fruit.

Il est désagréable de voir un arbre défiguré par des branches qui le traversent obliquement. Il faut les ôter, à moins qu'on n'aperçoive des boutons qui don-

neront beaucoup de fruits. Le fruit est l'ornement principal des arbres : cependant on doit prendre garde d'être trompé dans ses espérances par la trop grande quantité de fleurs. Un arbre qui doit mourir bientôt fait ses derniers efforts ; ayez assez de bonté pour ne pas profiter de cette prodigalité qui l'épuise , abbattez ces fleurs avec votre doigt , & le tronc pourra reprendre vigueur en modérant la dépense de la sève. C'est ainsi qu'en supprimant le faste d'une maison , souvent on lui rend sa première splendeur & son ancienne opulence.

*Economie
champêtre.
poème du P.
Vanier.*

Taillez avant la gelée les arbres qui sont infirmes , coupez leurs branches de fort près , & ne leur en laissez qu'autant que leur tronc pourra en nourrir , ou que leur âge pourra l'exiger. Vous taillerez au contraire au printems ceux qui sont robustes , vous ralentirez leur impétuosité par cette coupe , afin qu'ils ne s'élèvent point trop , & que leurs fleurs ne soient pas trop exposées à l'agitation de l'air.

Vers le mois d'Août , lorsque le soleil entrera dans le signe de la vierge , il faudra encore ébourgeonner les arbres , afin qu'ils conservent la plus grande partie de leur sève pour nourrir leur fruit , & qu'ils ne la consomment pas toute à pousser des feuilles. D'une main tenez la branche ,

*Œconomiste
champêtre
poème du P
Vanier.*

& coupez-la de l'autre ; mais coupez-la de façon que la taille soit oblique , & reçoive immédiatement les impressions du soleil : car la rosée reste sur une cicatrice qui est plate , & fait périr tous les bourgeons.

Ne vous en rapportez pas toujours à vos domestiques pour tailler vos arbres fruitiers : par leur imprudence ils massacreroient tout votre verger. Vous devez apprendre à manier vous-même la serpette. Vous serez assez récompensé de votre travail par l'abondance des fruits que vos arbres rapporteront.

*L'Auteur
fait ici l'éloge
de son
père.*

Lorsque j'étois à Beziers ma Patrie , où l'Orb (a) épris de la beauté du lieu commence à couler plus lentement ; où après s'être précipité du haut des montagnes avec impétuosité , il arrête dans des campagnes agréables ses eaux encore épouvantées de leur chute , & de la situation effrayante des endroits qu'elles abandonnent ; j'ai vû , & je m'en souviens encore , les soins qu'un œconome des plus vigilans prenoit pour élever ses arbres. Il greffoit les sauvageons avec un succès étonnant , il tailloit ses orangers avec une propreté admirable. Dans mon enfance je m'amusois à ramasser toutes les branches odo-

(a) L'Orb est un fleuve qui tombe des montagnes fort hautes , & qui passe par Beziers.

risérentes qu'il venoit de tondre, & je les portois par brassées à la maison. Je n'ai pas non plus oublié avec quelle profusion les vergers leur fournissoient du fruit. Ses orangers s'élevoient presque aussi haut que les oliviers, & l'on avoit le plaisir de voir leurs branches chargées en même tems de fruits précieux & de fleurs aromatiques.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Cet œconome étoit mon pere que le barbare destin m'a enlevé ; mais il n'a pas détruit l'amour que j'avois pour lui. Son fils en se rappelant ses mœurs & ses exemples a encore plus de plaisir à se les retracer dans la mémoire, qu'à les tracer dans ses vers. Je ne préférerois pas d'être descendu de la race des Rois, tant celui qui m'a donné la naissance avoit de vertu, de candeur, de bonne foi, tant son cœur étoit inaccessible au vil intérêt, & son ame inébranlable dans le bien. De même que je me plais à raconter aujourd'hui avec quelle facilité ses portes étoient ouvertes à l'indigent, de même aussi toute la contrée connoissoit son esprit bienfaisant envers les pauvres, la douceur de son caractère, & sa libéralité. Si quelque un rencontroit quelque mendiant, ou quelque pauvre voyageur qui chercha un asyle pour la nuit, il lui montrait la maison de mon pere où il pouvoit se retirer en sûreté, & sans craindre de refus.

Économis champêtre
poème du P. Vaxiere.

O mon pere, vous m'enseigniez que l'étude de la campagne étoit avantageuse pour les mœurs, si vous faites encore attention aux choses qui me regardent, réjouissez-vous de ce qu'éloigné de toute ambition je ne suis occupé que des soins de l'agriculture. Plein des excellens préceptes que vous m'avez donné, je ne cherche pas d'autre récompense de mes travaux que l'innocente volupté qu'enfante la vie champêtre. Je n'étois flatté autrefois de la réputation que j'obtenois de votre vivant, que parce qu'elle vous affectoit agréablement pendant les dernières années de votre vie. Maintenant que vous n'existez plus, je ne suis pas touché d'une gloire qui ne vous touche pas vous-même; & mon pays natal n'a plus d'appas pour moi, puisque je ne vous y possède plus. Je chéris seulement ma Patrie, parce que l'on y respecte encore votre mémoire, qu'à mon arrivée dans le bourg que vous habitiez, on me répète sans cesse vos louanges, qu'on vous regrette, qu'on mêle ses larmes avec les miennes pour pleurer un pere commun, & redemander un protecteur.

On donnera le sixième Chant dans le Journal prochain,

Suite

Suite du Mémoire sur les laines.

IL y a environ cent ans que l'exporta-
tion des laines d'Angleterre est défen-
due sous peine de mort. Ce Règlement
préjudiciable à l'Angleterre même, n'a
pas cependant entièrement aboli ce com-
merce ; mais il en est diminué considé-
rablement. D'ailleurs l'importation des
laines d'Espagne nous devient de jour en
jour plus difficile , & nous force de cher-
cher les moyens de remédier à cette di-
fette.

*Sur les
Laines,*

M. Colbert avoit formé le dessein de
transporter en France des moutons d'An-
gleterre pour y en établir & y en perpé-
tuer la race. Son projet étoit sensé, ce
grand Ministre avoit sçu pourvoir à tout :
mais on y fit naître tant de difficultés ,
qu'enfin sa bonne volonté resta sans exé-
cution.

On a prétendu depuis que sans l'im-
portation d'une race étrangère , on pour-
roit rectifier l'imperfection de nos laines ,
& se procurer les avantages que nous
envions à nos voisins. M. de Perce a cru
que les brébis élevées dans le goût sau-
vage seroient exemptes de la plupart des

Mai 1755,

N° 4

*Sur les
Laines.*

maladies qui leur sont ordinaires, qu'elles supporteroient mieux les intemperies de l'air & des saisons, que la race qui en viendrait auroit plus de chair, une laine plus belle, plus fine & plus abondante, & que les peaux seroient plus grandes & plus fortes. M. de Perce a fait ses essais dans le parc de Chambord, & ses expériences ont confirmé en partie l'espoir qu'il avoit conçu.

Cette méthode étoit connue des Anciens, mais les Espagnols & les Anglois ont mieux réussi par une voie contraire. D'ailleurs elle ne seroit praticable en France qu'en multipliant les parcs destinés à élever ainsi les moutons, & nous nous exposerions au reproche qu'Horace fait * aux Grands de Rome dont les somptueux édifices ne laissent bientôt plus d'espace au tranchant de la charrue, &c.

Mais en supposant qu'on parvint à renfermer nos pâtis, nos landes, nos bruyères, quelle dépense n'occasionneroient pas ces vastes enceintes ? Enfin qui les garantira des accidens ordinaires par lesquels un pan de mur vient à tomber ? On sent bien que dès que la breche laisseroit

* Hor. Od. Liv. 2, Od. 2.

une entrée facile au loup, le troupeau attaqué se disperferoit & chercheroit la plaine.

Sur les
Laines.

Il y a plus, Virgile conseille en plusieurs endroits d'écarter les troupeaux des forêts. Columelle plus scrupuleux, veut qu'on évite jusqu'aux landes des forêts. „ Leurs rives, dit cet Auteur, „ sont ordinairement garnies de buissons, „ d'épines & de houx qui arrachent la „ laine des moutons & leur donnent la „ galle. Enfin Palladius défend absolument ces sortes de pâturages comme „ pernicieux à ce bétail, *Sylvestria (pascua) damnosa lanatis* „.

Quand il seroit possible d'éluder tous ces inconvéniens par quelque moyen imprévu, on n'éludera jamais les raisons solides qui ont donné lieu à l'Ordonnance des Eaux & Forêts du mois d'Août 1669. Le feu Roi y défend expressément * „ aux habitans des paroisses usageres „ & à toutes personnes ayant droit de „ panage dans les forêts & bois appartenans au domaine ou aux Communautés Ecclésiastiques & particulieres, d'y „ mener ou envoyer bêtes à laine, chèvres, brébis & moutons, ni même es

* Tit. des droits de patur. art. 13.

Sur les
Laines.

„landes & bruyeres , & aux rives des
„bois & forêts , à peine de , &c.

Cette défense fut faite pour prévenir la ruine des forêts. L'haleine des moutons est pernicieuse aux bois. Ces animaux y coupent les rejettons jusqu'à la racine , mangent les sommités des arbrisseaux , & font aux jeunes arbres des playes mortelles. La France est tellement menacée de manquer un jour de bois , qu'à tout prendre , il vaudroit mieux que ses laines fussent moins abondantes & moins parfaites , & ses forêts mieux garnies.

L'Auteur prévient deux objections. La première consiste en ce que Charlemagne autorisoit les bergers , à mener par-tout les moutons dans les forêts. La seconde , en ce que ces animaux ne peuvent faire un tort considérable aux futayes qui ne craignent que la fureur des vents.

Il répond à la première , en faisant voir qu'au tems de Charlemagne la France étoit hérissée de bois , que c'étoit alors rendre service à l'Etat que de convertir une portion de forêts en terres labourables , & que les neuf siècles qui se sont écoulés depuis ont tellement changé nos terres & nos intérêts à cet égard , qu'on ne sçauroit prendre assez de précautions pour menager nos forêts. Il résout la seconde , en observant que les moutons

ne retireroient aucun profit à pâturer des herbes continuellement outragées, & à habiter dans des lieux couverts plus pénétrés de vapeurs que d'air, & que ces animaux y seroient ainsi que leurs laines en mauvais état.

*Sur les
Laines.*

De-là il conclut que le projet de M. de Perce ayant des avantages réels, il faut en tirer tout le parti possible; mais qu'on ne doit pas entreprendre de le généraliser, sans de grandes précautions.

M. de Blancheville propose ensuite son projet d'amélioration, qui se réduit à imiter ce qui a été pratiqué par les Espagnols & par les Anglois. Trois choses ont concouru à rendre leurs laines aussi parfaites qu'elles sont; l'importation d'une bonne race étrangère, la douceur du climat, le choix des pâturages. En conséquence il examine, 1^o s'il est praticable de transporter en France, pour y faire races un nombre de brébis étrangères, dont la laine soit préférable à celle de nos troupeaux. 2^o. Si notre température comporte un semblable établissement. 3^o Si ces bêtes se contenteront de nos pâturages,.

1^o Ce seroit peut-être répondre suffisamment à cette première difficulté, que de retracer les succès des Espagnols & des Anglois à cet égard, & de comparer la

*Sur les
Laines.*

qualité actuelle de leurs laines avec la qualité de celles qu'ils avoient autrefois. D'ailleurs, n'avons-nous pas nous-mêmes dans le Poitou, aux environs de Bayonne & de la Charente des brébis flandrines qui ont été transportées des Indes en Hollande, & établies dans ces cantons par nos peres ? C'est donc une vérité démontrée, qu'on peut tirer de grands avantages de l'importation d'une race étrangère. Nous avons des faits avérés & une certitude morale de réussir sans avoir à vaincre les mêmes obstacles que nos voisins.

Le Roussillon nous appartient. Les laines y sont de la même qualité qu'en Castille ; & d'ailleurs la route de la Castille en France est facile par Bilbao. Nous pouvons facilement tirer de ces deux Provinces une quantité de bêtes, suffisante pour faire race, tant dans le Languedoc que dans le Berri. On pourroit de même garnir de moutons d'Angleterre les environs de Valogne, & les lieux du Cotentin dont la température & le sol seroient favorables à l'espèce.

L'Auteur de la Maison Rustique nous apprend qu'en plusieurs endroits de France nous avons des brébis de race Espagnole, qui y multiplient beaucoup. Donc nous n'avons qu'à tenter pour réussir ce

qui a si bien servi nos voisins. La même cause doit produire des effets semblables.

*Sur les
Laines.*

M. de B. prescrit ,, une règle d'œcono-
,, mie champêtre , dont il ne faut pas s'é-
,, carter dans le choix des bêtes à laine ,
,, qu'on destine à faire race dans un can-
,, ton. Ceux qui marchandent des mou-
,, tons étrangers dans cette vûe , doivent
,, obtenir avant tout , la liberté du choix.
,, Le mâle & la femelle , selon l'espèce ,
,, auront les qualités suivantes. La bré-
,, bis doit avoir le corps grand , les yeux
,, bien fendus , ouverts , éveillés & non
,, troubles , la queue , les jambes longues ,
,, le ventre grand & large , la démarche
,, libre & alerte ; les jambes bas jointées ,
,, la tête , le cou , le dos & le ventre bien
,, garnis d'une laine longue , soyeuse ,
,, déliée , blanche & luisante. On recon-
,, noît le bon bélier à ces marques : il faut
,, qu'il soit long , élevé , qu'il ait le ven-
,, tre grand , la queue longue , la tête
,, grosse , le nez camus , le front large , les
,, yeux gros , noirs & hardis , les oreilles
,, grandes , le rable & l'encoulure larges ,
,, & qu'il soit beaucoup chargé de laine ,
,, même jusqu'autour des yeux , ,.

2° Quoique la plûpart des Ecrivains
œconomiques regardent notre tempéra-
ture comme un obstacle insurmontable

*Sur les
Laines.*

aux progrès d'une race de brébis exportée d'Espagne, d'Angleterre ou de Barbarie, cette difficulté n'est qu'apparente. Faut-il juger de la température de la France par celle de sa capitale ? Il est aisé de faire voir que dans ce vaste Royaume nous avons bien des cantons dont la température est la même qu'en Espagne.

Par une loi de nature à laquelle les forêts épaisses & les hautes montagnes causent seules des exceptions, le climat s'adoucit sensiblement à mesure qu'on avance du Nord au Sud. Amiens, Paris, Orléans, Bourges, Angoulême, Sarlat, Montauban & Narbonne, villes distantes environ d'un degré l'une de l'autre jouissent de températures qui sont dans la proportion de leurs distances du pôle, & *par une suite de cette progression* (dit l'Auteur) *il doit faire six fois moins chaud à Paris qu'à Narbonne, ville distante de Paris d'environ six degrés.*

Qu'il nous permette de le remarquer : ce n'est pas là ce qu'il a voulu dire. Ce seroit tirer une fausse conséquence d'un principe certain. M. de B. ne pense pas que dans le même tems, la chaleur de Narbonne soit absolument six fois plus grande que celle de Paris. Il faudroit pour cet effet que la distance de Paris à l'équateur fut six fois plus grande, ou

(ce qui revient au même) sept fois aussi grande que la distance de Narbonne au même cercle. Or, puisque la distance de Paris à l'équateur où sa latitude est à peu près de 49 degrés, cette supposition ne pourroit convenir (toutes choses d'ailleurs égales) qu'à quelque lieu qui n'auroit qu'environ 7 degrés de latitude : par exemple, à Popo, ou Popou en Afrique. Cette ville est située sous le méridien de Paris, à l'extrémité du Royaume de Juida, & sur la côte méridionale de la Guinée. C'est là véritablement qu'il doit faire six fois plus chaud ou sept fois aussi chaud qu'à Paris dans le même tems.

*Sur les
Lignes.*

Pour rectifier l'expression de M. de B. en adoptant sa pensée, nous observerons avec lui que la température de Paris est un peu plus douce que celle d'Amiens, que cette différence est peu sensible entre ces deux villes éloignées seulement d'un degré : mais que, la même loi subsistant toujours, il y aura dans le même tems une différence six fois aussi forte entre la chaleur de Narbonne & celle de Paris, ce que nous exprimerons, en disant que *l'excès de chaleur du climat de Narbonne sur celui de Paris est six fois aussi grand que la différence qui se trouve entre la température de Paris & celle d'Amiens.*

Narbonne est située à peu près au 43.

*Sur les
Laines.*

dégré de latitude. Le Languedoc s'étend environ de deux degrés au-delà de cette ville vers le Nord. La vieille Castille confine au 42^e degré. Donc la position du Languedoc est à celle de la Castille, comme la situation de Paris est à celle d'Orléans & de Blois. D'où il résulte que la différence des climats n'est presque pas sensible.

On conclurra de cette démonstration que la Gascogne, le Bearn, le Languedoc & la Provence (considérées seulement du côté du climat) sont aussi propres que l'Espagne, même pour les brébis de race Espagnole.

Les exceptions même seront favorables à ce système. Qu'on objecte que le Roussillon produit d'aussi riches toisons que la Castille, que les laines de Berry valent presque celles du Languedoc, ce sera une nouvelle raison de penser que nous avons en France plusieurs cantons où les brébis Espagnoles réussiroient malgré la différence des climats. Si l'on objecte encore que contre la règle établie, il y a des quartiers au midi de la France où il fait froid une partie de l'année, pendant qu'on en trouve au Nord qui jouissent d'une température assez uniforme; on en conclura que le Languedoc & le Berry ne sont pas les seules Provinces où les bré-

bis Espagnoles puissent réussir, & qu'avec le tems on découvrira en Poitou, en Dauphiné, & même en Picardie, des triages où la meilleure espèce pourra fructifier. Enfin si l'on dit que l'Angleterre, baignée de la mer de toutes parts, jouit d'un air tout différent de celui que nous éprouvons dans le continent : & que les vapeurs salines que les vents y charrient continuellement sont salutaires aux moutons, & que la France ne peut jouir de cet avantage : l'Auteur répond qu'au Nord de la Normandie une langue de terre assez considérable s'avance dans la Manche, qu'il y croît (sur-tout aux environs de Valogne) d'excellens pâturages, & que les moutons de race commune y portent de très-belle laine : qu'ainsi en y transportant des moutons de Cantorbéry dont la situation & le climat sont semblables, ces animaux y réussiroient sûrement.

Ne pourrions-nous pas ajouter à ces raisons de M. de B. que la Bretagne entière n'est qu'une grande presqu'île, & que si les vapeurs salines sont favorables aux brébis, nous ne manquerons pas de belles laines en peuplant toutes nos côtes de races choisies de ces animaux ?

3° Le choix des pâturages est essentiel au bien être des bêtes à laine, l'abondance

*Sur les
Laines.*

*Sur les
Laines.*

& la disette leur sont également dangereuses & doivent être également évitées.

Sans compter les pâturages qui couvrent les marais répandus le long des côtes de la mer, & qui sont salutaires même aux brébis malades, on peut ranger sous trois classes les pâturages qui conviennent à ces animaux.

1^o Les brébis de haute taille, d'une complexion forte & robuste trouvent une nourriture abondante & solide dans les vastes prairies bien fournies d'herbes, dans les pâtis de gazon, les plaines fertiles, les prés hauts & bas où on les mène pâturer, soit après la récolte des foin, soit pendant l'hyver, & lorsque la terre ne produit rien.

2^o La moyenne espèce de moutons, d'une taille plus médiocre que grande, peuvent être conduites dans les chaumes après la récolte, dans les jachères, dans les terres sabloneuses, & dans les friches qui avoisinent les montagnes.

3^o L'espèce d'élite dont on propose le transport dans notre climat, exige de plus grandes précautions dans le choix des pâturages. On ne doit d'abord placer des brebis Espagnoles que dans les landes & les bruyères du Languedoc, les plaines du Berry & les montagnes du Roussillon. Dans la suite, & lorsque ces animaux

auront contracté l'habitude de notre climat, on en pourra transférer dans les meilleurs pâturages de la Gascogne, de la Provence, du Béarn & du Dauphiné, pour y faire race. i

*Sur les
Laines.*

Pareillement on fera bien, à cause de la délicatesse des brébis d'Angleterre, d'essayer à les établir dans les environs de Valogne, ou dans quelque quartier choisi du Cotentin seulement.

Nous croyons que le zèle de l'Auteur l'emporte trop loin, lorsqu'il dit: *Nous sommes en France très-curieux de spéculations, parce qu'il ne coûte ni soins, ni peine à les adopter; mais il n'entre pas dans notre caractère de passer résolument à la pratique.* Ces imputations générales ne sont guère plus judicieuses que le seroit le procédé d'un Médecin, qui chargé du soin d'un grand nombre de malades réunis dans un même Hôpital, se borneroit à examiner deux ou trois malades de chaque salle, & ordonneroit ensuite qu'on saignât tous ceux de la première, qu'on purgeât tous ceux de la seconde, qu'on baignât tous ceux de la troisième, &c. On est aujourd'hui presque universellement convaincu que dans tous les pays les hommes sont aussi différens par les dispositions de l'esprit que par celles de la figure. L'expérience nous a prouvé,

*Sur les
Laines.*

contre les allégations de quelques anciens Historiens & Géographes , que beaucoup d'Allemands sont spirituels , que la politesse est commune en Angleterre , que l'on trouve de la modestie chez les Espagnols , qu'on peut être Italien sans être jaloux , & François sans être inconstant. D'ailleurs , une multitude d'entreprises vastes , poursuivies avec chaleur , & terminées par le plus heureux succès , justifie assez les François du reproche que M. de Blancheville fait à toute la nation.

» Cependant (continue-t-il) quoi de
» plus simple dans l'exécution que le pro-
» jet en question ? Que le Gouvernement
» établisse à sa décharge une espèce d'A-
» cadémie œconomique à peu près pa-
» reille à la direction qui subsiste depuis
» plus de trois siècles chez les Anglois ;
» la confiance du Souverain dans les lu-
» mieres de quelques personnes choisies
» & désintéressées suffira pour le faire
» réussir.

» Cette Académie pourroit établir son
» siège principal dans quelque lieu situé
» au delà de la Loire. Placés au centre de
» la France , ces citoyens judicieux se-
» roient à portée de faire des essais de
» toute espèce ; ils assigneront aux races
» de moutons les pâturages qui leur sont
» propres ; ils s'occuperont à la fois de

» tous les objets qui ont trait à l'amélioration de nos laines, de la connoissance des bestiaux, de leurs différentes espèces, des moyens de les élever, de les traiter en maladie, & d'augmenter leur propagation.

*Sur les
Laines*

» Les membres de cette Société pourront se répandre, selon le besoin, dans toutes nos Provinces, pour examiner les pâturages, & connoître la nature du climat. Il seroit même expédient de leur associer quelques laboureurs intelligens, qui par les relations qu'ils auroient avec des personnes éclairées, deviendroient bientôt philosophes.

Dans tout ce qui précède, la nature seule, moyennant un peu d'aide, fera tous les frais du système projeté ; mais il seroit aussi injuste que téméraire de ne pas perfectionner par le travail & l'industrie les dons précieux de la nature.

L'état affreux de malpropreté des laines qui arrivent d'Espagne, & l'avantage que les Anglois retirent des soins qu'ils apportent à la perfection des leurs, prouvent suffisamment la nécessité de recourir à l'industrie, pour perfectionner par un apprêt industrieux ces présens que la nature nous fait périodiquement : c'est en quoi nos artistes excellent au moins autant que les Anglois.

*Sur les
Laines.*

On doit préparer les brébis à la tonte , en augmentant leur nourriture , en les lavant fréquemment pendant plus d'un mois si l'année a été sèche , & seulement pendant trois jours consécutifs si l'année a été pluvieuse. Pour cette opération on préfère l'eau de la mer à l'eau douce , & l'eau de pluie à l'eau de rivière ; faute de ce secours on mêle du sel avec l'eau. Ce lavage prévient le déchet de la laine , débarrasse les filets du suin qui les enveloppoit , leur rend le ressort & la flexibilité. On ne fait ordinairement en France qu'une tonte par an. On ne doit pas tondre les animaux malades , on exposeroit leur vie , & la laine en seroit défectueuse.

On doit choisir pour la tonte un tems chaud & un ciel serein , prendre un tondeur habile , couvrir d'un drap l'aire où l'on tond qui sera sèche & nette , replier séparément chaque robbe de laine abbatue , & la mettre dans un lieu bien aéré ; laisser le moins qu'il est possible la laine en pile , laver les moutons tondus comme on a fait avant la tonte , émécher la laine , c'est-à-dire , couper l'extrémité des filets qui surpassent le niveau de la toison ; après quoi on envoie la laine au lavage.

On lave les laines dans les mois de

Juin, Juillet & Août ; l'eau alors adoucie par la chaleur du soleil détache plus facilement les malpropretés des laines. plus on diffère ce lavage, plus le déchet est considérable ; il est ordinairement de moitié. Les laines de Castille frayent de cinquante-trois pour cent. En général ce déchet est plus ou moins grand, selon que l'année a été plus ou moins sèche.

M. de B. s'éleve ici avec raison contre deux abus qui diminuent la qualité de nos laines. 1^e Les laboureurs, pour reconnoître leurs moutons, les marquent ordinairement sur le dos ou sur les flancs sans choix de couleurs trempées dans l'huile. Ces marques résistent au lavage, passent dans les étoffes, & les rendent défectueuses. On peut prévenir cet inconvénient de plusieurs manieres, & entr'autres en marquant les moutons à la tête, comme on fait dans le Berry.

2^e Quoique les pelades soient moins importantes que les bonnes laines, il seroit à propos de n'en pas diminuer encore la qualité. Les bouchers, au lieu de ménager les toisons des peaux qu'ils abbatent, semblent mettre tout en œuvre pour les salir. On se dispense d'exposer en détail les excès de leur malpropreté à cet égard ; mais il seroit à desirer que la Police y mât ordre ; les mégissiers au-

roient moins de peine , & cette laine en vaudroit mieux.

*Sur les
Laines.*

La laine se lave par tas dans l'eau dormante , ou dans des cuves pleines d'eau de riviere , & à la manne dans l'eau courante. Les laines trop malpropres se dégorgent dans un bain composé d'un tiers d'urine & de deux tiers d'eau ; on met ensuite égouter la laine sur des claies. Les eaux de Beauvais sont merveilleuses pour le lavage. On pourroit en tirer parti , en établissant dans cette ville une buanderie générale pour les laines.

On trie les laines en en distinguant les différentes qualités , en séparant la mere laine qui est celle du dos , d'avec celle des cuisses & du ventre , qui s'employent à différentes sortes d'ouvrages.

Dans ce travail , aussi-bien que dans le lavage , on a introduit des supercheres préjudiciables au commerce des laines ; il seroit très-utile d'y veiller & de les proscrire. M. de B. s'étonne qu'une fardide avidité porte un si grand nombre de marchands à des moyens aussi bas pour faire une fortune rapide. C'est une des suites malheureuses de l'humanité d'être plutôt retenue par la crainte du châtiement , que par le témoignage intérieur de sa conscience.

On doit éplucher la laine triée , en en

éparant les corps étrangers ; ensuite on écharpait, c'est-à-dire, qu'on déchire & qu'on étend les flocons qui sont trop compactés ; on huile la laine en l'aspergeant, on peigne la laine longue, on carde la route, après quoi on assortit la laine & on la file.

*Sur les
Laines.*

Plusieurs moyens employés pour l'amélioration de nos laines, serviront aussi à en augmenter la quantité, puisque le principal consiste à introduire de nouveaux moutons étrangers. Cette propagation fera diminuer le prix de la viande, du suif, des laines, des bourres & des peaux ; les engrais plus communs procureront des récoltes plus fertiles, & l'abondance des laines occupera utilement un plus grand nombre d'ouvriers.

On augmentera la quantité de nos laines autant qu'il soit possible, en choisissant la race la plus féconde que chaque lieu puisse comporter, & en mettant des troupeaux dans tous les lieux fertiles qui sont abandonnés.

On distingue deux sortes de brébis breslannes, les communes & les gentilles. Les dernières ont besoin d'un climat plus chaud que le nôtre : la race des communes est la plus fertile, on en trouve en grand nombre du côté de Mantoue ; on les tond trois fois l'an, elles vivent de

peu ; sont robustes , & ne craignent que la neige.

Les brébis flandrines amenées des Indes en Hollande & en Flandre où elles ont reçu ce nom , font beaucoup plus de profit que les nôtres ; elles donnent deux agneaux , sont fortes , portent deux fois plus de laine que nos brébis , & cette laine est plus fine & plus douce au toucher : cette race a toujours bien réussi en France. On l'établit en tirant un bélier & quelques brébis du Poitou ou des marais de Charente.

On pourroit donc garnir de bêtes Espagnoles les meilleurs pâturages du Roussillon & du Languedoc , établir des bresfanes communes dans les lieux moins choisis de ces Provinces , dans la Provence & dans quelques autres cantons ; à mesure qu'on croiroit pouvoir l'essayer sans risque ; & dans toutes les autres Provinces indistinctement placer des flandrines , en ne réservant que les environs de Valogne & le Cotentin pour les brébis qu'on tireroit d'Angleterre.

Ces règles générales souffriront quelques exceptions , selon les tems & les lieux. Il seroit à propos de consulter pour cet effet dans chaque canton le petit nombre de laboureurs intelligens qui s'y trouveront.

On contribuera encore à augmenter la quantité des laines de France, en aidant les laboureurs indigens qui souvent au milieu de bons pâturages ne peuvent avoir de moutons, & leur procurant à des conditions raisonnables des troupeaux de bêtes à laine. On pourra semer du faux seigle pour créer des prés artificiels où l'herbe manque absolument; les lieux arides, & les plus mauvaises terres par ce moyen deviennent utiles aux troupeaux.

*Sur les
Laines,*

Il seroit encore important de permettre aux chefs des manufactures l'usage de ces belles laines dans la fabrique de certains draps, pour laquelle on les oblige d'employer des laines étrangères. Les motifs de l'Ordonnance du 9 Mai 1699 ne subsistent plus, l'habileté de nos artistes ayant porté la science du mélange & de l'apprêt au plus haut degré de perfection.

La liberté de la concurrence dans le commerce de nos laines est aussi très-nécessaire. Le Règlement qui en défend l'exportation hors du Royaume, en détruit totalement le commerce. Elle ôte au cultivateur la faculté du débit, & n'est d'aucun avantage au fabricant François, qui gagnera toujours sur l'Étranger les frais de exportation & le droit de sortie.

Ce Mémoire se termine par quelques observations sur l'importance de prescrire

*Sur les
Laines.*

un règlement concernant la police des troupeaux , la réforme des races , l'usage des pâturages , le trafic des agneaux & des moutons , les fraudes & les abus du commerce des laines , le nombre de béliers nécessaires dans un troupeau , le soulagement des bergers & des laboureurs.

M. de Blancheville auroit trouvé des expériences bien capables de fortifier son système d'importation des brébis étrangères , s'il eût pû voir la traduction d'un ouvrage Suédois de M. *Hatsfer* sur l'éducation des brébis. Le Journal étranger du mois de Février dernier (article de l'Économie champêtre , pag. 201 & suiv.) a fait connoître cet ouvrage au public. Il offre une peinture aussi élégante qu'exacte des succès du Chevalier *Jonas Alstrom* pour l'amélioration des brébis de Suède. On conviendra sans peine que si par les soins d'un seul particulier , les béliers d'Espagne & d'Angleterre ont pû réussir en Suède , comme l'annonce M. *Hatsfer* , en les garantissant de la chaleur , tout François qui voudra l'imiter , doit s'attendre à des progrès plus rapides. Que fera-ce si le Gouvernement fait exécuter le projet pour le bien de la Nation.

A la première lecture , nous avons été surpris de trouver dans l'extrait de M.

l'Abbé Prévôt quelques faits qui nous ont paru peu conciliables avec ceux qui sont rapportés par M. de B. particulièrement au sujet des bêtes à laine d'Espagne & d'Angleterre.

Sur les
Laines.

Par exemple , l'expérience a appris à M. *Alstrom* que les meres ne contribuent de rien à la bonté de la race. M. de B. au contraire nous assure qu'en Angleterre l'accouplement des béliers & des brébis d'Espagne a donné des agneaux de la même espèce ; au lieu que les bâtards Espagnols produits par l'accouplement des béliers d'Espagne avec les brébis communes d'Angleterre , furent d'un tiers moins forts & moins féconds que leurs peres.

Il est vrai qu'ailleurs M. *Hatsfer* semble se contredire lui-même , en nous annonçant qu'on prend en Suède les précautions nécessaires pour empêcher la race étrangere de dégénérer ; que dès la seconde génération les brébis d'Allemagne produisent avec les béliers d'Espagne & d'Angleterre des agneaux de race Angloise & Espagnole , & que les descendans des brébis de Suède ne s'annoblissent qu'à la troisième génération.

Nous avons vû dans le Mémoire de M. de B. que les eaux d'Espagne & d'Angleterre sont très-salutaires aux bêtes à laine , & que les Anglois sont en partie re-

*Sur les
Laines.*

devables de la beauté de leur laine, & du peu de déchet qu'elle supporte, aux soins qu'ils ont de la laver sur pied, c'est-à-dire, sur le dos de l'animal; enfin que pour cet usage l'eau de la mer est préférable à toute autre, & qu'à son défaut on doit mettre du sel dans l'eau douce. Néanmoins M. *Hatsfer* assure qu'en Suède les brébis d'Espagne & d'Angleterre ne souffrent point qu'on les lave. On ne doit même (selon lui) laver celles du pays que dans de l'eau douce courante; l'usage de l'eau salée seroit pernicieux.

Au fond ces disconvenances ne pourroient être qu'apparentes, & nous sommes portés à croire que ces différences, quelque considérables qu'elles soient, proviennent de la diversité des climats. Les mêmes animaux transportés d'une extrémité de l'Europe à l'autre, peuvent avoir besoin d'un traitement différent dans des températures si opposées. Cette conjecture suffiroit au moins pour expliquer quelques-unes des difficultés qui s'étoient présentées d'abord.

Mais il est des principes inaltérables & généraux dont il n'est permis à personne de s'écarter, & toute notre bonne volonté reste sans prétexte, pour excuser des erreurs telles que les proportions rapportées (page 203) du produit des moutons
communs

communs de Suède au produit des moutons étrangers.

Sur les
Laines

Un mouton de Suède ne porte qu'environ six marcs de laine, dit M. l'Abbé Prévôt, le marc vaut quinze sols de France; tant qu'un mouton d'Angleterre porte depuis quatre jusqu'à huit marcs, le marc valant 30 sols de France. Le rapport annuel de ces deux espèces de moutons est donc comme d'un à huit & même à dix.

La conséquence est fautive. Un mouton de Suède qui porte trois marcs de laine à quinze sols le marc, produit deux livres quatre sols. Un mouton d'Angleterre qui porte cinq marcs à trente sols, rapporte sept livres dix sols; six marcs valent neuf livres, sept marcs produiront dix livres dix sols, & huit marcs (toujours même prix) se vendront douze livres. Le plus médiocre calculateur auroit trouvé que ces rapports sont comme de trois à six, à douze, à quatorze & à seize. Le premier est un peu plus grand que celui qui est à trois, le second est précisément comme d'un à quatre, le troisième est un peu plus petit, & le quatrième un peu plus grand que celui d'un à cinq.

Ainsi le plus grand de ces quatre rapports est moindre que le plus petit de ceux que nous donne M. Hatsfer. Il seroit à craindre pour la réputation de cet Auteur,

Mai 1755.

N^o 5

Sur les
Laines.

que M. l'Abbé Prévôt eût exercé librement , à l'égard de son ouvrage, le droit qu'il s'est réservé de retoucher , de changer , d'ajouter , de supprimer : son ancienne passion pour la gloire littéraire auroit en cette occasion servi le public & l'Auteur.

*Réponse à une question proposée dans le
Journal Économique Février 1755.*

La prohibition des toiles peintes est-elle utile au commerce du pays où elle a lieu ?

Sur les
toiles peintes.

IL y a déjà long-tems que cette prohibition subsiste en France , on l'a renouvelée souvent , on en a augmenté la rigueur , & ces renouvellemens sont toujours moins venus de l'utilité de la loi , que de la désobéissance du public. Voilà d'abord un grand préjugé contr'elle ; Platon veut que le public soit le sollicitateur de la loi. Celles qui punissent les crimes ne sont transgressées que par quelques méchans citoyens , la société entière en demande l'exécution , & se plaint de la tolérance : il n'en est pas de même des privilèges , ce sont des loix favorables à quelques particuliers protégés ; les autres les transgressent par le droit d'une liberté

commune, il faut des raisons supérieures pour les soutenir contre le public.

Définissons la prohibition des toiles peintes *un privilège accordé aux fabriquans d'étoffes qui concourent avec l'usage des toiles peintes.* Quelle peut donc être cette raison supérieure qui fait soutenir ce privilège contre le public ?

Dans un Etat qui se polit, comme a été la Russie sous Pierre le Grand, on a dû accorder beaucoup de privilèges exclusifs aux nouveaux Artistes pour les attirer de l'Etranger, pour les soutenir & les encourager dans le pays. Mais quand ils ont réussi dans leurs fabriques & dans le débit, les privilèges doivent cesser. Ces succès poussés plus loin encore, l'on doit admettre les nouveaux arts qui concourent avec les premiers, & qui peuvent en diminuer la nécessité.

Telle est la marche de toute matiere de commerce, l'attirer, la protéger, puis laisser faire, & tout va bien. Où en sommes-nous en France ? N'est-ce pas au dernier article ? L'on voit dans le même Journal que M. Colbert en étoit déjà là, & que depuis 1700 le commerce a fort augmenté en France, & rien n'est plus vrai. Le tems de M. Colbert ressembloit plus à celui de Pierre le grand que celui-ci ;

*Sur les
toiles peintes.*

il défrichoit, pour ainsi dire, le champ propre au commerce, il croyoit cependant devoir moins gêner & moins contraindre le public, qu'il ne l'est aujourdhui sur la prohibition des toiles peintes.

Oui, Messieurs, *permettez les toiles peintes fabriquées en France*, & vous ferez un grand bien au pauvre comme au riche; vous préférerez *le public acheteur* (qui est le plus grand nombre) au *public vendeur* (qui est le plus petit.) Ayez pitié de cette multitude de misérables qui ne s'habillent que de méchantes étoffes de laine qu'elle paye cher en comparaison des toiles peintes.

Il en est de même des ameublemens, propreté, bon goût & bon marché. On ne dit rien aux papiers peints qui s'introduisent à grande force aujourd'hui; pourquoi ne toléreroit-on pas les toiles.

Voyez les Etrangers & les pays les plus habiles au commerce, comme l'Angleterre & la Hollande; le peuple y est propre avec ses habits d'indiennes, il s'habille à peu de frais, il lave ses habits & les raccommode aisément,

Voilà l'ame du commerce d'un pays; l'abondance, l'aisance & la propreté du bas peuple; c'est la multitude qui y rapporte, les gens riches glanent & font les

éloons de la ruche , ne les écoutez pas ,
endez-vous au suffrage du public.

Sur les

Défendez encore quelque tems les toiles peintes *toiles peintes*
s peintes étrangères, c'est ici le cas dont *des*.
ous parlions toute à l'heure ; laissez aux
ouveaux fabriquans de toiles peintes le
ems d'attraper les secrets des Etrangers, je
ous réponds qu'ils surpasseront bientôt
s Japonois & les Persans ; c'est ainsi que
s Saxons sont parvenus à faire des por-
elaines plus recherchées que celles des
ides , & que bientôt Vincennes surpas-
ra Meissen.

Attendez-vous que les curieux secta-
urs du luxe enfreindront encore la loi ?
ous les en punirez , si vous pouvez , &
s se convertiront bientôt en faveur de
patrie ; l'on joindra les graces du des-
in François à la perfection des fabriques
trangeres , & le bon goût sera satisfait.

Par la liberté que l'on propose , l'on
era cesser une révolte continuelle à la
oi du Prince , l'on retiendra dans le
oyaume de grosses sommes d'argent qui
n sortent annuellement ; & l'on doit ob-
server que plus les indiennes ont été pro-
ibées , plus leur prix a été augmenté ,
plus les infraçteurs ont donc fait sortir
l'argent.

Quand on inventa l'Imprimerie , il dût
avoir même difficulté , même surprise

Sur les
soies prin-
ci.

à la législation, même révolte du public ; l'on ôtoit par là le moyen de subsister aux écrivains : mais pour le public l'on auroit plaidé qu'il trouvoit par l'Imprimerie des livres plus lisibles, plus corrects & à meilleur compte.

En toute découverte heureuse l'on dira la même chose de part & d'autre. Si la nouvelle poudre qui nourrit un homme pour cinq sols, suffit en effet à le rendre plus fort & plus sain, & a même des agrémens au goût, que ne diront pas les Traiteurs ? Dans ces procès jugez toujours pour le public, & vous jugerez bien.

C'est une foible objection que le sort de ceux qui se trouvent désoccupés par ces heureuses révolutions : le Royaume est un grand domaine où il y a bien des parties en friche, sur-tout dans les objets d'utilité ; que les oisifs les considèrent & s'en occupent : la moisson est plus grande que le nombre des moissonneurs.

*description de l'arbrisseau qui produit la
cire de la Louisiane ; de la maniere dont on
y extrait cette cire , & dont on fabrique la
bougie qu'on y employe.*

A nature aussi féconde que variée
dans ses productions , n'a pas donné
toutes les contrées les mêmes secours
pour satisfaire aux besoins de leurs habi-
tans ; mais le suprême Auteur de l'uni-
vers semble avoir voulu étaler dans ses
ouvrages une multiplicité de moyens
autant plus capables de faire admirer sa
sagesse & sa puissance. Ici d'infatigables
ouvrières travaillant dès l'aurore à cueillir
sur le suc des fleurs , nous fournissent une
matière combustible propre à suppléer
dans nos appartemens à l'absence du jour.
Il est aisé de voir que nous voulons par-
ler de la cire dont est fabriquée notre
bougie. A la Louisiane , c'est un arbris-
seau qui fournit à ses habitans un suc
paissi qu'ils employent aux mêmes usages.
Nous avons cru intéresser d'une manière
agréable ceux de nos lecteurs qui aiment
à connoître les productions de divers
pays en décrivant cet arbrisseau si utile ;
la cire qu'il produit , & la maniere dont

*Cire d'Ar-
brisseau.*

Cire d'Arbrisseau. on en fait la bougie. C'est la substance d'un écrit dressé sur les lieux par une personne intelligente qui y a résidé plusieurs années. Nous y joindrons quelques réflexions , quelques vûes tendantes à tirer parti de cette connoissance pour l'utilité de ce continent. Car nous croirions ne remplir qu'imparfaitement l'objet de ce Journal , si nous nous bornions à des Mémoires uniquement propres à amuser la curiosité.

Il croit , dit la personne dont nous avons parlé , dans le bas du fleuve Mississipi , un arbrisseau en forme de buisson , poussant de la même souche plusieurs tiges , dont les plus hautes peuvent monter à environ douze pieds. Sa feuille est longue d'environ deux pouces & demi , sur un demi pouce de largeur , & elle donne étant brûlée ou écrasée une odeur aromatique. Sa fleur qui est très-petite est rougeâtre , & produit un fruit ou une baye dont la grosseur est environ celle d'un grain de genièvre. Ce fruit est composé d'un noyau revêtu d'une espèce de chair qui fond à la grande chaleur ; c'est là la matière de la bougie de la Louisiane. Au reste cet arbrisseau peu difficile vient presque par-tout. Les terrains secs ou inondés lui sont également , ou presque également favorables. A la vérité , il profite mieux

is les pays chauds, & l'on remarque
au dessus du 39 degré de latitude ; il *Cire d'Ar-*
est pas si beau que sous une latitude *brisseaux*
indre. La premiere découverte en a

faite dans la nouvelle Angleterre.
quelques-uns de ces arbrisseaux ne por-
tent point de fruits, mais servent appa-
rément à féconder les autres. On le
voit du moins ainsi dans le pays, ce qui
est qu'on les appelle les mâles.

La premiere maniere dont on a extrait la
cire, a été en jettant ce fruit dans l'eau
bouillante, & d'en recueillir la liqueur
épaisse qui surnageoit jusqu'à ce qu'il n'en
restât plus. Mais cette cire étoit d'un gris-
rouge, & ne donnoit qu'une lumiere som-
bre & lugubre, occasionnée sans doute
par les particules grossieres & sales qui s'y
trouvoient encore engagées.

Depuis quelques années on a beau-
coup perfectionné cette manufacture. Des
personnes intelligentes voyant la néces-
sité de dépurer davantage cette matiere,
ont imaginé de faire des étuves dans les-
quelles il y a un four à reverberer d'en-
viron douze pieds de long ; sur ce four
sont encastrées de grandes chaudieres,
à côté plus bas sont disposées de gran-
des cuves de bois percées au fond avec
un robinet pour les vider. Ces cuves
sont entretenues dans une chaleur modérée.

Cire d'Ar-
brissau. rée par une plaque de fer attachée à un côté du four, telle à peu-près que celles qu'on met au foyer d'une cheminée pour échauffer un appartement qui est derrière. L'on remplit d'abord ces cuves de graine tamisée jusqu'à deux pouces du bord, & l'on y jette de l'eau tiède qu'on y laisse séjourner un petit quart-d'heure, la cuve étant bien bouchée par-tout; on vuide ensuite cette eau, & l'on réitère cette opération dont le but est de nettoyer la graine de la poussière qui y est attachée, & de commencer à en attendrir la chair. A la troisième fois on met dans les cuves une eau plus chaude, mais seulement de telle sorte qu'on ne puisse pas y tenir la main, & on la laisse un quart-d'heure; après quoi on l'évacue par le robinet qui est au fond. D'abord l'eau plus pesante, & qui occupe le fond de la cuve, commence à sortir presque point chargée de cire. On la conserve cependant pour ménager le peu qu'elle en contient. Lorsqu'on s'aperçoit que la cire commence à couler, on met sous le robinet des vases de terre bien vernissés & un peu chauds pour la recevoir. Le premier tiers de cette cire est d'une jaune paille, le second tiers prend une couleur d'un jaune verdâtre, & le dernier est un peu verd, quoiqu'encore beaucoup moins que celui qu'on

oit autrefois à l'eau bouillante : cette
e est celle qui est destinée à l'usage des *Cire d'Ar-*
êtres & des gens aisés. *brisseaux*

En effet après cette première cire on ne
glige pas celle qui reste dans la cuve &
i est plus grossière. On y jette du suif
viron le tiers de ce qu'il reste de cire ,
on la remplit d'eau très-chaude & pres-
e bouillante, qu'on y laisse 20 minu-
. Ce suif, quoique mauvais & sale, ne
se pas de prendre avec la cire une
nsistance qui le rend peu différent de
cire pure ; mais ce composé est beau-
ap plus verd que la première : ce qui
nt de la décoction du noyau que l'eau
uillante attendrit, & qui lui commu-
que sa verdure. Cette dernière cire ne
se pas de faire encore une bonne lu-
ere, du moins pour les domestiques ;
e éclaire aussi bien que la chandelle,
l'Auteur de ce Mémoire, & elle dure
double.

C'est une propriété de cette cire, sur-
nt de la première, de ne faire aucune
che, lorsqu'il en tombe quelques gout-
sur des étoffes ; elle se leve par écail-
, & en la frottant elle s'en détache
mme de la boue sèche.

Les arbrisseaux dont nous avons parlé
nnent mieux de bouture qu'autrement.
ne produisent presque rien ou fort peu.

Cire d'Ar- jusqu'à cinq ans ; mais ensuite leur pro-
brisseau. duit va toujours en augmentant , de sorte
 qu'après quelques années on pourroit
 recueillir de chacun 25 à 30 livres de
 graine , si les martinets qui sont en pro-
 digieux nombre dans ce pays , & qui en
 sont extrêmement friands , n'en man-
 geoient une grande partie : cela fait qu'on
 n'en retire que 7 à 8 livres , ce qui rend
 environ une livre de cire. Passons à la
 maniere dont on la blanchit & dont on
 l'emploie.

Il y a deux façons de blanchir la cire.
 L'une consiste à la laisser fondre au soleil ,
 & celle-ci est sans contredit la plus aisée
 & la plus expéditive. L'autre se pratique
 en l'exposant en plein air par pastilles de
 2 à 3 lignes d'épaisseur , & suspendues.
 Mais cette dernière méthode , quoique la
 plus parfaite , est si longue , qu'on ne
 l'emploie que par curiosité : ainsi nous
 nous bornerons à la première.

Vers la fin de Mars l'on hache la cire
 en petits morceaux qu'on expose au so-
 leil , à l'abri du vent & de la pluie , dans
 des vases de terre bien unis. Ils se fondent
 à cette chaleur , & se forment en pastil-
 les qui ne doivent pas avoir plus d'un
 demi-pouce d'épaisseur ; car elles blan-
 chissent d'autant plus vite , qu'elles sont
 moins épaisses. Il est avantageux de

les laisser exposées au ferein. On les retourne le lendemain, & on les laisse fondre de nouveau, ce qu'on réitère une dixaine de fois : alors quoique la cire ne soit pas entierement blanche, elle l'est cependant assez pour être employée. Mais il est évident qu'on pourroit, en répétant davantage cette manœuvre, lui procurer un degré de blancheur plus parfait.

Cire d'Arbrissau.

La cire ayant reçu ces premieres préparations, on en fait la bougie en la roulant dans des moules. Pour cela on la fait fondre au bain-marie, mais en prenant garde de ne pas la trop chauffer, ce qui la jauniroit. On observe encore en la coulant de la faire passer au travers d'un linge très-fin, ou couvert d'un peu de coton bien cardé, afin de la purifier entierement ; sans quoi elle ne jetteroit qu'une lumiere sombre.

Lorsque la bougie est tirée de ses moules, on acheve de la blanchir. Pour cet effet on la suspend en plein air & au soleil, avec cette attention de ne pas l'adosser à quoi que ce soit, parce qu'elle se fondroit. On la retourne tous les jours, afin qu'elle blanchisse également de tous les côtés, & cela pendant environ un mois. Elle deviendroit encore plus blanche & plus belle, si on continuoit cette

manœuvre plus long-tems. On observe
Cire d'Ar- que le soleil ne soit pas trop ardent ; car
brissée. dans le tems de la canicule il est si âpre ,
 qu'il la gâte.

Il y auroit plusieurs autres remarques à faire , d'après l'Auteur de ce Mémoire, sur la préparation & l'emploi de cette cire ; mais elles seroient peu intéressantes pour ces contrées où cette connoissance n'est encore qu'une connoissance de curiosité : c'est pourquoi nous les omettons, & nous nous bornons à proposer quelques vûes sur l'usage que nous pourrions en retirer.

Nous n'avons dans ce pays que deux moyens pour éclairer nos appartemens ; l'un trop cher pour pouvoir être employé par les gens de facultés médiocres , je veux dire celui de la bougie de cire ; l'autre peu propre , sur-tout dans les saisons chaudes , & désagréable en tout tems pour les personnes délicates, & dans les petits endroits , par l'odeur & la fumée qui s'en exhalent. Ce dernier est cependant le seul que puissent employer ceux qui ne peuvent user de cire. La bougie de la Louisiane ne nous présenteroit-elle pas quelque chose de mixte entre la bougie & la chandelle ? & quand même le prix en seroit double de celui de cette

dernière, ne lui seroit-elle pas préférable pour tous ceux qui ne craignent pas d'acheter leurs commodités & leurs agréments par quelque légère augmentation de dépense. L'Auteur qui nous a rapporté ce que nous venons de dire, nous apprend que celle même qui est mêlée d'un tiers de suif dure le double de la chandelle ordinaire, & par conséquent celle qui est pure doit durer considérablement davantage. Mais comme cela doit s'entendre apparemment d'une bougie de la même grosseur & de la même longueur, & qu'un poids déterminé de cette cire plus compacte que le suif, en fera un moindre nombre, il faut y avoir égard. C'est pourquoi cette compensation faite, il paroît que la dépense pourroit être augmentée de moitié, en supposant à cette bougie le prix que nous avons dit plus haut.

Si cette nouvelle branche du commerce prenoit racine parmi nous, seroit-il impossible de cultiver, même dans ces contrées, ces arbres qui produisent la cire dont nous parlons? Il est encore tant de terrains incultes & entièrement couverts d'arbrisseaux inutiles, que sans sacrifier des places déjà occupées inutilement, on pourroit leur en trouver. L'Auteur nous dit à la vérité, qu'au-dessus du 39 dé-

Cire d'Ar-gré de latitude , ils viennent moins
brissau. bien qu'au-dessus. Mais il nous apprend
en même-tems qu'ils ont été découverts
dans la nouvelle Angleterre dont la lati-
tude est bien plus considérable. D'ailleurs
il n'y a pas si loin du 39-dégré au 42 ou
43 , qui sont la latitude des Provinces
méridionales de ce Royaume , pour ne
pas espérer qu'ils puissent y croître , &
peut-être une certaine culture enseignée
par l'expérience les feroit fructifier au-
tant dans ces climats , que dans leur pays
natal où ils sont livrés au soin de la na-
ture seule. Je ne dois pas oublier qu'on
nous apprend que les terrains secs ou
inondés leur sont indifférens , c'est-à-dire,
qu'ils sont d'une venue facile & très-peu
assujettissante. Mais peut-être ne devroit-
on pas enlever à la Louisiane la culture
de cette plante utile ; car si la Colonie
doit tenir de l'Etat qui l'a fondée , les
moyens de sa subsistance , & une partie
des secours pour satisfaire à ses besoins ,
celui ci ne doit pas non plus ravir à la
Colonie une des productions qu'elle peut
lui donner en échange. Ainsi ce qu'on a
dit plus haut ne regarderoit que le cas où
cette Colonie détruite ou négligée ne
pourroit plus nous fournir cette cire.

Il y auroit un avantage réciproque,

dans l'établissement de cette branche de commerce. Nous jouirions dans ces pays d'une production qui nous présenteroit de nouvelles commodités ; la Colonie qui nous la fourniroit en prendroit de nouvelles forces par le débit qu'elle en feroit , la culture des terres & de ces arbrisseaux en feroit encouragée. Qu'on ne dise pas que l'objet de ce commerce seroit trop mince. Le sucre dont tant de navires font leur principal chargement , tout préparé en France coûte beaucoup moins dans les années communes que nous ne supposons coûter cette cire. Et combien d'autres productions à beaucoup meilleur marché , dont on ne laisse pas de faire des transports considérables au travers des mers. Combien de vaisseaux Anglois & Hollandois , uniquement chargés de charbon de terre , vont porter une marchandise aussi vile dans les Colonies Angloises & Hollandoises de l'Amérique.

L'inconvénient qui a jusqu'ici arrêté les progrès de notre Colonie de la Louisiane étant le peu de denrées qu'elle pouvoit nous fournir , il cesseroit en partie par l'établissement de ce nouveau commerce. Alors elle commenceroit à sortir de cet état de langueur , qui le rend pres-

Cire d'Arbrisseau.

Cire d'Ar-
brissau. que inutile à elle-même , très-peu utile à la France , & qui en fait comme un lieu d'exil pour ceux que les circonstances obligent de s'y arrêter. Ce sont là les avantages , dont le Mémoire que nous avons extrait plus haut , nous a fait naître l'idée. L'amour seul du bien public a excité ces réflexions que nous soumettons au jugement des lecteurs judicieux & dénués de préventions.

THERMOMETRE. BAROMETRE.

Matin. 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir. 9 heures.
12	20	14	28.	28.	28.
13	21	17	27. 11	27. 11	27. 10
11	20	14	27. 11	27. 10	27. 10
13	23	15	27. 9	27. 9	27. 10
13	27	20	27. 8	27. 8	27. 7
7	15	10	27. 9	27. 9	27. 10
12	17	14	27. 8	27. 8	27. 8
9	16	13	27. 8	27. 8	27. 8
9	15	12	27. 9	27. 9	27. 10
11	21	18	27. 11	27. 11	27. 11
13	22	18	27. 8	27. 8	27. 8
14	22	17	27. 11	27. 11	28.
9	21	13	28. 1	28. 1	28. 1
9	25	18	28. 2	28. 2	28. 2
13	25	19	28. 2	28. 2	28. 2
14	26	17	28. 3	28. 3	28. 2
13	29	19	28. 1	28. 1	28.
14	26	20	28.	28.	28.
14	29	23	28. 1	28. 1	28. 1
17	30	24	28.	28.	28.
17	31	25	27. 10	27. 10	27. 10
17	30	19	27. 11	27. 11	27. 10
18	28	23	27. 10	27. 9	27. 8
14	25	17	27. 9	27. 8	27. 8
13	24	19	27. 8	27. 8	27. 7
14	20	14	27. 6	27. 6	27. 6
12	16	11	27. 6	27. 6	27. 6
12	16	10	27. 6	27. 5	27. 5
8	13	7	27. 5	27. 6	27. 7
6	11	6	27. 10	27. 11	27. 11

Avril.		G I R O U E T T E.		ETAT DELA SEINE.	
Sol.	Lun.	Matin.	Soir.	pieds.	pouces.
1	21	Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	3	6
2	22	Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	3	4
3	23	Ouest.	Sud-Ouest.	3	2
4	24	Ouest.	Sud-Ouest.	3	1
5	25	Sud.	Sud.	3	0
6	26	Ouest.	Ouest.	3	0
7	27	Sud-Ouest.	Ouest.	2	10
8	28	Ouest.	Ouest.	2	10
9	29	Ouest.	Ouest.	2	10
10	30	Sud-Ouest.	Sud.	2	10
11	1	Sud.	Sud.	2	10
12	2	Ouest.	Ouest.	2	10
13	3	Ouest.	Nord-Ouest.	2	10
14	4	Nord-Ouest.	Sud-Ouest.	2	10
15	5	Sud-Ouest.	Sud.	2	10
16	6	Sud.	Sud-Est.	2	7
17	7	Nord.	Sud.	2	6
18	8	Ouest.	Ouest.	2	6
19	9	Est.	Sud-Est.	2	4
20	10	Sud.	Sud.	2	3
21	11	Sud-Est.	Sud.	2	2
22	12	Sud.	Sud.	2	0
23	13	Sud.	Sud.	2	0
24	14	Ouest.	Sud-Ouest.	2	0
25	15	Sud-Ouest.	Sud-Ouest.	1	11
26	16	Ouest.	Ouest.	1	11
27	17	Ouest.	Ouest.	2	1
28	18	Ouest.	Ouest.	2	1
29	19	Ouest.	Nord-Ouest.	2	1
30	20	Nord-Ouest.	Nord.	2	1

au-dessus
de l'étiage,
qui est la li-
gne au-dessus
de laquelle
les eaux sont
bonnes pour
la naviga-
tion. Voyez
Journal Oc-
tobre 1754,
page 105.

Ce mois a été fort chaud , comme on peut le voir par le tableau de notre Thermometre ; aussi les progrès de la végétation ont ils été fort rapides. La liqueur est montée le 21 à midi jusqu'au 31^e degré.

Les différens changemens arrivés dans la hauteur du mercure se sont faits presque insensiblement. Sa plus grande élévation a été de 28 pouces 2 lignes , & son plus grand abaissement à 27 pouces 5 lignes. La différence est de 9 lignes.

Le vent ne s'est point écarté ni du Sud , ni de l'Ouest ; ce qui a soutenu le degré constant de chaleur dans l'air , & ce qui a amené les orages qui ont été fréquens pendant ce mois.

Avril.

T E M S.

- 1 Couvert le matin. Nuageux l'après-midi. Il pleut un peu pendant la nuit.
- 2 De même.
- 3 De même. Le vent est assez fort.
- 4 La pluie commence à 8 heures du matin , & elle continue par intervalles dans la matinée. Le reste de l'après-midi le tems est fort inconstant.
- 5 Grand vent. Le tems se couvre vers les 8 h. du soir. Il éclaire & il tombe une pluie d'orage.
- 6 Grand vent. Il pleut vers les 8 h. du soir.
- 7 il pleut à divers intervalles l'après-midi.
- 8 Couvert.
- 9 Il pleut toute la matinée. Le tems reste humide.
- 10 Fort beau.
- 11 Il pleut à différentes reprises dans la journée.
- 12 Il fait beaucoup de vent.
- 13 Très beau.
- 14 De même.
- 15 De même.
- 16 De même.
- 17 De même.
- 18 De même.

- 19 De même.
- 20 De même. Il fait un peu de vent.
- 21 De même. Le tems se couvre le soir & paroît se disposer à l'orage.
- 22 Il tombe quelques gouttes de pluie pendant la journée.
- 23 Il tombe vers les 3 h. du matin une grande averse qui dure environ une demi-heure, il tonne, il éclaire. Le ciel reste couvert, le tems est fort incertain, il pleut à différentes reprises dans la journée. Il tonne, il éclaire vers les 7 h. du soir, & l'orage vient du Nord.
- 24 Nuageux. La pluie commence à 3 h. de l'après-midi. Il tonne vers les 5 h. & l'orage est terminé à 7 h.
- 25 Inconstant. Il tombe une grande averse à 7 h. du soir, il tonne, il éclaire.
- 26 Il pleut la nuit & toute la matinée jusqu'à 2 h. de l'après-midi. Le tems reste couvert.
- 27 La pluie commence à 11 h. du matin, & dure jusqu'à midi. Il fait du vent. Le ciel reste couvert.
- 28 La pluie commence à midi, & continue presque tout le reste de la journée & de la nuit.
- 29 Il pleut à différentes reprises dans la matinée. Le soir le tems devient plus serein & plus froid.
- 30 Il tombe plusieurs giboulées dans la journée.

*Maladies qui ont regné à Paris pendant
le mois d'Avril.*

Par M. le Camus, Docteur-Régent en Médecine.

LE silence de nos adversaires ne seroit-il pas une preuve de la bonté de notre cause. Nous disons adversaires, pour signifier seulement ceux qui ont une différente façon de penser de la nôtre, sur la multitude des saignées. Ceux qui n'apportent pour toutes armes contre nous que de la haine, de l'animosité, de l'envie, sont des êtres que nous méprisons. Qu'ils répandent avec profusion le sang des hommes, qui devroit être ménagé pour l'intérêt de la patrie, ils seront assez punis par leur propre conscience, si elle est susceptible de remords. La liste de leurs malades, attaqués de fluxions de poitrine pendant ce mois, sera un vrai martyrologe. Que ceux qui cèdent au raisonnement & à l'évidence, examinent enfin la question : nous ne prétendons pas la décider ; nous n'avons ni assez de talens, ni assez d'expérience, pour prétendre que notre jugement soit une loi formelle, qu'on doive suivre à la rigueur. Nous attaquons seulement une maxime, à laquelle il nous paroît qu'on a donné trop d'étendue, & qu'il est de l'intérêt de tout le genre humain, de resserrer dans ses justes bornes. La multitude des saignées convient-elle dans les fluxions de poitrine ? convient-elle dans toutes les maladies ? est-ce un axiome qu'il faut respecter aveuglément & suivre à la lettre, sans exposer la vie de ceux qui nous la confient ? Il auroit que l'usage a décidé pour l'affirmative, & pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup

Maladies

*convalescentes
à Paris en
Avril.*

*Maladies
courantes
à Paris en
Avril.*

d'œil sur la conduite de la plupart de ceux , qui se livrent à la cure des maladies. C'est ce même usage que nous attaquons comme pernicieux , que nous blâmons comme n'étant fondé sur aucun principe , & duquel nous appelons , avec la voix du raisonnement & de l'expérience.

Quelle hardiesse , dira-t-on , ou plutôt quelle témérité , que de fronder une opinion presque unanime parmi les praticiens , & reçue depuis une longue suite d'années ! La persuasion générale des personnes de l'art , n'est-elle pas suffisante pour prouver l'efficacité & la bonté de la règle ? Un seul homme qui s'élèvera , croira-t-il avoir à lui seul plus de pénétration , que tant de sçavans qui ont embrassé la méthode reçue dans leur siècle , & sera-t-il assez vain pour s'imaginer , que lui-seul a trouvé la vérité ? Cet argument paroîtra solide aux yeux du vulgaire ; mais il n'est qu'ébloüissant pour un philosophe. Il en apperçoit la fausseté , & la route qui conduit ou maintient dans l'erreur. Sans avoir toutes les qualités du philosophe , nous allons analyser cet argument pour en découvrir le vice , & l'on verra que ce n'est que l'écorce d'un beau fruit dont l'intérieur est rongé par un ver , qui le consumera.

Si l'on n'avoit jamais prescrit contre la tradition générale , tous les hommes seroient encore en proie aux préjugés , aux fables & au mensonge. En effet , si toutes les opinions généralement établies étoient vraies , on croiroit encore que le soleil tourne autour de la terre. On attribuerait aux astres mille effets qui ne leur appartiennent pas. On regarderoit la lune , comme la cause d'un grand nombre de phénomènes qu'elle n'a jamais pu produire. On redouteroit l'apparition des comètes , la présence de la canicule , la conjonction ou l'opposition des planètes. Ceux qui se sont opposés les premiers au torrent qui entraînoit le vulgaire , ont

été regardés comme des impies, qui devoient
 er dans leur sang leur hérésie, ou comme des
 is qui suivoient aveuglément les rêveries de
 r imagination. Il n'y a d'abord que quelques
 sonnes sensées, & c'est le petit nombre, qui
 aminent le fait, qui pesent les raisons, qui
 archent avec bonne foi la vérité, qui jugent
 as partialité : il n'y a que ces personnes, dis-je,
 i puissent sortir des ténèbres où les avoient plon-
 l'erreur, les préjugés & la facilité de croire
 euglément & sans examen, les choses physiques
 i frappent tous les jours leurs sens. Le vulgaire
 te toujours vulgaire. Il semble qu'il doive tou-
 rs être trompé. S'il quitte une erreur, il re-
 nbe dans une autre. Il ne se fiera plus aux pro-
 éties de Nostradamus, ou aux prédictions de
 lmanach du bon Laboureur, il ne tremblera
 is à l'aspect d'une éclipse, d'où il présageoit au-
 fois la guerre, la peste, la famine & la mort ;
 is il soutiendra qu'un homme pèse plus à jeun,
 'après le repas ; qu'un tambour de peau de bre-
 se crève au son d'un tambour de peau de loup ;
 e les vipères font mourir leur mere en sortant
 leur ventre, & occasionnent la mort de leur
 e au premier moment qu'elles sont formées ;
 on voit tomber des grenouilles des nuées, au
 lieu de certains orages, & plusieurs autres cho-
 de cette nature. On ne s'est pas contenté de
 porter ces contes ridicules, comme des faits
 érés, on a pris encore la peine d'en chercher
 cause. Cependant toutes ces choses étoient con-
 ires à l'expérience, comme l'ont vérifié tous
 ux qui ont eû la curiosité de s'en éclaircir. Mais
 strologue insensé a apperçu une souris dans la
 ne, il ne regarde pas dans sa lunette. Le physi-
 en peu éclairé apprend qu'un enfant a une dent
 or, il le croit sur la déposition publique, il
 rit, il est suivi de la foule. On perce enfin le

*Maladies
 courantes
 à Paris en
 Avril.*

*Maladies
courantes
à Paris en
Avril.*

mystère, & c'est un orfèvre qui a fabriqué cette dent.

Voilà les égaremens dans lesquels nous entraîne la façon de penser générale. En vain croira-t-on qu'il n'y a que le peuple qui se trompe, & que les sçavans sont à l'abri de l'erreur. Orgueil insupportable de la part de ceux qui n'ont que des connoissances imparfaites. Ce sont les sçavans qui ont inventé l'horreur que la nature avoit du vuide, qui l'ont soutenu pendant plusieurs siècles, & qui l'ont répandu dans le monde entier. Ce sont eux qui ont inventé les qualités occultes, pour expliquer ce qu'ils ne pouvoient expliquer. Ce sont eux qui ont rempli la terre de mensonges & d'illusions. On peut les regarder comme des guides qui ont conduit les autres dans des fausses routes & dans des sentiers obscurs. Je dirois plus encore, car j'affirmois presque que les sçavans se sont opposés aux progrès de la vérité. Nous en trouverions la preuve dans l'art même qui examine les ressorts du corps humain, & qui veille à la conservation de la santé & de la vie des hommes. A peine Harvé eut-il démontré la circulation du sang, que plusieurs sçavans s'élevèrent contre lui, & nièrent hardiment un fait qui est aujourd'hui incontestable. (a) L'Émélique fut condamné comme un poison par un arrêt solennel en 1566. (b) Le Mer-

(a) Voyez sur-tout le traité de *Primerose*, intitulé, *Antimadversiones in Joannis Wallæi Med. dissertationem medicam quam pro circulatione sanguinis herveani proposuit.* 1640.

(b) *Paracelse* reproduisit l'antimoine au commencement du seizième siècle. Depuis ce tems-là il fut décrié comme un poison. La Faculté de Médecine en condamna l'usage, & déclara par un Décret solennel que l'antimoine avoit une qualité venimeuse, qui ne pouvoit se corriger par quelque préparation que ce fût.

Le Parlement, par son Arrêt de 1566, fit défense de s'en

excita un grand nombre de querelles , & fut
 ôté blâmé , tantôt exalté par des louanges ou-
 s. Y a-t-il aujourd'hui des médicamens plus
 verſellement employés que ces deux remèdes ?
 onnoît-on de plus prompts & de plus efficaces ,

*Maladies
 courantes à
 Paris en
 Avril.*

ir ; & *Paulmier* , Médecin de la Faculté , pour avoir
 revenu à cet Arrêt , fut chaffé de la Faculté en 1609 ,
 qu'il sût en réputation de ſçavant Médecin. La rigueur de
 traitement cauſa quelques murmures : les empiriques ſe
 oient utilement de ce remède au préjudice de la Méde-
 . Quelques médecins en devinrent jaloux , ils commen-
 nt à l'employer ſecrètement , & quelque tems après
 s'autoriſer ils le firent mettre au rang des purgatifs
 l'antidotaire fait en 1637 par ordre de la Faculté de
 is.

nviron l'an 1650 pluſieurs célèbres Médecins s'étant ou-
 ement déclarés pour l'antimoine , l'uſage en devint très-
 imun , & la queſtion , ſi l'on pouvoit ſ'en ſervir , fut
 ardée dans l'école comme problématique. *Jean Chartier*
 it ſcompoſé un livre pour la déſenſe de l'antimoine , in-
 lé , *Le plomb des ſages. Enſeigne Renandot* mit au jour
 ron dans le même tems vers le milieu du dix-ſeptième
 e , le panégyrique de l'antimoine juſtifié & triomphant.
 mes *Perreau* peu après écrivit contre , & donna à ſon
 age le titre de *Rabat-joye de l'antimoine* ; & le célèbre
Patin avoit un gros regiſtre des malades tués par l'effet
 'émétique , qu'il appelloit le *Martyrologe de l'émétique* ,
 'témoignage de la vertu émétique (*ab euecando.*) Enfin
 onteſtation ſ'échauffa ſi fort , qu'on fut obligé d'avoir
 urs à l'autorité du Parlement , qui ordonna que la Fa-
 de Médecine ſ'aſſembleroit pour délibérer ſur ce ſujet.
 xécution de l'Arrêt , les Docteurs s'étant aſſemblés au
 bre de 102 le 22 Mars 1666 , il ſ'en trouva 92 qui ſu-
 d'avis de mettre le vin émétique au rang des purgatifs ,
 ivant leurs avis * , la Faculté fit un Décret pour en
 ouver l'uſage. Le 10 Avril ſuivant le Parlement , ſur
 pport de ce Décret , rendit un Arrêt par lequel il per-
 aux Docteurs en Médecine de ſe ſervir d'antimoine ,
 écrire , d'en diſputer , & fit déſenſe à toute perſonne
 faire aucun uſage que par leurs conſeils.
 ournal des ſçavans du 7 Juin 1666.
 oyez le Traité de l'Opinion , liv. 4 , ch. 4 , § 26 , 200
 e Gendre.

*Maladies
épidémiques
à Paris en
Avril,*

quand ils sont administrés avec prudence dans les cas qui les exigent ? L'autorité des sçavans en faveur de la multitude des saignées , n'est donc pas plus recevable que l'opinion générale du vulgaire ; parce que l'un & l'autre l'ont pu admettre par prévention , par système , par routine , sans réflexion précise , sans examen particulier , sans jugement certain.

Il s'agit donc de peser les suffrages , & non pas de les compter. Il s'agit d'examiner de bonne foi , s'il est utile à l'homme & au reste des animaux de répandre leur sang : si la saignée est utile dans tous les cas possibles : s'il y a des circonstances où elle est dangereuse : si l'on peut guérir sans ce moyen : si l'on guérit plus promptement & plus sûrement sans employer ce secours. L'examen impartial de toutes ces questions & d'une infinité d'autres , qu'on peut agiter à ce sujet , éclaircira sans doute un grand nombre de points de pratique , & ramènera les médecins à une uniformité de sentimens , bien loin de les entretenir dans cette diversité de penser & d'agir qu'on leur reproche. Mais il ne nous est pas possible d'entrer ici dans tout ce détail. Nous développerons notre sentiment dans les Journaux suivans.

Quoique nous ayons dit que le sentiment de ceux qui admettoient la multitude des saignées , fût le plus généralement reçu ; nous n'avons pas avancé pour cela que ce sentiment fût généralement approuvé. Il s'est trouvé de tems en tems des hommes assez courageux , pour s'opposer au torrent , qui s'est brisé contre eux sans pouvoir les renverser. Mais le torrent a passé outre avec éclat , & il ne s'arrêtera que quand la digue sera assez forte pour lui résister. La digue que nous prétendons élever , n'est pas l'assemblage de deux ou trois conversions particulières ; c'est la conviction de tout le Public , dont nous voulons concourir le

ang, en lui apprenant à ceconomiser ses biens. Rien de plus propre à remplir nos intentions, que la lettre suivante qui nous a été adressée. On y trouvera cette candeur & cette bonne foi d'un homme, qui cherche sincèrement la vérité, & qui souhaiteroit, pour l'intérêt de tous les hommes, que ceux qui se mêlent du soin de guérir, examinaient leurs préjugés, & abandonnaient leur erreur.

*Maladies
convales
à Paris en
Avril.*

*Lettre de M. Marteau, Docteur-Régent de
la Faculté de Médecine de Paris, à M.
Le Camus, Docteur-Régent de la même
Faculté.*

Vous ne craignez donc pas, mon cher Confrère, de heurter de front un ancien préjugé très en vogue. La résolution est prise; vous avez dessein de défabuser le Public, au sujet des faignées saignées dans les fluxions de poitrine. Malgré le peu d'apparence du succès, il faut vous aider de mon foible secours dans un si louable projet. Je vous envoie un Mémoire, qui tout informé qu'il est, sera utile, s'il fait la même impression sur les particuliers, que celle qu'il a faite sur les médecins, qui l'ont discuté sérieusement. Je n'apprierois ce Mémoire, si je ne comptois sur la probité de ceux qui voient des malades, car il blesse les intérêts de tous. S'il étoit suivi, le médecin n'auroit pas le renom d'avoir retiré un malade des portes de la mort; il ne paroît point si employé, puisqu'il ne peut faire que six visites au lieu de cinquante; il n'auroit pas us de gloire de guérir en huit jours une fluxion de poitrine, qu'il n'en acquiert à guérir en peu de

*Sur les Sa-
ignées multi-
pliées dans
les fluxions
de poitrine.*

Sur les Saignées multipliées dans les fluxions de poitrine.

tems une simple fièvre tierce. Le chirurgien deviendrait très-peu nécessaire, & ne seroit pas appelé à l'instant. L'apothicaire n'y trouveroit pas son compte, il ne faudroit pas beaucoup de remèdes. La garde même y perdrait bien des journées, & auroit plus de peines sans espérance de dépouilles. Il n'y a que le malade qui y gagneroit. Mais il ne s'en rapportera pas à lui-seul, il consultera quelqu'un. Il est aisé de juger quelle seroit la réponse, si la personne consultée ne préféreroit l'intérêt public au sien propre. A Dieu ne plaise que je veuille insinuer que la même réponse ne puisse être faite par de très bons citoyens; je suis même persuadé que ce seront eux, qui écriront publiquement contre notre Mémoire. Ils doivent croire le Public exposé, & leur silence ne seroit point pardonnable; ils ne mépriseroient pas notre petit nombre; ils savent qu'un petit nombre, qui abandonne un sentiment en vogue, fait beaucoup d'impression sur les gens sensés, & que ceux-ci en entraînent d'autres.

Plusieurs seront peut-être surpris que ce Mémoire ait été écrit par un homme élevé dans la méthode de saigner. Le simple récit des peines que j'ai prises avant de changer de sentiment, fera ma justification auprès d'eux. Je croyois, à la vérité, comme quantité d'autres, qu'il falloit beaucoup saigner dans les fluxions de poitrine. Le sang qui venoit dans les crachats, me paroissoit une preuve de sa trop grande abondance. Il me sembloit qu'il n'y avoit que la saignée, qui pût ôter la dureté du pouls, les engorgemens des petits vaisseaux, & prévenir l'inflammation, ou la résoudre. J'en étois si persuadé que je me fis tirer trois poëlettes de sang, pour engager un de mes freres à se laisser faire une saignée qu'on disoit nécessaire; mais je fus incommodé de la saignée qu'on me fit, & mon frere mourut. Je craignis fort d'avoir contribué à la mort d'un homme pour

il je donnois mon sang. Je fis un sérieux examen sur l'effet des saignées ; j'observai que par cette méthode beaucoup de malades périssoient le troisième ou le cinquième jour de la maladie ; que parmi ceux qui passaient ce terme , plusieurs se trouvoient à la suite attaqués de fièvres malignes ; que d'autres avoient des abscesses au poulmon ; & que les plus heureux étoient fort en danger. Je supposai que le sang pouvoit sortir des poulmons , sans que réellement il y en eût trop , de même que sort d'un vaisseau une liqueur bouillante en fermentation. Je craignis , qu'au moyen du saignée que procure l'évacuation du sang , les humeurs n'entraissent dans les vaisseaux sanguins , & qu'ils augmentassent la dureté du pouls , les engorgemens , & ne produisissent une fièvre qu'on appelle maligne. Je doutai que la saignée fût un bon moyen pour donner les forces nécessaires à l'expulsion des crachats , qui par leur long séjour , & leur qualité occasionnent sans doute les abscesses du poulmon.

Sur les Saignées multipliées dans les fluxions de poitrine.

Je résolus d'éclaircir mes doutes , c'est pourquoi je lus attentivement les Auteurs qui favorisent le plus l'usage de la saignée répétée : je n'y vis que des systèmes. S'ils donnent des observations , elles émanent leur théorie. Je scus que M. Bourdelin père avoit guéri plusieurs maladies aiguës sans saignées , je fus vivement frappé de l'effet du saignée , annoncé par M. Bouvart , j'étudiai le saignée tant factum que fit Guillaume Postel , pour prouver qu'il faut donner l'émétique dans le commencement. C'étoit déjà quelque chose , les ténèbres iminuoient peu à peu ; enfin je commençai à voir. Pour augmenter la lumière , j'allai examiner comment on traitoit dans d'autres pays. En cela je suivis le précepte que donne Hippocrate , pour former un jeune médecin. Je revins après quatre années de voyages , tant en Angleterre , qu'en Ita-

Sur les Saignées multipliées dans les fluxions de poitrine.

lie, bien convaincu qu'on pouvoit guérir sûrement & promptement les fluxions de poitrine sans les saignées réitérées. Il restoit à sçavoir si les saignées n'étoient pas plus nécessaires à Paris qu'ailleurs : (car c'étoit encore une autre idée qu'on m'avoit donnée.) Je remarquai que les digestions se faisoient moins bien à Paris qu'à la campagne. J'en conclus qu'il s'y faisoit un plus grand amas d'humours, & qu'il falloit purger davantage. Le bon succès qu'ont les charlatans, quand par hasard ils placent bien & en dose convenable leurs remèdes, qui sont presque tous purgatifs, confirma la conséquence que j'avois tirée, ainsi que les nausées qui viennent aux malades. La réussite des saignées ne l'infirmait point.

Je ne fus pas encore satisfait, une autorité respectable me retenoit. Il n'est pas aisé de croire, que beaucoup de gens sçavants se trompent. Je tâchai de me procurer la libre conversation des médecins de Paris. J'eus le bonheur de réussir par ma réception en leur corps. Alors je vis avec plaisir une union parfaite pour le bien public, & pour les progrès de la médecine. Mais je ne vis pas que dans les fluxions de poitrine, les succès répondissent à l'intention. Les uns pleins de chagrin disoient que malgré les fréquentes saignées, les malades ne passaient pas le cinquième jour de la maladie. D'autres observoient amèrement que les malades avoient été saignés brusquement, & que néanmoins il s'étoit formé un abcès au poulmon. Quelques-uns se plaignoient qu'une fièvre maligne étoit survenue, quoique les saignées n'eussent pas été épargnées. Quelques autres convenoient que ces maladies étoient fort dangereuses, très-longues, & qu'on ne pouvoit annoncer la guérison qu'au bout de six mois de santé. Aucun de ces discours n'étoit capable d'affoiblir mon sentiment, ils le fortifioient d'autant plus, que dans les mêm-

ces années, les mêmes mois, il se trouvoit quelques Docteurs qui assuroient que cette maladie n'avoit jamais exigé tant de purgations.

Je n'aurois cependant pas osé conduire un homme suivant mes idées. La cruelle maladie des vaches, qui regnoit alors, me donna l'occasion de faire l'essai sur l'une d'elles. Après en avoir vu traiter & guérir plusieurs, je pensai que ma méthode pourroit convenir dans cette épidémie; je la proposai, elle fut rejetée. Les motifs de refus ne me parurent pas convaincans. J'achetai une vache à condition qu'elle pût se relever, & qu'elle fût mise dans un lieu sain. (a) On l'y conduisit, elle recoucha en arrivant, & donna aux assistans sujet de croire qu'elle ne se releveroit plus. Je n'eus garde de la faire saigner, mais je lui fis donner des lavemens très-fréquens. On lui tira avec la main des excréments d'une dureté extraordinaire, on lui donna des boissons délayantes. Le lendemain elle eut moins de fièvre & se tint sur ses jambes. Je lui fis prendre en différens jours deux médecines dont elle fut purgée copieusement en six heures, contre l'opinion de ceux qui prétendent qu'il faut deux jours au moins; à cause des trois estomacs. Je la fis suer ensuite par des remèdes internes & externes, accompagnés d'une double couverture, que je retirai imbibée. En cinq jours elle fut guérie, il n'y eut plus d'apparence de fièvre; elle étoit devenue vive, la langue étoit belle, les veilles avoient repris leur chaleur naturelle. Elle mangea avec appétit, le lait reparut & ne mourna plus, le lait bouillir; en un mot elle marchoit &

*Sur les Saï-
gnées multi-
pliées dans
les fièvres
de puerpère.*

(a) Cette vache me fut vendue par Jeanne Couroux, durant alors rue des Fossés S. Marcel. Les remèdes furent préparés chez M. Bedu, Marchand Apoticaire rue Mouton, & administrés par un Maréchal nommé Chevalier, neussant rue des deux Boules.

Sur les Saignées multipliées dans les fluxions de poitrine.

se portoit très-bien. J'ai lieu de croire que sa santé se seroit toujours soutenue, si quelques jours après que j'eus cessé de la voir, quelqu'un ne se fût avisé de la faire saigner immédiatement après avoir mangé, & ne l'eût fait mettre dans une écurie fort étroite, où il étoit déjà mort sept vaches de la maladie. C'étoit, disoit-on, pour prévenir la rechûte, & s'assurer de la guérison. Quoique je m'informasse des vaches qui pouvoient être malades aux environs de Paris, c'est la seule cependant que j'aie pû voir. Cette guérison néanmoins me fit sentir que les autorités les plus respectables étoient quelquefois contraires à l'expérience. Je ne m'en tins pas là, quoique moins tremblant, j'avois encore de la crainte. Je réunis plusieurs confreres, pour conférer ensemble sur les maladies deux fois par semaine. Le ménagement du sang dans les peripneumonies, étoit mon principal objet ; mais cette question fut quelque tems sans être agitée. Le doute sur la bonté du traitement ordinaire ne fut pas admis ; on s'étonna même qu'il fût proposé. Il fallut attendre des circonstances plus convenables. Au printems de l'année 1748, beaucoup de malades moururent après avoir été attaqués de fluxions de poitrine. Cette quantité de morts donna lieu enfin de discuter la maniere dont on traitoit ces maladies. Nous convinmes tous de leurs symptômes ; un Docteur se chargea de parler pour la nécessité des saignées réitérées, & je me chargeai de détruire ce sentiment, & d'établir le mien : c'est l'objet de notre Mémoire. C'est conformément à la méthode énoncée dans ce Mémoire, que j'ai traité depuis ce tems les fluxions de poitrine ; & j'assure sur mon honneur, qu'il n'est mort aucun des malades qui ont suivi mes conseils dans ces circonstances. Ils sont ordinairement en état de sortir le sixième jour & sortent le huit au plus tard. Si j'en impose, je dois être

uni. Etre rayé du catalogue, est une foible punition, j'en mérite une corporelle, & je m'y soumetts volontiers. Vous n'attendez pas d'un médecin, qu'il aille un grand étalage de ses cures, je vous parlerai seulement d'une seule, qui a quelque singularité.

Sur les Saignées multipliées dans les fluxions de poitrine.

M. Beton demeurant actuellement aux Gobelins,omba malade au commencement de Janvier 1752. A. Rocquiere chirurgien fut appelé, il saigna le matin, & proposa de saigner à midi & le soir. J'arrivai à onze heures, & je substituai aux saignées prescrites, de fréquens lavemens émolliens, & des boissons abondantes, avec un topique pour la nuit. Le chirurgien apprenant ce changement conclut que j'ignorois que la maladie étoit une fluxion de poitrine. Le lendemain je le vis, il fut branlé par mes raisons, & par la quantité de sang que je lui fis observer. Son étonnement redoubla quand je conseillai l'émétique pour enlever le crachement de sang qui étoit considérable. Il ne fut convaincu que le jour suivant, quand il apprit que le malade avoit dormi, que tous les symptômes étoient apaisés, & que les crachats sortoient aisément, ainsi que je l'avois prédit. Alors il eut la générosité d'avouer publiquement que, par la route ordinaire, il avoit sué en des malades, soit en prêtant sa main, soit en donnant des conseils, qu'il promettoit que cela ne lui réussiroit pas davantage. Il me fit voir deux autres personnes attaquées de la même maladie, qui furent guéries pareillement, & maintenant il saigne très-peu dans ces cas.

S'il m'étoit resté quelque doute jusqu'à présent, seroit dissipé aujourd'hui. Un célèbre médecin n'est pas ennemi des fréquentes saignées, m'a dit en présence de plusieurs Docteurs, qu'il avoit servi des effets surprenans de l'émétique dans les fluxions de poitrine; que l'ayant donné à ses malades lorsqu'ils ont des nausées, que le poulx est fort

Sur les Saignées multipliées dans les fluxions de poitrine. ple & le ventre mollet, il avoit vû le crachement de sang s'arrêter, la fièvre tomber, le mal de tête enlevé, le point de côté dissipé, la toux diminuée, & les crachats sortir facilement. Il ajouta qu'il avoit plus de cinq cens de ces observations. Eût-il quelque chose de plus frappant, lorsque je fais attention aux matieres enlevées par l'émétique, & à la diminution des accidens, puis-je douter que le crachement de sang & les autres symptômes, ne fussent produits par les humeurs. Ce sont donc elles qu'il faut chasser : mais je conviens qu'il faut les détremper auparavant, rendre le poulx plus souple, &c. Je ne differe que dans le choix des moyens de remplir ces indications. Je pense que les lavemens & les boissons sont plus propres à remplir ces vûes, & n'ont pas les mêmes dangers que les saignées.

Il seroit de l'équité de communiquer le Mémoire contradictoire. Je le ferois s'il y en avoit eû un. Le défenseur de la saignée tomba malade, & mourut martyr de son sentiment le 6 Mars 1750. Son successeur qui s'étoit engagé à me convertir, rassembla tout ce qu'il put pour y parvenir; mais tous ses soins & ses examens produisirent l'effet que j'en attendois, c'est-à-dire, le même qu'ils avoient fait sur moi. Il fut converti, comme j'espère que le seront tous ceux qui penseront sérieusement avant d'écrire, pour soutenir la nécessité de la saignée. Ce successeur converti ne craint pas d'être nommé, c'est M. le Camus, qui donnera au Public les raisons sur lesquelles il se croyoit bien fondé; mais dont il a vû l'illusion, & même l'erreur. On y verra le probleme le plus important de la Médecine étayé par un système & la vraisemblance, & détruit par des preuves solides & la vérité.

*Thèse soutenue aux Ecoles de Médecine
de Paris.*

ON ne doit point être surpris, si dans notre Journal nous repérons plusieurs fois que les mères doivent nourrir leurs enfans. C'est un des soins domestiques qui doivent passer pour un devoir. C'est le cri de la nature, disent *Saint-Earlhe (a)* & le *Pere Vaniere (b)*. Il n'y a que la paresse, la délicatesse, la négligence dans les mères, qui puissent l'étouffer. Les médecins qui l'ont toujours écoutée, cette voix de la nature, en ont fait un précepte aux femmes, & ont fait voir en même tems que rien n'intéressoit plus leur santé. Aussi *M. Baron (c)* dans une thèse qu'il soutint le 1 Avril 1741, prouva-t-il, qu'il n'y avoit rien de plus salutaire pour les mères, que de nourrir leurs enfans. Cette thèse est appuyée sur les preuves les plus convaincantes, qui sont exposées avec une force & une persuasion, capables de convertir la mère la plus dure & la plus indocile. Elle fera toujours honneur à son auteur, & on n'a pas hésité à la soutenir une seconde fois le 25 Mars 1755. Nous allons en rendre compte avec toute l'exactitude qu'une matière aussi importante le mérite.

La femme paroît moins née pour elle-même que pour engendrer & élever ses enfans. A peine a-t-elle atteint l'âge de quatorze ans, qu'elle donne les plus grandes marques de sa fécondité. Le sang

*Thèse de
Médecine.*

(a) *Pedotrophia* *secundum* *Sanmarthani*.

(b) Voyez notre Journal Économique, Février, 245. 1026.

(c) Fils & frere des Doyens de ce nom.

*Thèse de
Médecine.*

qui coule de l'endroit qui doit servir de berceau à l'enfant, cesse de couler lorsque l'embryon est formé, & s'emploie à sa nourriture & à son accroissement. La nature, qui a eu l'attention de préparer un aliment à l'enfant qui devoit naître, le lui refusera-t-elle lorsqu'il est né? Non sans doute. Aussitôt que la mere est accouchée, le sang semble changer de route, il ne se porte plus vers les parties de la génération; il remonte vers les mamelles & y dépose une liqueur douce, balsamique, qui doit conserver la vie de celui qui vient de la recevoir. Autant cette liqueur est propre à l'enfant, autant est-elle inutile à la mere, je dirois même nuisible, si elle ne sort dans la même proportion qu'elle est séparée par les glandes. Que les meres ne refusent donc plus à leurs enfans un lait, que les animaux ne refusent pas à leurs petits. Si elles ont moins de tendresse & de pitié que les bêtes farouches, que l'intérêt de leur santé les touche au moins. Elles s'en porteront beaucoup mieux en allaitant leurs enfans, elles éviteront mille infirmités, & quelquefois la mort, en donnant issue à une liqueur, qui ne demande qu'à s'échapper.

En effet le corps de l'homme est construit de façon, qu'aucune sécrétion ne peut être suspendue, ou interceptée, sans qu'il en résulte les plus grands inconvéniens. Quels ravages ne produit pas la bile, lorsqu'elle est interrompue dans son cours? Quelles maladies n'enfante pas la transpiration arrêtée, les urines interceptées, les regles supprimées? Nous nous raisonnons sur ce détail que les personnes les moins éclairées ont remarqué, en tremblant que pareils accidens ne leur arrivât, par la suppression de quelque sécrétion nécessaire à la vie. Il en est de même de la séparation du lait, que des autres humeurs qui sont séparées de la masse du sang. Une pareille fonction ne peut être sug-

imée, sans exciter les plus grands troubles. C'est le même sang superflu, qui étoit la source des règles & qui se portoit à la matrice, qui se porte alors vers les mammelles, & qui est la matière du lait. Les nourrices ne sont pas ordinairement réglées. Le lait n'est donc que le résultat d'une humeur surabondante ; il devient lui-même superflu, & doit occasionner les plus grands maux, s'il séjourne trop long-tems dans des réservoirs d'où il devoit s'écouler.

Thèse de Médecine.

On distingue dans le lait trois sortes de parties : le beurre, le fromage, & la sérosité. Le beurre, ou la partie huileuse du lait devient acre & rance ; elle ronge les vaisseaux dans lesquels elle est enfermée, elle rentre dans la masse du sang, elle agite, elle y fermente, & cause des fièvres inflammatoires très-dangereuses. La partie séreuse ou lait s'aigrit, épaisit toutes les liqueurs, & occasionne les maux les plus rebelles. Pendant ce tems là, la partie caseuse se dessèche, s'endurcit, forme une espèce de plâtre dans les glandes, y produit des schirres, qui dégénèrent bien vite en cancer. Voilà les dangers auxquels s'exposent les femmes qui se dispensent de nourrir leurs enfans, en ne se délivrant pas d'une humeur surabondante ; elles courent tous les risques auxquels les expose la plethore : plethore qui sera bientôt suivie de la cacochymie, puisqu'elle est enfantée par une humeur qui s'aigrit facilement, & qui perd aisément sa fluidité.

L'expérience confirme ce que nous dicte le raisonnement. Passons au lit d'une femme en couche, qui dédaigne de présenter ses mammelles au fils qui est sorti de son sein. De combien de maux n'est-elle pas entourée ? Son visage est couvert d'un résyptele, ses joues sont enflées, ses yeux sont lincellans, sa tête est accablée de douleurs,

*Thèse de
Médecins.*

Fruits dignes de sa cruauté, qui lui fait remettre entre d'autres mains, l'héritier qui doit faire un jour sa consolation. Peu à peu son sang s'épaissit, les glandes s'engorgent, on voit paroître de tous côtés des tumeurs très-dures, des parotides, des écouvilles, des schirres. Ce n'est pas là tous les maux qu'elle doit souffrir; elle sent des douleurs très-vives aux jambes, il s'allume une fièvre qui couvre ordinairement la peau de taches pourprées, il se forme une quantité prodigieuse de dépôts, qu'il faudra combattre le fer à la main. Ceux-là sont-ils guéris, il en repoussera d'autres auxquels on ne pourra remédier que par les opérations les plus douloureuses. Nous ne disons rien des fluxions de poitrine, qui accablent les mères dans ces circonstances, des inflammations des viscères, des cours de ventre, des maux de gorge, des rhumatismes, & de tous les accidens qui suivent toutes ces maladies. Nous ne disons rien des ulcères, des douleurs, des gonflemens, des cancers qui affligent la poitrine, qui devrait être débarrassée d'un lait dont elle est surchargée. Nous ne disons rien des terribles infirmités, qui assiègent alors la cité où se fabrique, pour ainsi dire, le genre humain. Ce n'est plus qu'un égoût d'où découle le pus & la sanie. Tels sont les maux que procure aux femmes la coutume insensée & reçue en France, de faire passer dans des bras étrangers le fruit de leurs entrailles. Maux que ne connoissent pas les femmes qui vivent dans des contrées, où c'est un point essentiel de la religion, de s'acquitter des devoirs qu'exige la nature.

On nous objectera peut-être qu'il y a un grand nombre de femmes qui ne nourrissent pas leurs enfans; & qui jouissent cependant d'une parfaite santé. Cela ne prouve rien contre nous; puisqu'elles altèrent leur tempérament par des couches trop fré-

entes. Elles ont, il est vrai, une nombreuse famille ; mais voyez combien la constitution de ces fans est foible & délicate. Cet inconvénient arrive pas aux meres qui nourrissent leurs enfans, elles en ont un moindre nombre ; mais ils sont plus forts & plus robustes. Une mere est comme un champ qui s'épuise par ses propres productions, si on ne le laisse pas reposer. Accordez-lui le repos nécessaire, & vous le verrez se couvrir de fruits les plus beaux & les plus durables. Pendant le tems qu'une mere nourrit, ses entrailles ont le tems de recouvrer le ressort qu'elles avoient à perdre pendant la grossesse. Retirez-vous, gens qui donnez des conseils pervers, & qui croyez faire votre cour au beau sexe, en lui persuadant des choses qui tendent à sa ruine. En vain vous criez-vous qu'il n'y a rien de plus disgracieux, que de passer la vie au milieu des cris & des pleurs continuels d'un enfant ; qu'il n'y a rien de si ennuyeux que de tenir sans cesse un enfant sur les bras, & de lui présenter à chaque instant le tetton pour l'apaiser. En vérité ces difficultés sont-elles insurmontables ! La nature n'a-t-elle donc pas mis dans le cœur de chaque mere assez d'humanité & de tendres sentimens, pour conserver l'être qu'elle vient de mettre au jour. Vaudroit-il mieux courir les risques de mille maladies dangereuses. Serait-il plus prudent de s'exposer aux incommodités d'une nouvelle grossesse, qui entraîne avec elle le dégoût, la perte d'appétit, les maux de cœur, les vomissemens, les épreintes, les hémorroïdes, les rétentions d'urine. Mais ne peut-on pas prévenir, pour éviter ces maux, les dépens laiteux, & tous les ravages que produit le lait répandu. Outre qu'il est insensé de s'exposer à des maux qu'on pouvoit éviter ; qu'on nous dise s'il est toujours facile de se préserver des infirmités qui accompagnent ou qui

*Thèse de
Médecine.*

Thèse de Médecins. suivent les couches ; s'il est facile de guérir les maux qui tirent leur origine d'un sang corrompu par une humeur laiteuse, aigrie, épaissie. Les femmes seront donc obligées d'allaiter de petits chiens, après avoir refusé leurs seins à leurs propres enfans. Triste ressource, & qui fait horreur à quiconque peut réfléchir, & se laisser toucher par des sentimens d'honneur, de probité, de religion & de charité.

Enfin on nous dira que les Dames qui vivent soit à la ville soit à la cour, sont trop délicates pour nourrir leurs enfans sans s'épuiser. Elles seroient obligées de fournir une trop grande quantité de lait ; & on a vû des nourrices en fournir jusqu'à deux livres par jour : vaines objections encore. Ces meres ne sont si délicates, que parce qu'elles n'ont pas succé elles-mêmes le lait, qui leur étoit destiné par la nature ; elles deviennent la cause de la même délicatesse dans leurs enfans, en les livrant à des nourrices étrangères ; elles entretiennent leur tempérament dans la foiblesse, en négligeant le moyen le plus propre pour le fortifier, qui est d'allaiter leurs enfans. Car par ce moyen elles se débarrasseroient d'une liqueur, qui les accableroit par sa surabondance, & qui leur occasionneroit des maladies d'autant plus funestes, qu'elles sont d'une complexion plus fragile. Qu'elles secouent enfin le joug de la coutume, & qu'elles se promettent des avantages d'autant plus grands, de la peine qu'elles prendront à nourrir leurs enfans, que pendant ce tems-là elles évitent les petits soupers, les parties de plaisir qui se prolongent au dépens du sommeil, les débauches clandestines, & mille autres occasions, qui sont la cause prochaine de leur foible santé, & d'un grand nombre de maladies. Ainsi de quelque côté que l'on envisage le conseil que nous donnons ici, on ne pourra

-*MAR.* — 1755. 139

empêcher de conclure avec nous que rien n'est
us propre , pour conserver la santé des meres que
allaister leurs enfans. *Thèse de Médecine.*

Hoc optima poscis

Natura , officisque pias in tempore matres

Admonet.

Si les meres s'en dispensent , elles risquent beau-
oup : le lait refusé à l'enfant , peut devenir un
dison pour la mere.

Si prohibes, furit in mammas, turbasque dolorum

Miscet , & ingrata pœnas à matre reposcis

Pædotrophia. Sammarthani.

AVIS ŒCONOMIQUES.

EXTRAITS DES LIVRES , JOURNAUX ,
ET LETTRES D'ITALIE.

*Sur le Commerce de Venise , depuis 1173
jusqu'en 1290.*

Suite de la page 153 du volume Avril dernier.

[E Doge Viral Michel ayant été massacré à
Venise en 1173 , comme s'il eût été coupable
de la mortalité survenue sur la flotte qu'il com-
mandoit , on jugea à propos de changer la forme
qui avoit été observée jusqu'à cette époque , dans
l'élection du Chef de la République. Les Nobles
ne voulurent plus qu'elle dépendit de la volonté
du peuple. Ils établirent un Conseil souverain ,

*Avis
œconomiques
d'Italie.*

composé de deux cens quarante personnes, choisies parmi la Noblesse, les Bourgeois & les Artisans. Les électeurs du Doge furent tirés de ce corps. On créa en même tems douze Tribuns, auxquels on donna le pouvoir de s'opposer aux décrets du Prince, lorsqu'ils leur paroïtroient injustes. Cette forme de gouvernement a subsisté jusques à l'an 1290. Elle étoit favorable aux progrès du commerce. Le Conseil, où étoient admis tous les Ordres de la République, étoit excité par-là à ne jamais perdre de vue le bien public, & le Doge, obligé de rendre compte de son administration à ce Tribunal, ne pouvoit ni traverser ses vûes, ni rompre ses mesures.

A l'égard des douze Tribuns, choisis dans un peuple d'habiles négocians, & chargés d'examiner les ordonnances du Prince, ils s'appliquerent à reduire en système la science du commerce, que les Vénitiens avoient acquises par une pratique assidue, pour la faire servir de règle au gouvernement, & de base à la politique de l'Erat. La connoissance du droit public, qui leur étoit nécessaire, pour bien juger des ordonnances du Doge, étoit donc renfermée dans l'intérêt du commerce, considéré dans toutes ses parties, & étendu à tous les objets qui peuvent s'y rapporter.

L'affaire la plus importante, dont le Ministère fut alors occupé, consistoit à chercher les moyens de dédommager la République des pertes, qu'elle avoit essuyées dans le cours de la guerre contre Emmanuel; de rétablir les privilèges dont elle jouïssoit en Grece; de conserver & d'étendre ceux qu'elle avoit obtenus ailleurs; d'exciter l'industrie, en protégeant les arts, en multipliant & perfectionnant toutes les branches du commerce; d'établir au-dehors la consommation des objets de son trafic; de faire les plus grands efforts pour suppléer ses concurrens, en y employant tous les ressorts

la politique , & au besoin , toutes les forces de
l'Etat ; d'envoyer de tous côtés des observateurs
diligens , qui l'instruisissent de ce qui pouvoit
favoriser ses projets , ou y mettre obstacle , pour
parer de loin les succès , ou prévenir les incon-
véniens ; d'inspirer de l'émulation aux riches né-
gocians , en les aidant à exécuter de grandes en-
prises ; enfin d'établir des loix conformes à ses
lois , & une discipline exacte , qui fît servir au
bien de l'Etat les richesses des particuliers.

*Avis
économiques
d'Italie.*

Tel fut le plan formé par les Tribuns de Venise ,
successivement exécuté avec autant d'adresse que
de bonheur. Sebastien Ziani avoit été élu Doge
en 1733 dans le tems que l'Empereur Frédéric I ,
nommé Barberousse , s'exposoit aux anathèmes
des Papes Adrien IV & Alexandre III. Ce der-
nier Pontife n'en fut pas moins contraint de céder
à la force des armes , & de chercher un asyle chez
les Vénitiens , qui prirent sa défense. Othon fils
de l'Empereur , fut fait prisonnier dans un com-
bat. Cette victoire procura au Pape les satisfac-
tions qu'il désiroit , & des avantages solides à la
République.

Celle-ci cherchoit depuis longtems à se faire
connoître pour Souveraine de la mer Adriati-
que , où elle dominoit effectivement. Elle s'effor-
çoit d'obtenir des dispositions favorables , que la recon-
noissance inspiroit au Pape , & de l'opinion com-
mune , qui attribuoit au Pontife le pouvoir de
disposer des Royaumes & des Empires. Alexandre
consentit à l'institution de cette singulière céré-
monie , qui se renouvelle chaque année le jour de
l'Ascension , dans laquelle la République épouse
solennellement la mer , & prétend légitimer les
droits qu'elle a usurpés. Cette souveraineté qu'elle
exerce sur le golphe de Venise , la met en état
de défendre l'entrée & le passage à qui bon lui
semble , de visiter les navires qui le fréquentent ,

& d'en exiger un tribut. C'est ainsi qu'elle tient la clef du commerce des ports, qui appartiennent sur ce golphe à d'autres Puissances ; & c'est encore par-là, qu'elle est devenue le boulevard de l'Italie, contre les invasions du Turc.

Après la mort d'Emmanuel, arrivée en 1180, la division s'étant mise dans la famille des Empereurs de Constantinople, leur trône fut inondé de sang. Andronic fit mourir la veuve d'Emmanuel, & étrangler Alexis II, dont il étoit l'oncle & le tuteur, pour usurper sa couronne. Isaac vint à bout de soulever le peuple contre Andronic, qu'il fit pendre, & monta sur le trône en 1185. Il fut dépossédé dix années après par Alexis son frère ; celui-ci lui fit subir, en le privant de la vûe, le même sort, que les fils d'Andronic avoient éprouvé de sa part. Ces troubles servirent à l'aggrandissement de la République de Venise ; & ce fut le commerce, qui la mit en état d'en profiter.

Les Princes Chrétiens entreprirent une célèbre Croisade en 1199, & demandèrent aux Vénitiens des vaisseaux, pour transporter leur armée en Syrie. La République considérant qu'elle n'avoit pas retiré des expéditions de cette nature, dans lesquelles elle étoit entrée, tout l'avantage qu'elle en attendoit, & que les privilèges de commerce, qu'on lui avoit accordés en conséquence, avoient été communiqués par la suite à ses concurrens, les Pisans & les Génois, ne voulut donner ses vaisseaux, accompagnés de soixante galères bien armées, qu'à condition qu'elle partageroit les conquêtes, & la possession des places que l'on prendroit.

Les Croisés, parmi lesquels se trouvoient Baudouin Comte de Flandres, & Boniface Marquis de Montferrat, se rendirent à Venise dans l'été de l'an 1202. La République les engagea par argent à lui prêter leurs forces, pour soumettre les

Istrie, & faire rentrer dans son domaine la ville de Zara, dont le Roi de Hongrie s'étoit emparé. La flotte vint ensuite hiverner en Dalmatie. C'est là, qu'on vit arriver Alexis, fils de l'Empereur Isaac, qui par ses larmes & par ses promesses, toucha tellement les Vénitiens & les Princes Croisés, qu'ils entreprirent de rétablir son pere sur le trône. On mit à la voile au mois d'Octobre 1202, & l'on assiégea Constantinople au mois de Juillet de l'année suivante. Isaac fut délivré de prison après que l'usurpateur eut pris la fuite, & pour satisfaire aux conditions du traité conclu avec Alexis, ce Prince se dépouilla de ses richesses, dont les Vénitiens eurent la meilleure part. Mais les exactions que l'un & l'autre exercèrent sur leurs sujets, pour se mettre en état de remplir leurs engagements, furent la cause d'un soulèvement, dans lequel on fit mourir Alexis, & l'Empire fut envahi par un homme de la lie du peuple nommé Marzuphle. Celui-ci ne tint pas longtems contre les armes des Croisés, qui partagèrent ses dépouilles, après l'avoir chassé. Baudouin fut élu Empereur en 1204, & les Vénitiens eurent pour récompense presque toutes les isles de la mer Egée & de la mer Ionienne.

*Avis
économiques
d'Italie.*

Il n'est pas douteux que la République ne fût redevable d'un si considérable accroissement de puissance, à la richesse de son commerce, qui lui avoit donné le moyen de fournir dans cette occasion plus de trois cens cinquante vaisseaux ou galères. Dans la disposition qu'elle fit de ses nouvelles conquêtes, on voit éclater la finesse de sa politique. Les Grecs n'étoient pas aisés à gouverner, ni assez opulens, pour qu'on pût lever sur eux de grands subsides. Il auroit fallu beaucoup de galères & de troupes, pour tenir dans l'obéissance les Insulaires devenus sujets des Vénitiens. Ceux-ci prirent le parti de céder les places, qui leur étoient

échues , à ceux qui seroient assez puissans pour s'y maintenir , & les posséder en fief , s'en réservant néanmoins la souveraineté , avec le pouvoir d'y mettre des troupes , de les secourir , de les défendre , & d'y imposer des tributs équivalens à l'avantage de la possession. Loin que cet arrangement nuisît à la facilité du commerce , il n'en devint que plus considérable & plus étendu , ces isles étant très-fertiles , & produisant des fruits recherchés. La République retint encore la garde des passages , & conséquemment la faculté d'affoiblir , ou de ruiner à son gré le commerce de ses concurrens.

Cependant l'isle de Crete ou Candie , n'étoit point dans son lot. Elle avoit été donnée au Marquis de Monterrat. Sa fertilité & sa situation , à l'entrée de l'Archipel & de la mer du Levant , à portée de l'Égypte , où aboutissent , par la mer Rouge & le Caire , les riches marchandises de l'Inde & de l'Arabie heureuse , étoient bien propres à exciter la convoitise des Vénitiens. Le Marquis consentit à échanger son Isle contre le royaume de Thessalie , que la République acheta de Baudouin , pour quatre-vingts mille marcs d'argent.

Les affaires des concurrens du commerce de Venise , c'est-à-dire , des Pisans & des Génois , n'étoient pas à beaucoup près dans un état aussi florissant. Ils se faisoient alors une cruelle guerre. Elle fut suspendue en 1187 , par l'Empereur Frédéric , qui les amena en Syrie , où les Chrétiens firent plusieurs conquêtes sur Saladin. Henri , successeur de Frédéric , occupa ensuite les forces de ces deux peuples , à reprendre sur Tancrede le royaume de Sicile. Cette entreprise étoit d'autant plus de leur goût , que leur commerce étoit extrêmement gêné , par les privilèges exclusifs que les Vénitiens possédoient dans cette Isle. Lorsqu'ils eurent terminé cette expédition , ils recommencèrent à se faire la guerre , qui dura depuis 1195 , jusqu'en

Jusqu'en 1212. Mais les Génois s'étant aperçus du préjudice qu'apportoit à leur commerce la possession de Candie par les Vénitiens, ils tentèrent d'y exciter un soulèvement, par l'entremise d'un Seigneur de cette Isle, nommé Henri, homme hardi & inquiet, qui donna beaucoup d'occupation au Doge Renaud Dandolo. L'Isle fut prise & reprise. Les Vénitiens, pour se venger des Génois, leur suscitèrent bien des ennemis, & leur déclarèrent une guerre qui dura deux cens ans, & qu'on peut appeller la guerre du Commerce; parce que le commerce en fut effectivement le principal motif, entre deux peuples qui n'avoient d'autre ambition que d'y primer.

*Avis
économiques
d'Italie.*

Les Génois envoyèrent des Corsaires dans tous les parages, où ils pouvoient espérer de faire quelques prises sur les Vénitiens. Ceux-ci firent des armemens considérables contre leurs ennemis, & prirent douze de leurs vaisseaux. Les Pisans se joignirent en 1215 aux Vénitiens de Constantinople, & ayant fait voile en Sicile, s'emparèrent des marchandises, que les Génois y venoient d'apporter du Levant. Cette perte les rendit plus faciles à écouter des propositions d'accommodement. On conclut une trêve, qui fut renouvelée en 1218, & prolongée depuis à diverses reprises, jusques en 1258.

Dans ces premières années du treizième siècle, la République forma un établissement nouveau, très-propre à augmenter ou à faire valoir son commerce. Elle étoit depuis longtems dans l'usage d'enlever toutes les étoffes de soye qui se fabriquoient à Athènes, Thebes & Corinthe. Les guerres survenues avec les Empereurs d'Orient avoient interrompu & ruiné ce commerce. Il avoit fallu, comme on l'a dit plus haut, se rabattre sur les étoffes de Palerme, dont la traite fut également interdite aux Vénitiens, par la conquête que l'Em.

*Année
économiques
d'Italie,*

pereur Henri fit de la Sicile. Pour parer à de semblables inconvéniens, la République avoit résolu d'attirer à Venise les meilleurs ouvriers de Grece, & d'établir des manufactures dans ses Etats. Mais divers obstacles s'opposoient à l'exécution de ce dessein. Il falloit élever des vers à soye, & planter des mûriers, ou tirer des soyes du dehors. Peut-être même n'auroit-on pû se passer des soyes de Grece & de Sicile, sans s'exposer à faire des étoffes inférieures à celles de ces pays; & l'achat n'en auroit point été permis aux Vénitiens.

La division de l'Empire d'Orient leur fournit le moyen de se tirer d'embaras. Par le partage fait entre les Princes croisés en 1204, Corinthe appartenoit au Marquis de Montferrat, & Thebes avec Athenes à Geoffroy de Ville-Hardouin. Ce dernier Prince eut des démêlés avec l'Empereur Baudouin & avec le Marquis, qui s'empara d'Athenes.

Le Gouvernement de Venise mit à profit ces circonstances. Il débaucha les ouvriers en soye, & tira en même tems les matieres dont il avoit besoin, pour monter & entretenir ses nouvelles manufactures. Les Princes qui regnoient en Grece, étoient trop foibles pour s'y opposer. Au premier bruit de cet établissement, la jalousie des Génois se réveilla, & ils recommencerent la guerre.

La République sentit, que ce n'étoit point assez pour elle d'avoir créé ce riche fonds de commerce, si elle ne trouvoit le moyen d'assurer au dehors la consommation de ses étoffes, & d'empêcher celle du dedans: celle-ci n'eût servi qu'à entretenir le luxe des sujets, aux dépens des richesses de l'Etat, qui se seroient dissipées dans l'achat des soyes crues, que l'on tiroit du pays étranger. Le premier point n'étoit pas difficile, par les correspondances que la République entretenoit dans toute l'Europe. Elle pourvût au second par des loix somptuaires, dignes de sa prudence. Car pour ne point donner aux

étrangers un exemple de sagesse , qu'ils auroient pu imiter à son détriment , elle se garda bien d'interdire les étoffes de soye à tous ses sujets indifféremment ; mais elle se contenta d'en défendre l'usage au peuple. La permission de s'en servir , qu'elle accorda seulement aux Nobles , excita , comme elle l'avoit prévu , les nations étrangères à être plus curieuses d'un habillement , qu'un peuple si sage sembloit regarder comme une décoration réservée à la Noblesse.

La République porta ensuite son attention sur la perfection des étoffes qu'elle faisoit fabriquer. Celles de Grece étant tombées dans l'opinion du Public , elle s'appliqua à les imiter pour la forme ; mais elle eut soin de donner aux siennes une qualité , qui les rendoit supérieures. A l'égard de celles de Palerme , comme elles se soutenoient dans un haut degré de reputation , les Vénitiens ne pouvoient obtenir la préférence , qu'en imaginant des étoffes d'une espece & d'un goût différent , & qui fussent propres à d'autres usages. En quoi ils réussirent très-bien.

Ils s'attachèrent encore à faire en sorte , que leurs étoffes fussent à meilleur marché que celles des fabriques étrangères , en même tems qu'elles emportoient pour la bonté & la beauté. Ils parvinrent aisément à ce but par deux moyens qui leur étoient propres. L'un de tirer les soyes de la dernière main , de les acheter eux-mêmes sur les lieux , & de les importer dans leurs vaisseaux. Ils ont des négocians , qui possédant des fonds menues , n'avoient pas besoin d'emprunter de l'argent pour leurs achats , ni de payer des intérêts ; & qui étant seuls capables de faire des marches considérables , étoient conséquemment les premiers de mettre le prix qu'ils vouloient aux marchandises , en les achetant , & d'en enchérir la valeur après les avoir achetées. Le Gouvernement

tenoit d'ailleurs la main , à ce que les marchands ne courussent point sur le marché les uns des autres , ni dans l'achat ni dans la vente.

Le second avantage des Vénitiens consistoit dans le bas prix de la main-d'œuvre. Accoutumé à vivre de peu , à se nourrir d'alimens communs & grossiers , gêné par les loix somptuaires , le peuple , dont les ouvriers font partie , n'exigeoit pour ses journées qu'un salaire très-modique.

Outre cela , le Gouvernement ayant considéré , qu'il est plus avantageux à l'Etat d'y faire entrer beaucoup d'argent par le commerce de dehors , que de prendre pour ses besoins des droits sur les marchandises qu'on exporte , parce que ces droits nuisent à la consommation étrangère , retardent ordinairement l'entrée de l'espèce , & rendent vaine en partie l'imposition ; par cette raison , dis-je , le Gouvernement de Venise exempta de tous droits les étoffes de soye , qui sortoient pour être consommées dans le pays étranger.

Quant à la qualité de l'étoffe , & à la disposition de la matière qui y est propre , la République y pourvut par des statuts , qui ne permettoient à aucun ouvrier de s'attacher à plus d'une espèce d'ouvrage ; moyen infailible d'atteindre à la perfection de chacun. On eut d'ailleurs l'attention de se conformer dans la fabrication des étoffes , au goût des étrangers , plutôt qu'à celui des Vénitiens mêmes.

Les Génois ayant conclu une trêve avec eux , ces deux Peuples se croisèrent en 1219 , sous prétexte de défendre la Terre-sainte ; mais leur but principal étoit d'y établir un comptoir. A leur arrivée le siège de Damiette fut poussé avec tant de vigueur , que la place fut obligé de se rendre l'année suivante.

Venise ne retira aucun fruit de cette expédition , & qu'il faut peut-être attribuer à l'occupation ,

le leur donnerent les troubles qui s'étoient élevés dans l'isle de Crète, & qui durèrent plus de cent dix ans. En 1224 ils acquirent l'isle de Céphalonie, & furent les maîtres des affaires à la cour de Constantinople, sous le regne de l'Empereur Robert, Prince foible & mol. Sous Baudouin, frère & successeur de Robert, & pendant la Régence de Jean de Brienne, Roi de Jérusalem, ils défendirent cet Empire contre le Roi de Pont &

*Arts
concomitantes
d'Italie.*

Prince de Lesbos. Ils secoururent Gregoire IX contre l'Empereur Frédéric; moins pour obliger le Pape, que pour se venger de la perte de leur privilège de Sicile, ou pour parvenir à les faire établir; à quoi ils ne purent réussir, les forces de l'Empereur s'étant trouvées supérieures. Ils eurent à pacifier plusieurs révoltes des Istriens, & à traiter avec le Roi de Hongrie, de la paix de la Dalmatie. Ils firent une rédaction de leurs loix, & créèrent de nouveaux Magistrats, pour favoriser leurs nouvelles manufactures de soye. Enfin ils secoururent l'Italie & le Pape contre le tyran Ezzolin.

En 1257, les Génois après avoir fini les guerres, qu'ils avoient eues à soutenir contre diverses Puissances, & rétabli le calme au-dedans de leur République, se crurent en état d'abaisser les Vénitiens, dont la concurrence dans le commerce ne devoit de les allarmer; & violèrent les premiers traités jurés six ans auparavant, par les Plénipotentiaires des deux Puissances.

Pour connoître le véritable motif de cette guerre, il est nécessaire de sçavoir que, lors de la conquête de la Terre-sainte, Baudouin, successeur de Godfrey de Bouillon au royaume de Jérusalem, remit à son pouvoir la ville de Ptolémaïde, & le port de S. Jean d'Acre, port de la mer de Phénicie, très-propre au commerce. Il fut assisté dans cette expédition par les Génois, auxquels il ac-

corda une partie de la ville pour y former les établissemens qu'ils jugeroient à propos, avec le droit d'ériger des tribunaux & un souverain Magistrat, pour y commander la nation.

Ptolémaïde fut prise en 1187, par Saladin, & reprise par les Chrétiens en 1191. On fit ensuite un traité avec ce Sultan, qui lui adjugea toute la Palestine, à la réserve de la côte maritime, depuis Jaffra jusqu'à Tyr, laquelle demeura aux derniers. Alors toutes les nations Chrétiennes eurent un quartier dans Ptolémaïde avec une liberté entière d'y négocier; & cette ville devint le plus fameux marché de l'Asie. Les Vénitiens & les Génois qui s'y trouvoient, toujours ambitieux & jaloux de leurs avantages réciproques, eurent ensemble diverses querelles, que la sagesse du Magistrat des deux Nations sçut étouffer à propos. Mais celle qui s'éleva au sujet de l'Eglise de Saba, eut les suites les plus fâcheuses. Cette Eglise avoit été possédée en commun jusques vers l'an 1257. Alors les Génois prétendirent en défendre l'entrée aux Vénitiens, qui voulurent courir aux armes; mais se trouvant les plus foibles, parce que Philippe de Montfort Commandant des François favorisoit leurs ennemis, ils prirent la résolution de s'embarquer sur leurs vaisseaux, & d'abandonner la partie.

Le Pape Clement IV ayant inutilement tenté d'accommoder ce différend, la mer fut bientôt couverte de Corsaires de l'une ou l'autre part. Mais les Vénitiens armerent une flotte, vinrent à Ptolémaïde, & ayant forcé l'entrée du port, y prirent deux galères Génoises, & mirent le feu à vingt-trois navires de charge, qui étoient à l'ancre. Ils entrèrent ensuite dans la ville, s'emparèrent de l'Eglise de Saba; mais les Génois étant accourus, firent un grand carnage de leurs ennemis.

Telles furent les prémices de la guerre cruelle, dans laquelle les Chrétiens de Syrie s'intéressèrent diversément. Ces troubles donnerent au Soudan Bendocdar la facilité de ruiner les faubourgs de Ptolémaïde en 1262, & de s'emparer successivement des places occupées par les Templiers, notamment de la ville d'Antioche, en 1268.

Les Génois appuyés de l'alliance de Michel Paléologue, prirent la ville de Constantinople en 1261, & réduisirent l'Empereur Baudouin à la nécessité de fuir avec Pantaleon Patriarche Vénitien. Ils eurent pour récompense la ville de Smyrne & l'isle de Chio. Mais Michel renonça à leur alliance, après le combat naval qu'ils perdirent contre les Vénitiens à la vue de la Sicile en 1266. Gènes remit une flotte en mer, qui s'empara de Sidon en Crète, maintenant la Canée, & en rapporta de riches dépouilles, après avoir saccagé & brûlé cette ville. Le Pape réussit à suspendre les effets de l'animosité de ces deux Peuples, en les faisant convenir d'une trêve l'an 1270.

Les Historiens de Venise racontent que cette ville fut alors affligée d'une famine cruelle, durant laquelle ils prétendent que les peuples voisins eurent l'inhumanité de leur refuser des grains. Ils ajoutent que c'est à cette occasion, qu'on fit une loi qui subsiste encore aujourd'hui, par laquelle les vaisseaux marchands qui navigent dans le golphe, sont tenus de payer un droit de péage à la République, & de venir à Venise pour y faire estimer leurs marchandises. On établit en même temps un Magistrat chargé de prévenir & d'empêcher la fraude, avec un nombre de vaisseaux suffisant, pour garder la Côte. La justice ou la légitimité de cette loi n'est pas prouvée, mais le but en est sensible. En gênant le commerce de leurs voisins, les Vénitiens ont prétendu l'attirer tout entier à Ve-

nise, & favoriser le fret de leurs navires. Ceux de Bologne & quelques autres, s'opposèrent en vain à l'établissement de la loi, en déclarant la guerre aux Vénitiens. Ils eurent du dessous, & furent obligés de conclure la paix, à condition que le Fort qu'ils avoient élevé à l'embouchure du Pô, seroit détruit, & qu'ils subiroient la loi du Péage Vénitien pour le transport de leurs effets, à la réserve de certaines marchandises qui furent déclarées exemptes.

Dans ces entrefaites, un secours fourni par les Vénitiens à Michel Paléologue, qui regnoit sur une partie de l'Asie-Mineure, leur procura un renouvellement d'alliance avec ce Souverain, ce traité leur devenoit fort utile par rapport aux Génois.

Ceux d'Ancone ayant commis quelques fraudes contre la loi du Péage Vénitien, la guerre fut sur le point d'éclater. Mais Venise ayant eu la prudence de s'en remettre à la décision du Pape, qui avoit besoin d'eux pour les secours de la Terre-sainte, & qui tenoit alors un Concile général à Lyon, il fut déclaré que les Vénitiens avoient droit de lever un droit pour la défense de leur golphe, contre les Sarrafins & les Pirates. Ainsi la République n'eut plus besoin de s'autoriser du motif obscur & incertain, qui y avoit donné lieu.

Cependant le peuple d'Ancone refusa de s'y soumettre. La guerre fut vive & opiniâtre. Deux flottes Vénitiennes furent dissipées. Mais la République en ayant bientôt équipé une troisième, ceux d'Ancone craignant d'être enfin accablés, après avoir vainement imploré la médiation du Pape, conclurent la paix par la reconnoissance du Péage, & de la souveraine autorité des Vénitiens sur toute la mer Adriatique.

En 1280, une nouvelle guerre, commencée,

dit-on, en 1276, éclata entre les Républiques rivales, je veux dire, entre Genes & Venise. Il y eut deux combats de mer, où les Vénitiens furent battus; mais les embarras survenus à chacun des deux partis, ralentirent bientôt les hostilités, de sorte que la paix fut entretenue jusqu'en 1293. Après cette époque, le feu de la discorde se ralluma, & devint encore plus vif qu'auparavant.

*Avis
économiques
d'Italie.*

EXTRAITS DES LIVRES, JOURNAUX, ET LETTRES DE PORTUGAL.

Par M. l'Abbé DE GARNIER, Docteur en Théologie, Premier Géographe de S. M. le Roi de Pologne, Duc de Lorraine; de l'Académie des Arcades de Rome, &c. vivant à Lisbonne.

Lorsque j'ai cédé aux instances que l'on m'a faites de me charger de la partie du Journal Économique qui regarde le Portugal, j'ai moins consulté mes forces, que le désir de me rendre utile à ma patrie. Que n'ai-je les talens supérieurs & la vaste érudition qui me seroient nécessaires pour remplir la tâche que l'on m'a imposée! Des soins multipliés, une application constante à rechercher ce que le Royaume que j'habite offre de curieux & d'intéressant pour le but que l'on se propose, seront au moins la preuve & le témoignage de ma bonne volonté.

En partageant les travaux des Sçavans, qui depuis plus de quatre années enrichissent ce Journal du fruit de leurs veilles, si je ne puis pas me flatter de participer à la gloire qu'ils se sont acquise, & qui prend chaque jour de nouveaux accroissemens; j'aurai la satisfaction d'imiter leur zèle, &

*Avis
économiques
de Portugal.*

*Avis
œconomiques
de Portugal.*

de concourir aux vûes de l'estimable Citoyen qui a formé le projet de cet utile Recueil, & qui a eu assez d'adresse, de courage & de bonheur pour surmonter tous les obstacles qui s'opposoient au succès de son entreprise. Le moindre degré d'estime dont le Public daignera récompenser mes efforts, me sera toujours cher & honorable, & je n'oublierai rien pour m'en rendre digne.

Parmi le grand nombre d'Ecrivains Portugais, qui se sont distingués dans la carrière des Lettres, plusieurs ont publié d'excellentes choses relatives à l'objet de ce Journal. Si je ne réussis pas au gré de mes Lecteurs dans l'exécution de la partie qui m'est assignée, il ne faudra s'en prendre qu'à moi, qui n'aurai pas sçu présenter sous un beau jour, & bien mettre en œuvre les riches matériaux que j'ai sous la main.

Je ne m'en tiendrai pas uniquement à traduire, à extraire, à analyser des livres; je publierai aussi mes observations sur la température de l'air & les productions de la terre. Il importe de connoître les divers degrés de chaleur & de froid, l'étonnante variété des causes auxquelles il faut attribuer les changemens qui arrivent si souvent, & qui se succèdent quelquefois si rapidement dans l'atmosphère, les vicissitudes des saisons, & la manière dont la nature opère en des climats différens, & dans un même pays.

Cette occupation est, j'en conviens, d'une sèche- resse rebutante; mais elle peut devenir utile: en faut-il davantage pour la rendre intéressante? Je suis persuadé qu'une suite exacte de semblables observations dans les principales parties du monde, ne seroit point un recueil infructueux, qu'elle augmenteroit nos connoissances physiques, & seroit d'une importance réelle à bien des égards. Car les phénomènes de la nature, quoique variés à l'infini, sont pourtant liés par

des rapports qui se développent & deviennent plus sensibles, à mesure qu'ils sont rapprochés & comparés en plus grand nombre. C'est ce qui m'a fait prendre la liberté de demander à un Ministre Etranger, (M. De C. E. E. D. A.) qui daigne m'honorer de ses bontés, la permission d'insérer ici les Observations Météorologiques, qu'il a faites l'année dernière dans cette Cour, où il réside depuis long-tems, & où son rare mérite le fait jouir d'une très-haute considération.

*Avis
économiques
de Portugal*

Quant au morceau sur le Portugal, par lequel j'ai cru devoir débiter, il est de la composition d'Emmanuel Severim de Faria, Chantre & Chanoine de la Métropole d'Evora, docte Antiquaire, & ce qui est encore plus estimable, Citoyen vertueux, qui a consacré à la gloire & au bien de sa patrie tous ses Ouvrages, dont il est fâcheux qu'une partie considérable se soit perdue.

Cette pièce qui m'a paru convenir au Journal, se trouve au commencement des *Noticias de Portugal*, vol. in-folio, qu'il publia en 1655, & qui étoit devenu excessivement rare, lorsqu'enfin le feu Pere Dom Joseph Barbosa, sçavant Théatin, de l'Académie Royale de Lisbonne, l'a fait réimprimer en 1740, avec des augmentions considérables.

Il y est traité de l'utilité que le Portugal retireroit d'un plus grand nombre d'habitans; des moyens qu'il peut employer pour augmenter sa milice; son commerce, son agriculture & sa navigation; des causes de sa dépopulation, & des remèdes qu'on peut y apporter.

Tout cela forme un tableau intéressant, où le Lecteur appercevra quelques traits qui lui rappelleront ce qu'on lit dans un Livre fort célèbre, (a)

(a) Les Lettres Persanes.

*Avis
économiques
de Portugal.*

qu'il y a moins d'hommes à présent qu'autrefois ; que la terre est dépeuplée en comparaison de ce qu'elle étoit il y a deux mille ans. Nous montrons que notre Auteur n'est pas le seul qui contredise cette proposition.

Sur les moyens que le Portugal peut employer pour augmenter le nombre de ses habitans , les forces de sa milice , son agriculture & sa navigation.

IL est dans l'ordre de la nature que les Nations s'accroissent ; le nombre des Portugais diminue au contraire depuis l'année 1500 jusqu'à nos jours (a). Quelle en peut être la cause ?

Si nous voulions réfléchir un moment sur ce qu'on lit dans l'Histoire ancienne , nous avouons que depuis le Déluge jusqu'à nos jours le genre humain s'est continuellement multiplié , & qu'il prend chaque jour de nouveaux accroissemens (b).

(a) Emmanuel Severim de Faria publia son Ouvrage en 1655.

(b) Les Lettres Persannes disent précisément le contraire de ceci , & M. de Voltaire combat la proposition contenue dans ces fameuses Lettres. Qu'il me soit permis , pour donner plus de poids aux preuves d'Emmanuel Severim de Faria , de rapporter ici ce que je me souviens d'avoir lû dans un ouvrage de M. de Voltaire „ Rome , il est vrai , dit ce célèbre Ecrivain , avoit anciennement plus d'habitans qu'aujourd'hui. Alexandrie & Carthage étoient de grandes Villes ; les ; mais Paris , Londres , Constantinople , le Grand-Caire , Amsterdam , Hambourg , n'existoient pas. Il y avoit 300 Nations dans les Gaules ; mais ces 300 Nations ne valoient la France , ni en nombre d'hommes , ni en industrie. L'Allemagne étoit une forêt , elle est couverte de cent Villes opulentes. On crie toujours que ce monde dégénère , & on veut encore qu'il se dépeuple. Quoi donc nous faudra-t-il regretter les tems où il n'y avoit point de

Mais laissons là les Historiens des tems trop reculés, & rapportons ici succinctement le témoignage des Livres Saints. On y voit une seule famille, huit personnes en tout, échapper au déluge universel, repeupler la terre & la remplir d'habitans. Soixante-dix personnes de la famille de Jacob viennent en Egypte, & s'y multiplient si prodigieusement, qu'il en sort dans la suite 600000 hommes portant les armes. Quel devoit être le nombre des femmes & des enfans issus de ces 70 personnes, & qui sortirent aussi d'Egypte en même-tems ? Il n'est point marqué dans l'Ecriture Sainte.

Il suffit de jeter les yeux sur les Tables géographiques de Ptolomée, & de porter ensuite ses regards sur celles d'Abraham Ortelius, qui sont dans son Théâtre du monde, pour voir clairement qu'il y avoit du tems de Ptolomée beaucoup moins sans comparaison de bourgs & de villes, qu'il n'y en a présentement. Combien connoissons-nous aujourd'hui de grandes villes nouvellement bâties & très-peuplées ?

Vainement voudroit-on objecter qu'en ce tems-là on connoissoit bien moins l'état des Provinces qu'on ne le connoît de nos jours ; car cela ne peut s'entendre que de l'Inde & d'autres pays inconnus, dont Ptolomée ne pouvoit avoir une connoissance parfaite. Je prends les exemples que je cite dans les différens Etats de l'Europe, comme l'Italie, la France, l'Espagne, dans chacun desquels il y a même présentement un plus grand nombre de lieux habités qu'il n'y en avoit anciennement.

Bosius contre Machiavel, l. 3, chap. 1, compte

un grand chemin de Bordeaux à Orléans, & où Paris étoit une petite Ville dans laquelle on s'égarcoit ? On a beau dire, l'Europe a plus d'hommes qu'alors, & les hommes valent mieux.

*Avis
économiques
de Portugal.*

seulement dans le Royaume de Naples plusieurs milliers d'habitans de plus qu'il n'y en avoit dans toute l'Italie ancienne, selon Strabon, Ptolomée, & le calcul de Pline même, lequel a compté jusqu'aux hameaux; & cependant Bosius n'a compris dans sa supputation aucun village qui ait moins de 300 habitans.

La Flandre, composée de 17 Provinces, renferme 208 villes, plus de 6300 bourgs, & le nombre des châteaux, forteresses, & des hameaux qu'elle renferme, est immense. Nous savons que l'an 878 le Pape Jean VIII dans le Synode de Freyes accorda un seul Evêque pour la Flandre, parce qu'elle étoit alors un pays couvert de bois, mal peuplé, & qu'on n'habitoit & ne cultivoit que depuis peu.

Les isles de Hollande & de Zélande qui sont actuellement si peuplées, étoient dans le huitième siècle presque couvertes de l'Océan: des hommes laborieux & pleins d'industrie ont sçu dompter la mer, & découvrir peu à peu ces isles, qui sont aujourd'hui remplies de villes fortes & opulentes.

Nous voyons dans les descriptions de Jean Brâhum que presque toutes les villes ont deux enceintes; la première ou l'intérieure petite & resserrée; la seconde, c'est-à-dire, l'extérieure est considérablement plus grande, elle renferme une plus vaste étendue, parce que les habitans augmentant en nombre n'ont pu être renfermés tous dans les premiers murs; il a fallu nécessairement reculer les bornes des vieilles enceintes, en tracer de nouvelles, & élever d'autres murailles.

Mais pourquoi nous fatiguer à chercher chez les Etrangers des exemples d'une vérité dont nous avons chez nous une preuve manifeste. Arrêtons nos regards sur notre Royaume, voyons ce qu'il étoit anciennement, & ce qu'il est de nos jours. Depuis le regne de Don Alfonse-Henry jusqu'à

présent, c'est-à-dire, jusqu'à celui de Don Jean IV, proclamé Roi le premier Décembre 1640, *Avis*
notre pays ne s'est pas moins augmenté qu'aucun *économiques*
autre de ceux que j'ai nommés. *de Portugal.*

Il est facile de s'en assurer par la liste des villes & des bourgades que nos Souverains & quantité de Seigneurs ont fondées.

Le premier de nos Rois, Don Alphonse-Henry, fit bâtir les bourgs d'Almada, de Villa-Franca, de Villa-Verde, d'Azambuja & de Lourinham.

Sous le regne de Don Sanche on peupla par ses ordres les bourgs de Penamacor, de Sortella, de Valença dans la Province du Minho, de Montemor-novo, de Penella, de Figueiro, de Covilhã, de Folgozinhõ, & la ville de Guarda.

Le Roi Don Alphonse III fit de nouvelles populations dans différentes parties du Royaume où il n'y avoit point d'habitans auparavant. Il fit bâtir de nouveau la ville d'Estremos, rebâtir & repeupler le bourg de Pinhel, Vinhais, Villa-flor, Mirandela, Freixa-de-Espada-na-cinta, Villa-nova-da-Cerveira, Villa-Real, Muja, Salva-Terra, Atalaya, Aceteira, Montargil, & plus de 40 villages.

Mais celui qui a surpassé tous les prédécesseurs ; est le Roi Don Denis, que nous reconnoissons avoir peuplé la moitié du Royaume.

Depuis que l'Infant Don Henry commença la découverte des côtes d'Afrique, des isles dans l'Océan, & jusqu'à l'Inde, les populations Portugaises s'augmenterent extraordinairement ; car on peupla toutes les isles, le Brésil & la côte d'Afrique ; on fonda toutes les nouvelles villes, forteresses & autres habitations Portugaises qui sont dans l'Inde. Il est constant que nous avons formé hors de chez nous une quantité étonnante de peuplades, parmi lesquelles on peut compter plusieurs grandes villes,

*Avis
économiques
de Portugal.*

Cependant nous éprouvons aujourd'hui une grande disette d'hommes, tant pour la milice que pour la navigation, & sur-tout pour la culture des terres. Nos laboureurs, faute de domestiques Portugais, sont obligés de se servir d'esclaves de Guinée & de mulâtres.

Quelles peuvent être les causes de ce dépérissement ? Examinons pourquoi l'Etat manque & de peuple & de noblesse.

Nos conquêtes sont la première cause de ce défaut d'habitans que le Royaume souffre actuellement. Elles ont été à la vérité d'une grande utilité pour la propagation de l'Evangile, & pour l'avancement du commerce du monde entier ; mais elles ont diminué nos forces & frustré le Royaume d'une infinité d'hommes qui lui étoient nécessaires.

Aussi depuis nos découvertes jusqu'à présent, loin que le nombre des habitans ait augmenté, comme il le falloit, soit pour maintenir toutes les différentes populations qu'il y avoit en Portugal, soit pour nous défendre de nos ennemis, pour les repousser, & les attaquer même en cas de besoin ; nous nous sommes affoiblis, & cet affoiblissement devient plus sensible de jour en jour. Notre pays se dépeuple encore par ces différens corps de troupes qui en sortent toutes les années pour garder nos conquêtes, & par toutes les colonies que l'on tire d'ici pour les entretenir.

C'est pourquoi le nombre des hommes en général a beau s'accroître, ainsi que je crois l'avoir montré, la Nation Portugaise, depuis ses conquêtes, va toujours en diminuant ; non pas que la nature n'y soit aussi féconde que par-tout ailleurs, mais parce que les Portugais sortent tous les jours de leur patrie pour aller peupler & défendre tant de villes & de villages, & dans des pays si vastes & si éloignés.

Aussi voyons-nous que depuis nos découvertes on n'a plus fondé, comme anciennement, en Portugal ni bourgs, ni villages.

*Avis
économiques
de Portugal.*

Le Roi Don Jean I, allant pour conquérir Ceuta, mena avec lui plus de vingt mille hommes; Don Alfonse V passa en Afrique avec trente mille combattans. Ces entreprises ont été très-préjudiciables aux forces du Portugal; car lorsque Don Sebastien leva les troupes qu'il conduisit en Afrique, où il périt, il y avoit alors si peu de monde, que quoiqu'il enrollât de force la plus grande partie des soldats, il ne pût cependant assembler qu'une armée d'onze mille Portugais. Par où l'on voit évidemment que le Portugal manque d'habitans, & que ses conquêtes en sont la première cause, puisque dès le tems où il a commencé à en faire, cette diminution de sujets s'est tous les jours fait sentir davantage.

C'est ce qui nous a mis dans la nécessité de faire venir des Cafres & des Indiens pour remplacer nos domestiques. On en avoit déjà fait venir pour les ouvrages ordinaires une si grande quantité sous le regne de Dom Jean III, que *Garcia de Resende* dit dans une strophe de ses mélanges,

*Vemos no Reyno metter
Tantos Cativos crescer,
E irem se os natura is;
Que se assim for, serao mais
Elles que nos a meuver.*

C'est-à-dire:

Nous voyons tant d'esclaves s'introduire & se multiplier dans le Royaume, & tant de sujets naturels en partir, que si cela continue, ils seront à mon avis en plus grand nombre que nous.

La seconde cause qui prive le Royaume d'habitans, c'est que les sujets n'y trouvent pas les

*Avis
économiques
de Portugal.*

moyens de gagner leur vie, & d'y mettre en œuvre leur industrie. Le travail est pourtant la ressource que la Providence a destinée, & qu'elle ménage à tous les hommes pour se soutenir. Toutes les fois que les sujets n'ont pas de quoi subsister, ils ne veulent point se marier; ce qui par une suite nécessaire produit une infinité de vagabonds, hommes & femmes, qui courent & se répandent en foule dans les villages & les bourgades où ils mândient honteusement (a). Si on leur reproche leur oisiveté, leur paresse & la honte de leur profession, ils répondent que ne trouvant pas à travailler, il faut bien qu'ils recourent aux aumônes. Une autre partie des sujets passe chez l'Étranger, & se retire principalement en Castille, dont le voisinage favorise leur retraite. Cette partie de l'Espagne étoit remplie, avant la proclamation de Dom Jean IV en 1640, d'un si grand nombre de Portugais, que selon le témoignage de gens dignes de foi, ils composoient la quatrième partie des habitans de Séville; de sorte que dans plusieurs rues de cette ville on y parloit la langue Portugaise au lieu de la Castellanne. On pouvoit dire presque la même chose de Madrid. Il est notoire que dans toute la Vieille-Castille & dans l'Estremadoure, la plus grande partie des ouvriers étoient Portugais; ils alloient gagner leur vie dans ces Provinces, n'ayant pas de quoi s'occuper dans leur patrie.

(a) Je ne vois pas que depuis 1655 jusqu'à aujourd'hui en 1755, ce qui fait un siècle entier, on ait remédié à ce mal. Le Portugal & en particulier la ville de Lisbonne sont pleins d'une multitude innombrable de mâtérables & d'indignes saînéans qui sont impunément la vile & coupable profession de mendians, & qui osent se présenter dans un état qui fait rougir la pudeur. On se plaint de la même chose en Angleterre & en France.

La troisième cause à laquelle il faut attribuer la dépopulation qui se fait sentir dans ce Royaume, est que le villageois n'y a point de terres à cultiver, & dont il puisse tirer sa subsistance. La Province d'Entredouro-&-Minho, & les autres (a) jusqu'au Tage, sont suffisamment peuplées, & il n'y a point de terres vacantes capables d'entretenir les habitans, si leur nombre augmentoit (b). La province d'Alem-Tejo pourroit fournir ce qu'on ne trouve point dans les autres, parce qu'elle est presque aussi étendue elle seule que le reste du Royaume. Elle est partagée en héritages, qui pour la plupart sont très-vastes; mais elle n'est ni assez peuplée, ni assez cultivée: on n'en recueille point les fruits qu'elle pourroit produire, parce que les propriétaires ne font ordinairement ensemencer que la quatrième partie de leurs terres, & laissent le reste en friche. Par là l'Etat est privé de ses forces, & resserré dans des bornes trop étroites pour contenir une grande quantité d'hommes, lesquels faute d'espace où ils puissent se bâtir une demeure, sont obligés d'abandonner la terre qui les a vû naître; c'est ce qui force plusieurs d'entr'eux à s'embarquer. Il faut bien qu'ils aillent chercher ailleurs une subsistance & une habitation que leur propre patrie leur refuse.

Ce sont là les trois causes qui enlèvent au Portugal cette précieuse partie de l'Etat qu'on appelle le peuple, ou qui l'affoiblissent considérablement. Il y en a deux autres auxquelles il faut rapporter la réduction du nombre des Nobles, qui devient aujourd'hui si sensible.

(a) C'est-à-dire, la Province de Beira, & celle de Trás-os-Montes.

(b) Je ne suis pas de l'avis d'Emmanuel Severim de Faria. Il est certain qu'il y a encore des terres en friche dans ces trois Provinces, & que l'on pourroit par conséquent y trouver de la subsistance pour un plus grand nombre d'habitans.

L'une est la réunion de plusieurs *Morgados* (a) dans une même personne. Quand chaque *Morgada* reste tel qu'il a été institué, sans être joint à d'autres, celui qui en est possesseur se marie & augmente sa famille. Mais lorsque les droits de plusieurs s'accumulent sur une seule tête, il n'y a qu'une personne qui se marie ; & les autres familles pour lesquelles ces différens *Morgados* ont été institués, demeurent éteintes pour jamais. Voilà ce qu'on a vu, & ce qu'on voit arriver en Portugal par rapport à quantité de ces *Morgados*. Les dommages qui en résultent pour l'Etat sont si considérables, que nos Rois ont travaillé à en arrêter le cours, & à en prévenir les suites, comme l'on peut s'en convaincre par la lecture du quatrième Livre des Ordonnances, tom. 10. Il y est dit formellement que cette réunion de plusieurs *Morgados* hâte la ruine des maisons & des familles nobles, & qu'elle fait périr une portion considérable de cet illustre corps dont l'Etat a un si grand besoin pour sa défense & sa conservation.

Telle est la première cause de la diminution de la Noblesse en Portugal. La seconde est une suite de l'excès auquel on a porté la dot des filles de qualité ; il est devenu si grand, qu'il est peu de Gentilshommes qui puissent marier une de leurs filles, & presque aucun n'en peut doter deux. On fit à ce sujet, dans l'Assemblée des Etats de 1641 (b), des représentations au Roi (c), pour le prier d'apporter quelque remède à un si grand mal qui va à la destruction de la noblesse Portugaise.

(a) Un *Morgado* est un *Fideicommiss*.

(b) Voyez *Cortes de anno de 1641*, cap. 31 de *Estando da Nobreza* ; c'est à-dire, l'Assemblée des Etats dans l'année 1641, chapitre 31, de l'état de la Noblesse.

(c) Don Jean IV.

EXTRAITS DES LIVRES , JOURNAUX ,
ET LETTRES D'ALLEMAGNE,

*Culture des Œillets. **

Les Œillets ne paroissent en Allemagne qu'environ au milieu du mois de Juillet. Leurs pieds poussent des tiges dures qui ont ordinairement sept nœuds distans à peu près de trois pouces les uns des autres. C'est sur ces tiges que se développent ces fleurs, dont les couleurs sont si variées & si différemment mêlées & nuancées, qu'on a vû des amateurs du jardinage posséder jusqu'à huit cens sortes d'œillets.

*Avis
économiques
d'Allemagne*

On peut multiplier les pieds des œillets par la graine, par le marcottage, par les œilletons, & par l'insertion des écussions. Examinons les avantages & les défauts de chacune de ces méthodes. Un heureux hasard est presque la seule voie d'obtenir de belles espèces d'œillets en semant la graine, ou au moins leur quantité diminue à mesure que leur qualité se perfectionne.

I. Les œillets simples portent beaucoup, & les doubles peu de graine. Il y a eu des années, dit l'Auteur, où cent pieds des derniers, sur tout de ceux que je cultivois dans des pots, ne m'ont pas rendu une demi-drachme de graine qui étoit de la meilleure qualité.

* Ce Mémoire est tiré des Amusemens physiques en hyver de M. Grotjan, que nous avons cité au Journal que nous donnâmes pour le mois de Mars dernier.

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

II. Les pieds provenus de graine rapportent souvent après leurs premières fleurs cinquante fois plus de graine que ceux qu'on a obtenus par le marcage.

III. La graine des œillets simples ne produit ordinairement que des espèces simples ; celle des œillets doubles , produit au contraire assez communément des espèces doubles.

IV. On retrouvera toujours dans les jeunes pieds les couleurs des œillets , dont la graine les a produits. La graine d'un œillet marqueté , par exemple , de blanc & de trois nuances de rouge , reproduira quelques pieds dont les fleurs seront semblables. Elle en produira qui n'auront qu'une de ces couleurs. D'autres en auront deux , & d'autres encore seront tout différemment mouchetées.

V. Souvent les nuances du grand-père (qu'on me permette cette expression) reparoissent dans les jeunes pieds. C'est ainsi, dit M. Grotjan , qu'ayant semé la graine d'un œillet double d'un rouge foncé , qui tiroit son origine d'un autre œillet jaune panaché , j'obtins outre les mouchetées , les blancs & les rouges foncés (couleurs qui s'étoient également trouvées dans le grand-père) des jaunes panachés fort beaux.

VI. On ne doit point s'attendre à trouver dans les jeunes pieds des couleurs tout-à-fait nouvelles & différentes de celles des œillets d'où ils sont sortis. Si on ignore quelle sera la combinaison des couleurs dans les œillets que l'on espère , on peut au moins prévoir quelles seront ces couleurs elles-mêmes.

VII. Comme toutes les fleurs ne produisent pas de graine , & que de toutes celles d'un même pied cultivé dans un pot , il n'y a souvent qu'une seule fleur qui en porte ; il est important pour ceux qui désirent d'en avoir , qu'ils s'abstiennent de cueillir ces œillets. Ils s'en assureront par l'attouchement

du petale, au travers duquel ils peuvent sentir les plus gros pistiles. A quoi il faut ajouter que les fleurs principales ne sont pas les seules qui portent de la graine. Celles qui viennent les dernières en ont aussi quelquefois.

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

VIII. Si le tems est pluvieux, lorsque les œillets fleurissent, il faut garantir de la pluie les fleurs dont on attend de la graine. Car l'humidité fait pourrir aisément les pistiles, sur-tout s'ils ont été piqués par quelque perce-oreille.

IX. Cet insecte ne nuit pas seulement aux œillets, lorsqu'en se logeant dans leurs petales il ronge les feuilles des fleurs, il en attaque encore les pistiles qui renferment la graine. Pour les préserver de ses atteintes, on enveloppe de coton une partie de leur tige à la hauteur d'un ou de deux poudés. Les perce-oreilles s'y embarrassent & ne peuvent point le traverser à moins qu'il n'ait été mouillé. Inconvénient auquel ce pied d'œillets ne doit point être exposé.

X. La graine des œillets parvient à sa maturité vers le milieu du mois de Septembre. Celle des pieds, qu'on met à l'abri du soleil dès qu'ils sont en fleurs, est plus tardive. Elle est mûre lorsque les gouffes qui la renferment commencent à se crever. La meilleure façon de la conserver est sans doute de la laisser dans ses gouffes jusqu'au tems où l'on veut la semer. Si l'on garde la graine d'œillets dans un endroit bien tempéré, on peut encore en faire usage au bout de quatre ans. Cependant la nouvelle produit de plus belles plantes. Lorsque cette graine germe, quelques-unes des petites plantes sortent de terre avec trois feuilles & d'autres avec deux. Bien des gens s'imaginant que ces dernières ne produiront que des œillets simples les arrachent; mais l'expérience a fait voir à notre Auteur qu'il se trouve des doubles dans l'une & l'autre sorte. Au reste les œillets sont du nombre

des plantes qui ne produisent des fleurs qu'une année après avoir été semées.

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

Il sera à propos de faire remarquer à ceux qui ne sont pas au fait du jardinage, que pendant plusieurs années M. Grotjan a bien réussi en semant la graine d'œillets au mois d'Avril, à l'entrée de la pleine lune. On peut la semer indifféremment dans des pots ou sur une planche du jardin, pourvu qu'on la mette dans une bonne terre molle, & entremêlée d'un fumier bien consommé. Il faut que cette graine soit semée assez clair, pour que les jeunes plantes se trouvent en poussant éloignées les unes des autres d'environ un pouce. En observant cette précaution, les petits pieds profitent promptement. On couvre la graine semée, à l'épaisseur du petit doigt, ou de bonne terre, ou, ce qui vaut mieux, de fumier bien consommé. Pendant le mois d'Avril on a soin d'arroser à midi, pour que la terre puisse se sécher un peu avant les petites gelées, auxquelles les nuits de cette saison sont encore sujettes. Ces gelées nuisent beaucoup moins aux semences qui se trouvent dans une terre sèche, qu'à celles qui sont dans une terre humide. On hâtera encore l'accroissement des jeunes pieds en les arrosant de deux jours l'un, soit avec du sang de bœuf, soit avec de l'eau dans laquelle on aura délayé de la fiente de mouton, mais il sera nécessaire après cela de jeter dessus un peu d'eau propre, tant pour nettoyer les plantes, que pour faire mieux pénétrer l'engrais dans la terre. Il sera encore avantageux de répandre tous les huit jours sur les pots ou les planches dont il s'agit, un peu de fiente de pigeons réduite en poudre; mais on se gardera bien de la prodiguer, dès qu'on en met trop elle forme une espèce de croute sous laquelle la graine se moisit.

Au mois de Juin on profite de la première pluie pour transplanter les petits pieds d'œillets. On les place

à un pied l'un de l'autre dans une planche n'aura engraisée l'automne précédent ; on les passe à passer l'hyver en pleine terre , & l'année suivante elles fleurissent à la fin de Juillet. Comme il est fort rare que les beaux œillets passent deux ans dans la terre sans y périr , aussi-tôt que les œillets sont épanouies on les leve avec un déplantoir & les pieds qu'on a dessein de conserver. S'ils ont des rejettons qui y soient propres on les marcotte simplement , afin de les mettre en terre en Septembre , & leur y faire passer l'hyver. Les pieds venus de graine croissent la seconde année : tant de succès qu'on en voit assez souvent , après les premières fleurs poussent en automne de nouvelles tiges capables de produire des fleurs l'hyver. Avantage que ne peuvent nous procurer les autres pieds propagés de toute autre façon.

Le marcottage par lequel on ne peut que multiplier la même sorte d'œillets , se fait ordinairement vers le milieu de Juin. On peut distinguer les rejettons qui porteront des fleurs d'avec ceux qui n'en auront pas. Ayant choisi un brin pour le marcoter on lui ôte les feuilles inférieures , & l'on coupe un peu les supérieures , après quoi avec un couteau on fait dans un nœud une incision que l'on termine par le milieu du brin jusque dans le bois qui est immédiatement au-dessus du premier nœud. On fait ensuite dans la terre un petit trou & le rejetton incisé puisse être placé de façon que la fente reste ouverte & se remplisse de terre , & qu'après qu'on a fermé la fente cette fente se refermeroit , & la marcotte ne jetteroit point de racines. Pour que les marcottes restent toujours dans la même position on les assure avec un petit crochet de fer , ou de quelqu'autre bois. On sçait qu'on peut aussi marcoter dans des cornets de fer blancs , dans des petits pots faits exprès pour cet usage.

*AVIS
économiques
d'Allemagne.*

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

I. Les marcottes faites d'un pied qui se trouve dans un pot, jettent plus promptement des racines, & les ont même plus fortes que celles que l'on fait d'un pied qui se trouve en pleine terre. Cette différence vient sans doute de la chaleur plus forte dans les pots & les vases, que dans les planches d'un jardin.

II. Celui qui cultive les œillets trouvant aux mois de Juillet ou d'Août quelque beau pied provenant de graine & voulant en avoir de marcottes, fera bien de les mettre auparavant dans des pots.

III. Les marcottes faites dans des vases, ont au bout de six semaines des racines parfaites. Les grains d'avoine ou d'orge que quelques cultivateurs des œillets mettent dans les entailles des rejettons, non-seulement ne hâtent point la croissance des racines, ils la retardent même en tirant à elles des sucs dont les marcottes pourroient profiter.

IV. Quoique les marcottes faites au mois de Juin soient préférables à toutes les autres, on peut encore en faire dans les mois de Juillet & d'Août, mais on ne peut pas les détacher de leurs pieds avant que l'hiver ne soit passé.

V. Toutes les marcottes en général ont besoin d'être arrosées beaucoup. Dans les grandes chaleurs, il faut quelquefois arroser le matin & le soir, celles qui pendant toute la journée sont exposées au soleil, ce qui au reste accélère beaucoup la croissance des racines.

La méthode de multiplier les œillets par des œilletons, est la plus longue & la plus pénible. A la fin du mois d'Avril, ou au commencement de celui de Mai, on choisit dans les brins d'un pied, qui n'ont pas de rejettons à la partie latérale, les plus forts, on les coupe de façon qu'on leur laisse au moins deux ou trois nœuds, & après en avoir

ôté par en bas toutes les feuilles sèches, aussi-bien que fraîches, on fait dans le nœud le plus bas une entaille que l'on conduit jusqu'à celui qui est immédiatement au-dessus. Ensuite on met les brins préparés ainsi dans un endroit aéré, afin qu'ils s'y fanent un peu, après les avoir rafraîchi dans de l'eau de pluye ou autre, on les plante dans des pots remplis d'une terre convenable. On place ces pots dans des endroits où ils sont exposés à la rosée sans l'être au soleil. On a soin d'en ôter les mauvaises herbes qui y viennent, & aussi souvent que le dessus de la terre commence à se sécher, on arrose les œilleteons, auxquels on ne doit pas faire quitter l'ombre avant d'y avoir apperçu quelque croissance. Quand il tombe des pluies trop abondantes on les en garantit de peur qu'ils ne se pourrissent. On peut encore planter des œilleteons aux mois de Juin & de Juillet, & si l'on observe à la fin du mois de Septembre qu'ils n'ont pas encore poussé, il faut les mettre dans une couche de fumier faite exprès, & le couvrir de cloches de verre. On peut mettre dans un pot ordinaire quatre, & même six œilleteons. Comme en suivant cette methode pénible, on est quelquefois obligé d'attendre plus de six mois pour sçavoir si l'on aura réussi, ou non, on ne doit l'employer que lorsqu'on est dans l'impossibilité de lui en préférer une autre.

La méthode de multiplier les œillets par des écussons, n'est pas plus recommandable que celle dont nous venons de parler. Elle ne réussit que rarement, & lors même qu'elle réussit mieux on n'obtient que des pieds foibles & peu durables.

Après avoir décrit les différentes manieres de multiplier les œillets, il sera à propos de faire connoître quelles sont les propriétés de leurs fleurs. En général la beauté d'un œillet consiste en ce

*Arb.
éco. des
d'Allemagne.*

qu'un grand nombre de feuilles bien rangées, sortent d'un long calice sans le crêver. Parmi les œillets à deux couleurs le *salomon* & la *rose-noble*, ont cet avantage sur plusieurs autres. Les œillets n'en sont pas cependant moins estimables, quoique leur calice se crève, pourvu que cet accident n'empêche pas les feuilles de se bien ranger. Plus un œillet a de couleurs, plus il est estimé. Quand ses feuilles sont exactement marquées les unes comme les autres, il ne peut atteindre un plus grand degré de beauté. Quand le blanc qui se trouve parmi les couleurs d'un œillet est sans mélange, & ne paroît pas plombé, il donne à cette fleur un nouveau mérite. Un œillet qui a toutes les propriétés rapportées, unit la grandeur d'une rose à cent feuilles, est regardé comme l'honneur des fleurs de son espèce.

Parmi les œillets on doit encore distinguer ceux qui ne sont que rares, & qui n'ayant souvent rien de recommandable, ne sont payés cher qu'à cause de quelque nouvelle couleur & de quelque nouveau panache, ou parce qu'ils sont encore entre les mains de peu de personnes. On en a vu des exemples dans les jaunes & les gris cendrés, de même que dans ceux qui parmi d'autres couleurs ont quelques nuances de ces deux-là.

On distribue en général les œillets en simples & doubles; les premiers n'ont que cinq feuilles. Quelques-uns rapportent encore à leur classe ceux qui en ont dix, & même quinze. On regarde comme doubles, ceux qui ont au-delà de quinze pétales. On trouve des œillets qui ont plus de cent feuilles. Les différentes couleurs qui sont la principale beauté de ces fleurs, fournissent encore d'autres distinctions aux fleuristes. M. Grotjan appelle *bizarres* les œillets, qui ont trois jusqu'à cinq couleurs distribuées par bandes. *Bizarres picotés* les œillets sur lesquels on voit ces différentes couleurs

Mai.

1755.

173

en petites rayes ou taches. *Cœillers picottés*, ceux qui n'ont que deux couleurs, dont l'une est répandue sur l'autre en maniere de petits traits ou de petits points. *Doublets* les cœillers de deux couleurs, dont l'une est placée sur l'autre par larges bandes. *Concordes*, ceux sur lesquels on ne voit que deux rouges différens. *Fameux*, les cœillers dont les feuilles sont rouges en-dedans & blanches en-dehors. Il y en a de ceux-ci où le rouge perce de l'autre côté, comme feroit une couleur veillée sur du papier. Voilà des classes constantes, continue noire Auteur, mais pour ce qui regarde les noms des différentes sortes qui doivent être rapportées à chacune des variétés décrites, ils sont tout-à-fait arbitraires, & ne dépendent que de la volonté de celui qui possède tel ou tel pied. M. Grotjan aoute à cette distribution des cœillers le prix auquel en Allemagne se vendent communément les marcottes. Au mois d'Avril où elles sont les plus chères, on paye onze livres cinq sols une douzaine de marcottes de *bizarres*, parmi lesquelles il y en a de jaunes & de grises. Les sortes moins estimées se vendent sept livres dix-sols la douzaine. Les marcottes des sortes tout-à-fait rares, se vendent depuis cinquante jusqu'à cent sols la pièce.

Quoique les cœillers soutiennent fort bien la plus grande chaleur du soleil, pourvu qu'on les arrose le matin & le soir il n'est pas moins constant, que les cœillerteries couvertes d'un toit, construit de façon que la pluie découle derriere les pots, & que le soleil ne donne plus sur les pieds après les dix heures du matin; contribuent beaucoup à faire croître les cœillers, & à prolonger la durée de leurs fleurs. Outre ces avantages, les cœillers cultivés dans des pots, y sont garantis des pluies trop abondantes qui les pourriroient, & qui ne peuvent être soutenues que par les pieds plantés

dans la terre où la trop grande humidité se distribue plus facilement.

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

Comme on cultiveroit les œillets sans succès, si l'on n'avoit soin de les mettre dans une terre convenable, nous indiquerons celle dont M. Grotjan s'est bien trouvé pendant plusieurs années. Mettez dans un endroit exposé au soleil, à la pluie & à la rosée une certaine quantité de fiente de vache; si elle n'est point entremêlée de paille elle se réduira dans l'espace de deux ans en une terre que vous passerez au tamis, & que vous mêlerez avec égale quantité de terreau de jardin tamisé aussi, & avec la moitié d'autant de sable de rivière fin. Ce mélange ne convient pas seulement aux œillets, presque toutes les autres plantes, que l'on a coûtume de cultiver dans des pots, y réussissent très-bien. Quoique la fiente des brébis & celle des cochons se consomment dans le même tems que celle des vaches, on les croit trop chaudes & trop chargées de sel. Mais est-il essentiel que ces engrais soient entièrement réduits en terre? L'expérience fait voir que dans une terre engraisée avec une fiente fraîche il se produit beaucoup de vers, & que cette même fiente cause aux oignons de fleur, & aux racines de plusieurs plantes & arbres des chancres & une pourriture pernicieuse. Quand le terreau qu'on employe pour l'usage dont il s'agit, est déjà entremêlé de sable, on ne doit pas y en mettre d'autre.

Beaucoup d'amateurs du jardinage se donnent bien des peines inutiles pour conserver leurs œillets en hyver, & tous les Auteurs qui ont écrit sur la culture des fleurs passent légèrement sur cette matière. M. Grotjan observe à cet égard que les pieds qui ont fleuri une seule fois en sont tellement affoiblis, qu'ils ne peuvent plus soutenir l'hyver dans le jardin, tandis que les œillets pro-

venus de graine sont une des plantes les plus endurantes, & que sans être couverts ils conservent leur verdure lors même que la rigueur de la saison détruit beaucoup de mauvaises herbes. Les marcottes qui n'ont point de chancres ni d'autre commencement de pourriture, résisteront avec la même vigueur au froid de l'hyver, & celles qui ont été faites au mois de Juin & au commencement de Juillet, peuvent au commencement du mois d'Août être ôré de leurs pots sans inconvénient, & transplanté dans le jardin où l'on doit les marquer avec des *numeros*, & en avoir soin jusqu'à l'entrée de l'hyver. M. Grotjan a appliqué cette méthode pendant plusieurs années aux sortes d'œillels les plus rares & les plus précieuses. Elle procure aux amateurs des avantages considérables. Les pieds plantés dans la terre ne demandent aucun soin pendant tout l'hyver. Ils jettent des racines plus fortes, poussent deux à trois fois plus de tiges, & portent de plus belles fleurs que ceux qui passent l'hyver dans des pots. Semblables aux choux bruns d'Allemagne, ils s'accroissent dans l'hyver même, pour peu que le tems se radoucit. Dans les jardins ils ne sont pas comme dans les serres, ou dans les caves, exposés à croître trop & à jaunir, ou à être détruits par les pucerons, les souris & les rats. Au reste on voit aisément que pour planter des œillels précieux il ne faut pas choisir un terrain sujet à être miné par des taupes ou des vers, ni à être inondé par la pluie ou les neiges fondues. Quand on aura plusieurs marcottes de la même sorte on fera bien de les planter en différens endroits, car s'il arrive quelque accident aux unes on conservera toujours les autres. Les gelées de l'hyver venant à se passer la terre s'affaisse, & il arrive aux œillels, comme à bien d'autres plantes que leurs racines se trouvent quelquefois hors de terre; dès qu'on s'en apperçoit on doit les renfon-

*Avis
œconomiques
d'Allemagne.*

cer, & les recouvrir suffisamment si l'on ne veut risquer de les perdre. Au mois d'Avril on remet les jeunes pieds dans des pots, qu'on laisse toujours exposés à l'air. Les marcottes sont quelquefois sensibles aux vents froids & secs qu'il fait au mois de Mars, mais quoique leurs feuilles & leurs jets se fanent un peu on ne doit point se presser de les arracher, les pluyes chaudes du mois de Mai les rétablissent promptement.

Pour ce qui regarde les vieux pieds, notre Auteur conseille de les retirer dès le commencement du mois de Novembre, ou à la Saint Martin au plus tard. Les petites gelées du mois d'Octobre ne leur portent aucun préjudice. Avant de les serrer il faut les faire bien sécher dans un endroit aéré. Sans cette précaution ils se moisiroient, ils pourriroient. Au commencement du mois de Décembre on les met dans des serres, ou dans des caves. Si celles-ci sont sèches on peut y mettre les pots par terre, sinon on y pratique des tablettes pour les placer. Pendant tout le tems que les œillets s'y trouvent on ne les arrose point, & on tache de tenir la cave bien close pour les garantir du froid, autant qu'il est possible. Environ le milieu du mois de Mars de l'année suivante, on remonte les œillets dans un endroit, où l'on puisse quand il fait beau leur donner un peu d'air. On recommence en même tems à les arroser, mais d'abord fort peu, & avec de l'eau dégourdie. Quand il n'y a plus rien à craindre des gelées de la nuit, & que les arbres commencent à pousser, ce qui arrive ordinairement environ le milieu du mois d'Avril, on remet les pots en plein air, on en ôte les pieds, on rogne un peu les racines, & on les remet ensuite dans une nouvelle terre préparée de la manière qu'il a été dit. Il reste à observer que les œillets que l'on veut faire passer l'hiver dans une cave, ne doivent plus sortir des pots où leurs ra-

cines se sont étendues & fortifiées dès le printems, & que ces pots doivent être d'une grandeur suffisante, sans quoi le peu de terre qu'ils contiendroient se sécheroit trop promptement, & ne fourniroit pas pendant l'espace de trois mois & demi la subsistance nécessaire aux pieds. Si l'on néglige de prendre ces précautions on fera souvent des pertes considérables.

Quant aux marcottes auxquelles on veut faire passer l'hyver dans des caves, il est à propos de ne les pas faire avant le milieu du mois de Juillet, si on les faisoit plutôt il seroit à craindre qu'elle ne devinssent trop fortes avant l'entrée de l'hyver, & qu'elles ne se nuisissent les unes aux autres. Comme étant une fois dans la cave elles ne peuvent plus être arrosées, on ne doit point avant le printems les séparer des vieux pieds, qui leur fournissent la principale partie de la nourriture dont ils ont besoin.

Comme il est fort agréable aux amateurs de pouvoir prolonger la fleuraison des œillets jusqu'en automne, & même jusqu'en hyver, il ne sera pas inutile de transcrire ici la méthode qu'enseigne Martin Hesse *. Si l'on desire, dit-il, avoir des pieds d'œillets qui fleurissent en automne ou en hyver, il faut leur ôter au printems toutes les tiges qui se disposent à porter des fleurs, alors en repoussant d'autres tiges dans l'arrière saison, ils auront des fleurs en hyver. Quoique M. Grotjan n'ait pas réussi de cette manière, il avoue lui-même que jusqu'ici il n'a voulu sacrifier à cette expérience que de vieux pieds, ou de jeunes pieds peut-être trop foibles, & il conseille de la répéter avec les pieds provenus de graine les plus forts, &

* Dans son Livre Allemand, intitulé : *Nouveau plaisir du Jardinage.*

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

dans l'année où ils se disposent à fleurir la première fois. En supposant même qu'on rencontrât quelques œillets simples parmi ceux qu'on auroit mis dans des pots pour en avoir des fleurs tardives, elles seroient encore agréables dans une saison extraordinaire. M. Grorjan nous a déjà indiqué en passant une autre méthode pour faire fleurir les œillets en hyver, qu'il a toujours pratiquée avec succès. Quand j'ai, dit-il, des œillets provenus de graine, qui au milieu du mois de Septembre où j'ai coutume de les visiter, poussent des tiges tardives, je leur ôte celles qui viennent de porter de la graine, je mets ces pieds au moyen d'un déplantoir dans des pots que je serre en son tems avec les autres, & j'en obtiens des fleurs des uns à Noël, des autres dans le Carême, & de quelques autres encore vers Pâques. On doit être content, si sur un cent de ces jeunes pieds on en trouve douze capables de fleurir en hyver. Il y a des années & des terrains qui en cela sont plus favorables les uns que les autres. Les serres sont très-commodes pour y faire fleurir les œillets en question, mais ceux qui n'en ont pas peuvent le faire dans leurs caves, en observant seulement de ne pas laisser les pieds dont ils attendent des fleurs, à sec comme les autres. Ceux qui ont des chambres situées vers le midi peuvent à la Saint Martin mettre ces œillets à leurs fenêtres, & ils y obtiendront de belles fleurs. Il n'est pas commun de trouver des tiges tardives aux pieds cultivés dans des pots.

Difons encore un mot sur les catalogues d'œillets, & finissons cet article. Ces catalogues ne sont autre chose qu'une liste de pieds numérotés & accompagnés de leurs noms, & d'une feuille de leurs fleurs. On en envoie tous les ans de Hollande en Allemagne & en France, & de ces pays en Hollande. Voici la manière dont on les fait. A la fin du mois de Juillet ou au commencement de celui

d'Août, on choisit en un tems où il n'y a ni pluie, ni rosée dans les œillets en fleurs les feuilles où les couleurs sont les mieux marquées, on les met dans un gros livre afin qu'elles restent unies en se séchant, on donne dans ce livre sa place particulière à chaque sorte, à laquelle on joint un billet sur lequel est écrit le *numero* du pied & le nom de la sorte. Ces feuilles étant parfaitement séchées, ce qui se fait ordinairement dans l'espace de six semaines, on les colle sur des quarrés d'un carton mince couverts d'un papier fin, & l'on ajoute à chacune son nom & son *numero*. Il n'est point nécessaire de faire observer qu'on met la colle sur l'envers des feuilles où leurs couleurs sont moins belles. Comme il arrive quelquefois que parmi cinquante feuilles séchées il ne s'en trouve que quatre ou six parfaitement belles, on voit qu'il est à propos d'en mettre sécher autant que l'on peut. Une sorte d'œillets conserve toujours mieux ses couleurs que les autres. Les *fumeux* les perdent toujours en se séchant. Un catalogue d'œillets ne peut guères servir plus d'un an. Au bout de ce tems les couleurs se passent.

*Avis
économiques
d'Allemagne*

 EXTRAITS DES LIVRES, JOURNAUX,
ET LETTRES D'ANGLETERRE.

 Suite des Réflexions sur la Balance générale
du Commerce.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

LA troisième ou la quatrième année du Règne d'Elisabeth, un Acte du Parlement accorda une exemption des droits sur le chanvre pour neuf ans, & cet acte fut renouvelé la douzième année de ce Règne, & il l'a encore été à la fin de la dernière session du Parlement, & l'exemption prolongée pour onze ans. Faute du secours de quelques gens puissans, la culture du chanvre n'a point fait de progrès, si elle en faisoit maintenant il faudroit sans doute renouveler cet acte qui est prêt d'expirer, & étendre aussi l'exemption au lin.

Comme il s'agit ici très-sérieusement du bien commun de la nation, je prends la liberté d'exposer aux yeux du Roi & du Parlement de qui cela dépend absolument, la nécessité de nous procurer les choses nécessaires à l'équipement des vaisseaux & les autres matériaux, pour employer nos pauvres, la protection & les grâces du Gouvernement, en faveur du commerce ont toujours été une source de bonheur pour la nation, on doit s'attendre qu'elles produiroient le même effet dans cette occasion.

L'exemption des droits sur le bled nous a enrichis; avant cela, lorsque le bled avoit été à bon marché, les Fermiers négligeoient d'en semer,

négligence qui ne manquoit pas d'amener une disette tous les trois ou quatre ans ; & de nous mettre dans la nécessité d'acheter des grains à l'étranger. Mais cette exemption a excité nos Fermiers au labourage , & lorsque nos voisins ont disette , ce qui ne manque guère d'arriver tous les trois ou quatre ans , ils s'adressent à nous. Cette disette des étrangers ne peut procéder que de leur mauvaise économie , ils croient ne devoir pas permettre le transport du bled d'une paroisse ou d'un district à un autre ; ainsi leurs Fermiers n'en sement pas pour en recueillir plus qu'ils n'espèrent d'en vendre , de là vient que si la récolte manque , ils sont obligés d'avoir recours aux étrangers. Ceci fait voir les avantages que les grâces du Gouvernement ont répandu sur la nation.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

Le commerce est une chose d'une extrême conséquence , & qui mérite d'être sérieusement examinée , de là dépend le bonheur ou la misère de plusieurs milliers de personnes. Une légère erreur au commencement d'une entreprise , peut entraîner dans un grand mécompte. Une nation peut gagner de grandes richesses par le commerce ou les perdre , faute d'attention & de prudence. J'ai peur que nous soyons maintenant dans ce dernier cas , la chose mérite la plus sérieuse réflexion. Si j'ai fait connoître le mal , j'ai proposé les remèdes , & je me flatte qu'ils sont capables de le guérir , de faire de nouveau fleurir le commerce & de rendre la nation heureuse.

*Ecrit trouvé parmi les papiers de M. Gés
après sa mort.*

Nous avons plusieurs bons traités sur le commerce , entr'autres ceux de Mun-Smith , du Chevalier Guillaume Temple , du Chevalier Jo-

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

hias-Child, ce dernier est intitulé *Britannia lan-
guens*, tous ces ouvrages méritent fort d'être lûs
par ceux qui veulent s'instruire à fond de la ma-
tière ; il y a, sur-tout dans le dernier, plusieurs ob-
servations dignes de remarque : il est dit, qu'au
tems du Roi Edouard III, notre commerce étoit
sur un si bon pied, que la vingt-huitième année
du Regne de ce Prince, notre exportation mon-
toit à 291 mille 484 liv. sterl. & notre importation
seulement à trente-huit mille 970 liv. sterl. en-
sorte que la balance panchoit en notre faveur de
254 mille 214 liv. sterl. somme bien considérable
pour ce tems-là. Mais on ne prit jamais des me-
sures plus efficaces pour l'avancement de notre
commerce, qu'au tems de la Reine Elisabeth ;
nous ressentîmes bientôt les effets de sa prudente
administration, notre argent monnoyé augmenta,
nos marchands armerent des vaisseaux, nos mate-
lots se multiplièrent, nos flottes de guerre se ren-
dirent formidables, & nous nous vîmes en état,
non-seulement de faire échouer les entreprises
ambitieuses du Roi d'Espagne, le plus puissant
Prince de ce tems-là, mais encore de détruire sa
prétendue flotte invincible. Le génie de cette glo-
rieuse Reine avoit si puissamment excité celui de
toute la nation, que sous les deux Regnes suivans
nos négocians étendirent prodigieusement leurs
exportations, & formerent les plus grandes entre-
prises sans autre secours que leur propre industrie,
les richesses se répandirent avec tant d'abondance
parmi nous, que le fonds national d'or & d'ar-
gent s'accrut prodigieusement pendant plusieurs
années : pour faire voir l'époque de notre prospé-
rité & celle de notre décadence, M. Child donne
un état de l'argent qui fut monnoyé pendant 76
ans, cet état fut remis au Parlement en 1675, il
commence en 1599, qui étoit la quarante-unième
année d'Elisabeth.

Mai.

1755. 183

Depuis Octobre jusqu'en Mars 1619, ce qui fait une espace de vingt années, il fut monnoyé

4779313 liv. st.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

Depuis Mars 1619 jusqu'en Mars 1638, ce qui fait un espace de dix-neuf années, il fut monnoyé

6900042 liv.

Depuis Mars 1638 jusqu'en Mai 1657, ce qui fait un espace de dix-neuf ans, il fut monnoyé

7333521 liv.

Depuis Mai 1657 jusqu'en Novembre 1675, ce qui fait un espace de dix-huit ans & demi il fut monnoyé

2238976 liv.

La prodigieuse & subite diminution arrivée les dix-huit dernières années, vint de ce que nous abandonnâmes notre ancienne frugalité pour nous livrer au luxe & à l'excès. Au lieu de rapporter l'or & l'argent des pays étrangers, en retour de nos marchandises, nous ne rapportâmes dans ces Pays que des marchandises propres à nourrir le luxe. La consommation des manufactures étrangères, des vins étrangers & des autres marchandises superflues, ayant prodigieusement augmenté, la balance du commerce tourna contre nous.

M. Child fait mention d'un traité composé par un Gentilhomme élevé sous M. de Colbert; l'Auteur le présenta au Roi en manuscrit, il fut ensuite imprimé en 1664, l'Auteur fut disgracié, envoyé à la Bastille, & ensuite banni. M. Child en cite quelques passages pour faire connoître les projets de la France, pour établir chez elle les manufactures, former une marine redoutable, & parvenir à la Monarchie universelle. „ Un état n'est puissant qu'à proportion de ses richesses, dit l'Auteur François, les richesses d'un Etat sont le nombre de ses sujets; car ce sont les hommes qui labourent, qui travaillent aux manufactures, qui s'appliquent au commerce, qui vont à la guerre, qui peuplent les Colonies. Il ne peut y

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

„ avoir un trop grand nombre de laboureurs en
 „ France, où la fertilité du pays est telle, qu'on
 „ pourroit vendre des grains aux étrangers.
 „ Pour cela il faudroit en faire de grands magasins,
 „ & l'avoir à portée autant qu'il seroit possible. Il
 „ ne peut y avoir trop d'artisans en France, outre
 „ que les manufactures appliquent les hommes à
 „ l'ouvrage, c'est par elles que la soye, la laine,
 „ les peaux, le lin, les bois & les autres produc-
 „ tions du pays sont mises en œuvre; & ces maté-
 „ riaux transformés en marchandises, étant ven-
 „ dues à l'étranger, les habitans de la campagne
 „ retirent leur part du profit. Il faudroit étendre
 „ encore nos principales manufactures, comme
 „ celles des chapeaux pour l'Espagne & des érof-
 „ fes pour toute l'Europe, cette matiere est de
 „ grande conséquence; car les manufactures sont
 „ un aiguillon pour le commerce & pour la cir-
 „ culation de l'argent si avantageuse au public, &
 „ par conséquent aux particuliers. Il ne sauroit y
 „ avoir trop de négocians en France, car sans leur
 „ industrie nos marchandises pourroient rester
 „ dans nos magasins. Tout conspire à donner à la
 „ France les espérances les plus favorables, cepen-
 „ dant il ne faut travailler qu'à loisir & sans se
 „ presser, un si grand dessein allarmant continuel-
 „ lement l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Améri-
 „ que, les alliés & les ennemis, la précipitation
 „ seroit le moyen de le faire échouer. Il faut au
 „ moins six ou dix ans pour l'exécuter, il faut que
 „ le Roi ait une flotte de cent galeres & de cent
 „ vaisseaux, dans la Méditerranée, une de deux
 „ cens vaisseaux, dans l'Océan, plus il aura de
 „ vaisseaux, plus il retirera promptement ses
 „ avances, il se rendra maître de la mer par le
 „ commerce ou par la guerre. La France produit
 „ du bois de construction, des cordages, des voi-
 „ les, lorsque les choses seront en train, les maté-

„lots ne manqueront pas non plus, l'espérance du
 „gain les y attirera de toutes les parties du
 „monde. La flotte de l'Océan rendra le Roi maître
 „de toutes les puissances & de tout le commerce
 „du Nord ; quand même la Hollande & l'Angle-
 „terre s'uniroient contre la France, elles ne pour-
 „roient éviter leur ruine ; comment pourroient-
 „elles continuer leur commerce, qui est toute leur
 „ressource, s'il leur falloit entretenir de grandes
 „flottes pour le soutenir. La pointe de Brétagne
 „est la Barrière qui ouvre & qui ferme la Manche
 „d'Angleterre, cinquante vaisseaux de guerre à
 „Brest suffiroient pour tenir cette barrière ouver-
 „te ou fermée aux ordres du Roi. Pour tout cela
 „à peine seroit-il besoin de faire la guerre & de
 „hasarder les forces de Sa Majesté, il lui suffiroit
 „de donner ses ordres aux étrangers, il ne lui se-
 „roit pas difficile de leur donner assez d'occupa-
 „tion chez eux pour qu'ils fussent obligés d'y con-
 „sommer toutes leurs forces ; la puissance du Roi
 „étant ainsi établie dans l'une & dans l'autre mer,
 „il sera aisé d'assurer le commerce de la France,
 „& même d'y attirer les négocians de toutes les
 „parties du monde, je dis d'assurer, car jusqu'à
 „ce que l'ouvrage soit consommé, il y aura tou-
 „jours du danger. Il faut prévenir avec soin que
 „le commerce n'introduise dans l'Etat la super-
 „fluité, l'excès & le luxe qui sont toujours ac-
 „compagnés de l'ambition, de l'avarice & d'une
 „dangereuse corruption de mœurs. Il seroit à
 „souhaiter que le Roi ajoutât à son Royaume
 „tous les Pays-bas jusqu'au Rhin, ce qui le ren-
 „droit maître des mers du Nord. il faudroit qu'il
 „eût Strasbourg, pour tenir en respect toute l'Al-
 „lemagne, & la Franche-Comté pour tenir en
 „bride les Suisses, Milan lui est nécessaire en Ita-
 „lie, Gènes le rendroit maître de la Méditerra-
 „née, la Sicile sera toujours prête à se révolter,

*Avis
 des ennemis
 d'Angleterre.*

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

„ le Portugal sera toujours un instrument pour
 „ affoiblir l'Espagne ; les Vénitiens & les peuples
 „ d'Italie sont rusés , il faut employer la force ou-
 „ verte avec eux ; le Pape respectera toujours la
 „ France à cause d'Avignon. Les Hollandois se
 „ tiendront autant qu'ils pourront dans notre al-
 „ liance , il seroit bon que le Roi entrât dans leurs
 „ affaires , & qu'il semât quelques divisions par-
 „ mi eux. Le Roi aura toujours les Suisses à son
 „ service pour son argent. Les Suédois ne se sépa-
 „ reront jamais des intérêts de la France. Nous
 „ devons considérer toutes ces Puissances com-
 „ me des instrumens que l'argent du Roi pour-
 „ ra mettre en jeu , pour amuser les forces de
 „ l'Angleterre & de la Hollande , toutes les fois
 „ qu'il aura formé quelque dessein qui ne leur
 „ plaira pas. L'amitié de la Turquie sera aussi
 „ très-utile à la France. La conquête de l'An-
 „ gleterre ne seroit pas difficile , les Anglois
 „ n'ont point d'amis , trois ou quatre ans de
 „ guerre avec la France suffiroient pour les rui-
 „ ner , & ils seroient forcés de se soumettre à tou-
 „ tes les conditions qu'on voudroit leur imposer.
 „ Il faudroit renouveler la ligue avec les Hollan-
 „ dois , & leur mettre dans la tête que le Roi veut
 „ mettre tout le commerce entre leurs mains ,
 „ parce qu'ils en ont l'intelligence , & que les
 „ François n'y ayant nulle inclination , on ne peut
 „ pas forcer la nature , il faudroit leur représenter
 „ que le tems favorable pour détruire leurs rivaux
 „ est arrivé.

Considérons maintenant qu'une grande partie
 de ce plan a déjà été mise en exécution , & que la
 prodigieuse augmentation du commerce de la
 France est le principal moyen par lequel Louis
 XIV s'est élevé à cette puissance exorbitante , qui
 a menacé la liberté de l'Europe d'un si grand dan-

ger : & nous verrons de quelle importance il est pour nous , de mettre en œuvre tous les moyens que la nature nous a donné pour étendre notre commerce , à moins que nous ne voulions nous soumettre sans résistance , & nous laisser dépouiller par nos voisins.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

A comparer les avantages naturels de la France & de l'Angleterre , la balance semble pancher pour l'Angleterre ; par exemple , la France est abondante en grains , mais les récoltes sont plus certaines , & manquent plus rarement en Angleterre. La France produit du chanvre & du lin pour le service de ses manufactures , l'Angleterre & l'Irlande en produisent aussi quelque quantité , mais nous pourrions en cultiver tant que nous voudrions dans nos Colonies d'Amérique , où le terrain est vingt fois meilleur marché qu'en France. Les François ont élevé des muriers blancs. Ces arbres viennent d'eux-mêmes dans nos Colonies d'Amérique. Les François ont des mines de fer & de cuivre , nous en avons en beaucoup plus grande quantité , soit dans le Royaume , soit dans les Colonies , & nous pourrions en tirer plus de profit. Les François ont des vins & des eaux-de-vies , la vigne croit dans les forêts de nos Colonies , il n'est pas douteux que la Caroline sur-tout ne produisit des vins aussi bon que ceux d'Europe , nos Colonies ne sont pas moins propres pour la production de l'huile , des raisins , des figues , &c. Les François ont du sel , nous avons des fontaines de sel suffisantes pour notre consommation , & même pour l'exportation , si le Gouvernement favorisoit le transport par mer ; la France produit de la laine , mais d'une qualité qui ne peut servir à ses manufactures , si elle n'est mêlée avec la nôtre , c'est ce que nous pourrions empêcher , & par-là nous assurer à nous-mêmes les manufactures. L'Angleterre abonde en étain , plomb , charbon de

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

terre & cuir, la France manque de toutes ces denrées, qu'elle est obligée d'acheter de nous, elle manque aussi de bois pour la construction, nous en avons d'excellens en abondance, elle manque de chair salée pour la navigation, elle est obligée de l'acheter de l'Irlande qui en a abondance. Autrefois nous faisons un commerce avantageux de nos sucres, mais les François ayant étendu leurs plantations, & suivant une meilleure police que nous, vendent maintenant les leurs à si bon marché, qu'ils nous ont presque enlevé ce commerce, que nous pourrions cependant recouvrer.

Il est donc évident que nous égalons au moins les François dans tous les avantages naturels qui peuvent contribuer à faire fleurir le commerce, & que s'ils nous ont surpassés, ce n'est que par la grande habileté & l'application de leurs Ministres, si nous ne nous réveillons de notre léthargie, nous devons nous attendre à l'extinction totale de notre commerce, alors nos artisans étant forcés d'aller chercher de l'emploi chez les étrangers, nous verrons tomber le prix des provisions, & par conséquent la valeur des fonds de terre, & les maisons de Londres aussi désertes que celles d'Anvers, de Pise & des autres villes que le commerce a abandonnées.

Le seul moyen de décourager l'importation des marchandises étrangères, & de favoriser l'exportation des nôtres, est de hausser les droits sur les étrangères, jusqu'à ce qu'elles deviennent par ce moyen plus chères que les nôtres; si l'impôt sur le bois de construction de Norwege & de la Baltique étoit double, on construiroit vraisemblablement des vaisseaux de grand port pour faire venir ici le bois de construction de nos Colonies. Il est bon de remarquer une mauvaise coutume de nos Colonies; au printems on met le feu aux feuilles tombées au pied des arbres dans les forêts, cela détruit

tous les jeunes sapins , qui auroient poussé. Aussi tout le bois que l'on coupe est du bois fort vieux , & qui peut-être n'a pas toute la force & toute la vigueur d'un bois coupé à propos ; un tel abus mériterait bien l'attention du Gouvernement.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

On dit qu'on a élevé de graine du bois de Campech dans les terrains humides des Isles de Bahama , & qu'on pourroit aisément l'y multiplier , & peut-être aussi dans quelques autres de nos Colonies , jusqu'au point d'en avoir à vendre aux étrangers , une telle entreprise qui mettroit en sûreté la vie & la liberté de plusieurs de nos compatriotes , qui exposent maintenant l'une & l'autre , en allant chercher cette marchandise dans les Golfes de Campech & de Honduras , mérite bien l'attention du Gouvernement , d'autant plus que cette marchandise , comme toute celles d'un grand volume , peut beaucoup servir à l'accroissement de notre navigation.

Il seroit bien à propos d'exciter l'industrie de nos compatriotes aux entreprises pareilles qui paroissent raisonnables & praticables , & tendent manifestement à l'avancement de notre commerce ; le Gouvernement dût-il faire pour cela des avances considérables. Il ne seroit qu'imiter un laboureur qui répand abondamment le grain dans une terre fertile , il y a bien apparence que chaque mille livres dépensées par M. Colbert , en ont rapportées à la France plus de cent mille , même de son vivant.

On objectera peut-être que la nation étant chargée de dettes , il n'y a point de fonds pour de pareilles avances , je réponds que le moyen le plus court pour payer nos dettes , est de trouver de nouvelles façons d'augmenter nos revenus , n'y eût-il d'autres ressources pour favoriser ces établissemens que d'augmenter la taxe sur les terres , on en seroit bientôt dédommagé par la diminution plus considérable qui en résulteroit de la taxe pour les pauvres.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

Le fer est une marchandise dont nous faisons une grande consommation, & que nous tirions presque toute de chez nous, lorsque les Suédois étoient obligés de porter leur fer de fonte à Dantzic pour y être converti en barre, & de là envoyé en Angleterre & dans les autres pays. Mais depuis qu'ils ont attiré chez eux des ouvriers d'Allemagne qui leur ont appris l'art de convertir le fer de fonte en barre, ils nous le portent en droiture & le vendent à si bon marché, que la plupart des forges de ce Royaume sont tombées. Il y a quelque tems que j'étois à Haslemere dans le Comté de Surrey, on me dit que de neuf ou dix forges qui étoient dans les environs il y a soixante ans, il n'en subsistoit plus que deux. Cela n'est pas étonnant, le bois revient chez nous à dix schelins la corde, dans les endroits où il y a des forges, en sorte qu'une tonne de mine de fer en barre réduite en fer revient à 8 ou 9 liv. sterl. au lieu qu'en Suède le bois ne coûte que la peine de le couper. Nous avons le même avantage en Amérique, le parti que nous aurions à prendre, seroit de convertir en Amérique la mine de fer en fer de fonte, & de convertir ce fer de fonte transporté ici en fer en barre. Pour encourager cet établissement, il ne seroit peut-être question que d'augmenter un peu les droits sur le fer en barre étranger qu'on porte dans ce Royaume, & appliquer le produit de cette augmentation à donner un bénéfice sur tout le fer de fonte porté de nos Colonies d'Amérique dans ce Royaume; (la même chose pourroit être pratiquée à l'égard du chanvre). Les propriétaires des fonds de terre en bois ne doivent point craindre d'en voir baisser la valeur, l'augmentation du travail du fer de fonte en fer en barre seroit au contraire augmenter la valeur de ces fonds.

La suite au prochain Journal.

APPROBATIONS.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois de Mai du *Journal Economique*, & je n'y ai rien trouvé dont l'impression ne puisse être utile.
A Paris ce 10 Mai 1755.

G U E T T A R D.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois de Mai du *Journal Economique*, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression.
A Paris ce 16 Mai 1755.

R E M O N D D E S t e . A L B I N E.

Pièces contenues dans le mois de MAI 1755.
du *Journal Economique*.

D E la Chaleur animale.	Page 3
L'Economie champêtre, poëme traduit du Latin du P. Vaniere, Chant cinquième. Des arbres.	35
Suite du Mémoire de M. de Blancheville sur les Laites.	73
Réponse à la question proposée, La prohibition des toiles peintes est-elle utile au commerce du pays où elle a lieu ?	98
Sur l'Arbrisseau qui produit la cire de la Louisiane ; de la maniere dont on y extrait cette cire, & dont on fabrique la bougie qu'on y emploie.	103
Etat du Thermometre, du Barometre, de la Girouette, de la Seine & du Temps en Avril 1755.	115
Maladies qui ont regné à Paris pendant ledit mois, & discussion de la question : La multitude des saignées convient-elle dans les fluxions de poitrine ; convient-elle dans toutes les maladies ?	119
Lettre de M. Marteau, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à M. le Camus, sur les saignées multipliées dans les fluxions de poitrine.	125
Thèse soutenue aux Ecoles de médecine de Paris : Rien de plus salutaire pour les meres que de nourrir leurs enfans.	133

AVIS ÉCONOMIQUES

D'ITALIE.

Sur le commerce de Venise.

139

DE PORTUGAL.

Avant-propos de M. l'Abbé de Garnier de Lisbonne.

153

Sur les moyens que le Portugal peut employer pour augmenter le nombre de ses habitans, les forces de sa milice, son agriculture & sa navigation.

156

D'ALLEMAGNE.

Culture des Billets, par M. Grotjan.

165

D'ANGLETERRE.

Suite des Réflexions sur la balance générale du Commerce.

180

Écrit trouvé parmi les papiers de M. Gte après sa mort.

185

JOURNAL ŒCONOMIQUE

OU

MÉMOIRES, NOTES ET AVIS
*sur l'Agriculture, les Arts, le Commerce,
& tout ce qui peut avoir rapport à la santé,
ainsi qu'à la conservation & à l'augmenta-
tion des Biens des Familles, &c.*

J U I N. 1755.



A P A R I S,

Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi
& du Châtelet, rue Saint Jacques.

M. DCC. LV.

Avec Approbations, & Privilège du Roi

LE Journal Œconomique a commencé
 au mois de Janvier 1751, & la Table
 de tout ce que contient chaque année se trouve
 au Volume de Décembre.

L'on vend l'année 1751, 12 vol.	28 l.
L'année 1752, 12 vol. de même	28 l.
L'année 1753, 12 vol. de même	28 l.
L'année 1754, 12 vol. de même	28 l.

Les personnes qui veulent recevoir franc de port
 chez elles à Paris, pendant le cours d'une année, à
 commencer à tel mois qu'elles souhaitent, le pré-
 sent Journal broché à mesure qu'il paroît, envoient
 leur adresse chez l'Imprimeur, & payent en même-
 tems dix-huit livres.

Pour six livres de plus on se charge de le faire
 parvenir, franc de port, par la Poste, en quelque
 lieu du Royaume que ce soit.

L'Editeur de cet Ouvrage reçoit de Londres régu-
 lièrement chaque mois un ballois contenant les diffé-
 rens Magasins d'Angleterre; on peut en s'adressant à
 lui, profiter de ces occasions, pour avoir prompte-
 ment & sûrement des impressions d'Angleterre. On
 trouve chez lui,

Le Dictionnaire Anglois-François de Boyer, & François-An-
 glois par le même, 2 vol. in-4°. 30 l.

— Le même abrégé in-8°. 15 l.

Grammaire pour apprendre l'Anglois, par le même, in-12.
 2 l. 10 s.

Almanach Historique de la Ville de Lyon & des Provinces du
 Lyonnais, Forez & Beaujolois pour l'année 1755. 2 l.

— in-8°. & dans le goût de l'Almanach Royal de Paris.



JOURNAL ÉCONOMIQUE.

Mémoire sur l'Eau.

Par M. B. C. R. D. S. A.

L'Eau est d'un usage si commun & si étendu, qu'il seroit aussi difficile qu'insurmontable, de faire une exacte énumération de tous les avantages qu'elle nous procure. Un habile Médecin en a détaillé la plus grande partie, dans les Journaux des années précédentes, avec tant d'élégance & d'érudition, que nous nous dispenserions volontiers de traiter le même sujet, s'il ne l'avoit principalement considéré sous un point de vûe différent de celui que nous nous proposons. M. Le Camus a parlé de l'eau, relativement à la santé & à la police économique de

Sur l'Eau,

Juin 1755. N° 1 ij

Sur l'Eau.

cette Capitale (a); nous en parlerons, nous, plus généralement en Physiciens & en citoyens du monde; & nous suivrons dans les dissertations, que nous donnerons sur cet élément, la même méthode, que nous avons observée dans nos Mémoires sur l'air, sur le feu, & sur la lumière, parce qu'on nous assure qu'elle a eu l'approbation de nos lecteurs.

Ce qui peut nous donner une idée de la sagesse infinie du Créateur, dans le choix qu'il a fait des ressorts, propres à mouvoir l'univers, d'une manière constante & uniforme; c'est qu'en les examinant chacun en particulier, on les trouve tous si nécessaires & si parfaits, qu'on ne sçait point auquel d'entr'eux on doit accorder une estime & une admiration de préférence. Quelque générales que soient les propriétés de l'air; quelque actives que soient les qualités du feu & de la lumière, celles de l'eau ne leur sont point inférieures; & lorsqu'on y fait attention, on est tenté de dire avec Pindare, que ce dernier élément l'emporte autant sur les autres par son utilité, que

(a) Voyez les Journaux Économiques de Juin, Juillet, Août, Septembre & Octobre de l'année 1753.

le prix de l'or surpasse celui des autres
métaux (a).

SUR L'EAU.

ἀριστὸν μὲν ὕδωρ κλίανται

δὲ χρυσοῦς ἀδολέσκαται.

Il ne paroît pas , que cette décision du Poète soit uniquement fondée sur le sentiment peu réfléchi d'un enthousiasme passager. Il y revient ailleurs , & il étoit si pénétré de cette vérité , qu'il commence sa première Ode olympique par l'éloge de l'eau. Quelques critiques l'ont trouvé froid & déplacé , parce qu'ils n'étoient peut-être ni assez Physiciens , ni assez Poètes , pour en sentir l'énergie. Ici , il compare l'eau à l'or , le plus précieux & le plus brillant des métaux , qualités qu'il relève , par la nouvelle comparaison qu'il en fait avec l'éclat du feu , qui reluit dans les ténèbres. Ainsi , dans le sens de Pindare , l'or est un terme moyen , qui nous fait en même tems connoître l'excellence de l'eau & celle du feu , par l'analogie , que le Poète découvre entre ces trois choses. Images nobles & vraies , qui renferment un grand sens en peu de paroles , & qui préparent très-efficacement l'éloge du vainqueur des jeux olympiques que Pindare se propose.

(a) Od. 3 olympicâ , sub fin.

Sur l'Eau,

Ἄριστον μὲν ὕδωρ ; ὃ δὲ
 χρυσοῦς , αἰθόμενον πῦρ
 ἄντι διαπρέπει το
 κτὶ , μεγαλύτερος ἔχεια πάντα

Pindare n'est pas le seul Auteur célèbre de l'antiquité, qui ait jugé le parallèle de l'eau & du feu, digne de son attention. Nous avons un traité exprès de Plutarque (a), où il examine lequel de ces élémens doit être regardé comme le plus utile. Quoiqu'il y laisse la question indécise, arrêtons-nous un moment aux moyens qu'il propose, pour prouver les prérogatives de l'eau. Il prétend d'abord que nous n'avons pas continuellement besoin de feu, & que l'eau nous est toujours nécessaire en hyver, comme en été, en santé, comme en maladie, la nuit, comme le jour : que l'eau est le symbole de la vie, d'où vient que les trépassés sont appelés *alibantes* (b), c'est-à-dire, privés de toute liqueur & de toute humidité : que l'usage de l'eau est de toute antiquité, au lieu que l'invention du feu est le fruit de

(a) Parmi ses œuvres mêlées. Il cite en faveur de l'eau, le texte de Pindare, que nous venons de rapporter.

(b) Mot grec formé de l'α privatif & de λιβός, goutte de liqueur.

l'industrie ; ce qui démontre , dit-il , que dans l'institution de la nature , la conservation de la vie dépend moins du feu , que de l'eau : aussi voit-on quelques Peuples & quelques animaux , qui se nourrissent d'herbes , de racines , de fruits , & même de chairs qui n'ont point senti l'impression du feu ; mais il n'en est aucun , qui vive sans eau : que ce dernier élément donne pareillement la vie & l'accroissement aux plantes : que le feu a besoin d'aliment , d'où vient que les riches sont moins exposés que les pauvres , à en manquer : que le feu est quelquefois nuisible , & cause de grands ravages ; qu'au contraire l'eau est un bien commun , auquel tout le monde peut participer , un bien parfait , qui n'emprunte rien au dehors , & ne cause aucun dommage : que la mer , source féconde de tant de commodités , est un composé d'eau , &c. Il faut avouer que toutes ces raisons alléguées par Plutarque , & le tour qu'il leur donne , sentent la déclamation. Il auroit pû appuyer sa thèse sur des moyens plus physiques , & par conséquent plus solides. Il ne compare l'eau , qu'avec le feu sensible & usuel , sans qu'il paroisse même soupçonner l'existence du feu insensible , répandu dans toute la nature , & logé jusques dans les interstices de l'eau , à qui il donne la flui-

dité dont elle est douée, comme nous le
Sur l'Eau. verrons ailleurs.

Il n'en est pas moins vrai, que l'eau peut en quelques circonstances passer pour l'antagoniste du feu ; qu'elle l'éteint, ou plutôt qu'elle le disperse, lorsqu'on la jette en grande abondance sur des matières embrasées, dont elle bouche les pores, & empêche ainsi le feu de s'y introduire, & d'en achever la dissolution. C'est en ce sens qu'Eschyle l'appelle élégamment le supplice du feu : *Compescit aquam ignis supplicium*. En considérant la chose sous une autre face, on pourroit dire, qu'à son tour le feu est le supplice de l'eau, lorsqu'il la réduit en vapeurs, & qu'il la déchire, pour ainsi parler, en la divisant jusques dans ses parties insensibles. Cet état de l'eau fournit à la Physique un objet intéressant qui nous occupera dans quelqu'un de nos Journaux.

Mais de vouloir sérieusement établir la prééminence absolue de l'un sur l'autre de ces élémens, ce seroit renouveler en quelque manière la ridicule contestation des Chaldéens avec les Egyptiens, dont Ruffin a fait mention au liv. 2, chap. 26 de son *Histoire Ecclésiastique* (a). Il raconte,

(a) Le même trait est rapporté par Suidas.

que les premiers , prévenus en faveur du feu , dont ils étoient les fidèles adorateurs , se mirent en tête de faire reconnoître sa divinité par tous les Peuples , en proposant une espèce de cartel , par lequel on convint , que le dieu , qui sortiroit victorieux du combat , seroit universellement reconnu pour le dieu suprême. Le feu des Chaldéens appliqué aux idoles de bois , d'argent , d'or , des diverses Nations , devoit sans doute consumer les unes , défigurer les autres , & triompher de toutes successivement. Mais un Prêtre de Canope (a) trouva le moyen de faire cesser ces bravades. Il prit une de ces cruches de terre cuite , extrêmement poreuse , dont les Egyptiens se servoient pour filtrer l'eau , & la purifier : il la couvrit d'un enduit de cire , teinte de diverses couleurs ; & après l'avoir remplie d'eau , il ajusta sur son orifice la tête du dieu Canope. Les Chaldéens étant arrivés , pour commencer le combat , allumerent du feu autour de l'idole ; la cire dont elle étoit enduite se fond , l'eau coule au travers des pores de la cruche , éteint le feu qui

(a) Canope étoit un dieu des Egyptiens , qui présidoit aux fleuves & à tout l'élément humide , à peu près comme Neptune , chez les Grecs & les Romains.

Sur l'Eau. l'entouroit, & assure la victoire au dieu Egyptien. De là, dit-on (a), est venue la mode de représenter cette divinité avec des pieds aussi petits que ceux d'une marmite, & le corps semblable à une cruche, surmontée d'une tête humaine; ce qui est confirmé par les figures de Canope, que l'on voit dans les cabinets des curieux, & qui se trouvent empreintes sur quelques médailles. Il y a des Auteurs, qui soupçonnent (b) que les Egyptiens commencèrent alors à mettre l'eau au nombre de leurs dieux, comme l'atteste Sextus Empyricus (c). Mais il est aisé de prouver, que le culte de l'eau a, chez les Egyptiens, de même que parmi les autres peuples de la Gentilité, une origine beaucoup plus certaine & plus ancienne.

L'une des sources de l'Idolatrie, & celle qui est la mieux reconnue, se trouve dans l'idée, dont les hommes se sont laissés prévenir, lorsqu'ils ont négligé insensiblement le culte du vrai Dieu, & recherché avec fureur les objets de leurs passions; que toutes les choses qui semblent favo-

(a) Voyez le Diction. de Trevoux à l'article de Canope.

(b) Casari, *Differt. de ignis nobilitate.*

(c) Lib. 8 adv. Mathem. *Persæ quidem ignem in deos referunt, Egyptiî autem aquam.*

rifier les desirs de leur cœur, ou qui ont quelque utilité ou quelque commodité considérables, contiennent une vertu divine, & méritent des autels. C'est ainsi qu'oubliant le véritable & l'unique auteur de tout bien, ils ont érigé en autant de dieux les êtres corporels servans à leur usage, les Rois & les héros, les inventeurs des sciences & des arts, & jusqu'aux fantômes de leur imagination (a). Imbus de ces préjugés, il n'est pas étonnant, que les Egyptiens ayent de tout tems regardé l'eau en général, & particulièrement celle du Nil, comme une divinité propice, à qui ils devoient la fertilité de leurs terres (b), & les pluies salutaires, qui rafraîchissent quelquefois l'atmosphère brûlante, dont ils sont environnés (c). C'est pour cela, que leurs Prêtres avoient coutume d'apporter dans le

(a) *Et hæc fuit vitæ humanæ deceptio, quoniam aut affectui, aut regibus deservientes homines, incommunicabile nomen lapidibus & lignis imposuerunt.* Sap. cap. 14, v. 21.

(b) *In aquis multis semen Nili, messis fluminis fruges ejus.* Isai. cap. 23, v. 3.

(c) Athenée rapporte une ancienne formule, qui fait foi, que le Nil étoit regardé comme le Jupiter, c'est-à-dire, comme le plus puissant dieu de l'Egypte. Αἰγύπτου ζεὺς Νεῖλος. O Nile, Jupiter Egypti.

Sur l'Eau. temple un vase plein d'eau , à la vûe duquel on voyoit le peuple se prosterner , & rendre graces au ciel de leur avoir départi le don d'une aussi précieuse liqueur. Dans les fêtes de la déesse Syrienne , selon Lucien ; & dans celle d'Isis & d'Osiris, selon Plutarque , chacun des assistans portoit en cérémonie de l'eau contenue dans un vase , dont l'orifice étoit bouché avec de la cire.

Quoique les Perles fussent spécialement attachés au culte du feu , selon le témoignage de Sextus Empyricus , qui a été rapporté plus haut , ils ne laissoient pas d'avoir une grande vénération pour l'eau , & de lui faire des sacrifices , dont Strabon (a) nous a laissé la description. Ils se rendoient au bord d'un lac , ou d'une rivière , ou auprès d'une fontaine , & faisoient une fosse , où ils égorgeoient la victime , avec toutes les précautions nécessaires , pour empêcher que le sang ne s'en épandît dans l'eau , & n'altérât sa pureté. Ils brûloient ensuite les chairs de l'animal offert en sacrifice , & faisoient autour du bucher une libation d'huile , mêlée avec du lait & du miel.

Les anciens Grecs avoient tant de res-

(a) Lib. 15.

peut pour l'eau, qu'Hésiode (a) prescrit très sérieusement à ceux qui doivent pas- Sur l'Eau.
 ser une rivière, à gué & à pied, de ré-
 citer auparavant certaines prières à l'hon-
 neur de la divinité qui y préside. On lit
 au 23 livre de l'Iliade, que Pelée, avant
 le départ de son fils Achille pour la guerre
 de Troye, avoit consacré sa chevelure
 au fleuve *Sperchius* (b), qui coule dans la
 Thessalie, dans la vûe d'obtenir, qu'il
 revint sain & sauf de cette expédition.
 C'étoit là une démonstration religieuse
 assez commune; car les jeunes gens par-
 venus à l'âge, auquel ils se faisoient
 couper les cheveux, avoient coutume
 d'en faire hommage aux divinités fluvia-
 tiles du pays. Memnon, fils de l'Aurore,
 selon la fable, en fit autant à l'égard du
 Nil, au rapport de Philostrate (c).

Les Romains, qui, selon l'expression
 de S. Leon (d), embrassoient toutes sortes
 d'erreurs, & épousoient les divinités de
 tous les Peuples, qu'ils soumettoient à
 leur empire, n'avoient garde de négliger
 le culte des eaux, observé par la multi-

(a) Dans son Poëme intitulé, *Opera & dies*.

(b) Appellé aujourd'hui *Salambrie*.

(c) Voyez le P. Carmeli. *Storia di vari costumi
 pagri e profani*. Pag. 78 & suiv.

(d) *Serm. I. in natali SS. Apostol. Petri & Pauli*.

Sur l'Eau

tude des Nations. Outre Neptune, qui présidoit en chef à l'élément humide, en conséquence du partage de l'univers, fait entre ses freres & lui, ils adoroient les Nymphes ou Nayades, filles de l'Océan & de Thetis, & selon le témoignage de Virgile, meres de tous les fleuves.

Nymphæ, genus omnibus unde est.

Elles étoient distribuées en trois classes ; celle des Nayades proprement dites, autrement appellées *Crenées*, du mot grec *κρήνη*, fontaine, avoient l'intendance des fontaines & des eaux vives ; les *Limniades* (a) regnoient sur les étangs ; les *Néréides* sur la mer. Le P. Carmeli (b) rapporte un passage de Plaute (c), où il est fait mention d'un autre dieu des fontaines, appelé de-là *Fontinalis*, en l'honneur duquel les Latins célébroient une Fête le 13 Octobre, nommée *Fontinalia* ; ce jour-là on couronnoit les puits, & l'on jettoit des couronnes de fleurs dans les fontaines.

Le culte superstitieux de l'eau, chez

(a) Ou *Limnades*, ou *Limnées*, du grec *λίμνη*, qui signifie étang.

(b) Dans l'ouvrage cité, pag. 85.

(c) *Stic. act. 5, scen. 4, vers. 18. Utrum Fontinali an Libero . . . imperium te inhibere mavis.*

les Gentils , n'étoit pas seulement relatif aux utilités générales qu'on en retire ; il étoit particulièrement & originairement fondé sur l'une des principales propriétés de cet élément , qui a la vertu de laver & d'emporter les taches & les impuretés des corps,auxquels il est appliqué : qualité naturelle , très-propre à devenir le symbole de la purification de l'ame , sans laquelle on ne sçauroit être agréable à la divinité , ni participer aux sacrés mystères. Ce qui se pratique dans la nouvelle Loi , & ce qui s'est pratiqué dans l'ancienne , de même que dans le Paganisme , prouve que cette idée est commune à tous les hommes. Il n'est aucune Religion , qui n'ordonne de faire certaines ablutions en différens cas , sur-tout lorsque l'on se dispose à offrir des sacrifices. *Ego , nisi quid me vis , eo lavatum ut sacrificem* , dit l'un des Interlocuteurs de l'*Aulularia* dans Plaute (a). Servius observe sur ce texte , que les Romains n'entreprenoient aucune action considérable , sans avoir auparavant sacrifié , & que le sacrifice étoit toujours précédé de la purification. Sur quoi l'on pourroit apporter une infinité d'exemples & d'autorités , tirés des ouyrages de Virgile , de Cicéron , d'Ovide , de Ca-

(a) *Act. 3 , scen. 6 , vers. 44.*

~~_____~~ tulle, de Sénèque le Tragique, &c. Les
Sur l'Eau. Auteurs Ecclésiastiques font également
 mention des ablutions fréquentes, usitées
 parmi les Gentils. Lactance & Tertullien
 y trouvent le sujet de quelques railleries,
 & le dernier remarque en particulier, que
 ceux qui se faisoient initier aux mystères
 d'Isis ou de Mithra, & ceux qui célé-
 broient les jeux Apollinaires & Pélusiens,
 croyoient sottement, que les purifications
 auxquelles ils se soumettoient, avoient
 la vertu d'effacer leurs crimes, & de leur
 en procurer l'impunité (a). S. Augustin,
 écrivant contre les Donatistes, leur re-
 proche l'usage, où ils étoient, de parti-
 ciper aux sacrilèges ablutions des Païens.
 Libanius, Lampride, S. Justin & S. Clé-
 ment d'Alexandrie observent, que la cou-
 tume de se laver, avant que de vaquer
 aux sacrés mystères, étoit universelle-
 ment pratiquée par toutes les Nations.

Il y a eu de certains Prêtres, appelés
Vaptes, qui après s'être purifiés eux-mê-
 mes, devoient purifier le peuple. Une
 ancienne Comédie d'Eupolis nous décrit

(b) *Viduis aliqui sibi mentiuntur: nam & sacri,
 quibusdam per lavacrum initiantur, Isis alicujus
 aut Mithræ . . . ludis Apollinaribus & Pelusiis in-
 guntur, idque se in regenerationem & impunitatem
 perjuriorum suorum agere præsumunt.*

Le cérémonial de cette expiation, qui paroît avoir beaucoup de ressemblance, avec celle dont il est parlé au 6^e livre de l'Énéide.

SUR L'Eau.

Idem ter socios purâ circumtulit undâ.

Souvent même on soumettoit à l'ablution les statues des dieux. C'est ainsi qu'en Italie, où le culte de Cybele étoit bien établi, on lavoit dans le fleuve Almon non-seulement le simulachre de la déesse, mais encore son chariot, les lions qui y étoient attelés, & les couteaux qui servoient aux sacrifices. Cette cérémonie étoit fixée au sixième jour avant les Calendes d'Avril (a).

Les lustrations & les purifications faisoient encore partie de la cérémonie des obsèques, & des sacrifices d'expiation pour les morts; les Latins les appelloient *Februationes*: le mois de Février, dans lequel on offroit ces sortes de sacrifices, en a pris son nom. On avoit pareillement recours aux lustrations, lorsqu'il s'agissoit de purifier une ville, un champ, ou une armée souillée par quelque crime, ou lorsque l'on faisoit le dénombrement du peuple; ce qui arrivoit de cinq en cinq ans, d'où est venu le nom de lustre, pour exprimer cet espace de tems.

(a) *Ovid. Fast. lib. 4.*

Outre ces lustrations publiques , il y en avoit de particulieres. L'une des plus remarquables est celle , qui se pratiquoit à l'égard des enfans , le 8^e jour de leur naissance pour les filles , & le 9^e pour les garçons ; c'est alors qu'on leur imposoit un nom. De là , le jour marqué pour cette cérémonie étoit appelé *dies lustralis* & *dies nominalis*.

De toutes les eaux , celle qui étoit regardée , parmi les Païens , comme la plus efficace , & la plus propre à purifier l'ame de ses souillures , c'est sans contredit l'eau de la mer ; soit parce que l'océan , dans leur opinion , est le principe de toutes choses (a) ; soit parce que les fels & le bitume , dont l'eau marine est impregnée , lui donnent plus de vertu que n'en a l'eau simple , pour enlever les taches. C'est la remarque d'Eustathe (b) sur le vers 314 d'Homere , au liv. I. de l'Iliade , où le Poëte raconte de quelle maniere les Grecs se baignoient dans la mer , par forme

(a) Homere le dit expressément au 14^e liv. de l'Iliade.

ὅτι περ γινώσκον πάντες οὐρανὸν τεύχεσσι.

C'est peut-être là , que le Philosophe Talès de Milet avoit puisé le sentiment , qui y est exprimé ; que toutes choses tirent leur origine de l'eau.

(b) *Aqua marina sordibus abluendis est aptissima.*

d'expiation. On peut rapporter à ce sujet deux passages ; l'un tiré d'Aristophane , *Sur l'Eau.* dans la Comédie , intitulée la Richesse ; & l'autre d'Euripide , dans la Tragédie d'Iphigénie en Tauride. Ces deux Auteurs y parlent des purifications dans l'eau marine , & le dernier déclare positivement , qu'elles effacent tous les péchés des hommes.

Θάλασσα κλύει πάντα τ' ἀνθρώπων κακά.

Les Romains étoient prévenus de la même idée. Nous nous contenterons d'en rapporter une preuve , contenue dans la Comédie de Plaute , intitulée *Rudens* (a). On y voit paroître Ampelisque accompagnée d'une autre femme , qui fait une prière à Venus , & qui lui représente qu'elles sont l'une & l'autre dignes d'être exaucées , parce qu'elles ont eu soin de se laver dans la mer. *Patiare , quæ elautæ ambæ sumus , operâ Neptuni noctu. . . Ne invisas habeas , neve idcirco nobis vitio vortas. . . Si quicquam sit , minus quod bene lotum esse arbitrare.* Ces sortes d'ablutions devoient être d'autant plus agréables à la déesse , que , selon la mythologie , elle a pris naissance dans la mer.

Au défaut d'eau de marine , on em-

(a) *Act.* 3 , *scen.* 3.

Sur l'Eau. ployoit l'eau simple, dans les sacrifices & dans les autres cérémonies religieuses; mais on ajoûtoit ordinairement du sel à celle ci, pour l'assimiler à l'eau de la mer, & la rendre participante de sa vertu. On en voit un exemple dans l'Idille 24 de Théocrite.

Et puro lustrata domum sulphure

Primum, deinde sale mixtam, ut ritus est,

Ramo virensi inspergit coronatam puram aquam.

A ne considérer que l'universalité de l'usage qu'on a fait de l'eau, on pourroit s'imaginer, comme l'ont pensé plusieurs Ecrivains, que le Bâptême institué par N. S. J. C. & notre eau bénite, sont des imitations de la pratique superstitieuse des Païens. Quand nous accorderions ce point, le Sacrement qui nous fait Chrétiens, & la consécration de l'eau, par les prières de l'Eglise, n'en seroient pas moins respectables. Rien n'empêche, dit Baronius (a), d'appliquer au culte sacré, des

(a) *Quid prohibet profana per verbum Dei sanctificata in sacrum transferri usum? Nonne constat, ex Aegyptiorum auro & argento, Dei jussu, sacra casa ad divinum cultum esse conflatam? Multa quidem ex Ethnicorum superstitione in Christianam Religionem laudabiliter translata aliàs docuimus. Ita nemo calumniatur, si quæ olim idolis lucerna, ut ait Hieronimus, eodem modo Martyribus offi-*

choses profanes, après qu'elles ont été sanctifiées par la parole de Dieu. Cet Etre suprême n'ordonna-t-il pas expressément, de consacrer à l'usage de son tabernacle les vases d'or & d'argent, enlevés aux Egyptiens, après qu'on les auroit fondus? Les cérémonies, que le Christianisme emprunte de la Gentilité, deviennent louables, en changeant d'objet. On ne doit pas blâmer l'usage, d'allumer des lampes devant les tombeaux des Martyrs, sous prétexte qu'on en allume dans les temples des idoles. Les Païens éclairés sçavoient bien, que les dieux n'ont pas besoin de lumières; mais par là ils prétendoient donner à la divinité des témoignages de leur respect & de leur piété. Quel inconvénient y a-t-il de porter des flambeaux en l'honneur de J. C. & de la Mere de Dieu, comme on en portoit autrefois dans la fête des Saturnales? De pieux Ministres, de saints Evêques

Sur l'Eau.

rantur : non quod, ut ait Seneca, Dii egeant lumine, sed honoris & pietatis causâ; cerei qui in Saturnalibus erogabantur, in occursum Domini, & Desparæ solemnitatem translati sunt. Inolitas enim apud Ethnicos consuetudines, à quibus quamvis Christiani effecti peritus divelli non poterant, in veri Dei cultum viri sanctissimi atque Episcopi religiosissimi concesserunt.

(L)

ont crû devoir permettre aux Païens ;
Sur l'Eau. qui se convertissoient , des usages auxquels ils étoient accoutumés , & qui n'étoient point incompatibles avec le culte du vrai Dieu.

Ces raisons sont bonnes & suffisantes ; mais selon le P. Carmeli (a), dont nous allons rapporter les preuves , nous sommes dispensés d'y avoir recours , dans la matière que nous traitons. Nous avons déjà remarqué , que la vertu déterfitive de l'eau , connue de tout le monde , a été pour cette raison regardée en tout tems , & par tous les Peuples , comme le signe naturel ou le symbole de la purification intérieure de l'ame , & de l'expiation des péchés. De là vient que les Idolâtres mêmes ont employé l'eau dans leurs sacrifices & dans leurs cérémonies religieuses , comme nous l'avons prouvé par plusieurs exemples. Ainsi ce n'est point pour imiter les Païens , que les adorateurs du vrai Dieu sous la loi de Nature , & sous celle de Moyse , de même que les Chrétiens , ont pareillement employé l'eau dans les cérémonies du culte divin ; mais le véritable motif de ces derniers étoit , comme celui des premiers , uniquement fondé sur l'idée com-

(a) Liv. I , chap. 3 de l'ouvrage cité.

mine des vertus naturelles & symboliques de cet élément. (a) J. C. par exemple, en *sur l'Eau*, choisissant l'eau pour la matière du Sacrement de Baptême, qui a la vertu d'effacer la tache du péché originel, par le moyen de la grace sanctifiante qu'il confère, n'a eu d'autre but que d'établir, pour signe sensible de la purification de l'âme, l'élément le plus propre à fonder cette analogie.

Pour sentir la vérité de cette proposition, il n'est pas nécessaire de discuter les diverses opinions des Théologiens scholastiques, sur la manière dont l'eau du Baptême confère la grace, les uns voulant qu'elle n'agisse que comme cause morale, à la présence de laquelle Dieu produit immédiatement l'effet, pour lequel le Sacrement a été institué; les autres prétendent même, que l'eau, dans cette occasion, devient la cause physique de la sanctification. D'ailleurs cette discussion paroîtroit étrangère à notre Journal; mais il suffit de concevoir, que

(b) *Lavamini & mundi estote*, dit le Seigneur dans Isaïe, chap. 1, v. 16. *Auferite malum cogitationum vestrarum in oculis meis*. Et au vers. 18 du même chap. il ajoute : *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabitur; & si fuerint rubra quasi vermiculus, velut lana alba erunt.*

Sur l'Eau. comme l'eau emporte naturellement les taches corporelles , de même le Baptême , administré selon la forme & dans l'intention prescrites par l'Eglise , enlève la tache du péché , en vertu de l'institution de J. C. & de la volonté toute-puissante de Dieu.

On voit par là la différence essentielle , qui se trouve entre l'ablution sacramentelle du Christianisme , & les purifications usitées chez les Païens ; & avec combien de raison Tertullien , dans le texte que nous avons cité , appelle celles-ci des eaux vuides & inefficaces : *Viduis aquis sibi mentiuntur.* (a) Quant aux cérémonies de la Religion Chrétienne , où l'eau est employée , non comme un signe sacramentel , qui opere *ex opere operato* , selon le langage des Théologiens , c'est-à-dire , par une vertu que l'institution de J. C. lui a rendue propre ; mais comme un signe purement naturel , qui ne tire son efficacité que des dispositions de ceux qui s'en servent ; ce que les Théologiens appellent , *ex opere operantis* , telles que sont les aspersions d'eau bénite & le lavement des pieds du Jeudi Saint , que l'Eglise pratique à l'exemple de J. C. on ne peut pas

(a) *Lib. de Baptismo.*

dire , malgré les indécentes déclama-
tions des Hérétiques des derniers siècles , que ces cérémonies ressemb-
lent , en aucune maniere , aux ablutions super-
stitieuses du Paganisme ; parce que 1° ce
n'est pas des Païens que l'Eglise les a
empruntées , comme nous l'avons prou-
vé ci-dessus ; 2° l'Eglise les sanctifie par
la foi dont elle les anime , & par la pu-
reté de son culte , qui n'a que le vrai
Dieu pour objet ; 3° Dieu lui-même avoit
institué dans l'ancienne Loi plusieurs as-
persions pareilles , ce qui met la Sinago-
gue même à l'abri de tout reproche.

La preuve de ce dernier point est énon-
cée dans les divers passages de l'Exode ,
des Nombres , du Lévitique & du Deu-
teronome , qui concernent le culte , dont
Dieu a voulu être honoré par son Peuple
choisi.

Au chap. 29 de l'Exode , Dieu pres-
crivant la maniere , dont on doit faire
l'inauguration sacerdotale d'Aaron & de
ses fils , ordonne , pour préliminaire , l'a-
blution du pere & des enfans par le mi-
nistere de Moyse (a) ; précepte dont on
lit l'exécution au chap. 8 du Lévitique.

(a) *Cumque laveris patrem cum filiis suis aquâ ,
indues Aaron vestimentis suis , & oleum unktionis
fundes super caput ejus , atque hoc ritu consecra-
bitur.*

Sur l'Eau. Il est évident que le but de cette cérémonie étoit de faire comprendre, quelle doit être la pureté & la sainteté de ceux qui sont destinés aux plus sublimes fonctions du sacré ministère. Et de peur que les Prêtres ne perdissent de vûe cette importante obligation, Dieu commande encore à Moïse, au *chap. 30 du même Livre de l'Exode*, de faire fondre un grand bassin de bronze, où l'on mettroit de l'eau; dans laquelle les Ministres se laverôient les mains & les pieds, avant que d'approcher de l'autel pour y offrir le sacrifice (a).

La pureté d'intention requise dans l'oblation des victimes, est marquée avec une pareille énergie dans le rit prescrit au *chap. 1, vers. 9 du Lévitique*. Dieu veut qu'avant de mettre sur le feu de l'autel les pieds & les intestins des animaux offerts, on les nettoye exactement avec de l'eau (b). Dans le sacrifice d'expiation, si les habits sacerdotaux venoient à être tachés par accident du sang de la victime, il falloit les laver sur le champ, comme pour réparer la profanation qui en avoit résulté. On observoit la même chose à

(a) *Facies & labrum aeneum cum basi ad lavandum.*

(b) *Intestinis & pedibus lotis aquâ. Et vers. 13. Intestina verò & pedes lavabunt aquâ.*

l'égard des vases de métal, où l'on avoit fait cuire la chair des victimes; car pour les vases de terre, on les brisoit entièrement (a). La lèpre, cette maladie terrible, si commune parmi les Juifs, emportoit avec elle une souillure légale, dont on ne pouvoit être purifié, qu'en sacrifiant un oiseau sur l'eau vive, c'est-à-dire, sur le bord d'une fontaine ou d'un fleuve, & en faisant une asperision sur le malade, du sang de cet animal mêlé avec de l'eau. Outre cela le lépreux étoit obligé de se baigner, après avoir rasé tout le poil de son corps (b). On peut voir dans le Lévitique une infinité d'autres expiations, qui s'exécutoient par le moyen de l'eau, & qu'il est inutile de rapporter ici.

(a) *Sacerdos qui offert . . . si de sanguine, illius vestis fuerit aspersa, lavabitur in loco sancto. Vas autem fictile, in quo cocta est (victima) confringetur: quod si vas æneum fuerit, defricabitur & lavabitur aqua. Levit. cap. 6, vers. 26, 27 & 28.*

(b) *Præcipiet ei, qui purificatur, ut offerat duas passeris vivos pro se . . . & unum ex passeribus immolari jubebit in vase fictili super aquas viventes: alium autem vivum cum ligno cedrino & cocco & hyssopo tinget in sanguine passeris immolari, quo asperget illum qui mundandus est . . . Cumque laverit homo vestimenta sua, radet omnes pilos corporis, & lavabitur aqua. Levit. cap. 14, vers. 4 & seq.*

Sur l'Éau. Mais nous ne sçaurions passer sous silence le Rit ordonné au livre des Nombres, de conserver dans un vaisseau de bronze, placé à côté de l'Autel des holocaustes, de l'eau, à laquelle Dieu lui-même donne le nom de *sainte*. Elle servoit à éprouver, si une femme étoit adultère, on l'appelloit, pour cette raison, *l'eau de jalousie*. Pour faire l'épreuve, le Prêtre, puisoit de cette eau dans une coupe d'argile, dont il donnoit à boire à la femme accusée. Lorsqu'elle se trouvoit coupable, ces eaux lui paroissoient extrêmement amères, son ventre s'enflloit prodigieusement, ses intestins se corrompoient & elle périssoit dans les douleurs (a). Il y a des critiques, qui croient que cette punition si sévère étoit établie chez les Hebreux, avant la sortie d'Égypte. Ils prétendent prouver leur thèse, en remarquant des épreuves semblables chez les peuples Orientaux (b).

(a) *Sin autem declinasti à viro tuo, atque polla-
ga es, & concubuisti cum altero viro; his maledic-
tionibus subjacebis; Det te Dominus in maledictio-
nem, exemplumque cunctorum in populo suo; pu-
trescere faciat femur tuum, & tumens uterus tuus
disrumpatur. Ingrediantur aqua maledictæ in ven-
trem tuum, & utero tumescente putrescat femur,
&c. Vid. totum cap. 5 lib. Numerorum.*

(b) Voyez le P. Carmeli, tom. 1, pag. 62.

On obligeoit, dit-on, l'accusée de tremper sa main dans de l'eau bouillante; *Sur l'Eau.* Sophocle, dans sa Tragédie d'Antigone, fait mention de cet usage, qui est même aujourd'hui, observé parmi les Chinois. Nous pourrions ajouter ici divers traits curieux sur les jugemens de l'eau chaude ou par l'eau froide, qui ont été en vigueur, même parmi nous, durant plusieurs siècles. Mais cela nous écarteroit trop de notre sujet. On peut lire *l'Histoire critique des pratiques superstitieuses* du P. le Brun de l'Oratoire.

Les livres de la loi parlent encore d'une eau sainte, différente de celle de jalousie. *Au chap. 8 des Nombres*, Dieu ordonne à Moïse de séparer les Levites des autres enfans d'Israël, & de les purifier par l'aspersion (a). Et au *chap. 19* du même livre, on trouve une eau d'expiation, dans laquelle on mêloit les cendres d'une vache rousse, offerte en sacrifice. On l'employoit à purifier les maisons, les ameublemens, & toutes les personnes, qui avoient contracté quelque impureté légale. Le Seigneur commande au *chap.*

(a) *Tolle Levitas de medio Israël, & purificabis eos juxta hunc ritum : aspergantur aqua lustrationis, &c. v. 6 & 7.*

31, que les dépouilles des Madianites, *Sur l'Eau.* qui ne pourront pas être purifiées par le feu sans lésion, soient sanctifiées par l'eau d'expiation (a). Si l'Eglise Chrétienne a imité la Synagogue dans l'usage de l'eau bénite, c'est l'eau lustrale dont il est ici question, qui lui a servi de modèle. On a déjà fait voir, que cette pratique étoit commune à tous les peuples de la Gentilité. De-là vient qu'à la porte des Temples & des maisons, on plaçoit, chez les Païens comme chez les Chrétiens, de grands réservoirs d'eau, ou des fontaines & des citernes pour se laver. On sçait que les Mahométans ont conservé cet usage, & qu'ils multiplient les ablutions jusqu'à l'excès (b), plus attentifs à l'observation du signe, qu'à celle de la chose signifiée, qui n'est autre chose, comme on l'a dit plusieurs fois, que la purification de l'ame, dont l'ablution extérieure

(a) *Hoc est præceptum Legis, quod mandavit Dominus Moyse: Aurum & argentum, &c. & omne quod transire potest per flammam, igne purgabitur; quicquid autem ignem sustinere non potest, aqua expiationis sanctificabitur.*

(b) Le premier & le principal article de la Religion Musulmane, consiste dans l'ablution. Voyez le Catéchisme Musulman, traduit de l'arabe par M. Galland, Interprète du Roi pour les langues orientales, qui vient d'être publié.

est le symbole. Il n'est pas surprenant, que les Juifs grossiers soient quelquefois tombés dans cette affectation ridicule, dont J. C. les reprend dans l'Evangile, lorsqu'il leur dit, que ce sont les pensées criminelles, les homicides, les adulteres, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes qui souillent l'homme, mais qu'une légère omission des loix de la propreté n'est pas un crime (a). Tertulien reproche à quelques Chrétiens de son tems, la fausse idée, dont ils paroissent prévenus, que la pureté extérieure est une préparation suffisante; pour la prière (b). Les ablutions & les aspersions d'eau bénite, qui se pratiquent dans l'Eglise, & qui sont ordinairement accompagnées du signe de la croix, n'ont de vertu pour l'expiation des péchés légers, qu'autant qu'elles sont faites dans un esprit de foi & de pénitence. On ne trouve guère aujourd'hui de Chrétiens assez peu instruits, pour igno-

Sur l'Eau.

(a) *Cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemia: hæc sunt quæ coinquinant hominem; non lotis autem manibus manducare non coinquinat hominem.* Marth. cap. 15, vers. 19 & 20.

(b) *Cæterum*, dit ce Père, *quæ ratio est, manibus quidem ablutis, spiritu verò sordente, orationem obire?*

Sur l'Eau. rer ce que l'Eglise enseigne sur ce point ; ce qui doit suffire , pour écarter le ridicule , que les Prétendus-Réformés , ou les prétendus esprits forts , s'avisent de jeter sur ces observances religieuses. Ajoutons , que même parmi les Juifs l'usage de l'eau d'expiation étoit pris , selon les Interprètes , pour une confession tacite des péchés. C'est ce que l'on prouve entr'autres , par l'exemple rapporté au chap. 7 du premier Livre des Rois. On y voit , que le peuple Israélite touché des reproches du Prophète Samuel , s'étant assemblé à Masphat , après avoir renoncé au culte des Idoles , jeûna , pria , & fit une asperision générale , en disant qu'il avoit péché contre le Seigneur. Sur quoi Vatable , dit d'après un docte Hébraïsant , que cette asperision fut le signe du pardon que Dieu lui accordoit (a). Il est dit pareillement des Juifs , qui recevoient le Baptême de Saint Jean , qu'ils sortoient de Jerusalem , en confessant leurs péchés , & priant le Seigneur de leur pardonner (b). Le Précurseur lui-même , qui avoit lieu de craindre que leur ré-

(a) *Effusionem aqua fuisse populo in signum remissionis peccatorum.*

(b) *Baptisabantur ab eo in Jordane , confitentes peccata sua. Matth. cap. 3 , v. 6.*

pentir ne fut pas sincère, avoit soin de les avertir de faire de dignes fruits de pénitence (a). Il les prévenoit en même tems, que son Baptême n'étoit qu'un Baptême d'eau, & une figure imparfaite de celui de J. C. sanctifié par la communication de la grace de l'Esprit saint.

Sur l'Eau.

L'Apôtre Saint Pierre (b) compare ce Sacrement aux eaux du déluge universel, qui expierent les forfaits, dont toute la terre étoit souillée. Le P. Carmeli croit que les ablutions, usitées dans toutes les Religions, doivent peut-être leur origine à ce grand événement. Il cite en preuve les fêtes des Athéniens, appelées *Hydrophoria*, qu'ils célébroient en mémoire de ceux qui avoient péri par le déluge (c).

On traitera dans le Journal prochain de l'eau considérée comme élément.

(a) *Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ. Ibid.*
v. 8.

(b) *Epist. 1.*

(c) C'est du déluge de Deucalion dont il est question ici, arrivé 1529 ans avant J. C. selon le P. Petau. Ces Fêtes se célébroient encore au tems de Sylla au premier du mois Antisterion.

L'ŒCONOMIE CHAMPÊTRE,

Poëme traduit du latin du P. Vaniere.

C H A N T S I X I È M E .

Maladies des arbres , leurs causes & leurs remèdes.

*Œconomie
champêtre ,
poëme du P.
Vanier.*

*Comparai-
son des hom-
mes & des
arbres.*

VOyons maintenant quelles sont les maladies des arbres , & quel est l'art de les guérir. C'est ce que nous découvrirons par l'analogie avec les causes qui affectent le corps humain , & avec les remèdes qui le soulagent dans ses infirmités. En effet les hommes & les arbres sont sujets aux mêmes événemens pendant le cours de leur vie , & ils ne diffèrent pas beaucoup entr'eux. Un arbre se soutient sur ses racines comme sur ses pieds , le tronc lui sert de corps , & les branches lui tiennent lieu de bras. La sève est le sang qui roule dans ses veines , & qui porte la vie jusqu'à la plus petite feuille. Dans son enfance une plante fait le sujet de notre espérance & de nos craintes. Elle pousse d'abord avec vitesse , comme

il nous arrive de croître promptement dans notre jeunesse, elle se couvre de fleurs, mais à peine peut-elle se soutenir & résister aux orages qui la menacent de tous côtés. Le jardinier en la cultivant, se proportionne à la foiblesse de son âge. Il ne la taille point jusqu'à ce qu'il lui voie assez de force pour supporter les dures épreuves auxquelles il veut la soumettre, & le tranchant de l'acier qui doit enlever tout ce qu'elle a de superflu. Alors il lui impose des loix plus sévères, il arrête ses rameaux qui croissoient en liberté, il les oblige de prendre la forme qu'il lui plaît. Tantôt il les taille en buisson, tantôt il les palissade contre la muraille.

*Economie
champêtre,
poème de P.
Vanier.*

Après que l'arbre a passé cette première fougue de sa jeunesse, il commence à rapporter des fruits. Ensuite il passe insensiblement à la vieillesse, dernier état de sa vie, assez remarquable par sa tête qui n'est plus couverte de feuilles & par son écorce qui se ride.

Quelque maladie longue attaque-t-elle les hommes ? ils deviennent pâles & maigrissent sensiblement. Il en est de même des arbres qui sont affectés de quelque vice intérieur ; vous voyez leur tronc s'exténuer, & leurs feuilles jaunir. Ce sont aussi les mêmes causes qui affectent ainsi les hommes & les arbres. Tantôt

c'est la disette des vivres , tantôt la trop

économie grande abondance de nourriture. Le sang
champêtre , agité par l'ardeur de la fièvre , bout dans
poème du P. les veines , à peine peut-il y être contenu,
Vanier.

il occasionne mille troubles dans l'économie animale. Il en est ainsi lorsque la sève est poussée avec trop d'impétuosité dans les arbres , elle rompt les canaux qui sont faits pour la contenir. La portion de la sève qui reste , se corrompt & pourrit le tronc. La tête de l'arbre se fane , les branches sont arides , les feuilles tombent , & la racine dont les pores sont bouchés , ne fournit plus la nourriture nécessaire.

*Circulation
de la sève.*

En effet la sève s'élève par des tuyaux imperceptibles , depuis la racine jusqu'à la cime de l'arbre. De-là elle redescend & parcourt toutes les parties de la plante , de la même manière que le sang circule dans tous les membres du corps humain. N'avez-vous jamais remarqué qu'après avoir fait une forte ligature à une branche , il se faisoit un gonflement à l'écorce du côté que la sève devoit repasser. N'avez-vous jamais observé comment les arbres reprennent vigueur quoiqu'il n'y ait eu que leurs feuilles qui aient été arrosées par une pluie douce ? N'avez-vous jamais vu comment une plante périt , en attirant à elle tout le poi-

son qu'un insecte venimeux a déposé en piquant une seule branche.

Voulez-vous sçavoir par une expérience facile si la sève circule dans les plantes ? arrachez telle plante que vous voudrez avec ses racines, mettez-en tremper quelques-unes dans l'eau, tandis que les autres seront hors du vase ; les racines qui seront dans l'eau attireront la nourriture, & la communiqueront à celles qui ne trempent pas dans l'eau. Vous rencontrerez quelquefois un arbre dont les racines sont totalement à découvert, parce qu'il se trouve dans un terrain miné par l'eau ; coupez une de ses racines, vous la verrez avec étonnement pousser une autre tige, quoique la terre ne lui fournisse pas d'autre aliment que celui qu'elle envoie à l'extrémité du plus petit rameau.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Aux approches de l'hyver les veines des arbres se resserrent, les feuilles tombent faute de nourriture, & les branches restent comme engourdies par le froid. Mais au printems les vaisseaux ligneux se dilatent par la chaleur, ils attirent à eux une grande abondance de sève que la terre a préparée par la fonte des neiges, & qu'elle distribue avec libéralité pour la subsistance de chaque plante. De-là vient que la face de la terre change au printems,

*Économie
champêtre ;
poème du P
Vaniers.*

le bled est en herbe , les arbres reprennent vigueur , ils satisfont la faim qu'ils ont souffert pendant la mauvaise saison , ils se couvrent de verdure & poussent de nouvelles branches.

Je vais maintenant vous développer ce secret de la nature , & vous dire par quel moyen la sève monte de la racine jusqu'au faite de l'arbre , & par quel mécanisme elle descend de la cime jusqu'aux racines.

Cause physique de la circulation de la sève.

L'air qui est répandu dans tout notre atmosphère , pénètre aussi dans l'intérieur le plus caché de la terre. Il pèse sur toutes les liqueurs & les oblige de monter dans les tuyaux capillaires , & dans toutes les issues où il ne se trouve point d'air grossier. Ce qui arrive à peu près de la même façon que le vin s'échappe au travers les doigts de celui qui foule avec ses pieds le raisin dans la cuve : ou bien de la même manière qu'un morceau de drap attire à lui toute l'eau d'un vase , quoiqu'il n'y ait qu'un de ses bords qui y touche. De la même manière encore que l'eau s'élève jusqu'au sommet des montagnes , & ouvre une source à travers des rochers ; ou bien enfin comme les liqueurs montent dans des petits tuyaux qui y sont plongés. C'est ainsi que la sève pressée par le poids de l'air monte dans les

veines des arbres. La chaleur qui regne dans les entrailles de la terre en dilate les conduits, & force tous les suc qui fermentent à pénétrer par-tout où ils trouvent jour, & à entrer de tous côtés dans les petits vaisseaux des plantes.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

Cette nourriture ne parviendra pas cependant jusqu'au faite d'un chêne, à moins qu'il ne se mêle quelque ferment avec la sève, qui la gonfle & la chasse plus loin, à moins qu'il ne se trouve dans les veines quelques valvules qui empêchent la sève de descendre, afin qu'elle puisse aller porter la nourriture nécessaire à toutes les branches, au tronc & aux feuilles; & que reprenant ensuite un autre chemin elle retourne jusqu'aux extrémités des racines. Là réparant les pertes qu'elle vient de faire, elle se charge de nouveaux suc, elle remonte bientôt par les mêmes routes, & apporte sans cesse aux plantes les suc de la terre toujours inépuisables.

Cette circulation qui se fait dans les arbres & qui leur donne la vie, se fait aussi dans les hommes, comme nous pouvons nous en assurer par nos propres yeux. La nature est toujours la même par-tout, elle choisit d'une manière invariable le moyen le plus simple pour con-

servir la vie des plantes , des hommes & Économie des animaux.

champêtre , Qui pourroit à présent ignorer les *poème du P.* cours qu'on doit apporter aux arbres *Vaniers.* lorsqu'ils sont malades ? Ils se portent bien

Nécessité de tant que la terre leur fournit la quantité *l'eau pour* suffisante de sève , & que cette sève cir- *nourrir les* cule librement dans toutes les branches. *plantes.*

Mais il faut auparavant que ce suc de la terre soit suffisamment détrem pé par la pluie. Sans cela un jeune arbrisseau se dessèche & périt. Lorsqu'il est plus grand il plonge plus avant ses racines dans la terre , afin de trouver plus d'humidité.

Aux extrémités de l'Amérique , & sur les bords de la mer est une ville , au-dessus de laquelle le soleil passe dans son midi , on l'appelle *Lima*. Le matin un petit vent frais qui souffle de l'Océan appaise la chaleur de l'atmosphère , qui feroit trop grande par rapport à la proximité du soleil. Le soir ce vent se calme , passe d'un autre côté , & donne encore un air frais après avoir traversé des montagnes couvertes de neiges , & des fleuves qui roulent des eaux fraîches.

En Améri- que la ferti- bitans y jouissent d'un printemps éternel , *que la ferti-* listé des ar- & l'année y est toujours d'une égale tem- *listé des ar-* bres dépend pérature. L'arbre qui n'est point arrosé , ne *des arrose-* rapporte rien ; mais il rapporte des fleurs *mens.*

& des fruits au gré de celui qui veut prendre la peine de l'arroser. Quoique pendant le cours de l'année le ciel ne soit jamais couvert de nuages , & qu'il ne pleuve jamais , les campagnes ne sont point arides pour cela : car de même que nous tirons avec grande peine de l'eau des puits pour arroser nos jardins ; de même ces peuples sont différentes saignées à un fleuve , dont ils conduisent l'eau dans leurs champs fertiles. Là le laboureur fait mûrir ses fruits dans le mois qu'il veut en réglant la quantité d'eau qu'il donne à ses arbres ; ou bien il retarde leur maturité jusqu'à la fin de l'année en les laissant manquer d'eau.

*Economie
champêtre ,
poème du P.
Vauviers.*

Sous ce climat on voit dans les mêmes vergers des poiriers encore en fleurs , tandis que les autres sont courbés sous le poids de leurs fruits. En tout tems l'économe y trouve des fruits pour appaiser sa soif. Tandis qu'un vigneron façonne ses vignes , l'autre est occupé à ébourgeonner la sienne. Celui ci coupe son raisin & fait les vendanges , dans le tems que celui-là respire la douce vapeur qui s'exhale de ses vignes qui sont en fleurs.

Peuple trop heureux à qui la nature prodigue dispense ses richesses suivant qu'il le desire , pour qui l'été est semblable au printems , l'hiver sans glaçons , l'air

Économie champêtre, poème du P. Vanière.
 sans nuages , la terre féconde sans pluies. Tu n'es pas moins recommandable par tes mines d'or & la fertilité de ton pays , que par la trempe de ton esprit & la bonté de ton caractère , si nous pouvons en juger par l'exemple d'un seul , qui sans avoir besoin d'aucun interprète voyagea dans toutes les Cours de l'Europe. Ses mœurs étoient irrépréhensibles ; il sçavoit toutes les langues , de sorte que par les villes où il passoit on le regardoit plutôt comme un nouvel hôte , que comme un étranger (a).

Surabondance de la sève.
 La sève regorge-t-elle par les pluies trop abondantes ? elle nuit aux arbres , elle s'extravase hors de ses tuyaux , elle carie le tronc , ou bien elle le rend difforme par différentes bosses. Quelquefois l'arbre cherche à se soulager lui même , il rompt son écorce & expulse ses sucres nuisibles. Cela arrive sur-tout au printemps , saison où la racine attire davantage à elle tous les sucres de la terre qui commence à s'échauffer. C'est de-là que prennent leur origine la myrrhe , l'encens qu'on fait brûler sur l'autel des Dieux , &

Origine de la myrrhe de l'encens.

(a) Il est ici question de Dom Joseph de Figüeroa, Citoyen distingué de Lima , Commandant des troupes du Mexique , & homme recommandable par tous ses talens.

tous les baumes que les Arabes tirent avec tant de profit de leurs forêts aromatiques. C'est de-là que viennent aussi le mastic, qu'on cueille sur le Lentisque dans l'isle de Chio; cette rosée mielleuse qui coule dans les bois de la Calabre, & que la fraîcheur de l'air congele. Le peuple crédule s'imagine que cette rosée tombe du ciel, & l'appelle manne céleste en l'honneur de cette manne avec laquelle le Tout-puissant nourrit dans le désert les enfans d'Abraham qui ont été errans pendant tant d'années.

*Économie
champêtre ;
poème du P.
Vanière.*

*Des baumes,
du mastic,
de la manne.*

Les payfans pour avoir une plus grande quantité de poix, enlèvent impitoyablement l'écorce du pin. L'hiver par son froid épaissit les suc de l'intérieur de l'arbre qui n'est plus couvert de sa peau. Ce suc bouche toutes les trachées par lesquelles l'arbre respire; l'arbre est suffoqué, il périt. Nous n'avancions rien ici qui ne soit déjà connu, les plantes ont une respiration marquée comme les animaux, les oiseaux & les poissons qui vivent dans les gouffres les plus profonds.

De la poix.

Il est plus sûr de faire des incisions au côté de l'arbre; qui est exposé au midi, ou bien de le percer pour en tirer le suc plus abondamment. Car de même qu'il est quelquefois utile de tirer du sang du corps humain, afin de l'entretenir dans

*Manière de
tirer le suc
des arbres.*

Economie champêtre, poème du P. Vaniers.
 sa santé, de même aussi il est avantageux de saigner les arbres afin de les débarrasser d'un suc superflu. Alors ils ne poussent plus tant en bois qui ne fait que donner une ombre inutile; ils chargent leurs branches d'une abondante récolte, & portent des fruits dont le goût est gracieux.

Ainsi n'hésitez pas à percer vos arbres avec la tarière. Que les trous que vous ferez soient en pente, afin de faciliter l'écoulement de la liqueur, mais qu'ils soient encore plus obliques du côté du midi, parce que c'est le côté que l'arbre rendra une plus grande quantité d'humeur.

Usages médicaux de ces sucs.
 C'est ainsi que l'on tire différens sucs que la médecine emploie pour combattre les maladies. Celui de l'orme guérit les fièvres; celui de sureau chasse les eaux qui noient le corps des hydropiques; celui de frêne dissipe les douleurs de côté & les maux de tête, il fortifie la vue, il est très-bon contre la surdité, & expulse du corps tous les poisons mortels. Le frêne a encore d'autres propriétés admirables; il arrête les hémorragies & les dévoiement; ses feuilles appliquées sur des ulcères livides les guérit; elles retardent les progrès du cancer, & empêchent aussi les effets du venin que communique la vipère par sa morsure. Cet arbre est si funeste aux serpens, qu'ils n'osent pas

venir ramper sous son ombre : de sorte Economie
 que si vous entouriez un serpent d'un côté *ch. impère,*
 avec des feuilles de frêne , & de l'autre *poème du P.*
 côté avec des charbons ardents , il aime- *Vanier.*
 roit mieux pour s'enfuir passer à travers
 le feu , au risque de se brûler & de per-
 dre la vie.

Le chêne apaise les hémorragies avec
 son suc astringent ; celui du tilleul est
 excellent dans les indigestions , & celui
 du prunier sauvage calme les démangeai-
 sons de la peau qui se leve par écailles.
 Le suc de bouleau n'est pas moins utile à
 beaucoup de malades , soit qu'ils aient
 une chaleur brûlante dans l'estomac , soit
 qu'ils aient quelque pierre dans les reins.

Les Anglois , plus appliqués que nous,
 piquent jusqu'aux fleurs pour en tirer un
 suc beaucoup plus salutaire que celui
 qu'on pourroit en exprimer par tout l'art
 de la Chymie. Parmi ces suc , le princi-
 pal est celui qu'on tire de la tête du pavot,
 il assoupit les sens , & répand dans tous
 les membres une douce langueur.

Toutes les fois que les arbres regor-
 gent de suc qui pourroient leur nuire ,
 on peut les débarrasser de cette humeur
 superflue en enfonçant des coins entre
 l'écorce & le bois. Mais de même qu'il
 est plus prudent à un malade de s'abste-
 nir d'une nourriture qui pourroit lui faire

Économie champêtre, poème de P. Vanier. du mal, plutôt que de s'exposer à prendre quelque médicament pour rejeter les alimens nuisibles qu'il a pris; de même aussi vaut-il mieux retrancher de la nourriture de l'arbre, en coupant quelques-unes de ses racines, & le mettre à la diète, pour ainsi dire, par ce moyen, que d'enlever les sucs surabondans en lui ouvrant les veines.

On coupe les petites racines des arbres qui poussent trop en bois. Quand un arbre étend au loin ses branches, & qu'au lieu de donner du fruit il pousse tout en bois, il sera bon de couper le chevelu de ses racines, afin de ralentir un peu la vigueur du tronc. Il en est ainsi lorsque le luxe & les richesses ont corrompu nos mœurs, & que nous voulons nous convertir: Dieu nous commande de nous dépouiller des trésors qui fomentent le vice, & qui sont comme la racine d'où germent tous les maux; alors dirigeant notre esprit vers de meilleurs objets, nous porterons des fruits qui ne seront pas sans mérite:

On remédie à la langueur des arbres. Si l'arbre paroît languir faute de nourriture, & qu'on voye ses feuilles tomber avant le tems marqué pour leur chute, le siège de la maladie est vers les racines. Le pivot est entouré d'un limon grossier qui empêche la sève de monter, & qui passe lui-même dans les veines de la plante: alors mettez au pied de cet arbre de

la fiente de pigeon qui relâchera les pores , & ouvrira les conduits qui sont bouchés ; elle fournira de nouveaux suc à l'arbre que vous verrez reverdir comme auparavant.

*Économie**à champêtre.**poème du P.**Vanier.*

Le meilleur remède qu'on puisse encore employer , c'est le vin. Les arbres qui ne boivent jamais que de l'eau , semblent ressusciter quand on les arrose avec le jus fermenté de la vigne. Lorsque le plâne sur-tout en a bû , il reprend de nouvelles forces , & pour récompense du vin qu'on a bien voulu lui donner , il vous couvre de l'ombre la plus agréable.

*Avec l'usage**de pigeon.**Le vin.*

Il y a des pays où le vin est trop cher & trop rare pour le prodiguer à racheter la santé & la vie des arbres. Si vous faites presser beaucoup d'olives , mettez-en le marc au pied de l'arbre. Il est un autre remède , & vous n'en trouverez guère de plus salutaire , soit à la ville , soit à la campagne ; il contient un sel qui donne la fécondité à toutes les plantes. On prend de vieux fouliers , le superflu de la corne que les maréchaux ôtent aux chevaux , des os brisés par morceaux , des plumes , les dépouilles des bêtes fauves , la fiente de pigeon , les cendres de romarin ; on met toutes ces choses dans de grandes cuves , & on les laisse macérer pendant long-tems dans de l'eau de pluie. Les ar-

*Le lié
d'huile.*

*Économie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

bres arrosés de ce breuvage en ressentiront beaucoup de soulagement, les herbes en pousseront mieux, les fleurs en auront plus d'éclat; le jardinier sera surpris en voyant la beauté de ses oignons, de ses aulx, & de toutes les autres plantes potageres qui auront été arrosées de cette eau nitreuse. C'est dans le nitre que consiste toute la vigueur de la terre; jamais sa fertilité ne s'épuise, si vous avez le soin de lui restituer ce sel qu'elle dépense continuellement. C'est là le grand point qu'on doit avoir en vûe dans la culture des terres.

*Manière
de varier la
couleur &
le goût des
fruits.*

La nature prend quelquefois plaisir à varier les couleurs dans les plantes; elle peint les fruits avec le blanc & le vermillon. Vous imiterez facilement ces jeux de la nature, si au printems vous avez le soin d'arroser les arbres avec quelque liqueur teinte de différentes couleurs. Vous donnerez aussi le goût du miel aux fruits, si vous mettez quelque rayon dans le tronc que vous aurez creusé. Fendez sans rien craindre un arbre en deux, ôtez-en la moëlle qui est dans l'intérieur, mettez du miel en sa place, réunissez la playe avec une forte ligature; ensuite entourez-le de fumier de vache, de peur que le froid ou la trop grande chaleur du soleil n'irritent le mal. Les jeunes arbres souffrent

souffrent volontiers cette opération ; mais ils ne la supportent pas , quand ils sont parvenus à un certain âge , & qu'ils sont vieux.

*Œconomie
champêtre
poème du P.
Vanier.*

C'est sur-tout sur le tilleul que les cultivateurs ont fait des expériences curieuses. Cet arbre est fort souple quand il est jeune , de sorte que vous pouvez le courber en manière d'arc. Enterrez sa tête , & vous verrez ses branches se changer en racines. Lorsque vous serez sûr de cette métamorphose , déplantiez les anciennes racines , redressez l'arbre , & vous le verrez avoir pour tête ce qu'il avoit auparavant pour pied. Les branches cachées sous la terre sont les fonctions des racines , & fournissent aux racines qui sont devenues de nouvelles branches la même sève qu'elles attiroient précédemment. Par un prodige surprenant ces branches se chargent de feuilles & de fleurs ; & ce qui étoit sujet à être rongé par les vers , attire alors les abeilles qui viennent par essain murmurer tout autour.

*Expériences
amusantes*

Tels sont souvent les jeux de la fortune inconstante qui renversent les projets des hommes , & qui dissipent les plus grands honneurs. Elle précipite dans le néant les familles les plus illustres , & tire de la poussière des personnes pour les élever par les richesses jusqu'au comble de la

*Vicissitude
de la fortune
des hommes.*

*Economia
champêtre
poème du P.
Vanier.*

gloire. Mais malgré que ces personnes élèvent leurs têtes jusqu'aux cieux, & qu'elles obscurcissent tout avec leur faste, les traces qui restent de leur ancienne origine, ne servent qu'à rendre plus formidables les traits de la médisance. Le Poète comique qui les représente avec tous ces dehors empruntés, excite les ris du spectateur : cependant on cherche leur appui, on se met à l'ombre de leur protection, on a beaucoup de respect pour cette tige qui est couverte des dépouilles du peuple.

*Accidens
qui arrivent
aux arbres.*

Il me reste encore à rapporter les divers accidens auxquels les arbres sont sujets. Tantôt ils sont mutilés par la grêle ; tantôt ils périssent par la gelée ; tantôt enfin ils se moisissent.

La grêle.

La grêle aussi dure que la pierre meurtrit les plantes par des coups trop violens, & fait épancher la sève en déchirant ses vaisseaux. L'arbre est couvert de blessures, il est plein de bosses de tout côté, & ne rapporte plus de fruits, à moins que le jardinier n'ait l'attention de couper tout le bois qui a été maltraité, & ne donne la facilité au tronc de pousser de nouvelles branches.

La grêle est moins à craindre, lorsqu'elle a été précédée de quelque pluie qui a pu amollir l'écorce de l'arbre. Tant il est vrai

qu'il faut ſçavoir quelquefois céder à la violence, & qu'il ne faut pas toujours réſiſter de front à la force ſupérieure.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

La gelée au contraire fait beaucoup de mal aux arbres, lorsqu'elle ſurvient immédiatement après la pluie. L'eau renfermée ſous l'écorce coupe les fibres de l'arbre, quand elle vient à ſe glacer; à peu près de la même manière qu'elle fait fendre un pot de terre, & qu'elle le brife en différens morceaux. Le froid peut être ſi viſ, qu'il pénètre juſqu'à la moëlle de l'arbre & en glace la ſève; c'eſt ce qui eſt arrivé à nos noyers & à nos oliviers (a) : à peine les chênes ont-ils pû réſiſter à la violence de ce froid exceſſif.

La gelée.

Si l'hyver eſt modéré, les arbres ne perdent que leurs feuilles; la terre défend les racines contre les rigueurs des glaces; les forêts ſe dépouillent volontiers d'un vain ornement & de leurs ombres que leur enleve le vent du nord, mais qu'elles reprendront bientôt, lorsque le ſouffle du zéphire annoncera le printems.

Pendant les grandes chaleurs de l'été la terre ſe durcit, & comme elle eſt aride, elle ne fournit point aux arbres une nourriture ſuffiſante; les branches ſe flétriffent

La chaleur.

(a) Pendant le grand hyver de 1709.

*Économie
champêtre,
poème du P.
Valère.*

& se dépouillent de leur verdure, comme si l'on étoit au mois de Décembre.

Que vous êtes heureux, Peuples qui vivez sous l'équateur, vous jouissez sans cesse d'une parfaite égalité de jours & de nuits, vos forêts sont toujours revêtues de leurs feuilles, à moins qu'elles ne tombent de vieillesse, ou qu'elles ne se plaignent à ces vicissitudes pour renaître plus belles au printems, & fournir de l'ombre lorsque la saison l'exige,

La carie.

L'arbre commence-t-il à se carier par vétusté ? ouvrez l'ulcère & laissez-le exposé au vent & aux rayons du soleil. Faites une large fente le long du tronc, afin que le soleil & l'air puissent le pénétrer & consolider la partie qui tombe en pourriture ; pourriture qui gagneroit bien vite le reste de l'arbre.

*Accidens
qui arrivent
aux jeunes
plantes.*

Plusieurs maladies attaquent les plantes même dès qu'elles commencent à germer, soit que l'été se trouve trop sec, soit que l'hiver soit trop rude, soit que les pluies soient trop abondantes. Souvent la main d'un passant froisse trop rudement la tige encore foible. Le jardinier en bêchant, ou les taupes fatiguent les racines. Quelquefois les chèvres rongent l'écorce du jeune arbrisseau, si on n'a pas le soin de l'entourer d'épines.

Rien ne nuit tant aux jeunes poiriers

qu'une fécondité précoce ; c'est ce qui peut leur arriver de plus préjudiciable. *Economie champêtre, poème du P. Vaniers.* Autant de fleurs que vous voyez sur une branche tendre , sont autant de signes de sa santé qui dépérit , & des présages certains de sa mort prochaine.

Si les feuilles jaunissent , & que l'écorce soit encore verte , il faut chercher dans la terre la source du mal , & nettoyer la racine après l'avoir découverte. Mais si l'écorce est sèche , & qu'elle commence à noircir , vous ne pourrez guère remédier au vice qui attaque la plante.

Si nous nous en rapportons aux microscopes , la moisissure est une espèce de petite mouffe qui s'attache aux arbres , qui les mine , & qui fait périr les branches de langueur. La mouffe fait aussi mourir les arbres , en prenant par ses racines la nourriture qui leur étoit destinée , si on n'a pas l'attention d'enlever ce cruel parasite , en ratissant avec un morceau de fer l'écorce , quand elle a été attendrie par de longues pluies.

Moississure.

La mouffe.

Le lierre s'entortille autour des arbres , les embrasse étroitement , a l'audace de mêler ses feuilles avec leurs branches , & de confondre ses grappes avec leurs fruits. Arrachez-le aussitôt qu'il commence à s'attacher à leur écorce raboteuse , & avant qu'il se soit contourné jusqu'au

faite de l'arbre : sans cela il s'engraisse

Économie champêtre , poème du P. Vanier. aux dépens d'autrui , & étouffe méchamment les branches qu'il serre tant qu'il peut.

Les chenilles.

Détruisez après la pluie les chenilles toujours occupées à filer ; elles s'enveloppent avec une glue tenace dans des feuilles recourbées , y déposent leurs œufs , ou répandent sur tous les fruits un poison mortel. Ce travail n'est pas facile ; car alors étant saisies de froid , elles se mettent en un petit peloton. Vous chasserez les fourmis en frottant le tronc de l'arbre avec de la lie de vin , ou avec de fort vinaigre.

Les fourmis.

Les vers.

Souvent les vers font beaucoup de ravages dans les arbres , soit qu'ils y aient pris naissance , soit qu'ils se soient tracés sourdement une route jusqu'à la moëlle , à moins que vous ne coupiez promptement les branches qui en sont entichées , & que les vers n'aient pas le tems de pénétrer plus avant.

Le pivert.

Tandis que les autres oiseaux suspendent leur nid au haut des arbres , le pivert perce avec son bec les chênes les plus durs , & va placer en sûreté son nid dans l'intérieur de l'arbre. Tâchez d'attraper cet oiseau , lorsque vous le verrez commencer son trou en rond , & que vous entendrez le chêne retentir des coups de son bec.

Un jour un voleur caché dans un bois apperçut un de ces oiseaux , il le vit travailler à faire son nid , & y déposer sa couvée ; aussitôt ce scélérat , toujours prêt à faire le mal , fut boucher l'entrée du trou avec un morceau de fer. Il se plaisoit à entendre les gémissemens de l'oiseau qui se plaignoit au dehors , tandis que d'un ton plaintif les petits appelloient leur mere au dedans. O instinct merveilleux ! ô puissante nature qui semble avoir pourvu à toutes choses ! Le pivot fut chercher dans le bois une herbe , qui par sa vertu admirable fit tomber le morceau de fer , & déboucha l'entrée du nid. Un pareil événement surprit le voleur , qui fit encore son profit de cette découverte. Il se servit de cette herbe avec laquelle l'oiseau avoit sauvé ses petits de la mort , pour ouvrir les serrures & faire tomber les verroux attachés aux portes.

Souvent on voit d'autres plantes naître sur des arbres ; c'est l'effet de la nature , & non pas l'ouvrage de l'art. Il arrive que les oiseaux perchés sur des branches laissent tomber quelques graines ; la semence en germant enfonce ses racines dans l'écorce qui est tendre , & la plante vit aux dépens de celle sur laquelle elle est posée. Ou bien le vent entraîne avec lui quelque semence féconde. Voilà la rai-

*Economie
champêtre.
poème du P.
Vanier.*

*Plantes pa-
rasites.*

*Économie
champêtre,
poème du P.
Vanier.*

son pour laquelle nous voyons la giroflée croître sur les murs, & nous apercevons au haut des tours diverses plantes que les hommes n'y ont pas apportées.

Il peut arriver que ce soit par un vice de la sève qui dégénère, qu'un arbre pousse des branches différentes de son espèce. Cette variété qu'on regarde comme un défaut, a cependant son utilité. C'est elle qui a appris au jardinier à enter des branches sur des tiges d'une autre espèce.

Le gui.

C'est ainsi que le chêne produit le gui, dont les feuilles sont si dissemblables de celles de son pere. Les François autrefois avoient beaucoup de vénération pour le chêne sur lequel croissoit le gui, qu'ils regardoient comme un présent des dieux. Ils le conservoient avec respect dans leur maison : alors ils ne craignoient plus rien de fâcheux, ni pour eux, ni pour leurs troupeaux. Ils ne redoutoient plus les vents qui pouvoient être contraires à leur récolte. Suivant la coutume de leur pere, les Druydes alloient le cueillir, & le plaçoient dans les temples, pour être l'objet du culte public. Le premier jour qui suivoit immédiatement la fixième lune accomplie, la noblesse & le peuple assemblés, les peres & les meres marchaient à travers les bois & dans les routes escarpées où les conduisoit leur religion.

On coupoit avec une faux d'or le rameau sacré, & il étoit défendu d'y toucher avec le fer. Le Prêtre revêtu d'une robe blanche prenoit le gui au milieu des acclamations du peuple, immoloit un taureau sous le chêne même, & avoit même la barbarie d'y faire couler le sang humain.

*Economie
champêtre,
poème du P.
Vanière.*

Grand Dieu, oubliez ces crimes, & n'en punissez pas les enfans que vous avez fait naître dans un siècle plus éclairé. Si la France a adoré les faux dieux, si elle a pû oublier vos loix, si elle a pû se souiller d'aussi grands crimes; c'est encore elle qui a abandonné ses erreurs & son culte profane pour mieux servir le vrai Dieu: elle ne défendrait pas mieux son trône & ses intérêts, que les Autels du Tout-puissant.

*Piété du
Royaume de
France.*

Ce n'est que par notre libéralité que la Puissance Romaine a reçu son éclat, & qu'elle commande par droit de propriété dans des Villes d'Italie, qui ne lui appartenoient que par la soumission de la Religion. Nous avons changé la houlette en sceptre d'or, afin que le Pape, ce premier Pasteur, auquel est confié tout le soin du troupeau, reçût tous les honneurs de l'Empire.

Parlerai-je de ces voyages au-delà des mers que la France a entrepris, & de ces victoires qu'elle a remportées autrefois,

Économie champêtre. , poëme du P. Vanier. lorsque trop prodigue en ce moment de la vie de ses Rois , elle alloit planter dans les murs de Jérusalem des croix qui étoient la cause de ses triomphes.

Piété de Louis XIV. Les François ont encore le même zèle pour la Religion de leurs peres. *Louis* le Grand porte la guerre dans les contrées les plus reculées de l'Orient pour soutenir la cause du Fils de Dieu. Plusieurs fois il a envoyé des vaisseaux chargés de troupes enrôlées sous les étendards de J. C. pour aller planter des croix & non pas des lys aux extrémités de la terre , pour élever des Temples au vrai Dieu , & non pas des forteresses à leur Roi. Elles enrichiront des trésors célestes les peuples qui se soumettront à la Foi , bien-loin d'aller chercher des richesses qui engagent les voyageurs à aller parcourir les Provinces les plus éloignées de la Chine. Continue tes travaux , ô le plus grand des Rois ! Il t'en reste encore un à faire. Rends stable le bonheur de tes sujets. La France ne peut craindre qu'elle-même , & la guerre civile entre ses Peuples. L'impitoyable hérésie qui a pû autrefois engager à tant de crimes , peut encore renouveler ses anciens troubles.

On donnera le septième Chant dans le Journal prochain.

Sentiment de M. Tillet, Directeur de la Monnoye de Troye, sur la cause qui corrompt & noircit les grains de bled dans les épis, & sur les moyens de prévenir cet accident.

A Près avoir annoncé dans notre Journal du mois de Septembre 1751, que l'Académie Royale des Belles Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, avoit proposé pour sujet du prix qu'elle distribue tous les ans, la recherche de la cause qui corrompt & noircit les grains de bled dans les épis : après avoir publié dans ce même Journal, & dans plusieurs autres, tous les Mémoires que nous avons pû recouvrer sur cette maladie des bleds, communément nommée *la nielle*, dans l'intention d'aider autant qu'il nous étoit possible ceux qui travailleroient sur cette matière intéressante ; il semble que nous manquerions au public, si nous négligions de l'informer que M. Tillet, Directeur de la Monnoie de Troye, a remporté le prix proposé, & si nous ne donnions pas une idée de la Dissertation qui a mérité d'être couronnée par une si sage Académie.

*Sur la
maladie
des Bleds,*

*Sur la
maladie
des Bleds.*

Le voile qui dérobe à nos yeux les opérations secrètes de la nature, n'ayant point permis à M. Tillet de découvrir la cause primitive de la corruption des bleds dans leurs épis, il a judicieusement rejeté tous les systèmes, pour s'attacher à des observations scrupuleuses, & à des expériences exactement faites en petit & en grand, & constamment réitérées. Par cette route plus sûre que toute espèce de raisonnement, il est parvenu à s'assurer des faits, & à connoître tout à la fois le mal & le remède.

Les laboureurs confondent ordinairement sous le nom de nielle trois grandes maladies du froment que M. Tillet nomme l'avortement, le charbon & la carie. Quoiqu'il les reconnoisse très-distinctes l'une de l'autre, il ne laisse pas de soupçonner qu'elles pourroient bien avoir la même racine, parce que sur le même pied de bled, sur le même épi, on trouve des grains avortés, charbonnés & cariés. Ce qui devient inconcevable, c'est que quelquefois avec ces grains malades, & même entre deux cariés, il se trouve un grain parfaitement sain.

L'avortement dans les bleds est plus commun qu'on ne pense, & cause dans la moisson une diminution très-considé-

nable, dont le laboureur ne se méfie point, prenant les grains avortés pour les grains propres de la plante appelée *nielle*, qui croît abondamment dans les bleds. Ce n'est que vers le tems de la fleur, au plutôt aux premiers jours de Mai, que l'on commence à s'appercevoir de cette maladie. La tige reste ordinairement plus basse que celles du même âge; elle est tortue, nouée, rachitique; ses feuilles sont communément d'un verd bleuâtre, recoquillées en différens sens, tantôt tournées en façon d'oublie, tantôt montrant une légère sinuosité en forme de ligne spirale, ou présentant assez bien la figure d'un tire-boure. Les premières feuilles sont ordinairement flétries ou pourries, & la partie de la tige qui est dans la terre se trouve souvent altérée, & tient un peu de la pourriture de ces premières feuilles. L'épi ne conserve que très-peu de chose de sa figure naturelle; il est maigre, desséché, & ne montre que les commencemens très-imparfaits, tant des petites pellicules qui doivent envelopper le grain, que du grain même destiné à s'y former. Les grains sont verds & se terminent brusquement en pointe comme des petits pois: quelquefois ils ont deux & même trois pointes, en sorte que l'on di-

*Sur la
maladie
des Bleds.*

*Sur la
maladie
des Bleds.*

roit que ce sont deux ou trois grains , qui d'abord divisés , se seroient ensuite réunis. Ils ne tiennent presque point au fond de leurs balles , & s'en détachent aisément , lorsqu'on ouvre les balles pour les observer. Rarement ils ont une ou deux de leurs étamines , & jamais l'exact observateur ne leur en a vû trois. Quelquefois l'avortement des grains est entièrement consommé avant que l'épi soit hors du fourreau. Lorsque cet épi a été quelque tems exposé à l'air , les balles commencent à blanchir , les grains avortés noircissent & se dessèchent. Au reste cette maladie n'est point toujours au même degré dans tous les pieds & toutes les tiges rachitiques.

M. Tillet est fort porté à croire que l'avortement dans les bleds est causé par les attaques de certains petits insectes noirs , qu'au commencement de Juin il apperçut en développant le fourreau d'un épi plus malade que les autres ; & il désire avec raison que les Physiciens accoutumés à suivre les insectes , s'appliquent à examiner s'ils ne trouveroient rien dans ceux-ci qui quadrât avec ce que les insectes occasionnent souvent dans les plantes. Afin de les observer à loisir & plus exactement , il emporta chez lui une pe-

tite gerbe de tiges rachitiques à feuilles recoquillées, dans le fourreau desquelles ces insectes restoient enveloppés. Voici la description qu'il en donne.

*Sur la
maladie
des Bleds.*

„ Ces petits animaux sont de la classe
„ des staphilins insectes qui, comme les
„ perce-oreilles, ont des fourreaux très-
„ courts, sous lesquels des ailes, assez
„ grandes pour les soutenir en l'air, &
„ semblables à de la gaze claire, sont
„ pliées avec un art admirable. Ils ont
„ deux antennes formées de plusieurs
„ grains mis l'un au bout de l'autre comme
„ des grains de chapelet; le dernier des
„ grains se termine en pointe: on apper-
„ çoit quelques poils dans l'endroit où ils
„ se touchent; les premiers grains du cô-
„ té de la tête sont d'une couleur plus fon-
„ cée que les autres. Le nombre des grains
„ qui composent les antennes n'est pas
„ fixe; cela dépend, selon toute apparen-
„ ce, de l'âge de l'insecte. Les antennes
„ des plus jeunes ne sont composées que
„ de deux ou trois grains; celles des plus
„ âgés en ont communément jusqu'à six.
„ J'ai vû des insectes dont l'une des an-
„ tennes étoit plus longue que l'autre d'un
„ grain, ce qui provenoit sans doute de
„ quelque accident. Ces insectes ont six
„ jambes de grandeur inégale & compo-

*Sur la
maladie
des Bleds.*

„ fées de deux articulations ; leur corp
„ depuis l'extrémité du corselet jusqu'à
„ la queue, m'a paru composé de neuf
„ anneaux ; leur queue se termine en poin
„ te , & porte à son extrémité deux poils
„ en forme de cornes. „

Cette découverte engageant M. Tillet à fouiller tous les épis gâtés , il lui en tomba entre les mains au tems de la fleur du froment , dans le fourreau desquels il fut surpris de trouver un grand nombre d'insectes rouges , mêlés avec les noirs qu'il avoit déjà reconnus sur les bleds avortés , mais un peu plus petits.

„ Je les observai , dit-il , avec un mi
„ croscop. Ils étoient sans aîles ; à cela
„ près , leur configuration , leurs parties
„ étoient les mêmes que celles des noirs.
„ Je ne doutai point que ces insectes rou
„ ges & les noirs ne fussent une seule &
„ même espèce ; & je me confirmai dans
„ cette idée par le peu d'uniformité qu'il y
„ avoit dans la couleur des nouveaux in
„ sectes , les uns étant d'un rouge plus
„ vif que les autres , quelques-uns même
„ ayant de petites taches noires sur le
„ dos , qui sembloient annoncer une mé
„ tamorphose & le passage du rouge au
„ noir.

„ Les insectes rouges étant plus com

, muns que les noirs pendant la floraison
 , du froment , j'avois toute la facilité de
 , les observer , & je les trouvois même
 , assez souvent sur de bons épis. L'exa-
 , men que je fis au microscope de plu-
 , sieurs balles qui couvroient des grains
 , *cariés* , me rendit certain que ces pe-
 , tits animaux faisoient des épis de bled
 , leur habitation ordinaire ; qu'ils y
 , pondoient leurs œufs , qui sont placés
 , le long du noyau de l'épi ; que de ces
 , œufs il sortoit des vers , & que ces vers,
 , après avoir passé par l'état de nimphes ,
 , devenoient avec le tems les insectes que
 , j'observois. Je remarquai plusieurs fois
 , en effet , & de façon à ne pouvoir en
 , douter , leurs excréments sur les balles
 , de grains *cariés* ; j'y remarquai des co-
 , ques jaunes où les insectes étoient en
 , état de nimphes , d'autres blanches &
 , ouvertes par le bout d'où les insectes
 , étoient sortis. Il m'est arrivé souvent
 , de trouver sur des balles , ou des grains
 , de petits insectes morts & tenant encore
 , à leur dépouille ; d'autres à peine nais-
 , sans , & n'ayant encore leurs antennes
 , composées que de deux ou trois grains.

*Sur la
 maladie
 des Bleds.*

On rencontre ces insectes sur tous les
 grains sains ou malades , mais beaucoup
 plus fréquens sur ceux qui sont sains. M.

*Sur la
maladie
des Bleds.*

Tillet soupçonne qu'ils peuvent y chercher une liqueur qui sort peut-être de la poussière fécondante des étamines, qu'elle dilatée par la chaleur, se gonfle, s'en trouve & laisse couler le long des poils le suc huileux qu'elle contient, servant ainsi à humecter la tête du grain. Il avoit mis un insecte rouge sur un bon grain tiré d'un épi dont la fleur étoit passée depuis peu ; les deux pistilles & la houppe de ce grain étoient encore chargés de la poussière des étamines. L'insecte après plusieurs tours se glissa entre les poils de la houppe où ses antennes s'embarraçoient beaucoup, en sortit, y revint, plongea sa tête entre les poils en rapprochant ses antennes, & y demeura immobile jusqu'à ce qu'au bout d'un quart d'heure on lui fit quitter prise en le touchant avec la barbe d'une plume. Cependant cette observation n'empêche pas que M. Tillet ne craigne que ces insectes ne soient cause de l'avortement des bleds, ayant remarqué que la tige & les feuilles encore roulées de ces bleds malades sur lesquelles on les trouve, sont parsemées de gouttelettes d'une liqueur très-lympide, qui paroît être la sève même extravasée. En effet il n'en faudroit pas davantage pour faire avorter le grain.

La seconde des grandes maladies du froment, est le charbon. Elle frappe tout d'un coup les yeux lorsque l'épi est hors de son fourreau, mais tant qu'il y reste enfermé, elle n'est pas si facile à connoître. Elle s'annonce lorsque l'épi a environ deux pouces de longueur & est encore verd, par une espèce de moisissure. L'épi blanchit insensiblement, il se forme des taches noires sur les balles : elles se corrompent peu à peu en conservant toujours une certaine humidité. L'épi tout entier se pourrit enfin, se dessèche & se change en poussière noire, à l'exception de l'espèce de noyau le long duquel étoient attachés les grains, & de quelques filets blancs, seuls restes des balles qui enveloppoient le grain. Ces restes ne sont communément que les barbes qui se trouvent à la pointe des balles, qui ont assez de consistance pour résister à la corruption. Dans ces épis encore dans le fourreau, on trouve quelquefois des grains couverts d'une peau blanche, très-mince, transparente, & à peine formée. Ces grains sont intérieurement noirs ; l'enveloppe déliée qui les couvre, & qui subsiste dans le fourreau se dessèche à l'air, & l'épi devient tel qu'il a été d'abord décrit. On remarque de plus que le

*Sur la
maladie
des Bleds.*

*Sur la
maladie
des Bleds.*

haut de la tige , à un demi pouce ou *trois* quarts de pouce au dessous de l'épi, n'est pas communément bien droit , & présente une petite sinuosité plus ou moins marquée. La tige en cet endroit ne s'affaisse point sous le doigt . comme dans les tiges saines : en la coupant horizontalement on la trouve pleine d'une substance médullaire , au milieu de laquelle on ne voit qu'une petite ouverture , lorsque dans les tiges saines cette ouverture est proportionnée à leur grosseur. L'état de ces bleds ainsi corrompus , & comme brûlés , les a fait nommer par M. Tillet *bleds charbonnés*. M. Duhamel dans ses traités d'agriculture paroît les désigner par le nom de *bleds niellés*.

La troisième & la plus considérable maladie du froment , est *la carie*. M. Duhamel l'appelle *le charbon*. Cette maladie est d'autant plus dangereuse , qu'elle s'étend & se perpétue dans les bleds avec une facilité & une promptitude étonnante. Aussi est-ce de toutes les trois celle que M. Tillet a étudiée avec le plus d'attention. Il n'a épargné ni soins , ni peines , ni dépenses pour approfondir cette matière ; & si jusqu'à ce jour la cause du mal lui a échappé , qui peut-être est aussi cachée aux hommes que celle de la fié-

vre ; du moins il en a remarqué les symptômes , les progrès & la malignité , & a découvert les remèdes propres à en arrêter le cours.

*Sur la
maladie
des Bleds.*

La carie est la corruption de la substance farineuse du grain qui se transforme en une poussière noire & fœtide. Au lieu que dans les bleds charbonnés la peau est entièrement détruite , & qu'il semble que le feu y ait passé , cette même peau subsiste dans les bleds cariés n'étant que peu altérée ; les grains quoiqu'intérieurement réduits en poussière , conservent à peu près leur forme ; on voit même le velouté de leur sommet, le reste des deux pistilles, les étamines ; & le mal en quelque façon n'est qu'intérieur.

Cependant on s'en apperçoit d'assez bonne heure ; & dès que les tiges ont deux ou trois pouces de hauteur , on remarque dans les bleds cariés un retardement , en général , dans la végétation , un dépérissement d'un grand nombre de plantes ; & une couleur bleuâtre dans la tige & les feuilles. Dans la suite lorsque la maladie est entière , car on la trouve dans des degrés différens , les grains deviennent verts , pleins au-dedans d'une matière noire , grasse & de mauvaise odeur lorsqu'on les écrase , & les étamines jaunissent.

*Sur la
maladie
des Bleds.*

sent ; les épis ne fleurissent point , ils sont mollaſſes , n'ayant jamais la conſiſtance des épis ſains ; & quoique leurs trois ſommets ſoient rangés exactement dans la forme triangulaire préſcrite par la nature , ils ſont néanmoins languiffans , & les filets qui les portent ſont flétris. Enfin les feuilles de la tige ſont d'un verd foncé & tachetées de jaune , & les racines , dans le moment qu'on les arrache , ne paroiffent point avoir la même fermeté , le même reſſort , le même chevelu , & autant de ramifications que celles des bleds ſains : il ſemble que les racines des bleds cariés ayent ſouffert quelque altération. Ces racines mériteroient ſans doute un examen particulier ; mais cet ouvrage eſt de grandes difficultés. En nettoyant dans l'eau un pied de bled gâté , & débarraſſant ſes racines de la terre qui les enveloppe on apperçoit des petits infeſtes , dont pluſieurs ſont écrasés dans l'opération , & les autres tellement dérangés & étourdis qu'il eſt impoſſible de remarquer quelle eſt leur manœuvre.

Le moindre dommage qu'occasionne la carie eſt la perte du grain qu'elle a corrompu , dont la quantité fait ſouvent une diminution très-ſenſible dans la moisſon. On doit redouter encore plus la pouſſière

des grains cariés, qui lorsque l'on bat les gerbes ou que l'on vanne le bled, se répand de tous côtés, s'attache aux bons grains & aux pailles saines, & les pénètre d'un poison si violent, que si l'on n'use des précautions dont M. Tillet a reconnu l'utilité, on peut s'assurer que la plus belle semence en apparence ne produira que des épis cariés. Cette poussière qui, toute sèche qu'elle paroît, conserve toujours quelque chose de sa première onctuosité, s'attache sur-tout à la houppe des grains de bled; les laboureurs le nomment alors *bled moucheté*, & il ne manque pas de produire beaucoup de carie, ou suivant l'expression commune *de nielle*. Les pailles ou tiges des épis cariés sont également infectées de ce venin, & lorsqu'on les emploie dans les fumiers sans qu'elles y soient consommées, elles le communiquent aux grains les plus sains. A plus forte raison doit on penser que la poussière même semée sur la terre à laquelle on va confier la semence, produira le même mauvais effet. Quand même on auroit affecté de la répandre à quelques pouces de distance de la rangée des grains, aussi-tôt que les racines du bled l'atteindroient, elles contracteroient la carie, & l'épi qui en viendrait seroit plus ou moins carié selon la

*Sur la
maladie
des Bleds.*

*Sur la
maladie
des Bleds.*

plus forte ou moindre dose de poison de
les racines auroient été infectées. C'est
que M. Tillet a reconnu par plusieurs ex-
périences qui se sont mutuellement con-
firmées.

Ce n'est donc plus aux brouillards,
aux terres humides, aux coups de soleil
après de grandes pluies, qu'il faut attri-
buer la cause de *la nielle*. Il faut même
rejeter ce nom & distinguer avec soin
déformais les bleds avortés, charbonnés
& cariés. On ne doit point croire non
plus, que certaines terres y soient plus
sujettes que d'autres. Les ravages de la
carie ont une date certaine dans plu-
sieurs Provinces, & l'on écrit à M.
Tillet de Gannat en Auvergne, qu'elle
n'y est connue que depuis cinquante ans.
Il n'a fallu, selon notre sage observateur,
qu'un boisseau de bled où quelques grains
gâtés auront été confondus, pour lui
donner entrée dans cette Province. Mais
d'où vient-elle primitivement ? c'est ce
qu'il ne peut décider, & ce qui en em-
barrasseroit bien d'autres que lui. On ne
peut guères douter qu'elle ne se soit com-
muniquée de proche en proche, ou par
des bleds transportés par mer & semés
sans un suffisant examen. Elle subsiste
depuis les tems les plus anciens: les Ro-
mains l'ont connue sous le nom d'*ustilago*,
uredo,

uredo, *urigo* : Salomon en parle dans le troisieme Livre des Rois, ch. 8, v. 34, & Moyse en avoit fait mention avant lui dans le Deuteronomie ch. 28, v. 22.

*Sur la
maladie
des Bleds*

L'impossibilité de découvrir l'origine & la nature de la carie a assujetti M. Tillet, qu'aucun travail n'est capable de rebuter, à des expériences pénibles & réitérées, pendant quatre années consécutives pour en trouver les remèdes. On doit entendre naturellement qu'il ne s'agit point ici de rétablir un grain corrompu, mais seulement de faire en sorte que de la semence que l'on jette en terre il ne provienne que des épis sains, ou que tout au plus les malades y soient en très-petit nombre.

Personne n'ignore que de tous côtés on publie des préparations pour purifier la semence & augmenter en elle la vertu multiplicative; & que tous les laboureurs attribuent aux différens fumiers dont on engraisse les terres, diverses qualités bonnes ou mauvaises, dont ils auroient peine à rendre raison, mais cependant sur lesquelles ils se conduisent dans leurs travaux. M. Tillet a éprouvé qu'un grain parfaitement sain & exactement pur ne produit aucun épi malade, & qu'il jette des tiges en quantité dans une terre, même non fumée, pourvû que contre la coutume ordinaire, on ne le sème point

*Sur la
maladie
des Bleds.*

trop épais. Il suit la méthode de la nouvelle culture des terres que l'on peut voir dans M. Tulle & dans M. Duhamel. Nous rapporterons à ce sujet une de ses expériences faites à Troyes où il réside.

L'arpent de ce pays est de cent cordes, & la corde de vingt pieds quarrés. L'usage est d'employer cinq boisseaux de froment ou à peu près, pour ensemençer un arpent. Le boisseau pèse 35 à 36 liv. & contient 20 pintes, qui équivalent à 24 pintes de Paris. Les plus fortes récoltes sont de 40 boisseaux, les plus foibles de 28 : on peut fixer l'année commune à 34 boisseaux.

M. Tillet choisit dans une pièce de terre une surface de vingt-sept cordes, qu'il distribua en 120 planches dont 30 furent semées en bled carié, & les 90 autres en bled parfaitement pur. Celles-ci furent de nouveau divisées en cinq parties dont il n'en fuma que quatre, lesquelles reçurent des engrais de nature différente. Selon la coutume, on auroit employé pour ensemençer ces 27 cordes, par proportion avec l'arpent, un boisseau & 7 pintes, & on auroit recueilli neuf boisseaux 3 pintes $\frac{3}{4}$. M. Tillet n'employa pour les 120 planches que 12 pintes de bled, encore se trouva-t-il semé si épais que plusieurs planches versèrent

ce qui diminua considérablement la petite moisson. Cependant elle fut de 18 boisseaux 9 pintes $\frac{1}{2}$, selon le détail qu'il en donne.

*Sur la
maladie
des Bleds*

La premiere partie fumée de crotin de pigeon ,	2 boiss.	16 pint.	
La seconde de fumier de mou- ton ,	2	19	$\frac{1}{2}$
La troisième de matiere fé- cale ,	2	16	$\frac{1}{2}$
La quatrième de fumier de cheval & de mulet ,	2	12	
La cinquième qui n'avoit point été fumée ,	2	14	
A quoi joignant pour les 30 planches qui avoient été mises en bled carié ,	4	12	$\frac{1}{2}$
Le total produit	18	9	$\frac{1}{2}$

On voit d'abord par cette expérience , que la méthode de cultiver les terres par planches & de semer le grain par rangées , épargne les frais de la semence de plus de moitié , & double la recolte ; que la semence encore plus ménagée qu'elle ne le fut , auroit rendu la moisson plus abon- dante ; que le fumier n'est point dans les terres d'une nécessité aussi indispensable qu'on se l'imagine ; que le froment pur n'a en lui aucun principe de corruption ; que ce principe est également étranger à la terre , & que sans aucuns frais on peut se précautionner à coup sur contre

*Sur la
maladie
des Bleds.*

le fléau redoutable de la nielle, lorsque l'on a l'attention & la patience de trier, & bien choisir les grains qu'on se propose de confier à la terre.

Mais comme dans une grande quantité de semence, il est moralement impossible qu'il n'échape à l'œil le plus subtil plusieurs grains mouchetés ou autrement affectés de la carie, il a été nécessaire que l'on tentât plusieurs autres moyens d'en prévenir les ravages. Il a fallu de plus pour discerner entre ces moyens quels sont les meilleurs, les employer tous à la fois; enfin il a été indispensable d'user de ces différens remèdes sur chaque espèce de froment que nous cultivons, & non-seulement de l'employer pure & choisie, mais encore de la salir exprès de carie, afin de connoître à quel degré chacune est susceptible du mal & du remède. Nous ne doutons pas que cette multitude d'expériences combinées ne frappe le lecteur d'étonnement; que seroit-ce donc si nous y joignons celles des fumiers, dont la variété & les mélanges différens soit entr'eux, soit avec des pailles saines ou suspectes de carie, auroient rebuté toute autre sagacité que celle de M. Tillet?

On distingue plusieurs sortes de froment, celui qui est barbu & celui qui ne

C'est pas, le bled de Mars, le bled de souris, & le bled de miracle. Dans chaque espèce il se trouve des grains plus ou moins susceptibles du venin de la carie, lorsqu'on les frotte & noircit de cette poussière funeste. Elle-même elle a différens degrés d'activité, & quelquefois sa force paroît éteinte. C'est ainsi lorsqu'un pied de bled parfaitement sain est dans une terre pure, cette poudre jetée abondamment dans l'eau dont on arrose le pied de bled, ne lui porte aucun préjudice, & n'attaque aucune de ses tiges ni de ses épis. Mais lorsqu'on la fait sécher au feu, sa force augmente à proportion de la chaleur qu'on lui a fait sentir. Etant mise dans un vase, & le vase dans une poêle sur un feu nud dont la chaleur est poussée au degré de l'eau bouillante, elle devient si pénétrante que sur le champ elle attaque le germe & peu de grains échappent à la corruption.

Le bled de Mars est celui qui s'infecte de carie avec la plus grande facilité, & sur lequel les remèdes agissent moins efficacement. Le bled de miracle au contraire résiste au venin avec plus de force, & les préparations agissent sur lui avec plus de succès. Après lui on peut mettre le bled de souris.

La première des préparations, qui doit

*Sur la
maladie
des Blés.*

précéder toutes les autres, est la lotion de la semence avec l'eau commune, jusqu'à ce que l'eau sorte du bled à peu-près claire. On le laisse sécher, & c'est alors qu'il est disposé à recevoir le remède qu'on juge à propos de lui appliquer.

Ces remèdes consistent en eau de lessive commune, ou de soude, ou de potasse ou de cendres gravelées, ou de cendres de bois neuf, en eau de fumier, en eaux foulées * de sel marin, ou de nitre, ou de chaux presque bouillante, en urine de vache putrescée; en pareille urine humaine; en esprit de nitre mêlé avec l'eau commune une partie sur neuf, & en chaux pulvérisée dont on saupoudre le grain humecté avec la plupart de ces eaux & lessives: car l'expérience a fait connoître qu'elle interrompt sans doute l'effet des urines putrescées soit humaines, soit de vache. On en a jetté avec succès dans l'eau de fumier.

Les lessives de soude, de potasse & de cendres gravelées, se font en pulvérisant une livre, par exemple, de chacune de ces matières, & la faisant bouillir dans deux pintes d'eau pendant environ une

* On appelle *eau foulée* celle qui a déjà tant dissous de sel qu'elle ne peut plus en dissoudre.

demie-heure, en la remuant de tems à autre. Ensuite on filtre l'eau au travers d'un papier gris, & c'est avec cette eau que l'on humecte la semence. Cette lessive d'abord de deux pintes, s'est trouvée réduite après l'ébullition & la filtration à trois demi-stiers : trois pintes de lessive ont plus que suffi pour humecter un boisseau de bled pesant 34 à 35 livres.

*Sur la
maladie
des Bleds.*

Les lessives de cendres de bois neuf, de cendres gravelées, de soude, & de potasse; & les eaux foulées de nitre & de sel marin, ont eu un plein succès chez M. Tillet. Aussi-tôt que le grain en avoit été humecté, il avoit eu le soin de le saupoudrer de chaux. Il n'a trouvé dans onze de ses planches, dont la semence, noircie d'abord avec de la poussière de carie, avoit été ainsi préparée, aucun épi malade. On ne peut douter qu'il n'en arrive de même au grain moucheté.

Les autres préparations n'ont pû prévenir totalement la carie, mais elles l'ont réduite à si peu de chose, & les meilleures d'entr'elles sont si faciles, que l'on ne sera plus excusable de les négliger. Celles qui ont paru mériter la préférence sont la lessive commune & l'eau de fumier.

M. Tillet n'a point borné ses soins au seul froment, quoiqu'il ait été son principal objet, il a étendu ses expériences

*Sur la
maladie
des Bleds.*

sur l'yvraie, le seigle, l'orge commun, l'orge quarré, autrement l'escourgeon, & sur l'avoine.

L'yvraie est sujette à la carie & au charbon, & a cela de particulier que sa poussière cariée infecte le froment, quoique celle du froment ne puisse mordre sur l'yvraie.

Le seigle exempt de carie & de charbon, est sujet à l'ergot. Cette maladie rend son grain semblable à l'ergot d'un coq; on le nomme alors bled cornu : il est très-dangereux : quand dans le pain que l'on en fait il s'en trouve une certaine quantité, il donne des affections scorbutiques & cause même quelquefois la gangrene. Cette difformité du seigle est, selon les apparences, l'effet de la piquûre d'un insecte. M. Tillet en ayant remarqué quelques-uns, emporta chez lui une vingtaine d'ergots qu'il mit dans un gobelet de crystal couvert de papier. Les insectes y vécurent, grandirent, se nourrirent des ergots qu'ils consommerent presque entièrement, y passerent l'hiver; & la rigueur du froid, qui fut le 2 Février de près de quinze degrés au-dessous du zero au thermomètre de M. de Réaumur, ne fut point capable de les faire périr. Ces insectes étoient plutôt des chenilles que des vers. Quatre d'entre

elles se changerent en d'assez jolis papillons dont les ailes, les jambes & les antennes sont parsemées de taches blanches & de taches de couleur de musc foncé. Ils sont de la plus petite espèce, & paroissent assez communs à notre sçavant observateur, qui croit en avoir vû de semblables voltiger sur la surface d'un curvier exposé au soleil qui contenoit l'eau destinée aux arrosements. Il ajoute à ce sujet.

*Sur la
maladie
des Bleds.*

„ Je ne me rappelle point d'en avoir
„ vû en pleine campagne : il n'en est pas
„ moins sûr, cependant, que des papil-
„ lons de cette espèce avoient déposé,
„ en chassé si l'on veut (car j'ignore abso-
„ lument par quelle manœuvre particu-
„ liere ils mettent à couvert leur posté-
„ rité, & lui préparent une nourriture
„ dans l'asyle même qu'ils ont l'art de lui
„ former) il n'est pas moins vrai, dis-je,
„ qu'ils avoient attaché à des grains de
„ seigle les œufs d'où sont sortis les peti-
„ tes chenilles que j'ai élevées ; que ces
„ grains changés en ergots, par un dé-
„ rangement quelconque dans leur orga-
„ nisation ont servi de nourriture aux
„ chenilles ; qu'elles se sont métamorpho-
„ sées en papillons, & que ces insectes
„ seroient devenues à leur tour la cause
„ de plusieurs ergots, en travaillant à la

„ conservation de leur postérité.

*Sur la
maladie
des Bleds.*

Il y a tout lieu de croire que l'ergot commence à se former par un suintement de la liqueur contenue dans le grain altéré par l'insecte. La liqueur onctueuse se dessèche insensiblement, le grain grossit, s'allonge un peu, devient noir & se change en véritable ergot. Au reste tous les ergots ne contiennent pas des chenilles, & il a été remarqué qu'entre deux cens ergots, quatre seulement en ont fourni des chenilles. Le bout de l'ergot que les balles enveloppent, & où sans doute l'œuf éclosit, est ordinairement molasse, un peu humide & prêt à se corrompre. On y apperçoit un petit trou qui est l'entrée d'une espèce de galerie qui regne le long de l'ergot, & que l'insecte a formée à mesure qu'il s'est nourri. On voit encore presque toujours sur l'écorce de l'ergot une petite ouverture qui communique à la galerie, & par où la chenille rejette une partie de ce qu'elle mange. Quelquefois la chenille vient à bout de consommer entièrement l'ergot où elle étoit retirée, en ne laissant que l'écorce réduite en poussière & dont elle est comme enveloppée jusqu'au tems, sans doute, de sa métamorphose. La saison plus ou moins favorable à la multiplication de ces insectes, suffit pour expliquer par

quelle raison l'ergot est plus commun dans une année que dans l'autre ; & de ce qui vient d'être dit au sujet des chenilles on conclura facilement , ainsi que l'expérience l'a démontré , que la poussière d'ergot appliquée au seigle ne lui peut communiquer aucune mauvaise qualité.

*Sur la
maladie
des Bleds.*

L'orge quarré ou escourgeon ne paroît sujet ni au charbon , ni à la carie , ni à l'ergot.

L'orge commun n'est point sujet à la carie , mais au charbon. La poussière de froment carié ne l'affecte point ; mais l'expérience de quelques planches fait craindre à M. Tillet que la poussière des grains charbonnés n'ait quelque chose de contagieux , & que le nitre & la chaux n'ayent aucun pouvoir sur elle.

L'avoine n'est pas plus sujette à la carie que l'orge , & quoiqu'elle ne soit pas exempte du charbon , il paroît cependant que la poussière qui en provient n'altère en aucune façon les grains que l'on en a frottés.

Après cette foule d'expériences que la prudence a dirigées , & que de profondes réflexions ont toujours suivies , M. Tillet se croit en droit de conclure : *que la cause ordinaire , la source abondante des bleds cariés , réside dans la poussière des grains de bled corrompus ; que le grain le plus sain*

**Sur la
maladie
des Blés.**

qu'on a noirci de cette poussière, reçoit par une contagion rapide & une communication très-intime, le venin qu'elle renferme ; qu'il le transmet aux grains dont il est l'origine ; que ces grains une fois infectés se convertissent en poussière noire, & deviennent pour d'autres un principe de corruption ; que les pailles elles-mêmes qui ont porté des épis cariés, ont quelque chose de pestilentiel pour le grain qui approche d'elles & sur lesquelles il germe. Il ne craint point ensuite d'assurer : que les préparations dont il a fait usage ont garanti le grain le plus infecté de l'effet de la contagion, & que le succès de ces préparations a été d'autant plus décidé, que le grain, en les recevant, conservoit toujours la grande quantité de noir dont on l'avoit sali.

Les lumières que nous communique ce zélé Citoyen, au-delà desquelles il ne paroît point permis de rien espérer, sur une matière aussi intéressante que l'est la principale maladie du froment, ne sont point la seule obligation que nous ayons à l'illustre Académie qui a couronné ses travaux ; nous lui devons de plus d'apprendre par cet exemple que quelque corrompu que soit le siècle présent, l'intérêt personnel ne regne point si généralement dans les cœurs qu'il ne s'en trouve encore que l'amour du bien public

enflamme , & porte à consacrer à l'utilité commune tout ce que la nature leur a donné de talens & la fortune de moyens. Elle nous force aussi de reconnoître que les esprits sages ne sont point si rares qu'on le pense ; & que comme les questions futiles trop souvent proposées , multiplient infailliblement les génies frivoles , les insectes littéraires dont on est sans cesse tourmenté ; des sujets mieux choisis feront germer quand on voudra , dans tous les genres , ces hommes précieux à tous les siècles , dont les écrits sont la gloire de leurs contemporains , & le flambeau de la postérité.

*Sur La
maladie
des Bleds.*

Découverte de la peinture en cire.

UN anonyme vient de publier l'histoire & le secret de la peinture en cire dans une brochure , dont nous croyons devoir rendre compte à nos lecteurs. Ces sortes de pièces fugitives sont sujettes à disparaître ou à tomber dans l'oubli. Prévenons la perte de celle-ci , qui par la nouveauté & l'importance de son objet , mérite sans contredit , de trouver place dans un ouvrage , destiné à constater les progrès des arts & les inventions utiles.

*Peinture
en cire.*

*Peinture
en cire.*

L'Auteur proteste dans les termes les plus énergiques , qu'en publiant la découverte qu'il a faite de l'art de peindre en cire, il n'a eu que le bien public en vûe. Nous voulons bien l'en croire sur sa parole ; quoiqu'un célèbre Ecrivain (a) s'efforce de le rendre suspect, & prétende qu'il ne faut faire aucun cas d'un ouvrage fondé sur des notions étrangères , & sur des recettes prises , pour ainsi dire , à la dérobee. On ajoute que M. Bachelier , connu par son habileté , sur-tout dans la peinture des fleurs , a droit de se plaindre de l'infidélité que l'Auteur de la brochure a commise à son égard. On insinue enfin que M. le Comte de Caylus y est exposé très-injustement aux reproches de l'anonyme , à qui l'illustre Académicien , que nous venons de nommer , n'a pas voulu révéler les connoissances qu'il a acquises sur les moyens de parvenir à l'encaustique des Anciens. Nous laissons à d'autres l'emploi délicat de discuter toutes ces petites controverses , pour nous attacher simplement à instruire nos lecteurs , de ce qu'il y a d'intéressant dans la brochure , pour la pratique de la peinture en cire ; sans

(a) Voyez l'Année Littéraire, Lettre 7 , tom. 3, p. 148.

Omettre néanmoins les observations critiques, par lesquelles on s'efforce de déprimer le mérite de la découverte, ou d'infirmer les preuves qui paroissent l'établir.

Peinture
en cire.

Les Chymistes sçavoient depuis longtemps, que la cire se dissout dans l'esprit de thérebentine, non-seulement lorsqu'on le fait chauffer, mais même lorsqu'il est froid. Cet esprit n'est autre chose, que l'huile essentielle que l'on tire de la liqueur qui découle du térébinthe; il est très-volatil, & cette propriété l'a mis au rang des matieres déficcatives que l'on emploie dans l'art des vernis. Quant à celle de dissoudre la cire, l'Auteur de la brochure dit que ceux qui teignent des mouchoirs, dont le dessein est blanc & le fond bleu, qu'on nomme façon d'Indienne, ont des planches gravées en bois, qu'ils couvrent de cire ainsi dissoute; qu'après avoir étendu là dessus leur toile ils donnent un coup de presse, & que la toile se couvre de la dissolution de cire selon le dessein; qu'ils la jettent ensuite dans une cuve, où il la teignent à froid; qu'alors la teinture prend à tous les endroits qui ne sont pas garantis par la cire; que la cire se détache au débouilli; qu'elle surnage, & que les ouvriers la ramassent à la surface, pour l'employer de rechef.

*Peinture
en cire.*

Le Critique que nous avons cité dit au contraire, que la teinture des mouchoirs fond bleu, façon d'Indienne, ne se fait point, en couvrant le moule de cire dissoute par l'esprit de térébentine, mais en le trempant dans un mélange de cire & de résine, & en l'imprimant ensuite sur la toile; parce que si l'on employoit le procédé de la brochure on ne feroit rien de correct. L'essence de térébentine s'étendant comme de l'huile au-delà des bornes que lui donne le pinceau, le léger poisseux qu'elle laisseroit, quoique séchée, empêcheroit la teinture de prendre sur la toile, aux endroits, où l'on n'auroit pas eu dessein de faire des réserves. La remarque est vraie, mais elle ne détruit point la possibilité du fait principal dont il s'agit, qui est l'application de la cire dissoute par l'essence de térébentine, aux mouchoirs que l'on teint en façon d'Indienne.

Cette application a encore de tout tems eu lieu dans les transparens, qui sont des morceaux de peinture que l'on expose dans les fêtes publiques & dans les représentations théâtrales; & qu'on éclaire avec des lumières, placées par derrière. Ceux qui peignent des transparens ont des toiles non imprimées, qu'ils tendent sur des châffis. Ils dissolvent de la

Cire par l'esprit de térébentine ; ils en impriment leur toile au couteau ou à la brosse sur des poêles de feu ; ils opposent ces toiles , ainsi imprimées , à la lumière , & appliquent dessus des couleurs à l'huile, abreuvées d'essence de térébentine.

*Peinture
en cire.*

Ces procédés n'ont pas dûs être ignorés de M. Bachelier. Ils pouvoient conduire cet Artiste à la découverte de la peinture en cire , que la brochure lui attribue. Mais l'Auteur aime mieux faire intervenir le hazard. De même que l'on débite sans preuve , que les enfans d'un Lunetier d'Alcmaër trouverent le télescope en se joiant ; ainsi , nous dit-on ici , que des enfans , qui s'amusoient à jeter en l'air des boules de cire , en firent tomber une dans un godet où M. Bachelier tenoit de l'essence de térébentine , que la boule y fut dissoute , & que M. Bachelier conjectura à l'aspect de cette dissolution fortuite , qu'on pourroit la substituer à l'huile , qui s'emploie dans la peinture.

On nous apprend , qu'après avoir fait ce premier pas , M. Bachelier , à qui il ne vint point en pensée , que la dissolution de la cire par l'essence de térébentine s'exécute beaucoup plus promptement à chaud qu'à froid , n'employa que ce dernier moyen , qui lui fournit , au

Peinture en cire. **■** bout de vingt-quatre heures, une matière fort claire, en consistance de gelée. Il la délaya sur le porphyre avec des couleurs pulverisées, il en forma sa palette & se mit à peindre Zéphire & Flore sur une toile, imprimée à l'huile à l'ordinaire. Mais l'ouvrage étant fini avec beaucoup de soin, il remarqua, que la peinture étoit sèche, & désespérant de tirer un bon parti de cette nouvelle manière, il l'abandonna. Tous ces faits qui ne sont point confirmés par le propre témoignage de M. Bachelier, se rapportent, selon la brochure, à l'année 1749.

Cinq ans après, M. le Comte de Caylus fit voir à l'Académie de Peinture, une tête de Minerve admirablement peinte en cire par M. Vien, mais sur bois. On ne sçait point encore de quels moyens cet habile Peintre s'est servi pour faire ce beau morceau, dont M. de la Live de Juli est maintenant possesseur. On est seulement instruit (a) que M. le Comte de Caylus a lû à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres plusieurs dissertations sçavantes sur la peinture des Anciens, appelées encaustique ou à l'infusion (b); il a été engagé dans ce travail

(a) Voyez l'Année Littéraire, à l'endroit cité, pag. 5 & suiv.

(b) du mot grec *ναίω*, *ure*.

par quelques passages de Pline, où ce Naturaliste dit expressement, que les Grecs peignoient au feu & à la cire (a). Peinture en cire.

(a) Voici des passages, l'un tiré du liv. 36, ch. 6. *Ceris pingere ac picturam inurere qui primus excogitaverit non constat. Quidam Arisididis inventum putant, postea consummatum à Praxitele; sed aliquantò vetustiores encaustica pictura existere, ut Polignoti & Nicanoris & Arcefilai Pariorum. Lysippus quoque Eginæ pictura sua inscripsit inxavon, quod profectò non fecisset, nisi encaustica inventa. Pamphilus quoque Apellis præceptor non pinxisse tantum encaustica, sed etiam docuisse traditur. Pausiam Syctionium primum in hoc genere nobilem... Encausto pingendi duo fuisse antiquitus genera constat, cerâ & in ebore, cestro id est viriculo. On lit dans le chapitre suivant : *Ceræ tinguntur iisdem his coloribus ad eas picturas quæ inuruntur, alieno parietibus genere, sed classibus familiari. Enfin l'on trouve ce qui suit au chap. 11 du même Livre. Hoc tertium accessit resolutis igni ceris, penicillis utendi, quæ pictura in navibus, nec sole, nec sale, ventisque corrumpitur. On voit par ces passages qu'il y avoit plus d'une manière de peindre à la cire & au feu, que M. le Comte de Caylus ne manquera pas de nous dévoiler. L'idée qu'on s'en étoit formée jusqu'à ce jour, est celle d'une peinture, où l'on enduisoit une table, ou une porte, de cire de différentes couleurs, à laquelle on appliquoit ensuite le feu avec la pointe d'un fer chaud, dont on traçoit des figures & des paysages. Voyez le Dictionnaire Latin-François de Dallet, au mot *Encaustica*, dont on se sert encore pour désigner la peinture en émail, qui passe aussi par le feu.**

*Peinture
en cire.*

En 1753, il lut encore à l'Académie de Peinture un Mémoire, où il indique les moyens de parvenir à la découverte dont il s'agit. Ce Mémoire & la vûe du tableau de M. Vien exciterent l'émulation de plusieurs de nos Peintres, dont les tentatives furent moins heureuses ; c'est pourquoi ils s'adresserent à M. de Caylus, pour tirer les éclaircissemens dont ils avoient besoin. Le sçavant Académicien, qui ne veut publier sa découverte qu'avec tous les détails convenables, pour l'appliquer sur toutes sortes de matières, & de façon que tout le monde puisse en faire usage sans tâtonner, s'est contenté jusqu'à présent, d'offrir son secret à l'Académie de Peinture assemblée, avec la seule restriction, qu'on veuille bien ne le pas divulguer de quelque tems, afin que si l'on peut en retirer quelque avantage, il soit tout entier pour les habiles gens de cette Académie & de la France.

Il suit de cette narration, que le secret de la peinture en cire, dont l'Auteur de la brochure que nous analysons, fait honneur à M. Bachelier, n'a rien de commun avec les découvertes de M. le Comte de Caylus, ni avec l'encaustique des Anciens ; ou plutôt que si les procédés des uns & des autres se ressemblent en quelque point, comme cela peut être, cepen-

ant M. Bachelier n'est redevable qu'à lui-même des progrès qu'il a faits dans cet art. Revenons, & suivons la marche de cet artiste.

*Peinture
en cire.*

Il n'eut pas plutôt entendu parler de la Minerve de M. Vien, qu'il déclara à diverses personnes avoir peint en cire, & sur toile, plus de cinq ans auparavant; & pour prouver ce dont il étoit capable en ce genre, au défaut du premier tableau, qui a été vendu cinquante écus, & qu'on ne retrouve plus, il promit d'en faire un second, avant qu'il fut peu. On a élevé des doutes sur l'existence de ce premier tableau, représentant Zéphire & Flore. On a dit que, s'il eût été exécuté, M. Bachelier qui avoit assisté, comme membre de l'Académie de Peinture à la lecture du Mémoire de M. de Caylus, dont on a déjà parlé, n'auroit pas manqué de le dire alors; & qu'ayant gardé le silence, pendant plus d'un an, c'est-à-dire, depuis la lecture du Mémoire, jusques au tems, où la tête de Minerve fut montrée aux curieux, on n'est plus recevable, à citer en preuve, un ouvrage, que l'on suppose fait antérieurement, & que l'on n'est pas en état de produire.

Ne cherchons point de réponse à une difficulté qui n'a aucun trait à l'utilité publique, dont notre Journal est con-

*Peinture
en cire.*

tinuellement occupé. Il suffit de savoir, que M. Bachelier tint la parole qu'il avoit donnée ; & qu'au bout de huit jours, il exposa aux yeux des sçavans, des beaux esprits & des artistes, rassemblés chez Madame Geoffrin, un tableau peint en cire & sur toile, qui représentoit le profil d'une fille, âgée de huit ans. Ce n'étoit qu'une grisaille, faite avec du noir & du blanc, broyés sur le porphyre, avec de la cire dissoute par l'esprit de térébentine. Comme cette peinture étoit trop fraîche, car il auroit fallu encore huit jours de plus, pour donner à l'essence de térébentine le tems de s'évaporer entièrement, M. le Comte de Caylus observa qu'elle s'attachoit aux doigts, & qu'elle étoit onctueuse comme de la pommade; d'où les critiques, qui se prétendent les mieux instruits, infèrent que ce tableau étoit peint, avec un mélange d'huile & de cire, semblable à ceux que la Médecine employe sous le nom de *cerats*. Mais l'Auteur de la brochure a remarqué qu'un cerat doit avoir la consistance d'onguent, que la térébentine lui donne très-bien, & que ne lui donne pas l'essence de térébentine; puisqu'au contraire cette essence, si on l'employoit à faire de l'onguent, le sécheroit au bout d'un certain tems. D'ailleurs il nous pa-

soit que l'on doit s'en tenir à la déclaration de M. Bachelier, qui n'auroit pas eu sans doute, plus de difficulté à avouer que son tableau étoit peint avec du cerat, qu'il n'en a eu à dire, qu'il s'est servi de cire, dissoute dans l'esprit de térébentine.

*Peinture
en cire.*

Cependant, comme l'on ne fut pas entièrement satisfait de ce premier essai, notre artiste résolut de pousser plus loin ses recherches, & de parer, s'il étoit possible à l'inconvénient du retardement de la dessiccation, causé par la dissolution du fond ciré, en conséquence de l'application, & du séjour des couleurs, préparées avec la cire, dissoute par l'esprit de térébentine : voici comment il s'y prit. Au lieu de se servir d'une toile, imprimée à l'ordinaire, comme pour la peinture à l'huile, ainsi qu'il avoit fait pour son tableau de Zéphire & Flore, ou d'employer un fonds de cire fondue, appliqué sur de la bapriste, comme dans le portrait de la jeune fille, il donna à la toile deux impressions de cire, dissoute dans l'esprit de térébentine, délaya ses couleurs avec une pareille dissolution, prit une palette de fer blanc, où l'on avoit menagé plusieurs enfoncemens, propres à contenir les couleurs bien broyées & bien délayées, versa sur chacune une

Peinture en cire. On ôte d'essence de térébentine pure , pour les entretenir dans le degré convenable de fluidité , & se mit à peindre avec la brosse & le pinceau. Ce troisième tableau représente des fleurs dans un vase de porcelaine. La cire , dissoute par l'esprit de térébentine , s'applique sur le bois comme sur la toile.

L'Auteur de la brochure remarque très-sensément *pag.* 29 , que la découverte de M. Bachelier , analogue ou non à celle de M. de Caylus , dont on attend la révélation avec beaucoup d'impatience , ne consiste pas à avoir dissout de la cire par l'esprit de térébentine , puisque cette dissolution étoit très-connue auparavant , mais à l'avoir substitué à l'huile , dont on se sert pour délayer les couleurs ; de même que l'invention de Van-Eick , ou Jean de Bruges , consiste à avoir substitué dans le quatorzième siècle , l'huile à l'eau simple ou collée.

Pag. 33 , d'après M. Bachelier , on avertit les artistes , qui seront tentés d'essayer le nouveau genre de peinture , que la quantité de cire dissoute varie pour chaque couleur : que le blanc & l'orpin sont les deux extrêmes ; que de toutes les couleurs , le blanc est celle à laquelle il en faut donner davantage ; & l'orpin celle qui en supporte le moins : que la couleur ,

eur, qui aura reçu trop de cire dissoute, en fera d'autant plus luisante, & que celle qui n'en aura pas assez reçu, s'en ira en poussière, comme si elle avoit été détrempée sans colle. Les tableaux pourront conserver une odeur désagréable de térébentine. Pour remédier à cet inconvénient, il faut parfumer la bordure avec le musc, ou l'eau de fleur d'orange; ou bien encore mêler quelque huile essentielle aromatique comme de citron, de canelle, de lavande, &c. avec l'essence de térébentine, ce qui ne sçauroit nuire à la dissolution de la cire, puisqu'on avance même, que la cire est dissoluble dans toutes sortes d'huiles essentielles. Mais l'anonyme dans une note qui est à la page 35, condamne l'un & l'autre procédé: car il dit, que dans le mélange des huiles essentielles aromatiques, avec celle de térébentine; l'odeur aromatique ne se conserve, qu'autant que le mélange subsiste en masse; & que si l'on vient à l'étendre, ou à l'approcher du feu, l'odeur de térébentine perce bientôt. 2^o Il faut encore, selon lui, que l'huile de térébentine soit en petite quantité, par rapport à l'huile aromatique; autrement, l'odeur de la première dominera. Or cette condition, ajoute-t-il, ne peut avoir lieu dans la peinture en cire, c'est l'ex-

*Peinture
en cire.*

expérience qui doit décider ces questions.

*Peinture
en cire.*

Si l'on veut, que la peinture en cire semble tenir par quelque endroit à l'encastique des Anciens, il est aisé de dissoudre la cire à chaud. Nous avons vu ci-devant, que la dissolution se fait plus promptement de cette manière qu'à froid. On peut même tenir ses couleurs, après les avoir délayées, chaudes jusqu'à un certain point par le moyen du bain marie, du bain du sable, &c. prenant bien garde que la chaleur soit tempérée de manière qu'elle n'altère pas le degré précis de fluidité, qui est requis pour la peinture. Autre champ ouvert à ceux qui aiment à faire des expériences. Mais si l'on s'en rapporte à M. Bachelier, il est plus commode de peindre à froid, & d'ailleurs si l'on prend la peine de relire les passages de Pline qui ont été rapportés, on sera persuadé, que la méthode indiquée n'a aucun rapport, avec la peinture à l'inustion, dont les Anciens se sont servis.

Ce dernier article semble avoir été l'objet principal de l'émulation & des desirs de M. Bachelier. Il vit en même tems, dit l'Auteur de la brochure, qu'il étoit à souhaiter, pour la perfection de la peinture en cire, que l'on pût rendre cette substance soluble dans l'eau. Il est

faya d'y réussir, en mêlant à des huiles divers alkalis, que l'exemple du savon nous démontre pouvoir se combiner avec l'eau. L'Auteur de l'année littéraire observe, que M. Bachelier auroit pû s'épargner les peines qu'il a prises dans cette occasion, s'il avoit lû quelque bon traité de Chymie, ou le Mémoire de M. Geoffroi sur les savons, inféré dans les recueils de l'Académie des Sciences. Il auroit appris par ces lectures, que toute substance grasse est propre à la composition du savon; & qu'il ne reste plus d'expériences à faire sur la combinaison du sel alkali, avec de l'eau de chaux. Mais doit-on faire un crime à quelqu'un, qui n'y est point obligé par sa profession, de n'être pas Chymiste, & de n'avoir pas tout lû? Ce reproche signifie donc seulement, que l'on ne doit pas regarder le savon de cire comme une découverte nouvelle. Mais, encore une fois, ce n'est pas par la composition de ce savon que M. Bachelier doit avoir le titre d'Inventeur, mais par l'application qu'il en a faite à la peinture.

*Peinture
en cire,*

En faveur de ceux qui n'ont aucune connoissance des secrets de la Chymie, il est bon de rapporter le procédé de notre artiste. Il prit du sel de tartre, qu'il fit dissoudre dans de l'eau tiède, jusqu'à

~~Préparation~~ saturation. L'eau, ainsi saturée, fut filtrée au travers d'un papier gris, & mise dans un poëlon sur un feu doux, & l'on y jeta autant de morceaux de cire vierge, blanche, que l'eau alkaline en pût dissoudre. Cette dissolution refroidie donna le savon que l'on cherchoit, qui a la propriété de se fondre dans l'eau pure, en telle quantité que l'on veut.

Telle est l'eau de cire dans laquelle M. Bachelier broye & délaye ses couleurs, comme il faisoit auparavant avec la cire, dissoute par l'esprit de térébentine. Dans cette nouvelle manière les couleurs préparées reçoivent le degré convenable de fluidité, lorsqu'on les humecte avec quelques goûtes d'eau pure. Mais la palette doit être enduite d'une couche de cire très-légère, qui sert à boucher les pores du bois, & l'empêche de sucer l'humidité des teintes, préparées sur la palette. On nettoye les pinceaux dans de l'eau commune, & l'on humecte la toile sur laquelle on peint, en y appliquant par derrière des serviettes mouillées, ou bien en y passant une éponge, imprégnée d'eau de cire claire; opération, qui doit se répéter exactement, lorsqu'on quitte l'ouvrage, afin que la toile se conserve fraîche jusqu'au lendemain. Cependant ceux qui ont la prati-

que de la détremper, & qui ſçavent fonder une teinte humide avec une teinte ſèche, peuvent négliger ces précautions.

*Peinture
en cire.*

Il y a une autre maniere de peindre à l'eau de cire, auffi ſûre, dit-on, que la précédente. Elle conſiſte à délayer ſes couleurs dans l'eau ſimple, ſans collé ni gomme; & lorsque le tableau eſt achevé, à donner deux fortes impreſſions d'eau de cire, bien épaiſſe, à la toile, du côté oppoſé à la peinture.

Ce n'eſt pas tout. La peinture exécutée par l'une ou l'autre de ces méthodes n'eſt qu'un enduit ſans conſiſtance, que le plus léger frottement peut emporter. Pour lui donner du corps & de l'adhérence, M. Bachelier a imaginé une eſpèce d'inuſtion, à laquelle l'Auteur de la brochure eſt tenté d'attribuer le caractère de l'encauſtique des Grecs, & dont il décrit ainſi la manœuvre. On allume un grand feu, auquel on préſente le tableau: on le tient d'abord à quelque diſtance; on l'approche enſuite peu-à-peu du foyer, juſqu'à ce qu'on ſ'en trouve ſi près, que la main ne puiſſe en ſoutenir la chaleur, & que le ſavon de cire ſoit réduit à l'état de fuſion le plus prochain de la fluidité. On voit alors un gonflement léger ſur la ſurface, qui ſe promène, s'é-

*Peinture
en cire.*

tend & disparoît enfin , lorsqu'il est devenu général. On reconnoît à cette marque que le tableau est brûlé. On l'éloigne alors insensiblement du feu comme on l'en avoit approché , afin que le refroidissement se fasse par degrés , & d'une manière uniforme. Il est indifférent pour l'effet principal , de présenter au feu l'un ou l'autre côté du tableau ; mais M. Bachelier préfère le côté opposé à la peinture , afin que l'ouvrage ne risque point d'être endommagé par quelque étincelle , & que l'on puisse examiner plus commodément les progrès de l'inustion. Si l'artiste veut , après cette opération , retoucher quelques endroits de son tableau , il le peut sans difficulté. Il n'a dans ce cas qu'à humecter le revers de ces endroits défectueux avec de l'eau de cire , & réitérer ensuite la brûlure.

On a plusieurs tableaux de M. Bachelier dans cette manière. 1° Un lapin qui mange une feuille de choux. 2° Une tête de femme , 3° une jeune fille qui caresse une lévrette. M. Odier fils l'a vû opérer , & il a appris de lui les détails nécessaires sur la préparation des couleurs , la composition de l'eau de cire , & l'inustion du tableau. Ainsi ceux qui voudront avoir des morceaux de ce genre , peuvent s'a-

dresser à lui avec confiance (a).

On prétend que l'Auteur de la brochure n'ayant point donné la dose de sel nécessaire, relativement à la nature de chaque couleur, on ne peut tirer parti de ce qu'elle indique sans le secours de l'expérience & de l'érudition chymique. Nouvelle raison, qui semble imposer aux curieux la nécessité de recourir au Sieur Odiot fils.

*Peinture
en cire.*

Mais est-il bien vrai que cette manière de peindre soit précisément l'encaustique des Anciens? Nous ne serons parfaitement en état de décider la question, que lorsque M. le Comte de Caylus aura fait part au public des connoissances qu'il a acquises sur ce sujet. En attendant on peut voir dans l'année littéraire les raisons qui semblent prouver, que les Grecs ne brûloient pas les tableaux, mais qu'ils préparoient les couleurs à chaud avec de la cire.

Outre l'emploi que fait M. Bachelier du savon de cire en l'humectant, il a encore trouvé le moyen d'en former des pastels, en y incorporant les couleurs. De ces pastels les uns sont durs & fermes, & peuvent servir à faire des desseins

(a) Il demeure dans la rue basse, proche la porte de Saint Denis, la troisième porte cochère après le cul-de-sac de Saint Laurent.

Peinture
en cire.

colorés, en les employant comme l'on emploie la pierre rore, la craye, la sanguine, le plomb de mer: les autres sont tendres & mous, s'étendent sous le doigt & se fixent par l'inustion. M. Bachelier s'en sert, pour retoucher les tableaux, lorsqu'il ne veut pas y employer la brosse ou le pinceau.

L'Auteur de la brochure prétend de plus, que l'eau cirée est un excellent vernis. Il faut quand on la destine à cet usage la rendre très-claire, en impregner une éponge, l'étendre légèrement sur la surface d'un tableau pour l'humecter & le décrasser. Cela fait on le laisse sécher & la peinture paroît revivifiée, de quelque point de vue qu'on la regarde. L'anonyme pense que ce vernis pourroit bien être le même, ou du moins qu'il approche beaucoup de celui d'Appelles, dont il est parlé dans Plin, *Livre 35 chap. 20*, lequel a été si souvent célébré par les gens de Lettres & regretté par les artistes. Il ajoute que l'eau cirée n'est point sujette aux inconvéniens des vernis ordinaires, que l'usage en est plus aisé, plus sûr, plus universel, puisqu'on l'emploie même sur les pastels; que l'on peut en faire usage sur les plafonds, les lambris, le plâtre, le marbre, les boiseries, les équipages, &c. Qu'elle est un bon mor-

dant pour la dorure ; & que ne faisant point d'épaisseur , elle laisse paroître tout l'art du Sculpteur. Qu'avec elle enfin , on peut former au pinceau les traits les plus déliés , ce qui peut devenir extrêmement utile dans la teinture , & dans d'autres arts.

*Peinture
en cire.*

Tels sont les avantages de l'eau de cire. Ils sont assez considérables , pour nous faire souhaiter , qu'elle soit exempte des inconvéniens du savon ordinaire , qui par son séjour sur les tableaux en altère , dit-on , insensiblement les couleurs.

Question proposée , sur la teinture du fil de lin en rouge de bon teint , avec la réponse.

LE discours sur les couleurs , considérées dans les corps colorés , inséré dans notre Journal de Janvier de cette année , a donné occasion à un artiste , d'en consulter l'Auteur , sur les moyens de surmonter les difficultés , qu'il a rencontrées dans la pratique de son art , lorsqu'il a voulu l'appliquer à la teinture du fil de lin en rouge de bon teint. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs , en leur communiquant ici , & le Mémoire à consulter , & la réponse du Physicien qui a été consulté. Les personnes versées dans

*Sur la
Teinture.*

*Sur la
Teinture.*

la matiere dont il s'agit , sont même invitées , par la considération de l'utilité publique qui en résultera , à nous faire part de leurs réflexions sur ce sujet.

M E M O I R E.

Le procédé , par lequel on a tenté de parvenir à la teinture du fil de lin en rouge de bon teint , a été d'engaller la matiere , puis de l'aluner , & successivement de la passer à la garance , à laquelle on a joint quelques acides , pour donner de la tenacité à cette teinture.

On est bien parvenu à donner de la tenacité , & à fixer la garance au débouilli ; mais le débouilli , sans trop décharger la teinture , la rend de couleur de sang de bœuf , ou briquetée ; ce qui fait le défaut , & le peu de mérite de cette teinture , qu'il faudroit rendre vive & éclatante , même tirant au feu de l'écarlate , s'il étoit possible.

On croit que l'engallage , ou préparation avec la noix de galle , qui procède d'un alkali terreux , peut donner ce terme à la garance , parce que les parties terrestres ne peuvent que rendre les couleurs opaques , les rembrunir & éteindre leur vivacité. Il seroit donc question de sçavoir , si par quelques acides on pourroit empêcher cet effet de la galle , que

on estime nécessaire à la teinture ; ou si on pourroit substituer quelqu'autre procédé à l'engallage.

*Sur la
Teinture.*

On a la même idée sur la garance, qui contient beaucoup de substance terrestre. S'il étoit possible de l'en dégager, on pense, qu'elle donneroit une couleur plus vive & plus brillante ; sur-tout si l'on pouvoit lui associer quelques acides ou sels, qui pussent cooperer tant à cela, qu'à fixer sa couleur & la rendre tenace.

R É P O N S E.

Pour résoudre d'une manière sûre la question proposée, il faudroit être versé dans la pratique de l'art des teinturiers, & faire un grand nombre d'expériences. Mais l'Auteur que l'on consulte, n'ayant ni le loisir, ni la commodité de tenter les épreuves, qui peuvent conduire à la découverte que l'on veut faire, il ne peut que former quelques spéculations sur l'exposé du Mémoire, & indiquer les expériences, qui lui paroissent les mieux appropriées au but que l'on se propose.

Il ne pense point, que l'engallage produise le rembrunissement de la garance, dont on se plaint ; attendu que cet engallage ayant été recouvert par l'alun, ne

paroit pas doué d'une activité capable d'altérer la garance.

*Sur la
Teinture.*

Il croit au contraire, que l'altération de la garance est causée par une fermentation de l'alun avec elle qui dérange ses molécules, & éteint en partie sa couleur. C'est pourquoi, il faut chercher les moyens d'empêcher cette fermentation, soit en faisant bien sécher l'alun, soit en employant quelque intermède, qui retienne les parties colorantes de la garance, dans leur situation naturelle.

Pour trouver cet intermède, on peut dissoudre des gommés dans le bain de garance, avant que d'y mettre le fil de lin engallé & aluné. L'expérience montrera quelle est l'espèce de gomme, la plus propre à maintenir les parties colorantes de la garance; de sorte, que ne touchant plus l'alun immédiatement, elles ne puissent fermenter avec lui; ou que l'effet de cette fermentation, si elle a encore lieu, en soit considérablement affoibli, & la vivacité de la couleur conséquemment conservée.

Celui qui consulte ne doit pas ignorer, que pour donner de la vivacité à la cochenille & à la graine d'écarlate, on y mêle quelquefois divers acides & même de l'eau forte. Si les épreuves ci-dessus

indiquées ; faites avec des gommés , ne réussissent pas ; on pourroit essayer ce second moyen , en mêlant avec la garrance d'autres acides que ceux , dont il paroît que l'on a déjà fait usage. L'expérience montrera quels sont , en ce cas , les acides les plus efficaces ; & en quelle proportion ils doivent être employés.

*Sur la
Teinture.*

Comme l'engallage est le fondement du bon teint , on estime qu'il ne faut rien changer au procédé ordinaire , qui concerne l'engallage.

On peut au surplus lire attentivement le livre que M. Hellot , de l'Académie des Sciences , a donné sur l'art de la teinture , dans lequel on estime , que la personne qui nous consulte trouvera des vûes , & des procédés utiles à la fin qu'il se propose.

HERMOMETRE.

BAROMETRE.

Matin 7 heures.	Midi.	Soir 9 heures.	Matin 7 heures.	Midi.	Soir. 9 heures.
3	11	9	28.	28.	27. 11
6	22	14	27. 10	27. 9	27. 8
12	13	11	27. 8	27. 9	27. 9
4	10	9	28.	28.	28.
3	18	11	27. 11	27. 10	27. 9
10	23	13	27. 9	27. 9	27. 8
12	20	10	27. 8	27. 8	27. 9
9	15	8	27. 9	27. 9	27. 11
7	15	10	27. 11	27. 11	27. 11
8	18	12	28.	27. 11	27. 11
9	20	12	27. 10	27. 9	27. 8
12	16	11	27. 8	27. 8	27. 8
7	16	8	27. 8	27. 9	27. 9
7	18	12	27. 9	27. 9	27. 9
12	19	13	27. 9	27. 9	27. 10
12	19	14	27. 10	27. 10	27. 11
9	18	12	27. 11	27. 11	28.
7	15	7	28. 2	28. 2	28. 2
7	13	8	28. 2	28. 2	28. 2
7	13	11	28. 2	28. 1	28.
9	15	14	28.	28.	28.
8	17	12	28.	28.	28.
10	17	12	28.	27. 11	27. 11
12	26	17	28.	28.	27. 11
15	28	19	27. 11	27. 11	27. 11
16	29	20	27. 11	27. 11	27. 11
18	30	20	27. 11	27. 11	27. 11
20	28	15	27. 11	28.	28. 1
12	24	15	27. 11	27. 11	27. 11
14	24	19	27. 11	27. 10	27. 8
15	27	19	27. 7	27. 6	27. 7

Mal.		GIROUETTE.		ETAT DE LA MER.	
Sol.	Lun.	Matin.	Soir.	pieds.	pouces.
1	21	Nord-Ouest.	Sud.	2	4
2	22	Sud.	Sud-Ouest.	2	3
3	23	Nord-Ouest.	Ouest.	2	3
4	24	Nord.	Nord.	2	3
5	25	Nord-Ouest.	Nord-Est.	2	3
6	26	Est.	Ouest.	2	3
7	27	Ouest.	Ouest.	2	3
8	28	Ouest.	Ouest.	2	6
9	29	Nord.	Nord-Ouest.	2	6
10	30	Nord.	Ouest.	2	6
11	1	Nord-Ouest.	Ouest.	2	4
12	2	Ouest.	Ouest.	2	4
13	3	Nord.	Nord-Ouest.	2	3
14	4	Nord-Ouest.	Nord-Ouest.	2	2
15	5	Nord-Ouest.	Nord-Ouest.	2	2
16	6	Ouest.	Ouest.	2	1
17	7	Nord.	Nord-Ouest.	2	1
18	8	Nord.	Nord-Ouest.	2	1
19	9	Nord.	Nord.	2	1
20	10	Nord.	Nord-Ouest.	2	0
21	11	Nord-Est.	Nord.	1	11
22	12	Nord-Est.	Nord.	1	11
23	13	Nord-Est.	Nord-Est.	1	10
24	14	Nord-Est.	Nord.	1	10
25	15	Nord.	Nord-Est.	1	10
26	16	Nord-Est.	Nord-Est.	1	10
27	17	Nord-Est.	Nord-Est.	1	9
28	18	Nord.	Nord.	1	9
29	19	Nord-Ouest.	Nord.	1	8
30	20	Ouest.	Nord.	1	4
31	21	Est.	Sud-Ouest.	1	3

au-dessus
de l'étiage,
qui est la li-
gne au-dessus
de laquelle
les eaux sont
bonnes pour
la naviga-
tion. Voyez
Journal Oc-
tobre 1754,
page 105.

Le commencement de ce mois a été plus froid que le mois d'Avril : cependant vers le 24 l'atmosphère s'est échauffé & a ramené la chaleur convenable à la saison. Le Thermomètre qui étoit descendu le 1 & le 5 au 3^e degré, remonta le 27 au 30^e degré.

Le Mercure s'est soutenu fort haut pendant tout le cours du mois. Il monta jusqu'à 28 pouces 2 lignes. Il n'y eut que le dernier jour qu'il descendit à 27 pouces 6 lignes.

Le vent a toujours été au Nord. Tant qu'il a varié du Nord à l'Ouest la saison a été froide ; mais lorsqu'il s'est tourné du côté de l'Est, le tems a été plus doux.

Mai.

T E M S.

- | | |
|----|---|
| 1 | Assez beau, cependant un peu nuageux. Les vignes ont beaucoup souffert du froid qu'il a fait pendant la nuit. |
| 2 | De même. |
| 3 | Il pleut presque toute la journée. |
| 4 | Assez beau. |
| 5 | Le froid qu'il fait pendant la nuit achève de gâter les vignes. Le tems est assez beau. |
| 6 | La matinée est fort belle. Le tems se couvre vers le soir. |
| 7 | Il pleut un peu vers les 9 heures du matin, & il tombe une grande averse vers les 3 h. de l'après-midi. |
| 8 | Il tombe de la grêle vers les 10 h. du matin, & la pluie qui la suit continue jusqu'à midi. |
| 9 | Assez beau. |
| 10 | De même. |
| 11 | De même. |
| 12 | Il pleut presque toute la journée. |
| 13 | Inconstant. |
| 14 | De même. |
| 15 | De même. |
| 16 | Il pleut à différentes reprises dans la matinée. Couvert. |

- 17 Couvert. Il pleut à 6 heures du soir pendant un quart d'heure, la pluie recommence par intervalles.
- 18 Nuageux. Il tombe un peu de pluie vers les 6 & 7 h. du soir.
- 19 De même. Froid.
- 20 De même.
- 21 De même.
- 22 Fort beau.
- 23 Vent un peu fort. Le ciel est couvert jusqu'à 3 h. de l'après-midi. Le soir il est assez serein.
- 24 Beau.
- 25 De même.
- 26 De même.
- 27 De même.
- 28 De même.
- 29 De même.
- 30 De même.
- 31 De même. Le ciel se couvre vers le soir.

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai.

Par M. le Camus, Docteur-Régent en Médecine.

Maladies courantes à Paris en Mai.

ous ne prétendons attaquer ici personne, nous n'attaquons que la saignée. Certains de la bonté de nos armes, nous éviterons toute personnalité, & nous nous sentons même assez de courage pour poursuivre notre ennemi dans son jour de triomphe. En effet, n'est-ce pas un triomphe que de soumettre presque tous les esprits, que de passer pour une vérité constante, démontrée, & faire regarder ceux qui voudroient la combattre ou comme des insensés, ou comme des ennemis du bien public. Il en est ainsi de la saignée; c'est une opinion presque généralement reçue, qui ne veut pas même être contredite, sans que l'on s'expose à s'entendre taxer d'ignorance, de singularité, de ridicule. Or, disoit Bayle autrefois, & ce nom ne doit-il pas faire trembler ceux qui n'ont qu'un foible raisonnement, ou qui font si peu usage de leur raison, lorsqu'il s'agit de suivre un parti. „ Qui peut, disoit-il (a), révoquer en „ doute qu'il n'y ait beaucoup d'erreurs capitales „ qui ont plus de sectateurs que les doctrines „ à quoi elles sont opposées. Ceux qui con- „ noissent la véritable Religion ne sont-ils pas en „ plus petit nombre que ceux qui errent sur le „ culte du vrai Dieu? La vertu & l'orthodoxie sont

(a) Continuation des Pensées diverses sur la Comète, tom. 8, § IV.

à peu près dans les mêmes termes. Les gens de bien sont fort rares, ils sont à peine un contre cent mille (a). Les Hétérodoxes surpassent presque dans la même proportion les Orthodoxes ; ils peuvent se glorifier de leur multitude (b), & insulter au petit nombre de leurs adversaires. En un mot la vérité perdrait hautement sa cause, si elle étoit décidée à la pluralité des voix.

*Maladies
courantes
à Paris en
Mal.*

Aussi *Senèque* disoit-il, que le chemin le plus frayé & le plus battu étoit celui qui nous trompoit le plus (c). Ne marchons donc pas à la manière des troupeaux qui suivent l'animal qui marche devant. Nous irions où les autres vont, mais non pas à l'endroit où il faut aller. Cependant rien n'enfante de plus grands maux que de s'en rapporter à l'opinion du vulgaire. Nous croyons excellent ce que le plus grand nombre approuve, & ce qui est autorisé par plusieurs exemples ; c'est pourquoi nous ne vivons pas suivant la raison, mais par comparaison de la vie des autres. De là vient ce grand amoncellement de ceux qui tombent entassés les uns sur les autres. C'est ce qui arrive dans les grandes foules, personne ne tombe sans en entraîner un autre, & la chute des premiers est la cause de celle de ceux qui suivent. Il en est ainsi de tout ce qui arrive dans la vie. Les fautes que quelqu'un fait ne nuisent point à lui seul ; il est & l'auteur & la cause des fautes que les autres

(a) *Apparent rari nantes in gurgite vasto.* Virgil. *Æneid.* lib. 1 v. 118.

Rari quippe boni, numero vix sunt totidem, quot Thebæum porta vel divitis ostia nlli. Juvenal. Sat. 13 v. 26.

(b) Id. Sat. 2, v. 45.

Illos

Defendit numerus junctaque umbone phalanges.

(c) *Seneca de vita beata, cap. 1 & 2, pag. m. 617.*

*Maladies
continues
à Paris en
Mai.*

„ font. . . La condition humaine n'est pas assez
„ heureuse pour qu'ce qui est le meilleur plaise
„ au plus grand nombre. La meilleure marque
„ qu'une chose est mauvaise, c'est qu'elle soit
„ approuvée de la multitude. Cherchons plutôt
„ ce qu'on doit faire pour le mieux que ce qu'on
„ a coutume de faire. Cherchons ce qui peut nous
„ procurer un bonheur éternel, & non pas ce qui
„ est approuvé du vulgaire, toujours fort mauvais
„ interprète de la vérité : j'appelle vulgaire aussi
„ bien les gens en fourrure que la multitude.

Ce que *Bay'e* & *Seneque* assuroient de la morale pratique peut s'entendre aussi de la médecine pratique. Une infinité de Médecins font saigner, parce qu'ils en ont vû d'autres avant eux & parmi eux qui faisoient saigner. Les Chirurgiens répandent libéralement le sang des hommes, parce qu'ils ont vû les Médecins le prodiguer. Les gardes & tous ceux qui approchent les malades, conseillent d'ouvrir la veine, avant que celui qui a le droit de le décider soit appelé. Le Chirurgien est surpris, lorsqu'on suspend sa lancette. Les assistans murmurent, lorsqu'on ne fait pas couler le sang à grands flots. C'est un crime de guérir une maladie sans la saignée. On crie au meurtre en voyant un pareil traitement. Mais quel est le plus grand meurtrier, de celui qui égorge, ou de celui qui sauve la vie en résistant au torrent ? C'est aujourd'hui un problème, disons mieux, c'est une hérésie que d'avancer qu'il ne faut pas toujours saigner, & qu'il faut épargner le sang des hommes. On doit dire avec la foule, la saignée est utile, nécessaire, indispensable dans tous les cas & dans toutes les circonstances. Voilà le discours public qu'on aime mieux croire que d'examiner. En croyant aveuglément, on ne fait aucun effort pour vaincre son ignorance. En examinant, on est obligé de faire usage de la raison & de son jugement.

Alors la chose devient fatigante, on reste dans la foule, on est entraîné dans la chute que font mille autres, & on est soi-même la cause de la chute de ceux qui suivent notre exemple.

*Maladies
courageuses...
à Paris en
Mai.*

Qu'on ne prenne pas ce que nous disons ici pour une vaine déclamation; c'est au contraire la conduite la plus sage que nous pouvions tenir pour ne scandaliser personne. En heurtant de front tous les hommes, c'est n'en combattre aucun en particulier. D'ailleurs il est certain que l'opinion qui fait regarder les saignées comme la méthode la plus sûre pour guérir, est la plus accréditée en médecine, la moins fondée sur les preuves, la moins examinée selon toutes les règles de la Logique & de la Physique, & celle par conséquent qui doit le plus révolter tous les esprits, lorsqu'ils s'apercevront qu'ils se sont trompés en se laissant séduire par les apparences, la coutume, les préjugés, & l'abus de la crédulité. Secondement nous n'écrivons pas seulement pour des gens assez sages pour abandonner leur erreur, lorsqu'ils apperçoivent la vérité, quand bien même elle leur seroit montrée par l'enfant le moins instruit, ou l'homme le moins lettré; mais nous écrivons aussi pour les personnes qui ne quittent point aisément leur prévention, qui pensent qu'il vaut mieux se tromper avec plusieurs que d'avoir seul raison, qui croient que le public ne peut jamais s'égarer, & que c'est en vain qu'un seul prétend éclairer son siècle, & réformer ce qui s'est pratiqué dans les siècles passés.

Sans nous écarter de notre thèse, examinons un de ces hommes. Il est persuadé qu'il faut penser comme la multitude, & il seroit fâché de se laisser convaincre par un seul. Mais ce qu'il croit de bonne foi sur la saignée, n'a d'abord été enseigné que par un seul, qui peut-être a eu assez de crédit, d'autorité, de réputation, pour entraîner

dans son sentiment une centaine de personnes qui
Maladies à leur tour en ont entraîné une infinité d'autres.
courantes à Ce n'est pas toujours l'examen qui donne la vogue
Paris en à un système; la nouveauté, la politique, l'auto-
Mai. rité de celui qui prône, la crédulité de celui qui
 écoute, & mille autres causes, introduisent &
 dans les chaumières & dans les palais les maximes
 les plus contraires à l'intérêt commun. La saignée
 n'est pas une de ces vérités éternelles qu'on doit
 respecter sans oser l'approfondir. L'invention en
 est due aux hommes, & elle s'est introduite parmi
 les hommes, sans qu'elle ait été favorisée par au-
 cun miracle du Ciel. Plusieurs Naturalistes mêmes
 prétendent que ce sont les animaux qui nous en
 ont montré l'usage, & que c'est l'hyppopotame,
 ou cheval marin, qui le premier a répandu son
 sang en ouvrant ses veines contre des roseaux bri-
 sés & pointus. Quoique nous pensions que les hom-
 mes aient assez d'intelligence pour inventer ce
 qu'on dit que les bêtes ont trouvé par leur instinct,
 nous ne voulons pas contredire ici les Naturalis-
 tes. Il résultera de là que c'est un animal qui est le
 premier maître dont on ait reçu des leçons sur la
 saignée; que les hommes dociles à ses leçons n'ont
 jamais osé s'y soustraire, & que quiconque osera
 élever la voix pour les contredire, mérite l'ana-
 thème & la haine de tous ses concitoyens. Mais non,
 ne pensons pas que la saignée ait été d'abord ensei-
 gnée dans une école aussi ridicule & aussi bornée.
 Faisons plutôt honneur à l'homme de son invention.
 Il n'en sera pas moins vrai que la théorie & la
 pratique de la saignée ont eu un foible commen-
 cement, de même que plusieurs autres opi-
 nions. Écoutons encore Bayle sur cet article (a).

(a) Bayle, Pensées diverses sur les Comètes, tom. 1,
 chap. 7. Voyez aussi *Senèque de vita beata*, cap. 1.

„ Que ne pouvons-nous voir , dit-il , ce qui
 „ se passe dans l'esprit des hommes , lorsqu'ils
 „ choisissent une opinion ! Je suis sûr que si cela *Maladies*
 „ étoit , nous réduirions le suffrage d'une infi-^{convantes}
 „ nité de gens à l'autorité de deux ou trois per-^{à Paris en}
 „ sonnes , qui ayant débité une doctrine que l'on *Mai.*
 „ supposoit qu'ils avoient examiné à fond , l'ont
 „ persuadé à d'autres par le préjugé de leur mé-
 „ rite , & ceux-ci à plusieurs autres , qui ont mieux
 „ trouvé leur compte pour leur paresse naturelle
 „ à croire tout d'un coup ce qu'on leur disoit , qu'à
 „ l'examiner soigneusement. . . . Jugez à présent
 „ si cent millions d'hommes engagés de cette ma-
 „ nière dans quelque sentiment , peuvent le rendre
 „ probable ; & si tout le grand préjugé qui s'éle-
 „ ve sur la multitude de tant de sectateurs , ne
 „ doit pas être réduit , faisant justice à toutes cho-
 „ ses , à l'autorité de deux ou de trois personnes
 „ qui apparemment ont examiné ce qu'elles en-
 „ seignoient.

En partant de ce principe , on ne sera plus éton-
 né de voir si peu de stabilité dans les opinions des
 hommes. On rendra aisément raison pourquoi à
 tel système en succède un autre ; pourquoi celui-
 là sera détruit , & qu'un autre s'élèvera sur les
 ruines de ce troisième ? Il n'y a que la vérité qui
 soit permanente. Lorsque *Descartes* & *Newton* ont
 paru , combien d'anciens préjugés & de vieilles
 erreurs ont été dissipés. Si l'on fait une sérieuse
 attention aux ravages que produisent les saignées
 multipliées , on verra que la saignée n'est pas le
 seul remède qu'on doive employer , en négligeant
 les autres moyens plus simples & plus efficaces que
 nous fournit la nature. Nous allons donner des
 exemples de ce que nous avançons ici sur les ra-
 vages que font les saignées multipliées. Nos ob-
 servations ne rouleront que sur les maladies qui
 ont regné pendant le mois de Mai.

*Maladies
courantes
à Paris en
Mai.*

M. l'Abbé D* T** tomba malade pendant nuit. N'ayant personne auprès de lui, il but alo deux verres d'eau froide; Dès le matin le Médecin fut appelé, & jugea que le malade étoit attaqué d'une fluxion de poitrine. En conséquence il le fit saigner de trois heures en trois heures. Le malade parut un peu mieux après la sixième saignée. Le lendemain matin il fut encore saigné trois fois; mais ayant des foiblesses fréquentes, on avoit le soin de lui ranimer le poulx avec une portion cordiale où le *lilium* n'étoit pas oublié. Il mourut ce jour même au bout de 37 heures de maladie. Le cadavre fut ouvert; on trouva du côté gauche, où avoit existé le point de côté, environ une pinte de liqueur jaunâtre dans laquelle il y avoit des parties fibreuses; on auroit dit d'un vrai lait de poule où l'on voit encore des parties d'œufs. On en trouva environ deux onces de l'autre côté. Le poulmon étoit livide & gangrené; & l'on remarqua des échymoses aux jambes & aux cuisses.

Les réflexions que nous ferons sur ce fait seront fort courtes, mais elles n'en seront pas moins intéressantes. 1^o On donne au malade de fortes portions cordiales pour relever le poulx afin de multiplier les saignées. Ne valoit-il pas mieux conserver les forces du malade en prodiguant moins son sang? Quelques saignées qu'on auroit fait de moins n'équivaloient-elles pas à toutes les portions cordiales? Prescrire des spiritueux pour ranimer le ressort des vaisseaux, afin de faire ouvrir de nouveau la veine, n'est-ce pas bâtir pour avoir le plaisir de détruire? Si par la saignée on se propose un état de foiblesse, à quoi servent les portions cordiales? Si les portions cordiales sont données pour éviter le danger de la foiblesse, à quel but peuvent servir les saignées?

2^o On pense prévenir la gangrene par les saignées répétées vivement & brusquement. Le poumon

mon du malade s'est trouvé pourtant gangrené. C'est que les saignées sont vraisemblablement un mauvais moyen pour prévenir la gangrene, & que c'est au contraire le moyen le plus efficace pour la hâter. En effet par les saignées multipliées les parties perdent leur ressort, elles n'ont plus ce mouvement, & ce liquide qui leur donnoit la vie; elles se sphacellent, elles sont mortes, elles tombent en pourriture. Aussi tous les remèdes qui préviennent la gangrene, ou qui en arrêtent les progrès, sont-ils tous toniques. La myrrhe, le camphre, le quinquina, les spiritueux, les baumes, &c. résistent à la pourriture, & sont employés avec succès dans les cas de mortification. Il ne doit donc pas être étonnant que le moyen qui enlève le plus efficacement le ressort des parties, dispose à la gangrene, & la procure, bien loin de la prévenir.

3° La saignée empêcheroit-elle les dépôts? On vient de voir dans le cas cité qu'il y avoit un épanchement considérable dans la poitrine; cependant les saignées n'avoient pas été épargnées, & on ne pouvoit les faire plus précipitamment. Si nous ne nous laissons pas séduire par les préjugés, nous verrons que les choses doivent être ainsi, en prenant seulement le raisonnement pour guide. Chacun avoue que les saignées affoiblissent: donc les viscères engorgés participant à la foiblesse générale n'auront plus assez de force pour chasser les humeurs ou le sang qui les embarrassent. Il s'en échappera une partie par les vaisseaux qui se brisent, ou par les pores & les mailles des membranes trop dilatées. Les vaisseaux absorbans ne pourront faire leur devoir, l'amas deviendra de plus en plus considérable, la corruption s'y mettra, & la mort suivra de près la corruption.

Une autre personne attaquée de la même maladie que M. l'Abbé du T^{re}, fut traité de la

Juin 1755.

N° 6

*Maladies
courantes
à Paris en
Mai.*

*Maladies
contagieuses
à Paris en
Mai.*

même manière. Le Chirurgien ne le quittoit pas, afin de le saigner toutes les trois heures. Après la onzième saignée elle périt. Le traitement ne dura que 36 heures. Quelques personnes prétendent que si le malade eût été saigné toutes les deux heures, le traitement n'eût duré que 24 heures. Nous ne croyons pas que ce calcul puisse se faire par une proportion arithmétique; car la seconde saignée fait plus d'impression que la première, & la troisième que la seconde; & tel meurt de la quatrième qui auroit résisté à la troisième. Nous proposons donc aux Géomètres les problèmes suivants. Si un malade qui est saigné toutes les trois heures périt en trente-six heures, combien faudra-t-il de tems pour conduire un malade au tombeau en le faisant saigner toutes les deux heures, ou toutes les heures, en mettant toutes choses égales, c'est-à-dire, même maladie, même violence du mal, même âge, même force, même tempérament, même sexe, &c. Ce problème résolu, il en reste un autre à résoudre. Si on saignoit toutes les trois heures un homme qui seroit en santé, combien faudroit-il de tems pour lui enlever les forces & la vie: il faut encore supposer toutes choses égales, relativement aux malades. Ce que nous avançons ici, nous le disons de bonne foi. On examine tous les jours des questions moins intéressantes pour l'humanité.

On nous demandera peut-être comment on peut faire ces expériences sur des hommes en santé. Il n'y en a que trop qui s'exposent au danger des saignées sans en avoir besoin, & nous voyons tous les jours des personnes se procurer de graves maladies par les saignées de précautions, & périr en insistant sur le moyen qui avoit enfanté le mal.

M. B. de la G * * n'ayant aucune indisposition, voulut se médicamenter, comme il en prend en vie à plusieurs personnes au mois de Mai. Il se

fit saigner le matin ; mais ne s'apercevant d'aucun effet de cette saignée, il la répéta à midi. Il eut le soir un grand mal de tête, & le cerveau parut s'embarasser. On le fit saigner du pied, & cette saignée fut suivie de quatre autres également faites à la saphene ; mais ces saignées n'exécuterent pas les ordres qu'on leur donnoit de dégager la tête. On trut qu'on seroit mieux servi de celles du bras ; elles ne furent pas plus obéissantes, & la personne qui n'étoit pas malade, mourut en cinq jours de tems. Cela ne s'appelleroit-il pas se faire mourir par précaution ? Les exemples n'en sont pas rares dans Paris. On y voit de tems en tems mourir des personnes le jour même qu'elles se sont fait faire des saignées de précaution. *Nimia cautio, dolus.*

*Maladies
continues
à Paris en
Mai.*

M. H** négociant, homme d'un tempérament bilieux, eut un rhume assez considérable auquel il ne faisoit que de légers remèdes. Le lundi il eut une fièvre assez forte qui se termina d'elle-même. Le mardi il fut fort tranquille, mais le mercredi la fièvre reparut. Il fut saigné trois fois dans ce jour, & le jeudi matin une fois. Le malade s'affoiblissoit sensiblement, & le rhume augmentoit toujours, malgré le sang qu'on versoit pour en arrêter les progrès. La nuit du Jeudi au Vendredi la tête s'est embarrassée. On proposa une saignée du pied comme dernière ressource ; mais on ne put l'exécuter à cause de la trop grande foiblesse du malade qui mourut le samedi sans avoir été évacué d'aucune manière.

Mais c'est porter trop long-tems notre vûe sur de fâcheux événemens. Voyons si lorsqu'on s'abstient de verser le sang des hommes, la pratique est plus heureuse & la vie plus en sûreté. M. du T**, Intendant de M. ***, tomba malade le 29 Avril. Il eut une fièvre & une toux assez considérables. Au bout de deux ou trois jours il survint

*Maladies
courantes
à Paris en
Mai.*

un crachement de sang très-abondant. Son Médecin lui fit prendre une grande quantité de lavemens, & le mit bientôt après à l'usage des apotèmes aiguisés avec l'émétique qui n'évacua que par en bas. Dès-lors les crachats vinrent avec facilité & un peu moins sanglans de jour en jour. Il y eut tous les soirs un redoublement de fièvre marqué, qui devint moins considérable d'un jour à l'autre. Enfin le six Mai le malade étoit tout-à-fait sans fièvre, les crachats étoient peu fréquens, la respiration parfaitement libre. On pouvoit regarder le malade comme dans une parfaite convalescence, sans avoir été saigné une seule fois.

Nous aurions tant d'exemples à rapporter, que nous fatiguerions nos Lecteurs, si nous les écrivions tous. Qu'il nous suffise de les assurer ici que ce n'est pas une pratique nouvelle, comme le prétendent ceux qui prodiguent le sang; au contraire c'est une pratique autorisée par les plus grands maîtres dans la science de guérir. Nous avons déjà cité *Hippocrate*, *Rivière* & *Baillet*. Qu'il nous soit permis d'alléguer encore ici l'autorité de *Jacques Houllet*, dont la méthode curative est généralement estimée de tous les Médecins, parce qu'elle est fondée sur des principes raisonnés & posés après l'expérience. Voici ce qu'il dit en parlant des saignées dans les fluxions de poitrine, maladie dont il est ici question, & dans laquelle on répand le plus libéralement le sang.

„ On peut douter si l'on doit saigner dans les
„ fluxions de poitrine. Premièrement parce que
„ l'anatomie ne nous apprend pas par quelle voie
„ la matiere qui cause l'inflammation passe dans
„ la veine ouverte, puisqu'il n'y a aucun rameau de
„ cette veine ouverte qui communique avec les
„ poumons, & que pour que la chose fût ainsi,
„ il faudroit que la saignée se fit à un vaisseau qui
„ fut commun à l'une & à l'autre partie. Seconde,

ment, parce que la saignée est presque toujours
mortelle après les pleuresies, l'asthme, les maux
de gorge, d'autant plus que les forces sont déjà
épuisées. Mais si la fluxion de poitrine est oc-
casionnée par la suppression des règles, des hé-
morroides, de quelques évacuations nécessaires
à la matrice; si le foie fait regorger le sang vers
la poitrine ou sur le poumon; si les crachats
sont sanglans; s'il y a plethore; si toutes cho-
ses indiquent que le sang n'a pas encore dégénéré
en bile ou en mélancholie, il faut saigner sans
hésiter: autrement il faut s'abstenir de la sai-
gnée (a).

Quoique nous pourrions encore mettre quelques restrictions au sentiment de Houlier, on voit assez que ce célèbre Praticien ne verfoit le sang dans les fluxions de poitrine qu'avec beaucoup de circonspection. & de retenue; ce que ne fait pas aujourd'hui le plus grand nombre de ceux qui s'adonnent à la cure des maladies. Il suffit d'avoir de la fièvre, de la toux, un point de côté; aussitôt on ouvre la veine. N'importe par quelle cause le mal soit produit, il faut saigner. Que ce soit la chaleur ou le froid, le sang ou les humeurs, l'épaississement des liqueurs ou la bile, la trans-

(a) In Peripneumoniâ etiam de vena sectione dubitari potest. Primum quia ex anatome non satis perspicuum quâ viâ inflammationis materia in venam sectam veniat, cum nullus ramus à venâ vacuâ pulmonibus distribuatur, & per venam communem phlebotomia fieri debeat. Deinde quia post pleuritidem, asthma, aut anginam vena sectio ferè lethalis, quâ jam affixas vires occupent. At si suppressis mensibus, hæmorrhoidibus, aut solemnî aiquâ evacuatione ateri & similibus oborta sit, in quibus hepar in thoracem & pulmonem sanguinem rejicit; si spuâ rubra, plenitudo & qua sanguinem indicant nondum degenerasse in melan- choliam, aut bilem, de vena sectione non dubitandum, alioqui abstinendum. Scholia Hollerii de morbis internis, cap. 26 de pleuritide versus finem.

*Maladies
courantes
à Paris en
Mai.*

piration repercutée, ou des évacuations supprimées, il faut répandre du sang. La saignée est l'unique remède dans les cas même les plus contradictoires. C'est là ce qui se pratique journellement; c'est aussi ce qu'il s'agiroit de prouver. La Physique expérimentale a jetté dans notre siècle une lumière trop vive sur la pratique de la médecine, pour que l'on puisse croire aujourd'hui en aveugles & les usages de nos peres & ceux de nos contemporains.

*Thèses soutenues aux Ecoles de Médecine
de Paris.*

I.

*Thèses de
Médecine.*

Paris est la Ville Capitale du Royaume de France & l'une des plus peuplées des quatre parties du monde. C'est cette multitude même de personnes dont elle tire sa splendeur, qui est cause aussi que l'air en est moins pur & moins salubre. Il s'échappe de tous les corps une quantité prodigieuse d'exhalaisons qui se répandent dans l'air. Les boucheries, les latrines, les cheminées, les égouts, &c. qui se trouvent nécessairement dans un endroit habité par tant de peuples, remplissent l'atmosphère d'une infinité de parties hétérogènes qui peuvent nuire à la santé. L'air en effet que respirent tous les hommes, leur est aussi nécessaire que les aliments, & ils en ressentent les différens effets suivant ses bonnes ou mauvaises qualités. Les Parisiens qui vivent dans un air humide & grossier, doivent être sujets à plus de maladies que ceux qui habitent sous un ciel pur & serein. C'est après

avoir examiné ce principe, que M. Morisot des Landes soutint le 27 Mai 1755, que si le régime *Théses de*
convenoit à tous les hommes, il étoit sur-tout né- *Médecine.*
cessaire aux habitans de la ville de Paris.

Paris est situé au milieu d'une plaine à 20 degrés de longitude & à 48 degrés 50 minutes 16 secondes de latitude. La Seine qui le traverse y répand continuellement des vapeurs humides ; la multitude des maisons & leur prodigieuse élévation empêchent l'air d'y circuler librement. Vers le midi le terrain est sec & sablonneux, & dans ses autres expositions le terrain est humide & marécageux. Notre Auteur pouvoit observer que ce qui formoit autrefois des marais aux environs de Paris, est actuellement si desséché, qu'on est obligé d'y arroser continuellement pour faire venir les légumes & les différentes denrées qu'on destine aux habitans de la Capitale. C'est pourquoi il n'y a plus de vapeurs humides à en craindre, comme dans les endroits véritablement marécageux : ce que nous appelons à présent *marais*, n'en a conservé que le nom, sans en avoir conservé la nature. Mais il n'en sera pas moins vrai que par toutes les causes déjà énoncées, l'air de Paris est moins pur, moins élastique que celui de la campagne. C'est pour cette raison que les corps des Parisiens sont moins robustes que ceux des payfans ; que les Grands sur-tout ont des enfans foibles & délicats ; que les grossesses des femmes sont accompagnées de mille infirmités, les avortemens fréquens, & les couches fâcheuses ; que les filles sont sujettes aux pâles couleurs aussitôt qu'elles peuvent s'apercevoir du prix de leurs charmes. De-là vient aussi ce nombre infini de maladies aiguës & chroniques qui assiégent les habitans de cette grande Ville. Les obstructions, les hydropisies, la phthisie, le scorbut qu'on peut regarder comme une maladie endémique, les vapeurs qui attaquent

Theses de Médecine. principalement les femmes de condition , sont les maladies chroniques les plus familières à Paris. Les maladies aiguës les plus fréquentes sont les apoplexies , les inflammations , la petite vérole , la rougeole , les fluxions de poitrine , la coqueluche dans les enfans , les fièvres de toutes les espèces & sur-tout à éruption. Toutes ces maladies ne sont sans doute si communes à Paris , que parce que l'air y est épais , grossier , humide , pesant , chargé de parties étrangères ; ce qui empêche , arrête , supprime la transpiration ; ce qui donne au sang un caractère d'épaississement qui n'est point aussi remarquable ailleurs. La preuve la plus convaincante qu'on puisse alléguer pour établir ce principe , c'est d'observer l'efficacité du changement d'air pour se guérir ou se préserver de la plûpart de ces maladies. A peine a-t-on quitté l'air de Paris , qu'on devient plus alerte , plus gai , qu'on a meilleur appetit , que le sommeil est plus tranquille & repare mieux les forces ; il semble alors que l'on soit d'autres hommes.

Après l'air , les alimens sont le soutien le plus important pour la vie. La police qui veille aux besoins d'un si prodigieux nombre d'habitans , est si exacte , si bien entendue , si bien combinée , qu'on ne manque de rien dans un endroit où l'on ne cultive rien. Toutes les Provinces & toutes les autres Villes se dépouillent pour envoyer les choses nécessaires à la Capitale. On diroit que Paris est l'estomac de la France , il reçoit tout , il consomme tout , il ne manque rien à ses besoins , à son luxe & à ses plaisirs. On y mange du pain excellent à un prix très-modique ; on y boit de très-bon vin & en grande quantité ; on s'y nourrit de la chair des bœufs , des veaux , des moutons , qui est fraîche , tendre , délicate , succulente ; on y vend du gibier de tout genre & de l'espèce la plus rare. Cette abondance de toutes cho-

ses qui devoit contribuer à la santé des habitans ,
y nuit cependant par le défaut de tempérance.
Le menu peuple s'enivre tant qu'il a de l'argent ,
les Grands s'abandonnent au plaisir de la table ,
les bourgeois aiment la bonne chere.

*Théses de
Médecine.*

Il n'est pas possible que parmi une si grande fou-
le d'hommes les passions ne s'y trouvent réunies ,
& personne n'ignore la puissance de ces affections
de l'ame sur la santé & la vie. A Paris sous l'ap-
parence de la bonne foi , de la politesse , de la
paix , regnent les vices les plus honteux , la cu-
pidité la plus effrenée , la débauche la plus outrée ,
l'embarras des affaires les plus épineuses , l'in-
quiétude du commerce le plus actif. Qu'on ne
s'imagine pas sur cet exposé que Paris est une
ville réprouvée que tout homme sage doit fuir.
On y trouve les plus beaux exemples de vertus ,
les instructions les plus sublimes sur la Religion ,
les lumieres les plus éclatantes sur les sciences ,
les modèles les plus beaux sur tous les arts , la
police la mieux administrée , le gouvernement le
plus prudent & le plus éclairé.

Au milieu de tant de causes qui peuvent enfan-
ter mille maladies , ce n'est pas aux médicamens
qu'il faut avoir recours pour s'en préserver , c'est
au régime. Si l'air est plus épais à Paris , & que
la transpiration y soit moindre , il faut y faire
plus d'exercice , & y moins manger. Une table
frugale maintiendra mieux la santé , que celle
qui est couverte de mets nourrissans & de ragouts
échauffans , suivis d'un rôti délicat , auquel suc-
cèdent l'entre-mets & le dessert qui achevent d'em-
plir un estomac déjà trop chargé. Heureux encore
si un pareil repas n'étoit point assaisonné par des
vins chauds , & souvent altérés par les marchands.
Sans se priver tout-à-fait du vin , on peut le tem-
pérer avec les eaux de la Seine , qui sont douces ,
apéritives , relâchantes. On nous dira peut-être

**Thèses de
Médecine.**

que l'on remédiera à tous les inconvéniens dont nous venons de parler, en faisant usage du thé, du café & du chocolat. Il est vrai que le thé remédiera à une partie des vices de notre intempérance ; mais à quoi bon se ménager des remèdes, quand on a assez de prudence pour se garantir de mille infirmités par le régime. Le café fortifie la digestion ; mais il agite le sang, il empêche le sommeil, il dessèche les fibres de l'estomac. *M. Morisot* rapporte ici l'exemple de deux femmes qu'il a connu. L'une pendant le tems de sa grossesse avoit un appetit déordonné pour le café ; elle en mangea une si grande quantité, qu'elle fut atteinte d'une fièvre lente, d'un dévoiement colliquatif, & qu'elle périt de langueur. Elle fut ouverte après sa mort, on trouva tout l'intérieur des intestins pleins de petits abcès & de petits ulcères gangrenés. L'autre assez grasse & assez replette, prit aussi pendant toute la grossesse une si grande quantité de café, qu'elle devint d'une maigreur effroyable. Nous citons ici ces exemples, afin que l'on devienne plus modéré sur l'usage du café, qui, autrefois un remède, est devenu aujourd'hui un aliment superflu & nécessaire par l'habitude. Le chocolat peut faire beaucoup de bien dans quelques maladies de la poitrine ; mais il nourrit trop pour s'en faire une habitude, sur-tout à Paris où l'on n'a pas besoin de boissons si nourrissantes, l'air y étant si épais & si grossier.

Nous avons dit aussi qu'il falloit faire plus d'exercice, afin d'augmenter la transpiration. A Paris les personnes de condition vont dans des voitures brillantes, il semble qu'elles ne doivent pas faire usage de leurs pieds. D'autres personnes aussi délicates, mais qui n'ont pas équipage, gardent la maison, ne voulant pas s'exposer aux injures de l'air, ou craignant de gâter leur jolie

chaussure dans la boue. Les femmes surtout vivent dans un repos qui leur est tout-à fait pernicieux ; elles attendent bonne compagnie chez elle, & passent leur journée ou à coudre, ou à tenir des cartes : souvent encore la passion du jeu les engage-t-elle à passer la nuit dans l'espérance du gain & dans la crainte de la perte. Aussi on les voit se plaindre de suppression de règles, d'hémorragies, de vapeurs, de maux de tête, d'insomnies, & de cent autres incommodités qu'on ne peut attribuer qu'à l'oisiveté. D'un autre côté il arrive que des hommes avides du gain s'excèdent par les travaux, par les courses, par des actions forcées. Il ne s'agit pas de tomber dans Charibde en voulant éviter Sylla. La modération en toutes choses est la règle la plus générale qu'on doit observer pour conserver sa santé.

Les heures du sommeil ne sont nulle part aussi dérangées qu'à Paris. Ceux qui ont beaucoup d'affaires se lèvent de grand matin, & ne dorment pas assez. Ceux qui n'ont pas d'occupations se lèvent fort tard ; il est même du bon ton parmi les gens de condition de faire du jour la nuit. On ne peut conserver sa santé qu'en renfermant son sommeil dans de justes bornes, de même qu'on s'expose à tous les maux, si l'on ne sçait pas mettre un frein à ses passions.

Non-seulement les habitans de Paris doivent s'astreindre à un régime de vivre exact, mais aussi les Etrangers qui arrivent dans cette grande Ville, soit pour terminer leurs affaires, soit pour satisfaire leur curiosité. Ils ont la tête ébranlée par le fracas des voitures ; à peine peuvent-ils dormir pendant la nuit, étant continuellement réveillés par le bruit qu'ils entendent. Leur odorat est sans cesse mal affecté par les exhalaisons puantes des ruisseaux & des égouts ; ils se sentent accablés comme des personnes qui sont menacées de la fié-

Thèses de Médecine.

vre. Mais on oublie ces légères indispositions, on est appelé par les plaisirs; séduit par les spectacles, par la beauté des promenades, par la politesse des habitans, on néglige sa santé, on n'écoute plus que la voix enchantée de la volupté; on mange sans mesure, quoique l'on soit dans un air plus grossier que celui qu'on vient de quitter. Eh comment suivroit-on les loix de la tempérance! Les mets sont apprêtés avec tout l'art & toute la délicatesse des Cuisiniers François. Peu à peu l'estomac s'affoiblit, & l'on est attaqué d'un dévoiement opiniâtre; c'est ce qui s'appelle payer le tribut à la ville de Paris. On en accuse les eaux de la Seine, tandis qu'on devroit n'en accuser que ses erreurs dans le régime de vivre. Les Etrangers, bien-loin de se plaindre de ce fleuve, devroient au contraire le remercier de ce qu'il leur tient le ventre libre. Sans cela ils accumuleroient les levains des mauvaises digestions les uns sur les autres, & le climat où ils viennent goûter la liberté & le plaisir, leur deviendroit fatal. L'exemple de ce qui arrive aux Etrangers est un nouvel argument pour prouver aux habitans de la ville de Paris, que c'est à eux sur-tout à garder un régime exact, s'ils veulent se mettre à l'abri de mille infirmités.

Nota. Nous avons promis dans notre Journal de Janvier 1753 de donner au Public l'extrait des Thèses qui se soutiennent aux Ecoles de Médecine de la Faculté de Paris. Nous avons tenu notre parole jusqu'à présent, & le public a paru satisfait de cette partie de notre travail. Les matières intéressantes dont on traite dans ces Thèses, l'habileté avec laquelle tout ce qui concerne & les maladies & la santé, y est développé, sont des titres suffisans pour mériter l'attention de nos Lecteurs. Nous serions obligés de les priver du plaisir qu'ils goûtent en

bisant ces extraits , si nous ne nous renfermions que dans de certaines bornes. Les Licences sont quelquefois peu nombreuses , & les Thèses par conséquent peu fréquentes. Nous serions donc en défaut dans notre année aconomique. Pour remplir ce vuide , nous avons résolu de reprendre les Thèses qui ont été soutenues depuis 1750. Par ce moyen nous satisferons à ce qui manque à nos deux premières années de travail ; de sorte que notre ouvrage qui a commencé au demi-siècle , se trouvera complet dans toutes ses parties.

I I.

LA Lettre que nous avons insérée dans notre Journal d'Avril , au sujet d'une pulmonique guérie par des évaporations ou fumigations humides , nous engage à commencer par l'extrait de la Thèse , dont la théorie a occasionné cette heureuse expérience. De quelle importance ne sera-t-il pas de voir M. de Moncets confirmer par de nouvelles cures les succès dans une maladie aussi triste , & qui avoit été regardé jusqu'ici comme incurable ? M. de Moncets , auteur de la Thèse dont nous rendons compte , (a) après avoir fait une description succincte du poumon , & avoir fait pressentir les maladies auxquelles ce viscere est exposé , compte avec raison la phthisie comme la plus grave. Il détaille ensuite les causes qui peuvent occasionner cette maladie. La foiblesse des vaisseaux , l'âcreté des humeurs , la suppression des sécrétions , & le reflux des matieres qui doivent être expulsées au dehors , comme les menstrues , les vuidanges , les hémorroïdes , la sueur , & autres évacuations semblables , l'intempérie de l'air , sur-tout l'air froid , les passions violentes , les digestions vicieuses , l'excès du vin & de liqueurs spiritueuses , le trop grand usage des plai-

(a) Soutenue sous la présidence de M. Vasse, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris.

*Thèses de
Médecine.*

firs de l'amour, une disposition héréditaire, trop ou trop peu d'exercice, un air marécageux & exposé à des vapeurs de charbon, &c. une mauvaise conformation de la poitrine; différentes maladies, comme les maladies hystériques, la vérole, la gonorrhée, les humeurs froides, le scorbut, la péripneumonie, la pleurésie, &c. On a fait, dit-il, bien des tentatives pour détruire cet ennemi, mais en vain. Les médicamens, que l'on regarde comme appropriés dans cette maladie, subissent, avant de parvenir dans le poumon, tant de changemens, qu'ils perdent une grande partie de la vertu que l'on pouvoit leur supposer: il faut donc un médicament qui puisse être appliqué immédiatement sur la partie malade, & qui puisse efficacement s'opposer aux progrès de l'ulcère, tandis qu'on s'applique à rétablir par un chyle doux & louable, & par des alimens succulens, les parties délabrées. Le seul moyen pour faire parvenir sur le poumon des médicamens balsamiques & détersifs promptement & sans altération, est l'air imbu & chargé de corpuscules légers, variés suivant l'indication.

On distingue deux sortes de phthisie pulmonaire; l'une essentielle, qui a sa cause dans le poumon; l'autre accidentelle, qui est produite par une maladie dans un autre viscère. On distingue trois périodes, la phthisie commençante, la confirmée, & celle dans l'état désespéré. On ne prétend point, quelque salutaires & efficaces que soient les fumigations, guérir les malades qui sont au dernier degré. Les symptômes qui caractérisent cette maladie, sont une petite toux sèche, ensuite des crachats teints de sang & purulens, une fièvre lente, la chaleur de la peau, de même que des extrémités, sur-tout de la paume des mains, cependant quelquefois les pieds froids. Une douleur entre les deux épaules & fort aiguë par intervalle, les joues assez colorées, les yeux

ternés, une voix rauque & foible, la respiration difficile, une odeur fétide venant de la poitrine, un petit dévoyement; voici les principaux symptômes de l'état confirmé. Dans le dernier période les cheveux tombent, les ongles se courbent, la respiration devient pénible, on sent une oppression de poitrine & une pesanteur dans les hypochondres, on tombe dans le marasme, les urines sont fort rouges, les malades sont tristes, colères, inquiets, capricieux; l'enflure des pieds survient, les sueurs vers les parties supérieures, enfin le dévoyement colliquatif qui se supprime, ainsi que les crachats, quelques jours avant le dernier instant. Cette maladie est aussi fort aisée à connoître par la nature des crachats, ils sont blanchâtres, clairs, jaunes, bleuâtres, verdâtres, épais, rouillés, d'un goût salé ou fade, d'une odeur fétide. Comme l'air a pû porter par des corpuscules viciés le trouble dans l'économie animale, attendez de l'air chargé de parties salutaires, le remède & la santé. Le poumon est continuellement pénétré par l'air; ainsi la différente qualité & la juste température de cet élément doivent être de grande importance non-seulement pour préserver, mais encore pour guérir ce mal. L'amas précieux de drogues que l'on employe, ne peut pas parvenir dans le poumon continuellement, & en aussi grande quantité que l'air. Les ulcères du poumon doivent être regardés comme les ulcères extérieurs du corps qui sont exposés à l'air, & l'on guérit ces derniers par des topiques balsamiques & détersifs.

Les anciens Médecins & les modernes ont reconnu l'efficacité de l'air dans cette maladie; car suivant qu'il est plus ou moins sec, tiède, glacial ou nébuleux, il s'oppose à la cure de ce mal, ou la procure. Galien envoyoit les phthisiques aux fontaines du mont Vesuve où l'air est fort sec. Mor.

*Thèses de
Médecine.*

son conseille de respirer un air doux & exempt de toutes mauvaises vapeurs, qui non-seulement puisse fortifier le genre nerveux, rétablir l'appétit, mais encore qui puisse tranquilliser le pœmon irrité par une toux opiniâtre. *Riviere* (a) affirme avoir vu un phthisique réduit à un état presque désespéré, rétabli en un mois par le seul usage d'un air convenable. Plusieurs Médecins modernes adoptant ces principes, ont conseillé de fumer avec une pipe les baumes de la Mecque ou du Pérou, &c. & souvent on en a vu de très-bons effets. Au reste ils ont aussi pû causer des symptômes funestes, parce que la délicatesse du tissu de l'épiglotte & de la trachée artère ne pouvant supporter la grande quantité des corpuscules que l'on respiroit, & leur âcreté, les malades ont éprouvé des toux violentes, des syncopes, plus de gêne dans la respiration, de façon que le remède est devenu pire que le mal. Mais l'on remplit l'indication & l'on prévient les accidens, si l'on fait parvenir d'une manière insensible dans une chambre des parties salutaires. Le moyen est une évaporation légère.

La fumigation humide est préférable, parce qu'elle humecte les parties, s'introduit mieux, cause moins d'irritation que les fumigations sèches qui acquièrent quelque âcreté par le feu. C'est à la prudence du Médecin qui connoît le degré de la maladie, l'espèce de phthisie & les autres circonstances auxquelles on doit avoir égard, à déterminer les diverses drogues qui doivent composer les fumigations. Les principales sont le benjoin, la myrrhe, l'encens, l'ambre, le musc, les différens baumes de la Mecque ou du Pérou, les

(a) *Riviere* dans sa *Pratique de Médecine*, liv. XVII, chap. 3 de la fièvre hectique.

terébinthines, les différentes espèces de gommes, enfin les plantes vulnéraires odoriférantes & légèrement détersives. On trouve des formules de ces fumigations dans *Christophe Bennet* dans son Théâtre des Phthifiques, & les pillules odorantes du *codex* feroient certainement des merveilles. Plusieurs Auteurs, & sur-tout celui que nous venons de citer, ont proposé différentes machines pour faire ces fumigations. Dans notre Journal Économique du mois de Janvier 1754, nous avons parlé d'une espèce de theiere, qui seroit fort propre à faire parvenir doucement les vapeurs salutaires des drogues. Nous nous sommes même un peu étendu sur les vertus qu'une pareille machine pourroit avoir pour toutes les maladies du poulmon. M. de Moncets propose une maniere particuliere, qui est de faire aux coins de la chambre des tuyaux cylindriques, évasés par le haut en forme d'entonnoir, & qui montent à quelque distance du plancher, au bas desquels il y ait une ouverture pour passer un rechaux qui puisse recevoir les fumigations. Cette dernière méthode peut les faire parvenir insensiblement sur le poulmon sans autre secours que celui de la respiration.

*Thé es de
Médecine.*

Les indications à remplir dans cette maladie, sont de déterger l'ulcere, de procurer sa cicatrice, d'enlever les causes qui ont pû produire ou fomenté le mal, & ensuite de réparer les pertes de la consommation. L'air produira la déterfion & la cicatrice de l'ulcere, & le régime médicamenteux détruira les causes & rétablira les parties délabrées. Qui peut douter de l'excellence des fumigations balsamiques pour déterger & sécher les ulcères? On lit dans les observations communiquées de *Rivière*, qu'un homme réduit à une phthisie désespérée fut guéri par une fumigation de pillules d'orpiment. La respiration est sans

*Thèses de
Médecine.*

contrédict la voie la plus courte pour faire parrir des médicamens sur le poulmon. Vouloir guérir la phthilie , fans chercher à procurer la cicatrice de l'ulcere , source du mal , c'est vouloir détruire l'effet, la cause toujours subsistante. Quoique les remèdes puissent procurer des effets merveilleux , il ne faut cependant pas négliger les autres remèdes déjà en usage dans cette maladie , d'autant plus volontiers qu'ils se prêtent mutuellement du secours. Toutes les nourritures douces , le lait , sur-tout celui de femme pris à la mamelle , doit avoir la préférence , les béchiques , les amers , les incrassans , les absorbans , les restaurans de diverses espèces , enfin tous les alimens légers qui forment un chyle doux & louable , & qui tempèrent l'âcreté des humeurs. M. de Moncens termine la Thèse en rapportant des passages de Bennet , dans lesquels cet Auteur assure avoir guéri par cette méthode plusieurs personnes. Voici comment il s'en explique. Un marchand Anglois à qui des ulcères produits par une toux opiniâtre & une pituite âcre , avoient causé une hémophtisie , & chez lequel tous les symptômes qui accompagnent la phthilie alloient tous les jours de mal en pis , & menaçoient d'une fin prochaine , recouvra cependant une parfaite santé par un mélange méthodique d'évaporations & de fumigations. Il jouit pendant six ans d'une bonne santé , ayant été , suivant mon conseil , fixer sa demeure en Espagne où il étoit en correspondance de commerce. Au bout de ce tems , sur la fin de l'automne , il revint en Angleterre ; il fut saisi par l'air froid , & ne jouissant plus d'une respiration libre , il se fit un dépôt d'humeurs sur les poulmons , qui le suffoqua. Il mourut , je le fis ouvrir , & je trouvai la partie de la trachée artère qui avoit été ulcérée , à laquelle s'étoit fait une cicatrice variqueuse , & l'on voyoit la partie

du lobe régénérée. . . . Et plus loin il dit : j'ai vu souvent la membrane interne de la trachée artère ulcérée par une pituite âcre, régénérée par l'usage des fumigations. Il y en a plusieurs convalescens, & deux sur-tout qui après avoir craché (pour me servir des termes de Bennet) le poumon par morceaux, ont été rétablis par ces remèdes sans omettre l'usage des autres. Ce n'est donc point ici une nouvelle méthode, mais seulement négligée, peut-être parce que quelquefois son effet est long & insensible. La plus forte objection que l'on pourroit faire contre la guérison de la phthisie, est la difficulté de faire parvenir au poumon les médicamens salutaires ; mais de cette manière ils sont posés comme avec la main. Donc les fumigations sont le plus souverain remède que l'on puisse employer pour guérir les ulcères du poumon.

Thèses de Médecine.

Lettre de M. Geoffroi Médecin de Paris, à un Médecin de Province, sur l'inoculation pratiquée à Paris.

Vous me demandez, Monsieur, si la nouvelle méthode de donner la petite vérole par insertion fait fortune ici, & ce que je pense en particulier de cette pratique. Je vais tâcher de vous satisfaire sur cet article en peu de mots. L'inoculation a ici comme ailleurs ses partisans & ses ennemis. Les uns persuadés par les raisons les plus fortes de quelques Auteurs modernes, & encore plus par les expériences heureuses faites en Angleterre & à Geneve, souhaiteroient voir réussir & prendre à Paris une pratique qu'ils regardent comme une des plus grandes & des plus heureuses découvertes, dont la Médecine ait été enrichie depuis long-tems. Les autres au contraire redoutent

Sur l'Inoculation.

Sur l'Inoculation.

une méthode, dont ils craignent peut-être sans fondement le succès & les suites. Les Médecins même sont partagés de sentimens, & nous nous attendons à voir paroître un ouvrage d'un de nos confreres, qui traite la nouvelle méthode de ses sectateurs d'une maniere un peu dure. Dans cette incertitude vous jugez bien, Monsieur, que peu de particuliers jusqu'ici ont voulu tenter de se faire inoculer. Chacun attend pour se décider; ceux qui seroient le plus portés à subir cette épreuve ne voudroient pas être les premiers à commencer, & plusieurs Médecins persuadés d'ailleurs des avantages de l'inoculation ne veulent pas en courir les premiers risques. Cependant les expériences seules multipliées peuvent convaincre le public. La réussite de celles que l'on a faites à Londres & à Genève ne suffit pas; on veut voir par soi-même, & pour ainsi dire sous ses yeux. C'est ce qui a engagé une personne de considération, dans la famille de laquelle l'amour du bien public semble être héréditaire, à faire faire à Paris quelques expériences. Ce zélé Citoyen détermina d'abord une femme du peuple à laisser donner la petite vérole à un de ses enfans qui pouvoit avoir environ quatre ans. Cet enfant étoit assez fort, & très sain. Je fus chargé de le voir avec M. Tenon, Chirurgien de la Salpêtrière, dont les talens & l'habileté dans les différentes parties de sa profession commencent à être suffisamment connus. Après une préparation d'une huitaine de jours, pendant laquelle cet enfant fut saigné & purgé deux fois, & observa une diette rafraîchissante usant principalement de lait, on fit l'opération le premier Avril de cette année. On la pratiqua suivant la méthode qui paroît avoir réussi le mieux dans les pays étrangers, c'est-à-dire, en faisant dans la partie moyenne & externe de chaque bras une légère incision qui ne faisoit qu'effleurer la peau, & y in-

Étant un fil imbibé de l'humeur varioleuse que l'on avoit choisi de la meilleure qualité. Un appareil contenoit ces fils qui ne furent retirés des playes qu'au bout de quarante-huit heures. Les fils que l'on avoit employés avoient été imbibés de l'humeur varioleuse le 2 Septembre de l'année dernière, sept mois avant qu'on s'en servit; vous verrez, Monsieur, que cet intervalle n'avoit rien fait perdre de son activité à cette graine. L'enfant eut des symptômes qui ordinairement ne se remarquent point parmi les personnes inoculées. Huit heures après l'opération il lui prit un peu de fièvre avec de l'assoupissement, ce qui continua pendant huit jours de suite, avec de petits redoublemens tous les soirs. Cet accident engagea à lui faire observer une diette plus exacte. Le huitième jour la fièvre augmenta avec du vomissement, & les autres signes avant-coureurs de la petite vérole, qui durèrent jusqu'au lendemain que l'éruption commença à se faire. Deux jours avant le tems les playes des bras qui paroissoient presque fermées s'étoient recouvertes & enflammées. Pour lors elles commencèrent à suinter. L'éruption se fit parfaitement bien, dès le dix la fièvre tomba, & les boutons gros & discrets n'étoient qu'au nombre de quinze sur le visage, & d'environ cent soixante sur le reste du corps. Le quinze au soir la suppuration commença, mais sans fièvre, ce qui est un des avantages de la petite vérole inoculée sur la petite vérole naturelle. Le reste de la maladie se passa très-heureusement sans aucun événement particulier. Le 20 du mois toutes les croûtes étoient bien formées, & peu de jours après l'enfant étoit parfaitement guéri sans aucune mauvaise suite, & sans presque de rougeur au visage. J'ai sçu depuis que la mere persuadée de l'excellence de cette méthode avoit elle même conduit son enfant à l'Hôtel-Dieu dans la salle des petites véroles, dans la ferme persuasion qu'il n'avoit plus

à redouter cette maladie , qui n'attaque pas ordinairement deux fois le même sujet.

Sur l'Inoculation.

Ce premier exemple , Monsieur , acheva de déterminer une autre personne , qui depuis long-tems étoit décidée à se faire donner la petite vérole. M. le Chevalier de Chatelus , âgé de vingt-cinq ans , Philosophe & zélé patriote , qui joignant un esprit solide aux talens les plus agréables , croit que la naissance ne dispense pas de s'intéresser à ce qui regarde l'humanité , fut celui qui voulut fournir la seconde épreuve de la nouvelle méthode. A peine en avoit-il entendu parler qu'un esprit vif & juste lui en avoit fait concevoir tous les avantages. La lecture des différens ouvrages qui ont paru sur l'inoculation avoit achevé de le convaincre ; il voulut faire plus , & pensant que les expériences répétées sur des enfans du peuple ne feroient pas assez d'impression sur les esprits de plusieurs personnes , il résolut de déterminer le public par son propre exemple. Ce fut encore M. Tenon qui fut choisi pour lui faire l'opération , & j'eus l'honneur de le voir pendant tout ce tems. M. le Chevalier de Chatelus est d'un tempérament assez vif & échauffé , & avoit eu peu de tems auparavant une légère incommodité , dans laquelle il avoit été saigné & purgé. Il le fut de nouveau , usa d'une diète rafraîchissante & du petit lait pendant huit ou dix jours , après quoi il fut saigné une seconde fois la veille de l'inoculation qui se fit le 14 Mai dernier. On observa les mêmes précautions que l'on avoit prises en inoculant l'enfant dont je viens de vous parler , mais le levain variolique que l'on employa n'étoit point de petite vérole naturelle. Il avoit été pris le 17 Avril sur cet enfant. Je ne vous ferai point , Monsieur , un détail bien circonstancié de la petite vérole de M. le Chevalier de Chatelus qui fut en général très-heureuse. Ce seroit tomber dans des répétitions inutiles. J'observerai seulement ce qu'il y eut de

particulier. Vous sçavez qu'ordinairement la petite vérole paroît 7, 8, ou 9 jours après l'insertion ^{sur l'Inoculation.} suivant les observations qui en ont été faites. Elle n'a paru à M. de Chatelus qu'au bout de onze jours. Du 14 Mai jusqu'au 24 il ne ressentit rien, se porta aussi-bien qu'à son ordinaire, & commençoit à désespérer de voir paroître la maladie qu'il attendoit tranquillement, lorsque sur la fin de la matinée du 24 la fièvre, le mal de tête & de reins se firent sentir. Le 25 l'éruption se fit. Elle fut abondante pour une petite vérole inoculée. Le malade avoit environ trois cens grains, dont soixante occupoient le visage seul. Cette quantité n'auroit pas été considérable pour une petite vérole naturelle, mais elle l'est beaucoup pour une petite vérole inoculée. Cependant il n'y eut aucun accident, & la fièvre d'éruption commença bien vite à tomber. Dès le 28 les boutons qui étoient fort gros commençoient en quelques endroits à blanchir vers la pointe, & la maladie parcourut promptement ses autres périodes, sans aucune fièvre, même dans le tems de la suppuration, pendant tout ce tems les playes des bras qui dès le 24 avoient commencé à se tuméfier & à se rouvrir, ont suppuré beaucoup. Aujourd'hui M. le Chevalier de Chatelus, n'a aucune marque ni cicatrice sur le visage, & n'est nullement changé.

Voilà, Monsieur, les deux seuls exemples que je connoisse de petite vérole donnée par insertion à Paris. Je suis charmé d'avoir pû vous en communiquer le détail, & je laisse à votre prudence à faire de judicieuses réflexions sur une pratique qui réussit si parfaitement.

Je suis avec les sentimens les plus parfaits d'estime & de considération,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

GEOFFROI, D. M. P.

Manufacture de Toiles peintes.

Sur les
toiles tein-
tes.

C E n'étoit point par un esprit de contention & de vaine dispute, que l'on avoit agité la question de l'utilité de la prohibition des toiles peintes que nous avons proposée au Public dans notre Journal du mois de Février de cette année. La premiere des trois réponses qui nous sont venues, entierement favorables à l'établissement des manufactures de ces sortes d'ouvrages, qu'elles soutiennent absolument nécessaires, a fait connaître qu'un Anglois a apporté en France une *méthode de teindre à froid les toiles avec des réserves* ; & nous avons appris que depuis quelque tems une manufacture de ces toiles est établie dans une des cours de l'Arsenal, du côté des Célestins, étant autorisée par Arrêt du Conseil, & protégée par le Bureau de Commerce. Les Entrepreneurs instruits par nos Mémoires de ce que l'on pense sur leur nouvelle fabrique, & animés par l'idée avantageuse que l'on en a, nous ont apporté plusieurs échantillons de leurs toiles que nous avons l'honneur de présenter en leur nom au Public. La grande quantité qu'il en a fallu pour fournir à

distribution de ce Journal, ne leur a pas permis de se fixer aux pièces qui flattent *Sur les*
le plus les yeux ; mais ils espèrent que *toiles teintes.*
dans ce moment les personnes judicieu-^{ses.}

ses feront moins d'attention à l'agréable qu'à l'utile, & que la bonne qualité des toiles sera seule l'objet de leur examen. Ils travaillent également en fil & en coton, & répondent de la bonté du teint, qui soutient, sans rien perdre de son éclat, le blanchissage & la lessive ; sa préparation n'a rien de commun avec celles qui ont été usitées jusqu'à ce jour. Quelques desseins qu'on leur donne, quelques couleurs qu'on leur demande, soit pour robes, soit pour meubles, ils offrent & sont en état de les exécuter sur toutes sortes de toiles ; avantage bien digne de considération pour le Public, qui dans l'emplette qu'il fait des toiles peintes étrangères ne trouve que très-rarement à satisfaire précisément son goût, & le plus souvent est réduit à choisir entre des couleurs tristes & des desseins bisarres, mal assortis à leurs fonds, dont néanmoins il se contente parce qu'il ne voit rien de mieux.

On ne se flattera point sans doute, en comptant que la nouvelle manufacture par la beauté & la variété de ses ouvrages, par sa docilité à se prêter aux diffé-

*Sur les
soies seign-
ées,*

rens goûts des particuliers, & par son industrieuse activité, l'emportera bientôt sur ce que l'on a vû de plus parfait dans ce genre, sur-tout si les personnes intelligentes dans cette matiere lui veulent faire part de leurs observations, ou directement, ou par la voie de notre Journal. Nous nous ferons toujours un sensible plaisir de publier une critique sensée & modeste qui éclaire l'art sans blesser l'artiste, & répande cette lumiere douce & pénétrante, qui réjoûit l'esprit par la connoissance de la vérité, & fortifie le cœur par le feu dont elle l'embrase pour tendre à la perfection.

AVIS ŒCONOMIQUES.

EXTRAITS DES LIVRES, JOURNAUX,
ET LETTRES D'ITALIE.

*Réflexions sur les moyens de perfectionner
l'Agriculture. (a)*

*Avis
œconomiques
d'Italie.*

LE principal but de l'Auteur est de corriger une partie des abus, qu'il a remarqués dans la culture des terres en Toscane; & d'éclairer

(a) Elles sont extraites de l'ouvrage du P. Abbé Ubaldo Montelatici, imprimé depuis peu à Florence, & dédié à M. le Comte de Richécourt, sous le titre de *Ragionamento sopra i mezzi più necessari per far risorgere l'agricoltura*, in-8o.

les fermiers & les payfans, plongés la plupart dans une ignorance grossière, en leur proposant les méthodes les plus simples & les plus faciles. Il montre dans une Epître dédicatoire, adressée à M. le Comte de Richecourt, que le perfectionnement de l'agriculture est un ouvrage digne de l'attention & des soins, non-seulement du Citoyen zélé, mais même des Princes bienfaisans & des plus sages Ministres.

*Avvis
economie
d'Italie.*

L'air de la Toscane étant très-bon, très-salutaire, & son territoire extrêmement fertile, il y a lieu de s'étonner, que ses habitans, dont on connoît le génie excellent, & qui réussissent si bien dans toutes les sciences, dans les arts les moins nécessaires, & dans ceux même qui sont de pur agrément, ne se soient pas appliqués avec autant d'empressement à l'agriculture (a), & que plusieurs suivent encore, dans la pratique de ce bel art, une routine aveugle, qui s'oppose à son avancement.

Ne parlons que de la négligence intolérable de ces derniers, & de leur invincible opiniâtreté à conserver des usages nuisibles à la culture, dont les plus habiles maîtres se plaignent si souvent. Ce n'est pas sans raison, par exemple que *Piero Vettori* dans son traité de la culture des oliviers,

(a) Cette plainte est une preuve du zèle & de l'intelligence de l'Auteur; mais ne peut-on pas dire qu'elle est exagérée? *Dominique Mellini*, dans la description des Fêtes données à Florence, à l'occasion de l'entrée de la Reine Jeanne d'Autriche, appelle les Florentins d'excellens agriculteurs, *ottimi agricoltori*; & il remarque que sur l'un des arcs de triomphe, qui furent érigés dans cette circonstance, on avoit fort à propos figuré l'industrie & l'agriculture. Mais l'Auteur va bientôt lui-même restreindre sa proposition à la partie grossière & ignorante des cultivateurs mercenaires, qui se trouvent en grand nombre dans tous les pays du monde.

*Aut
économiques
d'Italie.*

imprimé à Florence en 1718, reproche aux cultivateurs la faute qu'ils commettent, en laissant croître sur le tronc & sur les branches de cet arbre précieux, le lierre vorace, qui les épuise & les étouffe; ou en semant du bled au pied, ce qui les prive de la nourriture qui leur étoit destinée. Antonio Berne, dans son livre de l'agriculture, imprimé à Roveredo en 1733, déplore amèrement l'obstination des gens de la campagne, & leur attachement à de pernicieuses coutumes; sur-tout par rapport à la taille des arbres, qu'ils exécutent, dit-il, chacun à leur mode, sans méthode & sans règles.

Ils disent ordinairement pour s'excuser, qu'ils ne sauroient faire, que ce qu'ils voyent faire aux autres. Par-là ils se condamnent eux-mêmes, puisqu'il est certain, selon l'observation de Senèque, que rien n'est si dangereux, que de suivre la foule, sans raison & sans examen, comme les moutons se suivent les uns les autres (a).

Parmi les exemples, qui prouvent l'ignorance & la sottise des payfans, on doit citer en premier lieu, leur manière de planter, & d'élever les provins. Ils ont la manie de les coucher seulement de longueur dans les fosses qu'ils ont creusées; & ils ne voyent pas, qu'ils devroient aussi en coucher une partie en sens contraire, c'est-à-dire, en largeur, afin que si quelqu'un d'eux vient à périr, on puisse en mettre un autre en sa place, sans endommager le chevelu de ceux qui ont pris racine; & pour bien faire, il faut se servir, dans cette opération, de la pioche plutôt que de la bêche.

Ils commettent une seconde faute, à l'égard de

(a) Nihil magis præst ælum est, quam ne pecorum ritu sequamur antecessentium regem. Lib. de Vita beatâ, cap. 1.

La taille des provins, qui devoit être faite l'année d'après qu'on les a plantés, & qu'ils diffèrent jusqu'à la fin de la troisième année; d'où naissent deux inconvéniens très-considérables, qui les privent d'une partie des fruits, qu'ils recueilleroient. Le premier consiste, en ce que le plan sur la bonté duquel est fondée toute l'espérance de la récolte, devient par-là trop menu & trop foible : car la sève qui auroit servi toute entière à la nourriture & à l'accroissement du plan, s'il avoit été taillé de bonne heure, & tenu bas & court, se partage en plusieurs branches, qui dérobent la subsistance au cep.

*Avis
économique
d'Italie.*

Le second préjudice, qui résulte de la taille si long-tems retardée, est que le nouveau plan donne du raisin, deux années plus tard par cette méthode pernicieuse, qu'elle ne feroit, si on l'avoit taillée, dès la première année, qu'elle a été plantée.

La négligence des mauvais cultivateurs les fait encore tomber dans une faute de grande conséquence, que Virgile semble regarder comme peu importante, lorsqu'il dit, qu'il n'y a que les plus habiles qui pensent à l'éviter (a).

At si quos haud ulla viros vigilantia fugit.

Il s'agit ici de la transplantation des arbres, qui doit se faire, de manière que les sujets ayent dans le nouveau plan, la même situation qu'ils avoient dans la pépinière ; en sorte que la partie de l'arbre qui étoit tournée au midi ou au nord, avant qu'il fut transplanté, soit également tournée vers l'un ou l'autre de ces points cardinaux, après la transplantation.

L'inobservation de ce précepte est sujette, selon Vettori, à de plus grands inconvéniens, que ne l'a

(a) *Georgic. Lib. 2.*

*Avis
économiques
d'Italie.*

pensé Virgile. L'Auteur moderne prouve son sentiment par l'autorité de Columelle, dont on connoît la valeur en pareille matiere, & il l'appuie par sa propre expérience, & par celle de ses contemporains. Il avoit dans sa maison de S. Casciano, des oliviers transplantés selon cette méthode, qui lui réussissoit à merveille. Ruscellai, dans son Poëme des abeilles (a), instruit par son pere & par son ayeul, est d'avis qu'on la suive à l'égard du pin & des plantes que les abeilles recherchent; & que l'on en conserve la motte & le chevelu lorsqu'on les transpose, afin qu'ils ne se ressentent point du changement qu'on leur fait éprouver.

Soderini, qui a écrit un traité de la culture des vignes, imprimé à Florence en 1602, & Alaman-ni dans ses *Cultivazioni*, publiées à Verone, étendent la nécessité de la pratique, dont il est question, à toutes sortes d'arbres & de plantes en général. Mais il n'en est point, auquel elle soit plus utile qu'à l'olivier, qui dépérit considérablement, lorsqu'on ne l'observe point par rapport à cet arbre.

Ceci est fondé sur une raison physique, dont l'évidence est palpable. On sçait que les lignes circulaires qu'offre la section horizontale d'un tronc d'arbre, sont beaucoup plus distantes les unes des autres, dans la partie qui regarde le midi, & se rapprochent, dans la partie qui regarde le septentrion; ce qui vient, de ce que le côté de l'arbre, exposé au midi, reçoit continuellement les influences de la chaleur du soleil, qui aggrandit ses pores, facilite la circulation de la sève, procure une nourriture plus abondante, augmente le volume du bois, & le fait végéter avec plus de force, que dans le côté opposé. Les organes de la plante, s'étant une fois conformés relativement aux circonstances, qui viennent d'être décrites; on con-

(a) Imprimé à Verone en 1745.

goit, que si on la transplante en sens contraire, la partie, dont les pores étoient retrécis dans la pépinière, souffrira dans le nouveau plan une dilatation violente, par l'excès de chaleur, auquel elle n'est point accoutumée; ce qui désunira les fibres, & introduira le désordre dans les opérations de la nature. D'autre part, les pores, qui s'étoient élargis dans la situation originaire de l'arbre, étant privés par la transplantation, de la chaleur abondante, dont ils jouissoient auparavant, se retréciront, & ne livrant plus passage à une égale provision de sucs, occasionneront l'amaigrissement de la plante, & le dérangement presque entier des fonctions organiques. Il est vrai, que si le sujet est bien sain & bien vigoureux, ces fonctions se rétabliront à la longue, & l'arbre s'accoutumera à sa nouvelle situation; mais il est aisé de voir, que le travail & les forces naturelles, qui seront employées à ce changement, sont autant de retranché sur la production des fruits, & sur l'espérance de la récolte. Ces réflexions ont été faites il y a long-tems par Kirker (a), par Blancano (b), & par une infinité d'autres Auteurs.

*Avvisi
economiche
d'Italia.*

Nos fermiers Florentins, ajoute l'Abbé Ubaldo, n'ont jamais pensé à prévenir le mal, en faisant quelque marque aux arbres qu'ils transplantent, pour leur donner dans le nouveau plan la même exposition qu'ils avoient dans la pépinière; ou s'il s'en trouve quelques-uns, qui soient instruits sur ce fait, ils se moquent hautement du précepte, & de ceux qui prétendent les asservir à l'observation d'une méthode si évidemment utile, & si fort recommandée par les maîtres de l'art.

(a) Dans son Livre intitulé *Magnes*.

(b) Cet Auteur, dans son ouvrage intitulé, *Sphera mundi*, confirme l'observation de Kirker, par les expériences qu'il dit avoir faites sur le gaubier, dont il décrit le procédé au liv. 1, art. 12.

*Avts
économiques
d'Italie.*

De là notre Auteur, qui pense avec Ovide, qu'il seroit ennuyeux, de relever tous les abus qui mériteroient de l'être (a), passe à la taille des arbres, à laquelle il se borne. Il se recrie d'abord, avec Veltori, sur le petit nombre de ceux, qui s'entendent à cette opération, quoique tous veuillent s'en mêler. Il faudroit pour cela, que ceux qui taillent connussent les organes des arbres, & la disposition de leurs parties, comme dans l'art de guérir le corps humain par le fer, il est nécessaire que le Chirurgien soit versé dans l'anatomie. Combien de fautes énormes & irréparables ne commettrait pas celui-ci, s'il s'avisait d'opérer avant que d'avoir appris à distinguer le cerveau, du cervelet; la trachée, de l'œsophage; les veines, des artères? De même le jardinier, qui, comme il arrive à la plupart des gens de cette profession, ne sçait pas discerner les branches à fruit d'avec les branches gourmandes, celles qui sont foibles, d'avec celles qui ont de la vigueur, les parties de l'arbre, qui doivent pousser en haut ou en bas, d'avec celles qui doivent pousser horizontalement; qui ignore enfin les règles de la taille prescrites par les bons Auteurs; ce jardinier, dit on, ne peut manquer de retrancher souvent le bon bois, en laissant le mauvais, & de faire porter la peine de son ignorance aux plantes innocentes, ou plutôt aux propriétaires, qui par là sont injustement frustrés de leurs espérances.

On cite ici parmi les habiles, dans la taille des arbres, M. René Davron, Intendant des jardins du Duc de Brunswick, & notre célèbre la Quintinie, avec lequel Louis XIV aimoit à s'entretenir de la culture des plantes. On fait voir, que la méthode, publiée par ces grands maîtres, peut

(a) *Longa mora est quantum non sit ubique repositum
Enumerare.*
Pant. 1. de metamorphos. lib. 1, 9.

Être observée avec succès dans la Toscane. Ce que l'on prouve par l'exemple du Sieur Cosme Trinci, qui en a fait usage dans les territoires de Florence & de Luques, qui s'est acquis par là une grande réputation d'habileté dans la taille des arbres, & qui en a consigné les règles dans son livre de *L'agricoltore sperimentato*; d'où Ferdinand Donnici a tiré, ce qu'il y a de meilleur dans son traité, publié à Florence en 1690, sur la manière de semer, de planter & de tailler les mûriers.

*Avis
économique
d'Italie.*

L'Abbé Ubaldo dit, qu'après avoir sérieusement réfléchi sur tous ces points, il a été surpris, que parmi ces grands maîtres d'agriculture, qui ont donné tant d'excellentes instructions sur l'économie rustique, & qui ont découvert, & fait sentir tant de fautes, que commettent les cultivateurs, il ne s'en soit trouvé aucun, qui ait pensé à chercher les moyens, de faire observer les unes & éviter les autres; ni qui ait enseigné quelque remède efficace, pour faire sortir les gens de la campagne de l'ignorance crasse, dans laquelle ils sont plongés, les accoutumer peu à peu, à se servir de leur raison, leur inspirer enfin, une bonne fois, de la honte & du repentir, des bevûes grossières, où ils tombent si souvent, & qui retardent si malheureusement les progrès de l'agriculture.

Animé du zèle du bien public, notre Auteur s'est proposé de suppléer à ce défaut, dans les momens de loisir que lui laissent les devoirs de sa profession, & les études qui y sont assorties. Il pense avec raison, qu'une pareille occupation n'est point indigne de son état, & il s'autorise de l'exemple d'Albert le Grand, qui, au milieu des travaux les plus saints & les plus importans, n'a pas dédaigné de s'appliquer à l'étude de l'agriculture, dont il a composé un excellent traité; & de ceux de M. Ferdinand Nuzzi Prélat de la Cour Romaine, qui a publié en 1702, une instruction, sur la manie-

*Avis
économiques
d'Italie.*

leure manière de faire valoir les terres de la campagne de Rome , dédiée au Pape Clement XI , du P. Don *Vital Maggazzini* , Moine de Vallombreuse , qui a écrit sur la culture des terres de la Toscane ; du Sieur Boullay , Prêtre & Chanoine d'Orléans , dont on a un bon ouvrage sur la manière de bien cultiver les vignes , & de faire le vin. On cite , à ce sujet , un morceau de la préface de Boullay , où il s'exprime en ces termes : „ Jamais „ occupation fut-elle plus innocente que celle-là ? „ & ne convient-il pas mieux à un Chrétien , à un „ Religieux , à un Prêtre , d'y donner une partie „ de son tems , qu'à une infinité d'autres choses , „ qui ne les pourroient porter qu'à la dissipation , „ & peut-être à quelque chose de pis.

Avant que d'exposer ce qu'il a imaginé , pour déraciner l'ignorance des gens de la campagne , l'Abbé Ubaldo prouve , que les meilleurs traités , les méthodes les mieux raisonnées , & appuyées sur les plus exactes expériences , qui ont été publiées jusqu'à ce jour , sont absolument insuffisantes , & incapables de conduire au but que l'on se propose , qui est de faire abandonner aux paysans leur mauvaise routine , qu'ils préfèrent obstinément à toute autre méthode.

Il remarque d'abord , que la plupart des gens de la campagne ne savent pas lire , & parmi ceux qui le savent , combien y en a-t-il , qui ignorent que l'on a publié des livres sur l'agriculture : entre ceux qui ont quelque connoissance de ces traités imprimés , plusieurs manquent de bonne volonté , ou de moyens pour les acheter , quand même quelques-uns auroient la curiosité de s'en pourvoir ; il est certain , qu'étant incapables d'en faire un bon choix , ils tomberont souvent sur des livres pleins de faussetés , d'imaginations ridicules & populaires , ou de charletanneries , dont on sait que le monde littéraire ne manque pas. Dira-t-on

qu'ils peuvent s'en rapporter à quelques connoisseurs ? Mais en ce cas, il est encore fort à craindre, ou qu'ils ne lisent point avec assez d'attention les bons livres qu'on mettra entre leurs mains, ou qu'ils ne méprisent les enseignemens utiles qu'ils y rencontreront, ou enfin qu'ils ne prennent à gauche les raisonnemens quelquefois abstraits, & les observations fines, qui tendent le plus directement à la perfection de leur art. Telles qu'il s'en trouve plusieurs dans la nouvelle méthode de cultiver les terres, publiée en Anglois par M. Tull, & traduite en François par M. Duhamel.

*Avis
économiques
d'Italie.*

Les administrateurs & les fermiers ne sont guères plus habiles que les payfans. Il ne faut pas espérer, qu'ils soient jamais capables, de mettre ceux-ci sur la voie d'une culture exempte d'abus & de méprises. Ce sont ordinairement des gens tirés de la charrue, ou des valets ignorans, qui n'ont jamais fait aucune étude des bons principes de l'agriculture, & qui sont également imbus de forts préjugés. Comment pourront-ils inspirer, à ceux qui leur sont subordonnés, un goût qu'ils n'ont jamais eu ? Il n'y a presque point de domaine un peu considérable dans la Toscane, qui n'ait son administrateur ; cependant nous voyons, qu'en plusieurs cantons la culture des terres, loin de se perfectionner, s'abatardit de jour en jour. J'avoue, qu'il y en a quelques-uns d'habiles ; mais comme ils exigent de forts appointemens, tout le monde n'est pas en état d'en avoir de pareils.

Aurons-nous recours à de nouvelles loix, pour reformer l'agriculture ? à quoi bon se donner la peine de faire un code, qui ne seroit point observé ? Le mal vient des mauvaises pratiques, auxquelles les payfans sont attachés par habitude, & non du défaut de loix. Ce n'est donc point leur autorité qu'il faut invoquer, mais plutôt celle d'une coutume opposée qu'il s'agit d'établir pour

*Avis
économiques
d'Italie.*

à-peu, comme l'a fort bien remarqué M. de Montesquieu au liv. 19 chap. 14 de l'esprit des loix. Il vaudroit beaucoup mieux suivre l'exemple d'un sage Empereur de la Chine (a), qui pour faire fleurir l'agriculture dans son vaste Empire, envoya d'habiles maîtres, dans toutes les Provinces & dans tous les districts, pour enseigner aux gens de la campagne, les meilleurs moyens de la rendre fertile, & d'en retirer un produit plus considérable.

L'Abbé Ubaldo laisse au Gouvernement le soin d'examiner & d'approfondir l'utilité d'un pareil établissement, par rapport à la Toscane; & se contente d'ajouter ici deux réflexions.

La première, qu'il seroit bien plus avantageux, d'apprendre aux enfans, dans les écoles de village, la méthode de cultiver régulièrement les terres, qui est leur métier propre & unique, que de leur enseigner, comme l'on a coutume de faire, à lire, à écrire, & à chiffrer; quoiqu'on ne blâme pas absolument ce dernier usage; au moins, rien n'empêcheroit de joindre à cet enseignement des instructions courtes & faciles sur l'agriculture.

(a) L'état de la Chine, 1 vol, chap. 5, rapporte ce trait à l'Empereur Hiaca. Il ajoute que les terres de cet Empire sont très-bien cultivées, quoiqu'on ne laboure point de la même manière que parmi nous; & il donne la description d'une Fête qui se célèbre tous les ans vers l'équinoxe d'automne, dans laquelle les Gouverneurs des Villes & les Commandans des Provinces rassemblent les gens de la campagne, & font avec eux une espèce de procession, où l'on porte en triomphe tous les instrumens qui servent à l'agriculture, ornés de rubans & de couronnes de fleurs. L'air retentit de chants d'allégresse, &c. On devine aisément le but de cette Fête, qui n'est autre que d'inspirer au peuple le goût & l'estime de l'agriculture. Le P. du Halde rapporte, dans son Histoire de la Chine, tom. 2, pag. 72, que l'Empereur est informé chaque année du nom du cultivateur qui se distingue le plus dans son art; & qu'il le crée Mandarin du huitième ordre.

Seconde réflexion, quoiqu'il fut très-utile de donner des maîtres d'agriculture aux gens de la campagne, néanmoins il y a lieu de douter, qu'on parvint de cette manière, à établir solidement une nouvelle méthode, & à proscrire universellement l'ancienne. La raison en est tirée de l'obstination reconnue, avec laquelle les paysans suivent leur routine. Ils y sont tellement aheurtés, qu'ils se croient avec elle de grands docteurs; plus capables d'enseigner les autres, que de recevoir eux-mêmes des leçons. Ainsi ils ne manqueront pas de se moquer des maîtres qu'on leur donnera, comme de gens sans expérience, & qui n'ont jamais mis la main à la bêche, ni à la charrue.

Il est donc nécessaire, de chercher un remède plus efficace, pour triompher de l'ignorance des paysans, & vaincre en même-tems leur opiniâtreté, & leur attachement aveugle à de mauvaises pratiques.

Quant au premier point, notre Auteur pense, qu'il ne sera pas difficile d'engager un nombre suffisant de jeunes gens à faire une étude sérieuse de l'agriculture, pour se rendre capables d'enseigner méthodiquement cet art, en attachant à cette fonction quelques distinctions & quelques récompenses.

On ne sçauroit trouver un remède à l'autre inconvénient, qui consiste dans l'obstination des paysans, qu'en recherchant d'abord la cause de ce mal. Elle n'est autre que l'amour-propre, qui domine tous les hommes, maîtrise toutes leurs affections, & regne jusques dans le cœur des paysans. Ils n'auront pas plutôt entendu leur maître condamner leurs mauvais principes, qu'ils ne manqueront pas de former cet impertinent raisonnement, inspiré par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes : *Si telle maxime d'agriculture que l'on nous débite, & que j'ignorois, étoit vraie, j'aurois été jusqu'à présent un mauvais laboureur :*

or je suis persuadé du contraire ; donc la maxime est fausse.

*Doit
économiques
d'Italie*

Ne doutons point, que ce raisonnement, si contraire aux règles de la bonne logique, ne vienne plusieurs fois à la pensée & à la bouche de l'oncle, du père, & du cousin, lorsque l'enfant, revenant de l'école, répètera devant eux la leçon d'agriculture qu'il y aura apprise. Alors ils se moqueront du maître & des principes qu'il enseigne, & le fruit que les jeunes gens auroient retiré de leur étude sera détruit dans un moment.

Pour fermer la bouche à ces ignorans détracteurs, il faut, que les propriétaires s'attachent à détruire une passion par l'autre, en opposant à l'amour-propre mal entendu, l'amour-propre mieux entendu, c'est-à-dire, l'intérêt ; à quoi ils réussiront, en menaçant sérieusement leurs ouvriers, & leurs valets de campagne, d'être irrémédiablement chassés de leurs terres, s'ils ne suivent dans la pratique les enseignemens des maîtres, préposés à leur instruction.

Comme il peut néanmoins se faire, que quelque fermier ou laboureur ait de bonnes raisons, pour maintenir certaines pratiques, dont l'expérience lui aura appris l'utilité, quoique les Professeurs d'agriculture les jugent préjudiciables, en ce cas il faut l'écouter ; & si son avis est trouvé bon, loin de le punir, il est à propos au contraire de l'encourager, & de le récompenser.

Afin que les administrateurs des domaines, ou les maîtres valets, n'en prétendent cause d'ignorance ; les propriétaires doivent les obliger, à assister en personne aux leçons publiques d'agriculture, qui se feront dans leur communauté, au moins une fois chaque mois.

Il arrive souvent, que les valets de campagne, comptent pour rien les menaces, qu'on leur fait de les chasser d'un domaine, par l'espérance qu'ils ont d'être aisément reçus dans un autre. Ils disent par

maniere de proverbe qu'il n'en coûte pour cela qu'une paire de poulets. En effet, ils ont l'adresse de se faire des protecteurs par ces sortes de présens, qu'ils portent à ceux qu'ils jugent en état de les placer. Il est vrai, que tous ne pensent pas ainsi, & qu'il en est plusieurs, sur lesquels la crainte d'être congédiés du lieu où ils demeurent, & où ils se plaisent, sera très-puissante, & très-efficace.

*Avis
économiques
d'Italie.*

Mais à l'égard des premiers, il ne tient qu'aux propriétaires, de leur imprimer une véritable crainte; s'ils veulent bien s'accorder ensemble, à n'admettre au nombre de leurs serviteurs, que ceux qui auront été examinés, & trouvés capables, par le professeur d'agriculture (a), ou par eux-mêmes; car il seroit très-à-propos qu'ils s'instruisissent les premiers sur cette matière, pour être en état de discerner les habiles ouvriers d'avec les ignorans. On convient, que les paysans ne deviendront pas docteurs en un jour; il faudra donner aux leçons d'agriculture le tems de fructifier. Mais au bout de quelques mois, on pourra mettre en pratique l'avis qui a été proposé. Il se trouvera peut être des propriétaires, qui ne voudront pas s'y assujettir. On leur répondra avec Boullay (b). „ Qu'étant les maîtres de leur bien, ils peuvent le „ laisser voler & dépérir, sans que qui ce soit puisse s'y opposer, ni les entreprendre pour cela... „ Aussi n'est-ce pas pour ceux là que j'écris... Un „ malade le veut toujours être, lorsqu'il refuse „ de prendre les remèdes, qui le guériroient infailliblement.

Quant à ceux, qui n'admettront à la culture de leurs possessions, que des ouvriers instruits, & dé-

(a) L'Auteur se propose de donner dans la suite une formule d'examen, pour les paysans, à l'usage des professeurs d'agriculture & des propriétaires des terres.

(b) Dans la préface de l'ouvrage qui a été cité.

*Avis
économiques
d'Italie.*

montrés tels par l'examen, on les assure qu'ils affermeront bientôt leurs domaines à plus haut prix qu'ils ne faisoient auparavant. L'Auteur dit en cet endroit, qu'il a appris avec une extrême satisfaction que son ouvrage étant tombé, lorsqu'il n'étoit encore que manuscrit, entre les mains de divers Gentilshommes & Seigneurs de terre, ils avoient commencé à se pourvoir de livres d'agriculture, & à les étudier. Il conseille la même étude aux Ecclésiastiques & mêmes aux Réguliers, comme faisant l'une des plus utiles parties de la Philosophie naturelle, que l'on doit avoir en grande recommandation, si l'on fait quelque cas de l'exemple des grands hommes qui s'y sont appliqués, tels que Cyrus Roi de Perse, Juba Roi de Mauritanie, Caton, Varron, célèbres Romains, &c. & de celui de plusieurs nobles de l'Etat de Florence, qui l'ont cultivée dans ces derniers tems, & la cultivent encore aujourd'hui avec succès. On trouve dans cette liste les noms de *Piero Veltori*, de Jean *Rucellai*, de Louis *Alamanni* & de Jean *Vettori Soderini*, qui ont été cités ci-devant; joints à ceux de Bernard *Davanzati Bostichi*, qui a écrit sur la culture des vignes, & de Jean-Baptiste *Tedaldi* Sénateur, dont on a un traité complet d'agriculture en manuscrit, qui est entre les mains de M. Dominique-Marie *Manni*. On n'oublie ni M. le Comte Laurent *Magalotti*, ni M. le Sénateur Philippe *Bonarotti*, si distingués l'un & l'autre dans le genre de connoissances, dont il est ici question, de même que M. Philippe *Strozzi*, qui a le premier cultivé dans la Toscane l'attichaud, qu'il fit venir de Naples, & l'espèce de figue, appelée figue *gentile*. On remarque à ce sujet, qu'un des premiers salons de la galerie de Médicis est orné des attributs de l'agriculture, & accompagné des portraits des quatre célèbres agriculteurs *Soderini*, *Davanzati*, *Adriani*, & *Vettori*.

Ces illustres n'ont pas seulement recueilli de

leurs travaux une ample moisson de louanges, & une gloire immortelle ; ils ont encore considérablement augmenté leurs revenus par ce moyen, comme le Cavalier Léonard *Salviati* l'assure particulièrement de *Vettori* dans l'oraison funèbre, qu'il a consacrée à sa mémoire.

*Des
économiques
d'Italie.*

Notre Auteur, conclut de-là, qu'il seroit très-avantageux à la Noblesse de donner à l'étude de l'agriculture une partie du tems, qu'elle passe à approfondir les préceptes de la Grammaire ou de la Poësie, ou à des occupations bien moins louables, qu'occasionne l'amour excessif du plaisir & la galanterie. Il attribue, au défaut d'application & de connoissances en ce genre, la chute de plusieurs maisons autrefois riches & puissantes ; & à la négligence des propriétaires, l'ignorance intolérable de leurs fermiers & de leurs valets de campagne, qui ne savent aujourd'hui ni connoître la nature de la terre qu'ils doivent cultiver, ni travailler les vignes, ni planter, ni labourer, ni tailler les arbres, ni détruire les mauvaises herbes, ni choisir les semences, ni conserver les grains & les fruits, qui n'ont enfin aucune étincelle du véritable esprit dont les agriculteurs doivent être animés (a). D'où résulte un préjudice énorme pour l'Etat, & la perte d'une grande partie des productions, qu'un pays, aussi fertile que la Toscane, pourroit fournir (b).

Dans un *épécure de supplément*, que l'on trouve à la fin du volume, notre Auteur conseille à ses concitoyens, qui en ont le loisir & la commodité, de s'appliquer à faire des expériences, sur tout ce qui a rapport à l'agriculture, à l'exemple des

(a) L'Auteur promet un essai sur le génie de l'agriculture.

(b) Le Docteur Antoine *Cecchi* a publié un ouvrage intitulé, *del vito pitagorico*, où il fait voir les inconvéniens qui naissent de la mauvaise culture des herbes ou plantes potagères.

nations étrangères , qui se distinguent dans ce genre.

*Avis
économiques
d'Italie.*

Il veut , que les propriétaires ordonnent aux administrateurs de leurs domaines , de tenir un livre particulier , où ils marqueront exactement , année par année les observations qu'ils auront faites ; sur chaque canton des terres confiées à leurs soins ; pour sçavoir , par exemple , quelles sont les plus propres à telle ou-telle espèce de grains ; dans quelle exposition les vignes ont le mieux réussi , &c. Il ajoute , que si les prédécesseurs lui avoient laissé un registre pareil , il n'auroit pas fait une dépense très-inutile , en plantant un coteau , qui lui paroïssoit très-propre à la vigne , ayant appris après coup , d'un ancien habitant , que jamais elle n'avoit profité dans ce terrain.

EXTRAITS DES LIVRES , JOURNAUX ET LETTRES D'ALLEMAGNE.

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

Culture des Girofliers (a) , avec une méthode pour en obtenir qui portent des fleurs doubles , pour les conserver pendant l'hiver , & pour les faire fleurir dans cette saison* .

LA Giroflée , que les Botanistes appellent *Leucosium in canum* , à cause du duvet blanchâtre qui couvre ses feuilles , est une des fleurs les plus

(a) Il s'agit ici d'une plante à fleurs que tout le monde connoît , & non de l'arbre qui porte un fruit aromatique que les Hollandois tirent des Moluques , & que nous employons dans nos cuisines & dans nos offices. Une odeur commune à ces deux végétaux , & tirant sur celle de l'oillet , leur a fait donner le même nom , quoiqu'ils soient d'ailleurs peu ressemblans. En François , c'est giroflier , en

estimées de nos jardins. La beauté & la variété de
 ses couleurs, son odeur extrêmement agréable, & Avis
 la durée de sa fleurison, qui depuis la mi-Mai s'étend économiques
 jusqu'à la fin de l'automne, lui ont fait don- d'Allemagne.
 ner par quelques-uns le nom de la Reine des fleurs.
 Les *Giroflées à feuilles grises* sont ou doubles ou
 simples; & on en trouve des unes & des autres,
 d'un rouge vif, d'un rouge foncé, de couleur de
 chair, des blanches, des violettes, & des mou-
 chetées. Toutes ces variétés sont distribuées en
 deux especes, sçavoir la petite, qui est annuelle,
 & la grande qui est vivace.

La premiere ne durant qu'un an, il faut pour la
 conserver, en semer la graine tous les printems.
 Les jeunes pieds de cette espece se distinguent de
 la vivace, en ce que parvenant à la hauteur d'un
 doigt, ils montrent déjà des boutons de fleurs, qui
 dans l'autre espece ne paroissent que quand les pieds
 ont atteint toute leur grandeur. La prodigieuse
 quantité de fleurs que portent les premiers, les
 empêchent de devenir aussi grands que les derniers.
 Au mois d'Avril on sème des planches entieres
 de graine de giroflée annuelle, on sarcle les jeu-
 nes pieds, & à mesure qu'ils commencent à fleu-
 rir, on retire ceux qui n'ont que des fleurs sim-
 ples, à l'exception de quelque peu, que l'on con-
 serve pour en obtenir de la graine: car les giro-
 flées doubles n'en portent point. Les fleurs de la
 giroflée annuelle ne le cédant, ni pour l'odeur,
 ni pour la beauté à celles de la vivace; cette
 espece est cultivée par les amateurs, qui man-
 quent ou de commodités ou de patience, pour
 conserver leurs girofliers pendant l'hiver, tems

Latin, *carisophyllum*. La plante à fleurs dont il est ici ques-
 tion, s'appelle *violier* en quelques Provinces, parce qu'elle
 y porte communément des fleurs de couleur violette.

* Ce Mémoire est encore tiré de l'ouvrage Allemand de
 M. Grotjan, intitulé, *Amusemens physiques en hiver*.

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

auquel ils demandent beaucoup de soin & d'attention. La giroflée vivace se conserve en hyver & même pendant plusieurs années. En les cultivant dans une terre convenable, les girofliers de cette espèce durent depuis huit jusques à dix ans, au lieu que, s'épuisant promptement dans une terre trop grasse, ils vont rarement au-delà de trois ou quatre ans. Il a déjà été dit qu'il faut qu'ils atteignent toute leur grandeur avant que de produire des fleurs. Souvent les pieds provenus d'une graine semée au mois de Mars ou au mois d'Avril, ne poussent des boutons de fleurs que fort tard dans l'automne, & quelquefois même ils ne fleurissent point du tout dans la première année. Voici la manière de les cultiver.

Au mois de Février, ou dans le courant du mois de Mars au plus tard, on sème la graine de la giroflée vivace, soit dans une couche bien préparée, soit dans des caisses ou des pots remplis de bonne terre. Pour mettre cette graine en terre, M. Grotjan choisit un tems calme, quoiqu'il ne craigne pas le vent du Sud. Il préfère un jour où la lune est pleine ou dans son croissant; non, comme font plusieurs Jardiniers, dans l'intention d'obtenir un plus grand nombre de giroflées doubles; mais parce que l'expérience lui a fait connoître, que les pieds provenus d'une graine semée dans un tems semblable sont plus vigoureux. Il regarde avec raison comme ridicule l'opinion de ceux qui pensent, que les phases de la lune ou la disposition des autres signes célestes, peut changer la structure intérieure d'une semence, & faire venir des fleurs doubles d'un grain déterminé par la nature à n'en produire que de simples. La graine étant semée, on l'arrose avec de l'eau tiède, & l'on continue de le faire autant de fois que la surface de la terre commence à se sécher. Si l'on a semé dans une couche il faut la couvrir pour la mettre à l'abri des gelées. Si l'on a semé dans des pots ou dans des caisses, on

Les met dans des serres ou dans des chambres chaudes, où l'air soit renouvelé de tems en tems. Les jeunes pieds étant levés, on profite du beau tems qu'il fait quelquefois à la fin de l'hiver, pour leur procurer pendant quelque tems un air libre. Lorsque les gelées de la nuit sont passées à la fin du mois d'Avril, on cesse de couvrir les couches, & l'on met les pots & les caisses dans le jardin. Après avoir arrosé & sarclé soigneusement les jeunes pieds jusqu'au mois de Juin, on les transpose à la première pluie qui tombe, sans faire la moindre attention, ni à la lune, ni à aucun des signes marqués dans l'almanach. Après la transplantation on arrose les pieds, soit que la pluie continue soit qu'elle ne continue pas. La couche qu'on leur destine doit être béchée soigneusement & exposée au soleil, car il n'y a presque pas de plante qui s'accommode si mal de l'ombre que la giroflée vivace, & dans les endroits même que le soleil éclaire le plus longtems, on a quelquefois de la peine à en obtenir des fleurs, ou seulement des boutons de fleurs dans la première année. Au mois de Septembre, ou vers la St. Remy, on va examiner les pieds, & l'on transpose ceux qui ont des fleurs doubles, dans des caisses ou des pots, afin qu'ils aient le tems d'y étendre leurs racines avant l'hiver. Mais comme la giroflée vivace ne montre quelquefois ses boutons ou ses fleurs, qui sont la seule marque par laquelle on ait pu jusqu'à présent distinguer la double d'avec la simple, qu'à la saint Martin, il faut nécessairement continuer la transplantation, aussi longtems que la saison le permet à l'entrée de l'hiver. Les frimats & les gelées de la nuit ne détruisent pas absolument les pieds, pourvu qu'ils se dégèlent parfaitement pendant le jour. Mais ils périroient infailliblement si l'on vouloit les laisser dans les jardins pendant tout l'hiver. D'une bonne graine on obtient quelquefois jusqu'à deux tiers de giroflées doubles. Celle qui est moins parfaite en

*Avis**economiques
d'Allemagne.*

donne à peine la moitié , & la mauvaise encom
moins , & ne produit même que des simples.

Avis
économiques
d'Allemagne. D'autres suivent une méthode moins pénible pour propager les girofliers par la graine. Ils ne sèment qu'au mois d'Avril dans une planche nouvellement bêchée. Après l'avoir brisée avec un râteau , ils la foulent en mettant toujours un pied à côté de l'autre , pour lui conserver toute son humidité. On voit pousser la graine d'abord après la première pluie. Pendant l'été on sarcle les jeunes pieds , & quand ils sont trop drus dans quelques endroits , on en tire quelques-uns , de façon qu'il y ait toujours entre deux pieds au moins une distance de la largeur de la main. Aux mois de Septembre & d'Octobre on trouve en effet dans ces pieds autant de girofliers doubles , que l'on en auroit obtenu par la première méthode ; mais ils ont le désavantage de rester minces , de n'avoir pas de branches latérales , & de se trouver sujets à être détruits par les pucerons. Comme ces girofliers , qui restent toujours dans leurs planches , n'en portent pas moins de fleurs doubles , il est évident que la transplantation des fleurs sous un certain aspect de la lune n'est qu'une chimère.

Les girofliers à fleurs doubles ne portant point de graine , on ne peut en attendre que de la giroflée simple. Mais M. Grotjan ayant trouvé , comme d'autres amateurs , la graine de celle-ci quelquefois si mauvaise , que dans quatre cens pieds qui en étoient provenus , il n'y en avoit pas un seul à fleurs doubles , il est important de sçavoir les moyens de se procurer une bonne semence. Celle que M. Grotjan cultive actuellement avec le plus grand succès , a le grain ordinairement petit & chétif en apparence. Sa figure est tantôt oblongue , tantôt prismatique , tantôt irrégulièrement anguleuse ; & rarement y a-t-il la moitié de ces grains qui soient ronds. Dans les pieds de giroflée simple provenus de cette graine , notre auteur en choisit

quelques-uns pour les conserver convenablement pendant l'hiver, & pour leur faire porter de la graine l'année suivante. M. Siegelbeck a prétendu dans les observations de Bressau, que pour obtenir beaucoup de giroflées doubles, il falloit faire venir de la graine étrangère, née dans un terrain sablonneux, & la semer dans une terre grasse. Mais M. Grotjan lui répond que son idée est une vague spéculation, & que la qualité du terrain ne peut pas changer la construction intérieure des grains, & produire des girofliers à fleurs doubles, d'une graine configurée de façon à ne produire que des pieds à fleurs simples; quoiqu'il accorde qu'une graine peut, dans une terre étrangère, croître pendant quelques années plus aisément, & profiter davantage que dans son pays natal. C'est ainsi, ajoute-t-il, qu'on voit la graine de lin du Nord, réussir à merveille en Allemagne, & que les Suédois se trouvent très-bien des boutures de houblon qu'ils font venir du pays de Brunswic. Les jardiniers ont remarqué de même, que les pois sucrés étant cultivés pendant plusieurs années au même endroit, perdent à la fin beaucoup de leur goût. (a) Au reste, c'est à l'expérience à décider si les gi-

(a) Les bons Physiciens ne seront pas de l'avis de M. Grotjan, & les exemples qu'il donne, joints à beaucoup d'autres que l'on pourroit rapporter, montrent évidemment que rien ne facilite davantage la production & l'accroissement des végétaux, toutes choses d'ailleurs égales, que d'en semer les graines dans un pays différent de celui où ils sont nés. Quant à la raison qu'il allègue, que le changement de terrain ne peut rien changer à la construction intérieure des graines, elle n'est pas concluante. Car quoique la culture & les qualités du terrain ne contribuent point à la production des végétaux par cette voie, attendu que les organes de chaque plante ont été arrangés par le Créateur d'une manière invariable; cependant elles sont nécessaires au développement des embrions renfermés dans la graine. C'est pourquoi tel grain de bled, par exemple, qui cultivé selon la méthode ordinaire, ne produit que, à 6 tuyaux,

*avis
économiques
d'Allemagne.*

rosiers cultivés dans un terrain gras, sont plus disposés que ceux qu'on a fait venir dans une terre maigre, à produire de la graine propre à nous procurer de la giroflée double. Plusieurs jardiniers experts ont assuré à M. Grotjan, que la graine de giroflée conservée pendant cinq ans & au-delà, donne plus de pieds à fleurs doubles que la graine récente; & il croit que, si le fait se trouve constant, la cause en est, que les grains qui ne sont propres qu'à produire une giroflée simple, se corrompent & perdent leur force végétative plutôt que les autres, de sorte qu'une graine de giroflée vieille produiroit en effet moins de pieds; mais que le plus grand nombre d'entre eux porteroit des fleurs doubles.

Pour avoir la graine de la giroflée vivace, notre auteur choisit en automne quelques pieds à fleurs simples, qui n'ont point encore fleuri; il les conserve pendant l'hiver, & les remet au printemps dans la terre, afin qu'ils y portent leur semence. Voici comment il s'y prend pour distinguer les girofliers simples d'avec les doubles, dans le tems où ils n'ont pas encore eu des fleurs. En ouvrant à l'aide d'un canif un bouton de chacun de ces pieds, qui en ont toujours vers la fin de l'automne, quoiqu'ils soient alors fort tendres, on y

en auroit produit 20 ou 30, s'il avoit été cultivé plus diligemment. Pour revenir aux fleurs, il est à remarquer que dans presque toutes les fleurs les doubles ne produisent point de graines, parce que la multitude des feuilles qui les composent, consomme la sève qui dans les simples sert à mûrir la graine & à la rendre féconde: de-là vient que dans les doubles on ne voit que des ébauches de pistiles & d'étamines. Mais lorsque ces doubles sont moins soignées, & qu'elles reçoivent par conséquent une nourriture moins abondante, elles donnent moins de feuilles, & deviennent simples: d'où il arrive que le cœur de la feuille se dégage, & jouissant librement de l'impression de la chaleur & de l'air, il donne de la graine conformément à l'intention du Créateur.

trouve

trouve un autre petit bouton verd , qui est parfaitement rond dans les uns & ovale dans les autres ; celui-là indique un giroflier double , & celui-ci un simple ; en écrasant celui de la premiere espece , qui a atteint une certaine grandeur , il se sépare visiblement en petites feuilles ; en comprimant un petit bouton de la seconde espece avec une épingle ou quelqu'autre instrument pointu , on voit qu'il se sépare comme en petites pointes : ces différences sont déjà sensibles, quand le volume du bouton entier n'excède pas encore celui de la tête d'une épingle. Les pieds ainsi choisis, ayant fleuri l'été suivant, portent une graine , qui quelquefois commence à mûrir avant le milieu du mois d'Octobre. L'on a soin de le cueillir à mesure qu'elle parvient à sa maturité. Le milieu du mois d'Octobre étant passé, on coupe le reste des gouffes , ou , ce qui vaut mieux , on arrache les pieds entiers pour les faire sécher dans un endroit bien aéré. La graine des girofliées vivaces, qui fleurissent la premiere année au mois d'Août & de Septembre , n'ayant pas le tems de mûrir , ne se trouve pas propre à être semée.

Pour avoir de la bonne graine , il n'est point indifférent sur quels pieds de girofliée simple notre choix tombe. Ceux qui sont drus & qui jettent de grandes branches & un beau feuillage, produisent une graine dont on n'obtient guères que des girofliées simples. Ceux au contraire , qui contre la nature des girofliers ont une figure informe , & des branches monstrueuses & crepues , produisent une graine excellente ; cependant il faut, selon notre Auteur, pour être plus sûr encore d'obtenir la meilleure, remarquer & choisir les fleurs & les gouffes de ces mêmes pieds, qui ont comme eux quelque chose d'informe & sont courtes, recoquillées , ou autrement irrégulieres. Dans une centaine de pieds il y en a quelquefois à peine dix qui, suivant M. Grojan , soient propres à produire une

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

bonne graine. Avant de connoître à fond la culture des girofliers, il choisissoit les grains les plus gros & les mieux formés; mais il n'en obtint jamais que des giroflées simples.

On demande, si une mauvaise sorte de giroflée dont la graine n'a produit jusqu'ici que des pieds à fleurs simples peut être améliorée; notre Auteur répond que cela se peut, lorsque pendant plusieurs années on a soin de choisir la graine provenue de fleurs chetives & irrégulières & formée dans des gousses monstrueuses & recoquilées. On peut marquer les fleurs dont on espère une bonne graine avec un peu de fil, de soie, &c. On voit que par ce moyen on peut recueillir du même pied de la bonne & de la mauvaise graine, & distribuer à quelqu'un qui en demandera, celle que l'on juge à propos. Un autre Auteur Allemand, que cite M. Grotjan, pour donner plus de poid à sa propre expérience, assure, qu'en suivant cette méthode, il est enfin parvenu à obtenir tant de giroflées doubles, que dans cent pieds provenus de graine il s'en est trouvé à peine dix à fleurs simples. Ayant obtenu une fois un pied, dont la maîtresse tige portoit des fleurs doubles & les branches latérales des simples, la graine provenue de celle-ci ne produisit pas un seul pied de giroflée simple. En Allemagne la demi-once de bonne graine de giroflée se vend cinquante sols & au-delà.

Comme beaucoup d'amateurs n'ont pas la patience de se procurer de bons girofliers par le moyen de la graine, ils préfèrent à cette méthode la façon d'en obtenir par bourures. Dans les mois de Mai & de Juin on choisit au pied des girofliers doubles, parmi les rejettons poussés dans l'année, ceux qui ont la longueur d'un doigt ou environ, on les coupe, & après leur avoir ôté les feuilles inférieures on les plante dans une planche fertile, en les mettant en terre un peu au-delà de la moi-

tié, & de façon, que les boutures soient éloignées les unes des autres d'un demi-pied; si l'on trouve qu'elles se disposent à pousser des boutons on les étère avant de les planter. Dès qu'elles sont en terre on les arrose: on les couvre pendant le tems que le soleil pourroit donner de flus, jusqu'à ce qu'on y apperçoive quelque accroissement, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de six ou de sept semaines. Lorsque le soleil est passé on ôte ce qui cacheoit les boutures pour leur procurer la jouissance de la rosée. S'il fait extrêmement sec dans le tems, où l'on s'est proposé de mettre des rejettons en terre, il faut que la planche soit arrosée de façon que l'humidité la pénètre jusqu'à la profondeur d'une demi-aune. Si l'on a soin d'arroser & de sarcler assidument les boutures plantées, on en obtient de fort jolis pieds, qui au mois de Septembre ou d'Octobre peuvent être mis dans des pots. Ils poussent dès la première année une quantité de fleurs assez considérable; mais ils restent petits, & les pieds provenus de graine les surpassent toujours deux ou trois fois en grandeur; les fleurs mêmes de ceux-ci sont beaucoup plus odoriférantes que celles des premiers. Cependant la propagation par boutures n'est pas sans utilité, sur-tout à l'égard des giroflées moucherées & parrachées, qu'on n'est pas sûr d'obtenir par la graine que l'on sème.

Les girofliers vivaces ne portent que très-peu de fleurs la première année, & ne se trouvant dans leur plus grande beauté que la seconde année & les suivantes, la manière de les conserver pendant l'hiver fait une partie de leur culture très-intéressantes. Les livres du jardinage sont à cet égard remplis d'avis diamétralement opposés aux observations de M. Grotjan que nous allons détailler.

1^o Les girofliers vivaces sont des plantes, qui peuvent supporter sans risque un haut degré de

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

sécheresse. Quand en hyver ils baissent les têtes, que leurs feuilles se fanent, & qu'ils paroissent déjà tous morts, on n'a qu'à les arroser un peu, & le lendemain on les trouve tout frais. Si l'on excepte les endives d'hyver, & les roses qui fleurissent tous les mois, il n'y aura guères de plantes qui leur ressembleront à cet égard.

2^o Comme les plantes, que l'on ne veut point sacrifier au plaisir d'en avoir des fleurs dans une saison extraordinaire, ne sont mises dans les serres ou dans les caves que pour être conservées pendant l'hyver, il faut préserver les girofliers de toute humidité, qui pourroit les faire croître; car s'ils venoient à pousser ils s'affoibliront de manière qu'ils auroient peine à en revenir.

3^o Les girofliers sont donc très-sensibles à l'humidité, & si dans une cave humide on met par terre les pots qui les contiennent ils s'humectent assez pour pousser, ce qui les fait périr. Pour éviter cet inconvénient on fait mettre des tablettes dans les caves où l'on place les pots, afin qu'ils ne touchent pas la terre.

Cependant ces observations générales ne suffisent pas pour réussir parfaitement dans la conservation des girofliers. Ceux qui ont été mis dans les pots dès le commencement du printems, ou au moins dès le milieu du mois de Septembre, & qui ont eu l'avantage d'y étendre leurs racines, demandent à être traités autrement que ceux, que l'on n'a tiré de terre qu'aux mois d'Octobre & de Novembre. Ayant laissé les premiers dans le jardin jusqu'à la fin du mois d'Octobre, on les transporte dès le commencement de Novembre dans un endroit sec & aéré, où on leur ôte toutes les feuilles superflues, qui ne feroient que consommer inutilement le suc des pieds. Dans le courant de ces derniers mois on peut encore arroser modérément les girofliers qui semblent en avoir besoin. Dès

qu'au commencement du mois de Décembre un pied a atteint le degré de sécheresse où les feuilles semblent vouloir se faner un peu, on le transporte dans la cave. Quand on en a beaucoup il se passe quelquefois plus de quinze jours avant qu'ils se trouvent tous en état d'être serrés. Pendant tout le tems qu'ils restent dans la cave, l'air qu'ils y respirent, leur fournit assez d'humidité pour les empêcher de se sécher entièrement. Quand il arrive des dégels dans le courant de l'hyver on ouvre la porte de la cave pendant une couple d'heures, pour en renouveler l'air, mais hors de ce cas on la tient toujours bien close, & l'ont est sur-tout en garde contre les gelées de la nuit. Lorsqu'après la moitié du mois de Mars, on peut présumer que les gelées ne pénétreront plus dans les maisons, on transporte les girofliers de la cave dans une chambre ou salle aérée, en prenant la précaution de les arroser vingt-quatre heures auparavant avec de l'eau tiède. On continue ensuite de leur donner de l'eau modérément; quand ils sont trop arrosés, durant le tems qu'ils se trouvent renfermés, leurs racines se pourrissent fort facilement. L'air & le soleil ne leur étant guères favorable pendant le mois de Mars, on a soin de les en garantir. Dès que les gelées des nuits cessent, ce qui arrive après le milieu du mois d'Avril, on remet les girofliers au jardin, & on les change de terre en rognant en même tems un peu leur racine.

*Avis
économiques
d'Allemagne*

Les girofliers qu'on n'a tiré de terre qu'au mois d'Octobre ou de Novembre, & dont les racines ne se sont par conséquent pas encore assez fortifiées dans les pots, n'auroient pas la force de passer l'hyver sans le secours de quelque humidité; mais il faut bien se garder de les arroser, avant que leurs feuilles paroissent toutes fanées. Lorsqu'on veut donner de l'eau à ces girofliers, laquelle doit toujours être tiède, on relève auparavant la terre

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

autour du pied , afin qu'il ne soit pas mouillé ; car sans cette précaution il pourroit se moisir & se pourrir. Parmi les girofliers tardifs il y en a qui ne demandent à être arrosés qu'une fois pendant tout l'hiver. D'autres en ont besoin deux ou trois fois. Il y a des pots & des caisses qui font s'cher la terre plus vite les uns que les autres ; mais cette différence ne nu t pas , pourvu qu'on n'arrose que quand les feuilles commencent à se faner & les tiges à baisser la tête. Si l'on a la commodité d'une serre ou d'une salle où le froid ne pénètre pas , on fait bien d'y accorder une place aux girofliers tirés de terre environ la Saint Martin ; car comme en les transplantant on est obligé de les arroser beaucoup , ils n'ont pas le tems de sécher suffisamment pour être d'abord serrés dans une cave , mais si l'on a besoin de la place qu'ils occupent on peut ne les mettre avec les autres que quand ils ont atteint le degré de siccité dont il a été parlé. Il reste à remarquer , que les girofliers mis dans des pots après le milieu du mois d'Octobre , ne doivent pas après leur transplantation rester exposés au soleil & qu'il faut d'abord les mettre dans l'endroit où l'on veut qu'ils séchent. La maniere de soigner la giroflée dans les serres , demande trop peu d'attention & d'intelligence pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer ici.

M. Grotjan en vient enfin à la méthode qu'il faut suivre pour faire fleurir les girofliers en hiver. Tous les pieds de cette belle plante ne sont pas propres à nous procurer ce plaisir. Les girofliers vieux , ou épuisés par la quantité de fleurs qu'ils auroient portées dans la belle saison , n'en produisant en hiver que fort peu & de très-imparfaites. Pour réussir à en avoir de belles & en abondance , on choisit dans les pieds provenus de graine , ceux qui commencent à fleurir la première fois à la fin d'Août , ou au commencement de

Septembre; on les leve de terre aussi tôt pour les mettre dans des pots dès le commencement du mois d'Octobre on les transporte dans une serre, où l'on continue de les arroser avec de l'eau tiède, & vers Noël on les met dans des poëles où ils produisent quantité de fleurs. Les amateurs qui n'ont pas la commodité des serres & des poëles peuvent dans une chambre, située vers le midi & où il y a toujours du feu, se procurer également des fleurs, en mettant les pieds contre les fenêtres pour qu'ils y jouissent de la circulation de l'air & des rayons du soleil. Si l'on craint qu'ils ne gèlent la nuit dans l'endroit qu'ils ont occupé pendant le jour, on les retire, lorsque le feu commence à s'éteindre, & on les remet contre les fenêtres le lendemain. Les girofliers dont on attend des fleurs en hyver demandent à être arrosés de tems en tems, & le plaisir d'avoir hâté leur fleurisson doit nous consoler, si le printems suivant nous en perdons quelques-uns. On peut encore faire fleurir en hyver les girofliers qui ont deux ans, pourvu qu'on ait la précaution de les changer de pot au mois d'Août & de rogner leurs racines; c'est par là qu'on arrête leur végétation pendant l'été & l'automne, ce qui les met en état de pousser des fleurs en hyver. Il ne faut pas songer à faire fleurir des girofliers dans les caves, les pieds y blanchiroient en croissant, & on les perdrait sans en obtenir aucunes fleurs qui fussent passables.

M. Grotjan finit son traité sur les girofliers, en proposant deux remèdes à l'inconvénient de ne sçavoir que très-tard dans l'automne quels pieds seront à fleurs doubles, & mériteront par conséquent d'être conservés pendant l'hyver. Comme ce sont les branches latérales des girofliers, qui produisent toujours les premières fleurs, on n'a qu'à éreter les pieds au mois de Juillet, & à don-

*Avis
économiques
d'Allemagne.*

ner par là à ces branches assez de vigueur pour fleurir plutôt. Mais outre que cette méthode ne réussit pas dans les années trop humides, où les girofliers poussent des branches extrêmement grandes, elle a cela d'incommode qu'elle défigure ces pieds. L'autre remède que notre Auteur propose est de semer de la graine de girofliers dans des caisses ou des pots, au mois de Juin, environ la S. Jean, de faire passer l'hiver à sec aux pieds que l'on aura obtenus par ce moyen, & de les mettre dans la terre au printemps suivant. Quand ils auront été un peu clair semés dans des caisses ou des pots profonds, ils y auront acquis assez de force pour produire leurs fleurs de très-bonne heure.

EXTRAITS DES LIVRES, JOURNAUX ET LETTRES D'ANGLETERRE.

Des méthodes ordinaires d'établir les arts nouveaux.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

Quand des particuliers inventent un art nouveau, ou qu'ils le font passer des Etrangers chez nous, ils sont dans l'usage de demander la protection du public, pour en obtenir, soit une gratification soit un privilège. On devroit toujours faire une distinction dans la manière d'encourager une invention particulière ou l'avancement d'un art, & un art qui peut être étendu & devenir l'objet d'une manufacture ou d'un trafic. C'est ce à quoi on ne fait pas toujours attention dans la multitude des privilèges qu'on accorde. Une

manufacture ne peut être exploitée en secret ; si on accorde à un seul homme la liberté d'y travailler publiquement, quelques-uns des ouvriers ou des autres personnes qu'on est obligé de mettre dans le secret, trouveront moyen de s'échapper & de la porter ailleurs, si c'est une nouvelle invention. Quoi qu'il en soit, un monopole accordé pour un tems limité, ne peut que retarder ses progrès vers la perfection, & priver pendant ce tems le public de l'avantage d'avoir cette marchandise à un prix raisonnable. Toutes les fois qu'il s'élève un nouveau trafic, l'inventeur, ou celui qui l'introduit, mérite des honneurs & les plus grandes récompenses. Le public devrait acheter son secret & le mettre au jour, afin qu'un nombre de personnes pussent travailler d'abord à le porter au point où il doit être, pour être en état de fournir les marchandises aux étrangers le plutôt que faire se peut. Le public perdrait beaucoup, si l'on confinoit à l'inventeur la fabrique des toiles de coton ou futaines nouvellement inventées, ou quelques-uns des articles que l'on voit imaginer tous les jours dans les pays de manufactures : cependant quand la fabrique est tout-à-fait nouvelle, l'inventeur mérite assurément que le public ait des égards pour lui ; & c'est faute de ces égards que nos manufactures ont toujours eu des progrès si lents en comparaison de celles de France.

*Avis
économiques
d'Angleterre*

Quand quelque art ingénieux nous est apporté des pays étrangers, & qu'il se perfectionne chez nous, il n'y a point de moyen plus efficace pour l'encourager, que d'arrêter l'importation des mêmes marchandises du dehors, en en augmentant le prix ; c'est le meilleur usage que l'on puisse faire des impôts & des droits d'entrée. Le point exact du tems où cela se doit faire, dépend de l'état & de la nature de la manufacture. Si l'on s'y prend trop tôt, l'artiste ne sera point obligé d'employer

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

tous ses talens pour exceller, & la nation voyant la cherté de ces marchandises, pourroit en abandonner l'usage. Si au contraire on diffère trop long-tems, l'entrepreneur peut perdre patience & épuiser ses fonds, auquel cas l'entreprise échoue. Après avoir découvert les principes d'une manufacture, il faut nécessairement trouver quelques moyens abrégés pour y travailler avec promptitude : car ce n'est pas assez d'exécuter une pièce aussi bien ou même mieux que celles que l'on tire d'ailleurs ; le point le plus important est d'en fabriquer un nombre à la fois, & cela demande beaucoup de tems & de pratique.

Entre les inventions particulières où les secrets, les remèdes vantés de la Médecine obtiennent avec raison des privilèges, il est sans difficulté de l'intérêt public que les inventeurs gardent leurs secrets pour eux-mêmes. Cependant n'y a-t-il pas une absurdité visible de demander un privilège exclusif pour faire seul ce que l'on sçait qu'aucun autre ne peut faire ? N'est-ce pas demander au Roi une permission de garder son propre secret ? On se retranche communément à dire que c'est pour empêcher les contrefaçtions. J'avoue que sous ce point de vûe le bien général demande qu'on accorde à l'inventeur un privilège, afin d'empêcher que l'on entreprenne sur la santé des sujets par des remèdes à peu près semblables. Quelquefois on a jugé que le secret avoit un mérite réel, & pouvoit être utile à la santé du public : dans ce cas, au lieu d'un monopole, le Parlement a mieux aimé accorder une gratification à l'inventeur, & faire présent du remède au public. C'est ce qui est arrivé à Mlle Stephens à l'égard de son remède pour la pierre, au Docteur Ward pour sa médecine universelle, & anciennement à l'inventeur d'un spécifique pour la goutte.

On donne fréquemment des privilèges pour les Livres ; c'est le moyen d'exciter la fraude & de les

faire imprimer en Ecoſſe ou ailleurs. Dans les ouvrages où la dépenſe l'emporte ſur l'invention, & où l'Imprimeur ſ'avance vers le public plutôt que l'Auteur, c'eſt peut-être le ſeul moyen praticable pour lui aſſurer la propriété du Livre. Mais quand l'Auteur a fait un ouvrage évidemment utile au public, & qui fait honneur à la nation, il ſeroit à ſouhaiter qu'on le regardât du moins ſur le même pied que l'inventeur d'une manufacture nouvelle, & que les récompenſes pour les bons livres fuſſent auſſi communes que pour les ſecrets de médecine. Burnet fut honoré d'un remerciement public des deux Chambres du Parlement, pour avoir fait l'*Hiſtoire de la Réformation*, & l'on accorda à M. Lock une petite gratification pour ſon *Traité ſur l'intérêt & l'argent monnoyé*; je ne vois que ces deux Auteurs à qui le public ait daigné faire attention.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

Les perſonnes ingénieuſes qui ont perfectionné la machine pour les incendies, le microſcope ſolaire & de poche, la machine pneumatique, le téleſcope à réflexion & autres machines curieuſes, ont été avec raiſon récompenſés par des privilèges. On en a communément accordé aux inventeurs de la machine à feu, à celui qui nous a apporté d'Italie le moulin à dévider la ſoye, & à quantité d'autres Auteurs qui inventent tous les jours des machines pour abrégér les opérations; il y en a même quelques-uns à qui on a adjugé des gratifications & des dignités, quand les machines ſe ſont trouvées curieuſes & extrêmement utiles. Un monopole ſur ces machines accordé pour un tems ne peut cauſer aucun préjudice au public, parce qu'une ou deux perſonnes peuvent aſſément en fournir à la nation autant qu'il lui en faut, & que ce ſont des choſes qui de leur nature ſont durables, & ne peuvent être d'uſage que dans certains lieux. Il n'y a peut-être pas dans tout le

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

Royaume plus de deux ou trois moulins à dévider, pas plus de cent machines à feu & mille machines à eau, car elles sont rares & ne se trouvent guères que dans les Villes. En général les machines les plus relevées, de même que les animaux les plus parfaits, sont les moins nombreuses.

Des raisons qui découragent en général les arts & les projets nouveaux.

P Uisque les hommes d'un génie entreprenant & qui visent au bien public sont des sources de richesses pour un peuple commerçant, on souhaiteroit que les loix de notre Gouvernement eussent pourvû à quelques distinctions en faveur de ces personnes. Par exemple, en Hollande les banqueroutiers peuvent retenir la dixième partie de leurs biens, meubles & immeubles, si l'entreprise qui a été la cause de leur infortune étoit fort avantageuse au public. Mais nos loix n'ont point d'égard aux vertus publiques des particuliers. La justice est impartiale, & le mérite public ne peut point expier une injustice particulière. Rassembler des Artistes des pays éloignés, & préparer des machines & des instrumens pour quelque art nouveau ou quelque entreprise considérable, c'est un ouvrage coûteux que les gens riches sont seuls en état de faire; mais comme c'est en même tems une opération qui demande du travail & de l'industrie, on ne doit l'attendre que des personnes mal aisées. Or la dépense est souvent plus grande qu'on ne l'a prévû; il survient quelquefois des obstacles & des accidens dans le moment qu'on est prêt de la plus grande réussite. L'entrepreneur n'est plus tout d'un coup qu'un banqueroutier; & quelque utile qu'il ait été au public, il éprouve le même sort que le plus petit détailleur. Tout le monde s'accorde à le

regarder comme une perte publique qui a travaillé de gayeté & de cœur, pendant un nombre d'années à vivre sur les fonds des autres en dépensant plus qu'il ne gaignoit. Ce n'est pas tout, les Artistes étrangers qu'on avoit fait venir sont forcés de se retirer; l'entreprise quoiqu'utile échoue; on la tourne en ridicule dans le public, & on n'en parle plus que comme d'un projet manqué.

*Avis
économiques
d'Angleterre*

*De quelle maniere on peut relever le mérite
de certains devoirs.*

NOtre siècle est tellement tourné vers la politique du commerce, que nous avons presque introduit une nouvelle règle de vertu & de vice, par laquelle on fait moins d'attention à leurs différentes morales qu'à leur influence sur le trafic. Personne n'a encore été assez hardi pour décider nettement que la vertu devient vice, quand elle est contraire aux intérêts du commerce; ni que le vice devient vertu, lorsqu'il favorise le but du trafic; mais il y a quelques Auteurs qu'on a interprétés comme s'ils l'eussent dit. Quoi qu'il en soit, il y a de certaines applications qui peuvent rendre les vertus plus méritoires, lorsqu'elles servent les intérêts de la société; comme il y a aussi certaines inclinations neutres qui, suivant le tour qu'elles prennent, peuvent produire les effets de la vertu ou du vice, & peut-être devenir réellement morales, lorsqu'elles sont dirigées par un politique. Mais jamais le vice ne peut devenir avantageux à la société; toutes les disputes que l'on a agitées sur cette matiere, sont venues de ce qu'on prenoit mal-à-propos des actions neutres pour des vices.

Il n'y a pas même jusqu'aux devoirs de la Religion qui ne puissent recevoir plus de lustre, &

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

devenir en quelque sorte plus divins en concourant à rendre service aux hommes : c'est ce que les Théologiens ont adopté dans une infinité de circonstances. On a inséré dans le préambule d'un des Actes d'Edouard VI, que pour encourager les pêches, le Clergé d'Angleterre étoit convenu avec le Parlement d'augmenter le nombre des jours maigres. Par une raison de politique semblable, le Clergé les a réduits en Espagne presque à la moitié, pour diminuer l'importation du *Bacalao* ou *poisson salé*, qui tiroit tous les ans de la nation plus d'un million en argent. Le même corps trouvant encore que la cire blanche ou bougie étoit encore une marchandise d'importation très-couteuse, a réglé qu'on ne pourroit pas allumer plus de douze flambeaux ou cierges à l'enterrement ou au service anniversaire de tout Catholique décédé. Pour perfectionner les manufactures en Espagne on s'est adressé au Pape il n'y a pas long-tems, pour en obtenir la diminution du nombre des Fêtes & l'abolition de certaines Maisons Religieuses, Fondations de charité & Monastères, dans lesquels on nourrissoit un grand nombre de personnes à rien faire. Un point sur lequel les politiques & les Théologiens insistent souvent, c'est que la Religion Protestante est beaucoup plus propre au trafic que la Catholique ; & les mêmes ont souvent objecté aux Méthodistes que la leur n'étoit point une Religion propre pour un peuple commerçant. Le célèbre M. Boyle voulant insister sur la nécessité d'étendre l'Evangile dans les pays étrangers & sauvages, dit que quand ces Peuples n'apprendroient qu'auprès de Christianisme qu'il en faut pour marcher habillés, ce seroit un grand bien pour le débit de nos manufactures.

Si la Religion a montré ainsi sa complaisance pour les hommes ; en se prêtant à quelques inten-

JOIN.

1755. 183

tions du commerce, le commerce de son côté a souvent favorisé la Religion. Beaucoup de nos Eglises modernes doivent leur existence & leur fondation à des taxes sur le trafic. La grande Mosquée de Soliman I n'a été bâtie que du produit d'un droit imposé sur toutes les marchandises que vendoient les Chrétiens; ce qui a fait dire, que le Sultan avoit pris la résolution d'aller au Ciel; mais qu'il ne vouloit pas que les Turcs payassent les frais de son voyage.

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

*Suite de l'Ecrit trouvé parmi les papiers de
M. Joshua-Gée, après sa mort.*

La quantité de fer que nous tirons à présent de l'étranger est presque incroyable, sans compter ce que nous en achetons en Espagne, en Norwège & en Russie, nous en tirâmes en 1720 des seuls ports de Stokolm & de Gottembourg plus de dix-neuf mille tonnes, les autres nations de l'Europe n'en tirèrent pas plus de douze mille tonnes cette même année, & la France en particulier n'en tira pas plus de deux cens tonnes, tant cette nation est attentive à ne point acheter des étrangers, ce qu'elle peut trouver chez elle.

Les manufactures de toiles de lin ont été longtemps négligées parmi nous; depuis quelque tems les Irlandois y ont fait de grands progrès, ils ont ignoré pendant quelque tems l'art de donner une parfaite blancheur à leurs toiles, mais ils y sont parvenus maintenant par la manière de travailler leur lin, & j'ai vû des toiles d'Irlande aussi blanches qu'aucune toile de Hollande & meilleures pour l'usage. On file d'une extrême finesse à Glas-cou & à Saint Jean en-Ecosse; ce fil est si beau qu'on en pourroit faire des baptistes; il seroit bien à propos que dans les endroits d'Ecosse & d'Ir-

*Avis
économiques
d'Angleterre.*

lande & du nord de l'Angleterre, où les vivres sont à bon marché, on établit aux dépens du public des écoles où les enfans des pauvres seroient instruits dans l'art de filer, cet art étant rendu familier à nos compatriotes, nous nous pourvoirions nous & nos Colonies de toiles de toute sorte, & nous épargnerions les sommes immenses que la Hollande, la Flandre, l'Allemagne & la Russie tirent de nous. J'ai observé qu'à l'ouverture de chaque Parlement on établit quatre grands Comités; le premier, pour la Religion; le second, pour les Cours de Judicatures; le troisième, pour le redressement de Grieffs; le quatrième, pour le Commerce; je n'ai jamais vû ce dernier tenir ses séances, je crois qu'un moyen efficace pour réparer nos anciennes négligences seroit que ce Comité tint exactement les séances pour recevoir & pour examiner les propositions & les Mémoires qu'on pourroit lui présenter, par ce moyen les membres de ce Comité pourroient se mettre si bien au fait des affaires du commerce, qu'ils ne seroient pas aisément séduits par les raisonnemens plausibles des gens intéressés à les tromper, & ils pourroient devenir les vrais représentans du commerce dans la chambre des Communes. Il est vrai que dans les affaires de commerce on choisit toujours un nombre considérable de Marchands dans la Chambre des Communes; mais il arrive souvent, par l'opposition mutuelle de ceux qui sont engagés dans des intérêts différens, que les matieres sont plus embrouillées qu'éclaircies, & j'avoue que j'ai ordinairement trouvé plus de disposition dans les gens de condition que dans les Marchands mêmes, à concevoir nettement les affaires de commerce, en tant qu'elles regardent le public, car il y en a peu parmi ces derniers qui dans l'étude du commerce aient porté leurs vûes au-delà de leurs intérêts particuliers.

Articles principaux de l'Acte de la Navigation Angloise, dont il est souvent fait mention dans les différens Mémoires de M. Joshua-Gée.

*Notes
économiques
d'Angleterre.*

Cromwell maître du Gouvernement en Angleterre, fit faire aux Hollandois des propositions d'une étroite alliance; ils les regarderent comme tendantes à leur faire sacrifier toutes leurs autres alliances à celles-là. Cromwell se croyant dédaigné, engagea son Parlement à faire le Règlement dont il est question, qui devoit enlever aux Hollandois tout l'avantage de leur commerce avec l'Angleterre; presque tout ce commerce étant alors de marchandises qui n'étoient ni de leur crû ni de leurs fabriques. La guerre s'alluma entre les deux nations: la victoire s'étant presque toujours déclarée pour les Anglois, leurs ennemis se crurent heureux d'obtenir la paix aux conditions les plus dures, & l'acte de navigation continua d'être exécuté.

Après le rétablissement de Charles II, le premier Parlement assemblé sous ce Prince, distinguant dans Cromwell le profond politique d'avec le grand criminel, porta un Bill qui contenoit les mêmes dispositions que l'acte de navigation, & qui fut approuvé par le Roi. Il a toujours été exécuté depuis.

1^o Il ne sera apporté ni emporté aucunes denrées ni marchandises dans toutes les Colonies Angloises d'Asie, d'Afrique & d'Amérique, que sur des vaisseaux bâtis dans les pays de la domination d'Angleterre, ou appartenans réellement aux Anglois, & dont les maîtres, & au moins les trois quarts des matelots seront de la nation, sous peine

de saisie & de confiscation des marchandises & bâtimens.

*Lois
économiques
d'Angleterre.*

2° Aucune personne née hors des États du Roi d'Angleterre, ou qui n'y sera pas naturalisée, ne pourra exercer dans les mêmes Colonies aucun commerce pour lui ou pour les autres.

3° Aucunes marchandises du crû de l'Asie ou de l'Amérique, ne pourront être apportées dans les Pays de la domination Angloise, que sur des vaisseaux Anglois.

4° Les marchandises & denrées d'Europe ne pourront être portées en Angleterre par d'autres vaisseaux que ceux des ports des pays & des États où se fabriquent les marchandises, & où croissent les denrées.

5° Le poisson de toute espèce & les huiles & façons de baleines qui n'auront pas été pêchés par des vaisseaux Anglois, ne pourront être apportés en Angleterre qu'en payant le double des droits de la Douane étrangère.

6° Le commerce de port en port d'Angleterre & d'Irlande, ne pourra se faire que par des Marchands & des vaisseaux Anglois.

7° Il n'y aura que les vaisseaux bâtis en Angleterre, ou s'ils sont de construction étrangère, appartenans en propre aux Anglois, les uns & les autres ayant le maître & les trois quarts de l'équipage Anglois, qui jouiront de toutes les diminutions faites ou à faire sur les droits de la Douane.

8° Il est défendu à d'autres qu'aux vaisseaux de la qualité de l'article précédent, d'apporter en Angleterre, Irlande, &c. les marchandises & denrées qui se fabriquent ou qui croissent en Moscovie; non plus que des mats & autres bois, le sel étranger, le goudron, la résine, le chanvre, le lin, les raisins, les prunes, les huiles d'olives, toutes sortes de bleds & de grains, les sucres, les

rendres & savons, les vins, le vinaigre, les eaux-de-vie, les raisins de Corinthe & autres denrées & marchandises des Etats du Grand-Seigneur, à l'exception néanmoins des vaisseaux étrangers bâtis dans les pays & lieux où elles croissent & se fabriquent, ou bien où l'on a coutume de les embarquer, pourvu toutes fois que le maître & les trois quarts des matelots soient naturels du pays où se feront les embarquemens & chargemens.

*Avis
économiques
d'Angleterre*

9^o Pour prévenir les fausses déclarations que pourroient faire les Anglois, pour favoriser l'entrée des denrées & marchandises étrangères; toutes celles énoncées dans l'art. 8 qui ne viendront pas sur les navires de la qualité marquée, seront censées appartenir aux étrangers, & comme telles, payeront les droits du Roi, des villes & des pays qu'ont coutume de payer toutes sortes de marchandises.

10^o Afin d'empêcher les fraudes dont on pourroit se servir en achetant & déguisant les vaisseaux étrangers, les propriétaires desdits vaisseaux feront apparoir, & affirmeront par serment que lesdits vaisseaux sont à eux de bonne foi, & que les étrangers n'y ont aucune part ni portion, & ce devant les Directeurs des Douanes de leurs demeures, qui leur donneront certificat, après quoi seulement leurs navires & bâtiment seront réputés de construction Angloise, & comme tels, jouiront des privilèges à eux accordés.

11^o Les vaisseaux Anglois ou réputés Anglois, pourront apporter dans tous les Etats de la domination Angloise les denrées & marchandises du Levant, quoiqu'ils ne les aient pas chargées dans les lieux où elles croissent & où elles sont travaillées, pourvu que le chargement s'en fasse dans un port de la Méditerranée au-delà du détroit de Gibraltar; ce qui s'entendra aussi des denrées & marchandises des Indes Orientales qui seront em-

*Lois
économiques
d'Angleterre.*

barquées dans un port situé au-delà du Cap de Bonne-Espérance, & de celles de Canaries & autres Colonies d'Espagne, & des Açores & autres Colonies de Portugal; qu'il leur sera aussi loisible de charger les unes dans les ports Espagnols, & les autres dans ceux de Portugal.

12^o Les défenses, peines & confiscations ne s'étendront point sur les marchandises prises de bonne foi & sans intelligence sur les ennemis de l'Angleterre, non plus que sur le poisson de la pêche des Ecois, leurs bleds, leur sel, qui seront apportés en Angleterre par des vaisseaux de construction Écossaise, dont les trois quarts de l'équipage seront Écois, & l'huile, dite de Moscovie, qui sera chargée en Écosse par les vaisseaux Anglois.

13^o Il sera imposé cinq schelins par tonneau sur chaque vaisseau François qui arrivera dans les ports d'Angleterre, pour être levés tant que durera en France (& même trois mois au-delà) l'impôt de cinquante sols par tonneau sur les vaisseaux Anglois.

14^o Les sucres, tabacs & autres marchandises provenant du crû des Colonies Angloises, ne pourront être apportées en Europe que dans les lieux appartenans à l'Angleterre; & les vaisseaux qui partiront des ports de la même Couronne, situés en Europe, pour les Colonies Angloises de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, donneront caution dans le lieu de leur départ de mille livres sterlings s'ils sont au-dessous de cent tonneaux, & de deux mille s'ils sont au-dessus; qu'ils apporteront leur retour dans un port de ladite domination, & ils donneront pareillement, en partant des dites Colonies, une déclaration de leur cargaison, avec l'obligation de la décharger toute en Angleterre.

Addition à l'article sur la découverte de la Peinture en cire, page 83 du présent volume.

Nous venons d'apprendre que parmi les peintures qui doivent être exposées cette année dans le grand Salon du Louvre, on verra :

Peinture en cire.

1° Six Tableaux de M. Vien peints en cire, selon la découverte de M. le Comte de Caylus, qu'on nomme peinture à l'encaustique : sçavoir ; la tête de Minerve, d'après l'antique, tirée du cabinet de M. de la Live de July. C'est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru, & le même dont il est fait mention dans notre article. Un tableau représentant une Nymphé de Diane occupée de l'amour endormi dans un paysage, tiré du cabinet de M. Majauld. Une tête d'Anacréon sur toile, tirée du cabinet de M. le Baron de Thiers. Zéphire & Flore, deux morceaux tirés du cabinet de M. de Bazinville. Une tête de Vierge.

2° De M. Bachelier, la fable du cheval & du loup, suivant la découverte de cet Auteur, appelée à l'inuston, ou en cire

**Peinture
en cire.**

brûlée. *Item*, la jeune fille caressant une levrette, dont nous avons parlé dans l'article. Des fleurs, peintes en cire à la thérébentine, morceau tiré du cabinet de M. Calabre. Une tête de profil, peinte à l'inustion sur le taffetas.

3° Le Portrait de M. Roslin peint en cire par lui-même, suivant le procédé de M. le Comte de Caylus.

4° De M. le Lorrain, suivant le même procédé de M. le Comte de Caylus, un tableau de fleurs, & la représentation d'une jeune personne en habit de masque, morceau qui appartient à Madame Labé.

APPROBATIONS.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois de Juin du *Journal Économique*, & je n'y ai rien trouvé dont l'impression ne puisse être utile.
A Paris ce 10 Juin 1755.

G U E T T A R D.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois de Juin du *Journal Économique*, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression.
A Paris ce 16 Juin 1755.

R E M O N D D E S t e . A L B I N E .

Pièces contenues dans le mois de JUIN 1755.
du *Journal Économique*.

M Envoyer sur l'Eau.	page 5
L'Économie champêtre, poëme traduit du Latin du P. Vauvère, Chant sixième. Maladies des arbres, leurs causes & leurs remèdes.	
Sentiment de M. Tillet sur la cause qui corrompt & moisit les grains de bled dans les épis, & sur les moyens de prévenir cet accident.	34
Découverte de la peinture en cire.	85
Question proposée sur la teinture du fil de lin en rouge de bon teint, avec la réponse.	105
Etat du Thermometre, du Barometre, de la Girouette, de la Seine & du Temps en Mai 1755.	110
Maladies qui ont regné à Paris pendant ledit mois, exposées par M. le Camus, Docteur-Régent en Médecine.	114
Thèses soutenues aux Ecoles de Médecine de Paris. I. Si le régime convient à tous les hommes, il est sur-tout nécessaire aux habitans de la Ville de Paris. II. La Phthisie est la maladie la plus grave qui affecte le poulmon.	
Lettre de M. Geoffroi, Médecin de Paris, sur l'Inoculation pratiquée à Paris.	139
Manufacture de Toiles teintes qui s'établit à l'Arse- pol.	144

AVIS ECONOMIQUES

D'ITALIE.

Sur les moyens de perfectionner l'Agriculture. 146

D'ALLEMAGNE.

Culture des Girofliers. 162

D'ANGLETERRE.

Des méthodes ordinaires d'établir les arts nouveaux. 176

Des raisons qui découragent les arts & les projets nouveaux. 180

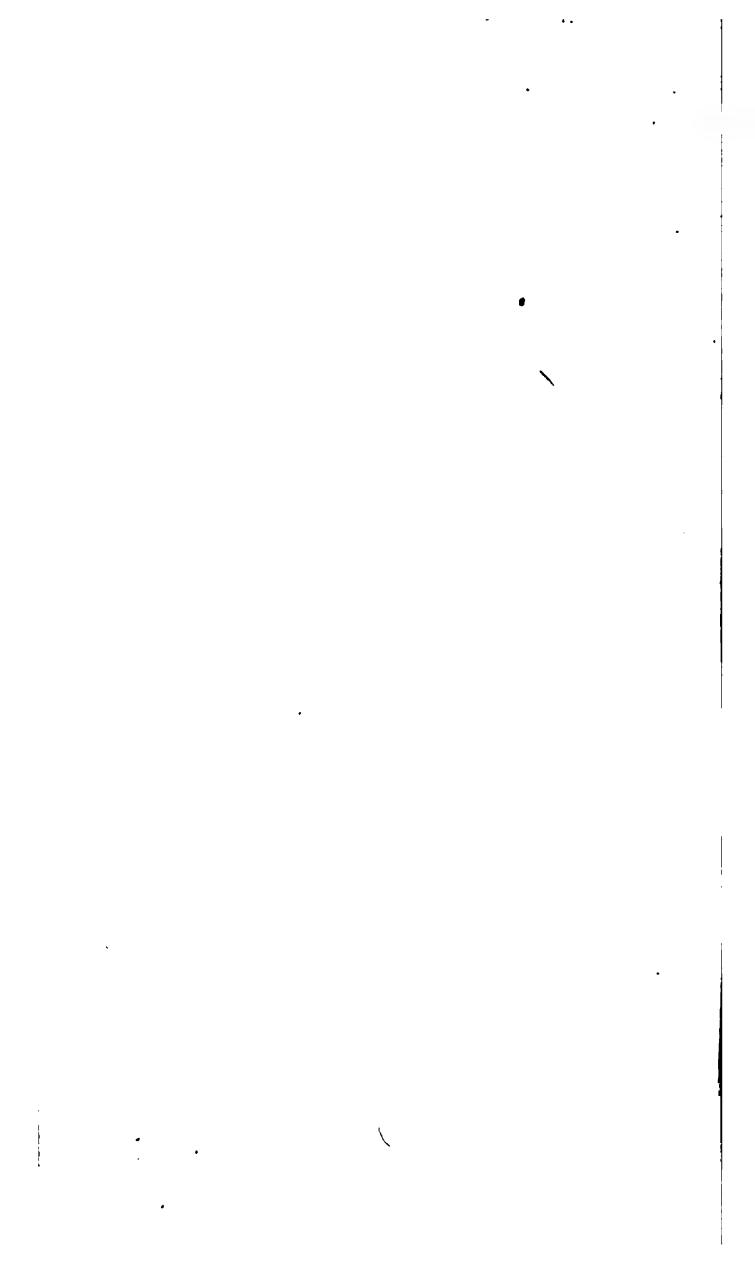
Comment on peut relever le mérite de certains devoirs. 181

Suite de l'Écrit trouvé parmi les papiers de M. Joshua Gta, après sa mort. 183

Articles principaux de l'Acte de Navigation Angloise. 185

Addition à l'Article sur la découverte de la peinture en creux, page 85 du présent volume. 189

Y
h
E
U
-M
G
R
H
B







WIDENER LIBRARY



HX IKMK 1

